816
20000

F

5119

69

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://www.archive.org/details/voyagedepariscon00marc

VOYAGE

DE PARIS

A CONSTANTINOPLE

PAR BATEAU A VAPEUR.

Pauline Bories

IMPRIMERIE LANGE LÉVY ET COMP., RUE DU CROISSANT, 16.

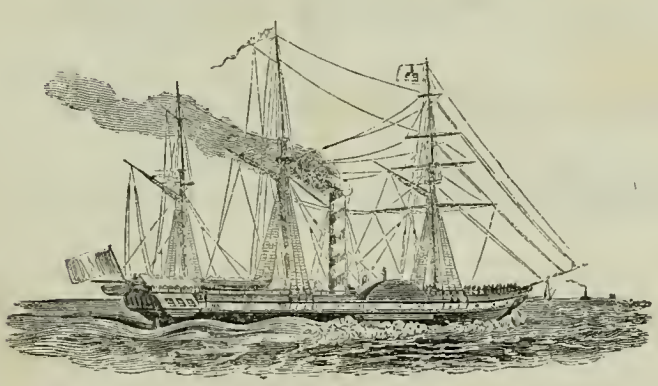
VOYAGE DE PARIS
A
CONSTANTINOPLE
PAR BATEAU A VAPEUR.
NOUVEL ITINÉRAIRE

ORNÉ D'UNE CARTE ET DE CINQUANTE VUES ET VIGNETTES SUR ACIER,

AVEC TABLEAUX INDIQUANT LES LIEUX DESSERVIS
PAR LES PAQUEBOTS A VAPEUR, SUR LA MÉDITERRANÉE,
L'ADRIATIQUE ET LE DANUBE,
LE PRIX DES PLACES ET DES MARCHANDISES, LES DISTANCES
ET LA VALEUR DES MONNAIES.

Par Marchebeus,

Architecte du gouvernement.



Paris.

Chez { ARTUS BERTRAND, rue Hautefeuille, 23.
AMIOT, libraire, rue de la Paix, 6.
L'AUTEUR, rue de la Chaussée-d'Antin, 3.

1839.

A SA MAJESTÉ LE ROI DE LA GRÈCE,

OTHON Ier,

En souvenir du voyage fait en Grèce et en Turquie sur le bateau à vapeur napolitain, le **François Premier**, *ayant à son bord* S. A. R. le Prince héréditaire de Bavière, *frère de Sa Majesté,*

Hommage de son très humble et très respectueux serviteur,

Marchebeus,

Architecte.

Errata :

P. 5, lig. 17, au lieu de *Farnéline*, lisez Farnésine.

P. 6, lignes 11 et 15, au lieu de *dei poteri*, lisez poveri.

P. 7, ligne 29, au lieu de *Gènes le Superbe*, lisez la Superbe.

P. 30, ligne 20, au lieu de *Tropama*, lisez Trapania.

P. 36, ligne 16, au lieu de *tenues*, lisez tenus.

P. 77, ligne 10, au lieu de l'*Ionnie*, lisez l'Ionie.

P. 41, ligne 19, au lieu de *aides de camp*, lisez aide de camp.

Idem, ligne 24, au lieu de *Lencade*, lisez Leucade.

P. 47, ligne 14, au lieu de *voix*, lisez voie.

P. 165, ligne 26, au lieu de *à Ket-Kana, c'est là que*, etc., lisez et à Ket-Kana où le vendredi, etc.

P. 185, ligne 24, au lieu de *leur en imposu*, lisez leur imposa.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE des chapitres.	NOMS DES VILLES QUE NOUS AVONS VISITÉES.	DISTANCE en milles.	HEURES de navigation.
Pages.		Milles.	Heures.
1	MARSEILLE..... à Gênes.....	180	24
3	GÊNES..... à Livourne.....	50	6
9	LIVOURNE..... à Civita-Vecchia	104	15
11	CIVITA-VECCHIA. à Naples.....	150	21
13	NAPLES ..... à Messine.....	190	23
17	MESSINE..... à Catane.....	50	6
21	TAORMINE.....	»	»
23	CATANE ..... à Syracuse.....	40	5
27	SYRACUSE ..... à Malte.....	90	12
31	MALTE ..... à Corfou.....	370	56
38	CORFOU..... à Patras.....	133	22
43	PATRAS..... à Delphes	30	5
45	DELPHES ..... à Zante.....	85	13
49	ZANTE..... à Pyrgos.....	25	4
51	OLYMPIE..... à Navarin.....	70	9
55	NAVARIN..... à Nauplie di Romanie.	165	24
59	Souvenirs de Morée.....	»	»
78	NAUPLIE..... à Hydra.....	43	7
87	HYDRA..... à Poros	15	3
89	POROS..... à Égine.....	14	3
91	ÉGINE..... à Corinthe.....	25	4
97	CORINTHE..... au Pirée.....	30	5
101	ATHÈNES..... à Sunium.....	36	5

NOTA. Le mille de marine est de 60 au degré, il a 950 toises de France, et il en faut 3 pour une lieue marine et 4 pour une poste de France.

Le mille anglais est de 825 toises de France ; le mille allemand est de 3,804 toises.

La lieue de marine en France a 2,850 toises (5,555 mètres).

La lieue de terre ordinaire a 2,400 toises.

La lieue de poste a 2,000 toises.

TABLE des chapitres.	NOMS DES VILLES QUE NOUS AVONS VISITÉES	DISTANCE en milles.	HEURES de navigation.
Pages.		Milles.	Heures.
117	Du cap SUNIUM.... à Smyrne.....	170	24
119	SMYRNE ..... à Mitylène.....	60	9
129	MITYLÈNE..... à Assos.....	30	4
131	D'ASSOS..... à Troie.....	25	5
133	TROIE..... aux Dardanelles...	24	4
137	DARDANELLES.... à Constantinople.....	145	23
161	CONSTANTINOPLE. au Pont-Euxin.....	17	3
166	Revenus à Constantinople, visiter les monumens, les bazars, un harem, Péra, Galata et Scutari.....	17	2
183	Retour du voyage par Marmara, Lamsaski, Tenedos et Smyrne.....	290	41
187	SYRA..... à Tinos.....	13	2
189	TINOS..... à Micone.....	15	2
191	MICONE ..... à Délos.....	7	1
193	DÉLOS..... à Naxos.....	20	3
197	NAXOS..... à Paros et Antiparos.	30	6
199	ANTIPAROS..... à Milo.....	55	7
201	MILO..... à Cythère.....	70	9
215	CYTHÈRE..... à Coron, à Zante et à Malte.....	525	72
217	Lazaret de MALTE.. à Girgente.....	110	16
123	GIRGENTE..... à Trapania	90	14
227	TRAPANIA..... à Palerme	70	12
229	PALERME ..... à Naples	180	24
239	NAPLES.....		
247	Pouzole, Boïa, Ischia, etc.....		
257	Le Vésuve, Pompeï, Salerne, Pestum, Amalfi, Sorente et Caprée.....		

N.B. Suivant le journal du bord, ce voyage a duré quatre mois. Il n'a employé que cinq cent soixante-douze heures de navigation, ou vingt-trois jours.

La dépense totale du charbon a été de 5,550 kil., ce qui fait près de 10 kil. à l'heure; notre machine avait la force de 120 chevaux, et le bâtiment faisait 6 et 7 milles à l'heure.

Le voyage en Orient du paquebot à vapeur le François Ier, annoncé longtemps dans les journaux, excita un si vif intérêt, qu'un grand nombre d'étrangers arrivèrent à Naples de tous les points de l'Europe. C'était la première fois qu'un bâtiment à vapeur allait parcourir la Méditerranée, et explorer dans un but d'agrément et d'instruction la SICILE, MALTE, les îles IONIENNES, la GRÈCE, la TURQUIE, l'ASIE-MINEURE et l'ARCHIPEL; et c'était aussi, sans doute, la première fois qu'une société aussi choisie se trouvait réunie pour un voyage de cette nature. Des dames de mérite, des princes, des artistes

et des savans [1] s'étaient empressés de venir prendre place sur le François Ier, et ce concours de personnages distingués ne contribua pas peu au charme de notre intéressante excursion.

Plusieurs circonstances heureuses devaient encore favoriser ce beau voyage. Nous avions à notre bord S. A. R. le prince héréditaire de Bavière qui allait visiter le roi de la Grèce, son frère; S. M. le roi des Deux-Siciles avait obtenu du sultan le firman sans lequel il ne nous eût pas été permis de franchir les Dardanelles, et S. M. prit encore le soin de se rendre à Messine, pour notre arrivée. Là, tous les voyageurs furent invités au bal que la ville offrit, à cette occasion, à l'auguste visiteur. A notre retour, nous devions prendre à Palerme Madame la duchesse de Berry et sa suite, et la ramener à Naples.

Le bal de Messine fut le prélude des réjouissances qui nous attendaient sur les divers points du littoral que nous allions parcourir; mais le récit de ces fêtes intéresserait médiocrement, je n'abuserai pas de la patience du lecteur.

C'est surtout la situation présente de la Grèce et de la Turquie que j'ai à cœur de faire connaître, sans négliger toutefois de rechercher les causes des calamités qui ont pesé sur ces deux pays, et qui semblent y avoir tari, pour long-temps, la source d'une prospérité durable.

Artiste, ancien militaire et voyageur, j'ai eu le bonheur de me trouver dans une situation des plus favorables pour apprécier et juger les hommes et les choses

[1] Voir les noms des voyageurs, pages xv et xvi.

que nous avons vus; mais je n'ai pas cependant la prétention d'écrire une histoire, ou de peindre des mœurs que je n'ai pu étudier qu'imparfaitement dans une aussi rapide exploration. Ce que je puis affirmer aux lecteurs, c'est que je me suis gardé du merveilleux et de l'exagération, et qu'autant qu'il est permis de se rendre ce témoignage, j'ai décrit avec vérité les pays que nous avons parcourus, ainsi que les ruines et les monumens épars dans les villes ou sur les plages désertes que nous avons visitées.

Cette relation n'est, au surplus, que le résumé fidèle des observations des soixante voyageurs réunis sur le François Ier; c'est une espèce de journal du bord dont les notes ont été recueillies jour par jour, où chacun a écrit ou dicté sa page, et auquel j'ai ajouté quelques croquis faits sur place. C'est un guide bien incomplet, sans doute, mais il sera des plus utiles à ceux qui voudront, comme moi, visiter en peu de temps les côtes de l'Asie, de la Grèce et de la Turquie, et c'est dans ce but que je livre au public ce volume.

Cet itinéraire peut avoir d'autant plus d'importance, qu'au moment de notre voyage le roi Othon venait d'arriver à Athènes; Ibrahim-Pacha était aux portes de Smyrne, les Russes campaient aux pieds du Mont-Géant, et les flottes de l'Angleterre et de la France croisaient à l'entrée des Dardanelles pour protester contre l'occupation du Bosphore par les forces de la Russie. Comme on le voit, la situation est à peu près la même aujourd'hui, et la connaissance des lieux, destinés à devenir le théâtre des événemens les plus importans de ce siècle, devient tous les jours plus nécessaire pour aider à éclairer cette question d'Orient,

encore assez confuse pour tous les peuples. Si j'ai montré combien la rapidité des communications rend facile aujourd'hui ce voyage qu'on n'osait entreprendre naguère, qu'en fuyant, et, si par là je contribue en quelque chose à attirer du côté de l'Orient l'attention des voyageurs français, je m'estimerai heureux de ce résultat. La France apportera d'autant plus d'autorité dans la lutte qui semble menacer l'Europe entière, qu'elle s'appuiera sur une plus grande connaissance des lieux où cette lutte s'engagera, et de ce point de vue, rien n'est sans importance de ce qui s'écrit aujourd'hui sur la Turquie et sur les annexes de son empire.

NOMS DES VOYAGEURS

A BORD

Du François-Premier en 1833.

S. A. R. LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DE BAVIÈRE MAXIMILIEN, frère du ROI OTHON.

S. Exc. le prince de BUTERA, ambassadeur de Naples à Paris.

MM. le marquis de SANT-ISIDORE, de Palerme.

Le baron de BESSERER, chambellan de S. A. R.

Le comte de BUTLER, aide-de-camp de S. A. R.

WENDLAND, secrétaire de S. A. R.

KOCH, médecin de S. A. R.

WITMER, peintre de S. A. R.

Le baron OREZY, Hongrois.

DE MOLLERUS, chargé d'affaires de Hollande.

Le baron de SEYDLITZ, officier prussien.

HEYLAND, officier anglais.

GRAHN, officier de marine.

Le comte de GASTALDI, de Nancy.

GOSSET, de Gersey

DEBY, de Bruxelles.

BARCLAY, de Londres.

SCOTT, d'Édimbourg.

SINNER, de Berne.

BUCHANAU, Anglais.

WOOD, Anglais.

Le baron WOLF, officier russe.

Le baron de HAHN et son épouse, de la Courlande.

Le baron de GRAENGER et son épouse, de Munich.

DE MONTBRET, botaniste de Paris.

Le baron DEAY, de La Haye.

GOHIN, de Paris.

Le marquis de CHAPONAY, de Lyon.

Le baron de GABE.

LABAT, minéralogiste de Bayonne.

RUDDILL, docteur anglais.

BERTRAND, de Paris.

Le baron SINNER, de Hambourg.

ZAHN, négociant de Hambourg.

Mme la comtesse Heikeinfied, de Stockholm.

MM. Taylord, capitaine aide-de-camp du gouverneur des îles Ioniennes.

Brandt, officier anglais.

Le marquis de Villafranca, Espagnol.

Ig. de Toledo, Espagnol.

Alv. de Toledo, Espagnol.

Marchebeus, architecte de Paris.

De Nauroy, officier français.

Pothier, négociant de Metz.

Le duc de Crussol, de Paris.

Lord Wiltshire, de Londres.

Le comte Strozzi, de Florence.

Le comte de Bandini, de Sienne.

Le docteur Sacks, Prussien.

Laurécisque, architecte de Paris.

Martasrelli, chargé d'affaires en Grèce, de Naples.

Debary, Anglais.

Baynes, capitaine anglais.

Girodot, médecin français.

Wirling, docteur anglais.

Mme Marochini et son fils, de Smyrne à Constantinople.

De Palerme a Naples :

S. A. R. Madame la duchesse DE BERRY.

MM. Lucchesi Palli.

Le comte de Ménars.

Le prince et la princesse de Beaufremont.

Mlle De Lebeschut.

MM. Irby, Anglais.

Sicard fils, administrateur du bateau à vapeur.

Andrea de Martino, capitaine du *François-Premier*.

Marchebeus del. E. Lejeune sc.

VUE DE MARSEILLE

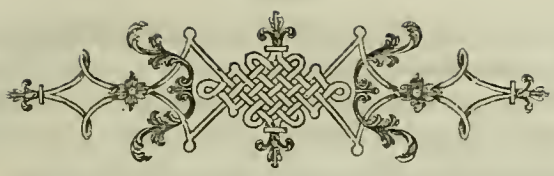
MARSEILLE.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1833, je quittai Paris pour m'embarquer à Marseille. Après m'être arrêté peu d'instans dans cette grande et opulente cité que j'avais déjà visitée dans ma jeunesse, je pris passage sur un bateau à vapeur, et cinq heures après notre départ de Marseille nous étions en regard de Fréjus, ville plusieurs fois célèbre dans l'histoire, mais qui le devint surtout par le débarquement de Bonaparte après sa campagne d'Egypte. Dix-huit ans plus tard, Napoléon s'y rembarquait pour son exil de l'île d'Elbe, et Fréjus le revit bientôt, commençant là cette marche étonnante et glorieuse qui vint finir à Paris. Cette côte me rappela encore l'incendie de *l'Alcide*, vaisseau de quatre-vingts canons, lequel sauta au milieu de l'escadre où j'étais embarqué, dans le combat que nous soutenions contre les Anglais.

A peine est-on en vue des côtes auxquelles on a donné le nom de *Rivière de Gênes*, que l'Italie se révèle dans toute la splendeur de sa nature. C'est une émotion difficile à rendre que celle que l'on éprouve alors, et nul, à coup sûr, ne saurait être insensible à ce premier aspect des rives italiennes, à ce premier sourire d'une terre tant de fois rêvée, et plus belle encore que tous les rêves. Mais le bateau, dans sa marche impitoyable, ne vous donne pas le temps d'admirer : il emporte avec lui vos regrets, préoccupé seulement d'aller vite et de se reposer au port. Après vingt-quatre heures de traversée, nous avions parcouru les cent quatre-vingts milles qui séparent Marseille de Gênes, et nous entrions dans le golfe magnifique que Gênes domine comme une souveraine, et qu'elle commande de ses canons et de ses forts.

Marchebeux del

VUE DE GÊNES PRISE À L'ENTREE DU PORT



GÊNES.

Le premier objet qui frappe, lorsque l'on entre dans le port, c'est la tour isolée qui s'élève à l'extrémité d'une roche baignée par la mer. Cette tour, appelée *Tour de la Lanterne*, porte à son sommet un fanal qui, pendant la nuit, indique le port aux navigateurs. Dans l'échancrure du roc qui lui sert de support, a été pratiquée la première porte de la ville, sous le nom de *Porte de la Lanterne*.

A peine a-t-on passé cette porte, que l'on voit se déployer le superbe amphithéâtre où Gênes s'est assise avec ses maisons étagées et comme suspendues les unes au dessus des autres. La situation de Gênes est unique en son genre : on l'a comparée à celle de Naples et de Constantinople, mais l'aspect sauvage, triste et monotone des Apennins donne à la magnificence de Gênes un caractère original, une physionomie qui ne ressemble à aucune autre.

C'est la plus frappante opposition que puissent offrir la richesse de l'art et la pauvreté de la nature.

Il ne faut pas croire toutefois que la main de l'homme n'ait produit à Gênes que des merveilles. C'est par dessus tout une ville de contrastes. Des rues étroites et sombres y mendient un peu d'air à côté de quelques rues vastes et magnifiques : de pauvres bicoques y sont entassées sous des palais de marbre et d'or, des richesses immenses auprès de la plus affreuse misère. Du reste, les palais de Gênes offrent à peu près tous une physionomie uniforme, et l'art semble s'y être surtout complu à décorer les vestibules et les escaliers des édifices, en taillant en colonnes de toutes les proportions et de tous les ordres, le marbre que le voisinage de Carrare rend plus commun à Gênes qu'en aucun autre pays. Tous ces édifices offrent d'ailleurs une noblesse d'architecture et une profusion de statues dont on n'a pu se faire une idée en France.

A n'observer que cette face de Gênes voilà bien la *reale*, la *nobil città* chantée par le Tasse et Alfieri, et que madame de Staël disait bâtie pour un congrès de rois. Mais la ville n'a que deux ou trois belles rues qui l'entourent comme d'une riche ceinture : le reste manque d'air et respire avec peine.

Entre les cinquante palais remarquables que l'on pourrait compter à Gênes, ceux qui méritent surtout de fixer l'attention du voyageur, sont le *Palais-Ducal* et le palais *Doria*.

Le *Palais-Ducal*, ancienne résidence des doges, et occupé aujourd'hui par le sénat et diverses administrations, atteste le mérite de l'architecte Simon Cantone qui le reconstruisit en 1778, et dans la crainte d'un nouvel incendie, n'y employa pas de bois. Cet édifice, précédé d'une vaste cour, et dont la façade en stuc, paraît être en marbre de Carrare, est décoré de deux rangs de colonnes, l'un d'ordre dorique, l'autre d'ordre ionique. Chaque rang de colonnes sert de support à un balcon, lequel est surmonté lui-même de pilastres dont les intervalles sont ornés de statues. Le tout est couronné de groupes et de trophées. On remarque dans l'intérieur le grand escalier et la salle du grand conseil. La salle du grand conseil surtout est digne de l'admiration des étrangers, par les trente-huit colonnes de marbre brocatelle qui l'enrichissent. La salle du petit conseil et celle du petit arsenal mé-

ritent aussi de fixer l'attention. Sur la porte de cette dernière on montre une proue de navire qui fut trouvée dans le port de Gênes. La fabrication en est très ancienne et on la croit unique au monde. C'est une pièce de fer terminée en forme de hure de sanglier. Une particularité, en même temps qu'un inconvénient de ce palais, c'est qu'il est tellement contigu aux prisons, que les deux bâtimens semblent n'en faire qu'un.

Sous l'entablement des fenêtres du palais *Doria*, on lit une longue inscription qui rappelle que son fondateur fut amiral du pape, de Charles-Quint, de François 1er et de sa patrie. La statue assez médiocre de cet homme extraordinaire qui avait vaincu les Turcs et les Maures avec ses propres galères, s'élève au milieu d'un jardin magnifique qui regarde la mer. Ce palais a reçu dans ses murs Charles-Quint, saint Vincent de Paule et Napoléon. Le plafond de la *Guerre des Géants*, ouvrage de Perino del Vaga, élève de Raphael, est presque comparable aux fresques de la Farnéline.

Du reste, presque tous les palais de Gênes sont de véritables musées. Ils renferment des chefs-d'œuvre des premiers maîtres et quelques bustes antiques d'une rare beauté. La *Magdeleine aux pieds du Christ* que l'on admire au palais Durazzo, est un des meilleurs ouvrages du grand Véronèse. La figure de la Magdeleine est ravissante, d'une grace qui tient à la fois du ciel et de la terre, de l'ange et de la courtisane. Après ce tableau capital, on remarque encore un magnifique portrait de Rembrandt, deux têtes du Dolci et quelques portraits de Van-Dyck. Il serait impossible de parcourir ainsi les innombrables palais de Gênes, mais on ne saurait oublier ni le palais *Serra* si renommé pour les dorures de son salon qui coûtèrent plus d'un million, ni le palais *Saluzzi*, dit le *Paradiso*, qui fut habité par lord Byron, et d'où l'illustre poète partit pour la Grèce.

Les églises de Gênes, belles dans leur ensemble, sont surtout remarquables par la richesse infinie de leurs détails. Les marbres précieux, les fresques, les incrustations de tout genre y sont prodigués. La cathédrale est célèbre par son *sacro catino*, plat de verre qu'on disait d'émeraude et qui passa long-temps pour le palladium de la république. L'ordonnance de l'*Annonciade* est pleine

de grandeur et de noblesse. Cette église possède de nombreuses peintures de l'artiste gênois, Piola, mort jeune, et une belle cène du Bolognèse placée dans un mauvais jour. L'on admire à *Saint-Ambroise* la célèbre *Assomption* du Guide. La manière de ce tableau est beaucoup plus ferme, plus arrêtée que ne l'est en général celle du Guide. Aussi, prend-il rang, près de son *Aurore*, parmi les chefs-d'œuvre les plus vantés de l'Italie. C'est dans la belle église de Carignan, bâtie par la famille Sauli, que l'on remarque le célèbre *saint Sébastien* du Puget.

Les établissemens publics sont assez nombreux à Gênes. L'*Albergo dei poteri* peut recevoir 2,200 individus. C'est là que se trouve l'*Assomption* du Puget, à côté d'un médaillon de Michel-Ange. L'*Hospice des Incurables* se distingue par le luxe de ses portiques et son escalier de marbre blanc. Il contient six cents lits. Là, comme à l'*Albergo dei poteri*, les divers donateurs sont représentés assis ou debout, en buste ou en pied, selon la quotité des sommes qu'ils ont léguées à l'établissement. La bienfaisance et la gratitude ont été mesurées à la règle et au compas.

Gênes, à bien dire, n'a que deux belles rues : la Strada Nova et la Strada Balbi. Ses promenades sont médiocres. Cependant, chaque soir, les allées de l'*Aqua-Verde* sont fréquentées par la plus brillante société. Une autre promenade assez suivie, surtout après les chaleurs brûlantes du jour, ce sont les murailles de la ville, et aussi le fameux pont de Carignan, jeté hardiment sur une vallée couverte de maisons de cinq et de six étages. L'on y jouit de la vue du golfe et de la côte de Gênes.

Si après ces observations sur l'aspect extérieur de la ville, nous examinons le caractère du peuple qui l'habite, nous trouverons que les Gênois se distinguent par leur industrie et leur activité. Gênes a vu naître Christophe Colomb, et ses marins sont encore aujourd'hui les meilleurs de l'Italie. Elle est, en ce point, beaucoup moins déchue que Vénise, son ancienne rivale. Elle possède, du reste, en ce moment de bons marbriers, d'excellens ébénistes et des ouvriers en corail fort habiles. L'orfévrerie y est portée à un assez haut degré de perfection. Ses fleurs artificielles sont connues et recherchées dans toute l'Europe et notamment en France. On y fabrique des vases, des tasses et des tabatières en une espèce de

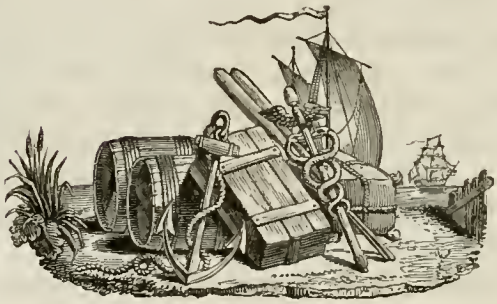
faïence estimée pour sa légèreté, son élégance et sa solidité. Les pâtes de Gênes, dit Lalande, passent pour les meilleures de l'Italie. On en attribue la supériorité à la qualité des eaux plutôt qu'à la manière de les fabriquer.

Gênes joue un grand rôle dans l'histoire des républiques italiennes au moyen-âge. Quelques auteurs latins en font déjà mention. Tite-Live la cite sous le nom de *Genua*, comme existant à l'époque de la seconde guerre punique. Trois fois détruite par les Carthaginois, les Lombards et les Sarrazins, elle a toujours été promptement rebâtie. Ce qu'il y a de singulier dans l'histoire de toutes ces républiques italiennes, c'est que le trouble et l'agitation paraissent avoir été la condition de leur grandeur. C'est au milieu de guerres civiles acharnées, et malgré toutes les vicissitudes d'une politique inquiète et jalouse, que Gênes dispute aux Pisans et partage avec les Vénitiens l'empire de la mer et le commerce de l'Orient. Les chaînes suspendues en divers quartiers de la ville sont des fragmens de celle qui fermait le port de Pise, et qui fut emportée triomphalement par les Gênois en 1290. Leurs conquêtes se sont étendues jusqu'à la Crimée. Une partie des îles de la Méditerranée, la Corse et plusieurs échelles du Levant leur ont appartenu.

Le célèbre André Doria suspendit en 1528 le cours des révolutions intérieures qui déchiraient trop souvent sa patrie, et il lui rendit la paix à l'ombre d'un gouvernement qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Depuis cette époque, la république de Gênes, plus jalouse de fleurir par le commerce que de s'illustrer par les armes, compte cependant encore dans l'histoire trois événemens mémorables. Le premier est le bombardement de 1684 qui réduisit en cendres un quartier de la ville, et força le doge de Gênes, *le Superbe*, à venir s'humilier à la cour de Louis XIV. Le second est la prise de la ville, en septembre 1746, par les Autrichiens. Une insurrection populaire les en chassa le 5 décembre suivant. Enfin, le troisième, et non moins brillant fait d'armes dont Gênes fut le théâtre, est le siége qu'y soutinrent, en 1800, les Français commandés par Masséna. Les Autrichiens ne parvinrent à se rendre maîtres de la ville que par la famine.

Je fis à la hâte une vue de Gênes, et je m'en séparai à regret

pour reprendre ma course sur le bateau qui nous attendait en rade. En six heures nous avions franchi les cinquante milles qui séparent Gênes de Livourne.



LIVOURNE.

Livourne est le bazar de l'Italie. Presque tous les pays ont une ville où le caractère national s'efface sous le frottement des étrangers qui s'y pressent. Marseille n'est pas plus une ville française que Francfort n'est une ville allemande ou Livourne une ville italienne. Rien ici ne rappelle l'Italie, rien n'y parle à l'imagination et au cœur. Vous n'y rencontrez que des figures étranges et suspectes, vous n'y voyez que des costumes et des mœurs formant un contraste bizarre avec l'aspect peu pittoresque de cette ville moderne. Il n'y a eu place ici que pour l'utile, et les arts n'ont pas obtenu droit de cité au milieu de cette population de marchands et de juifs qui s'y rendent de tous les points de l'Europe. La ville est petite, mais du reste elle est régulière, et elle ne compte pas moins de 50,000 habitans entassés dans son étroite enceinte. Son port, l'un des plus sûrs et des plus

commerçans de la Méditerranée, est défendu par un môle qui s'étend fort avant dans la mer et par un système de fortifications bien combinées. Le quartier appelé la *Nouvelle Vénise* est coupé de canaux qui permettent de transporter les marchandises jusqu'à la porte des magasins. Tous les travaux de l'homme ont été dirigés ici dans le seul intérêt de l'industrie et du commerce, et à défaut des merveilles de l'art, on y trouve toutes les commodités et tout le confortable de la vie. Il serait injuste, toutefois, d'oublier la statue en marbre de Ferdinand 1er, duc de Toscane, ouvrage estimable, dû au ciseau de Tacca, artiste distingué de la fin du seizième siècle. Un commerce qui touche de près aux intérêts de l'art est celui des mosaïques, des vases et figures en marbre. On estime en général beaucoup ceux de ces objets qui sortent des magasins de Livourne.

La réunion à Livourne de toutes les religions y a fait tolérer tous les cultes. La synagogue des juifs est magnifique : c'est sans contredit le plus beau monument de la ville. Le cimetière des Anglais mérite aussi de fixer l'attention des voyageurs par l'éclat de ses marbres et la simplicité touchante de ses inscriptions. Non loin du port sont trois lazarets dont le plus vaste, celui de Léopold, réunit toutes les conditions nécessaires pour la commodité des malades et la sécurité de la ville. Une construction qui ne contribuera pas moins à la salubrité de Livourne est celle d'un aquéduc rendu indispensable par la rareté d'eau potable, et qui doit amener une source excellente des montagnes de Colognole, éloignées de douze milles. Cet aquéduc n'est pas encore achevé.

Livourne, toute voisine de Pise, est distante de cent quatre milles de *Civita-Vecchia*. La traversée est de quinze heures. Quand nous passâmes près de l'île d'Elbe, la nuit était déjà venue ; mais la lune nous permit d'apercevoir dans l'ombre cette plage célèbre où l'aigle impérial abaissa son vol et d'où il s'élança, redoutable encore, avant d'aller s'abattre dans l'Océan pour ne se relever jamais.

CIVITA-VECCHIA.

Civita-Vecchia, où le bateau s'arrête pour déposer ou reprendre des voyageurs, est une petite ville assez bien bâtie et percée de rues droites mais étroites. Elle est défendue par de faibles murailles. Son port, qui sert de débouché aux états romains, est très sûr et très fréquenté. Le bassin en est rond et passe pour un chef-d'œuvre. Il est dû à l'empereur Trajan.

Une grande quantité de grains et d'autres marchandises sortent tous les ans de Civita-Vecchia, tandis que les Anglais et les Français y apportent les produits de leur industrie. Les Hollandais même et les Suédois y viennent échanger la morue contre la pouzzolane dont ils ont besoin pour leurs constructions sous-marines.

A six milles est Corneto. Tout près de cette petite ville, on remarque quelques restes d'antiquités étrusques.

La distance de Civita-Vecchia à Naples est de cent cinquante milles. Nous les parcourûmes en vingt et une heures. L'on remarque dans la traversée les côtes escarpées de Terracine, la dernière ville des états romains. Le château de Théodoric, monument curieux du cinquième siècle, semble avoir été lancé avec audace sur une montagne de rochers à pic qui dominent la mer. Les ruines de ce château, que l'on aperçoit encore, s'encadrent bien dans le paysage formé par ces côtes âpres et sauvages. Terracine est l'ancienne *Anxur*, ville habitée par les Volsques, et d'où tirait son nom Jupiter *Anxurus*, ainsi appelé par Virgile. Horace l'a peinte dans un de ses vers :

Impositum saxis latè candentibus Anxur,

et cette peinture est encore fidèle aujourd'hui.

Mais nous eûmes bientôt perdu Terracine de vue. Notre bateau continuant de longer les côtes, nous laissâmes derrière nous Mola di Gaëta, les îles d'Ischia et de Procida, et par une belle journée de printemps nous arrivâmes en plein golfe de Naples.

Toutes les formules de l'admiration ont été épuisées pour peindre la magnificence de ce golfe incomparable, et je n'ai pas la prétention de briller par le luxe et l'éclat des descriptions. Je dirai simplement les impressions que j'ai reçues, et je n'oublierai pas l'engagement que j'ai pris d'être avant tout narrateur exact et fidèle. Rien ici, d'ailleurs, ne saurait suppléer à la vérité du récit, et c'est le meilleur moyen sans doute pour qu'on me suive sans trop de lassitude.

VUE DE NAPLES.

Marchebeuf del. Nyon jeune sculp.

Départ du Français premier pour l'[illegible]

NAPLES.

Lorsque l'on entre dans le golfe de Naples, l'on voit se dessiner, à droite, les côtes délicieuses de Sorrente et Castellamare au bas du mont Saint-Angelo; plus loin, Portici que domine le Vésuve. A gauche, sont les rivages de Baïa, de Pouzzole et de Pausilippe. La mer vient mourir aux pieds de Naples, qui semble un pont circulaire jeté entre ces rives magnifiques. L'aspect de Naples, vu de la mer, est sans contredit l'un des plus beaux qu'il y ait au monde. Il est plus grandiose et plus imposant que celui de Gênes, et il ne cède en rien à celui de Constantinople. S'il saisit moins peut-être au premier abord, il frappe davantage à mesure qu'on s'y arrête, et je ne sache pas ce que la puissance créatrice pourrait changer à son œuvre primitive pour la rendre plus admirable encore. Le golfe de Naples me semble la plus haute expression de la beauté classique dans les

œuvres de la nature. Ce ne sont point ici les accidens abrupts, les sauvages merveilles des Alpes ou des Apennins, c'est de la grandeur pure, noble, harmonieuse, c'est une majesté sublime et inaltérable. Il n'y a pas lieu de s'étonner si ces plages furent aimées des grands écrivains de l'antiquité. Ils s'instruisaient dans le spectacle de cette puissante nature, à cet art de bien dire, à cette noblesse de sentimens et à cet atticisme de langage qui seront l'éternelle admiration du monde.

Grace à cette situation merveilleuse et à son climat enchanteur, Naples est un des séjours les plus agréables de la terre. Le commerce y a attiré des richesses considérables, et elle passe à bon droit pour la troisième ville de l'Europe, puisque, dans un circuit d'environ neuf milles, elle renferme plus de 400,000 habitans. Mais le temps me presse, c'est à peine si je puis jeter un regard rapide sur Naples. A mon retour d'Orient, je remplirai la lacune que je laisse ici : Naples sera belle encore après Constantinople.

Départ de Naples pour l'Orient.

Le 16 avril 1833, le bateau à vapeur *le François Ier* nous attendait en rade. La mer était grosse depuis deux jours, mais l'administration voulut être ponctuelle ; l'ancre fut levée et nous partîmes. J'ai donné plus haut les noms des voyageurs venus de tous les points de l'Europe pour prendre part à notre intéressante expédition. Le moment du départ vit réunis sur le pont du navire tous les passagers du *François Ier*. Princes, ambassadeurs, savans et artistes, tous sans doute laissaient quelques regrets à terre. Malgré le mauvais temps, une foule immense se pressait, jusque sur la rade, pour recevoir nos adieux. Des batelets sans nombre, ballotés par les flots, nous envoyaient des vœux pour le bonheur de notre voyage, et lorsque le bruit de la vapeur eut couvert toutes ces voix amies, nous vîmes long-temps encore s'agiter les mouchoirs sur le môle de Naples.

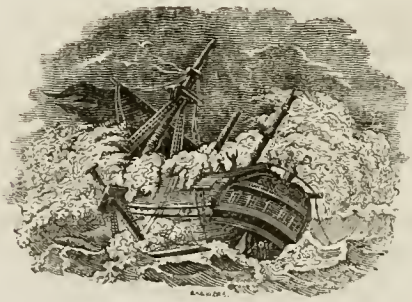
En s'éloignant, le bâtiment fit le salut d'usage par trois coups de canon. La mer était furieuse et le vent contraire. Nous avancions lentement malgré la force de cent-vingt chevaux de notre

machine, et la nuit nous supprit avec la menace d'une tempête. Notre bâtiment soulevait dans sa marche de longues traînées de flammes phosphoriques, mais peu de passagers étaient capables de s'intéresser à ce phénomène ; presque tous étaient atteints déjà de l'affreux mal de mer. Couchés dans leurs cabines ou jonchant le pont de leurs corps inanimés, qui sait combien regrettèrent alors et le repos de la famille, et la paix du foyer domestique, et la terre qui fuyait toujours. Nous passâmes ainsi dans la nuit près du Stromboli, sans que nul essayât de se soulever pour admirer la cîme flamboyante de ce volcan que Pline a décrit, et qui existait bien avant lui. Les éruptions du Stromboli n'ont jamais été interrompues jusqu'à nos jours, et lorsqu'on le voit dans l'obscurité, c'est toute une montagne qui s'embrase et qui illumine l'horizon des flammes échappées de son cratère. Aussi sert-il de phare aux marins pendant les nuits sombres, et le spectacle de cet incendie dans la mer était fait pour laisser des regrets à ceux de nos voyageurs qui, anéantis par le mal, n'eurent même pas la force d'ouvrir les yeux et de jeter un regard sur l'abîme.

A une heure, après minuit, le vent souffla du sud-est avec une telle violence, qu'il fut impossible de tenir sur le pont, et qu'il était à craindre de ne pouvoir passer le détroit et arriver à Messine. Le capitaine vint annoncer aux passagers qui devaient descendre à Petzio en Calabre que le temps ne permettait pas d'y aborder, et qu'il y avait danger à le tenter. Ce fut alors un concert de doléances et de lamentations véritablement comiques. Il me semble voir encore un bon négociant de Petzio, personnage fort curieux, je vous assure, et qui fut le héros de tout le drame du bord pendant les deux premiers jours de notre traversée. Il nous racontait, comme une des prouesses de sa vie, d'avoir vu, sans sourciller, mourir bravement Murat dans le château voisin de sa maison. Beaucoup, sans doute, ne comprendront pas tout l'héroïsme de cet estimable Calabrais ; du reste, à peine eut-il entendu les sinistres paroles du capitaine, que son courage fut à bout. Il suppliait à genoux les saints et la madone de les sauver lui et sa femme du naufrage dont il se croyait déjà victime, et tous mes efforts furent vains pour le rassurer, bien qu'il eût assez de confiance en mes prévisions. Il ne se crut sauf que lorsqu'il fut dans le port. D'autres voyageurs avaient

partagé ses alarmes, mais ils eurent le bon esprit de ne s'en pas vanter, et c'est seulement par la joie qu'ils manifestèrent en mettant le pied sur le rivage que l'on put juger de la terreur qui les avait agités.

Le surlendemain de notre départ, lorsque le soleil se leva, le vent avait baissé. Nous étions dans la passe, entre le phare et les écueils de Carybde et de Scylla. Les vagues mugissent encore du côté de Scylla, mais Carybde paraît tranquille et apaisé. Les montagnes de la Calabre se prolongeaient sur notre gauche, et devant nous se développait en demi-cercle la ville de Messine. Les paysages des deux côtes présentent du reste des contrastes qui étonnent. Du côté de la Calabre, ce sont des rochers nus et stériles où la bruyère croît à peine. Du côté de la Sicile, ce sont au loin les cimes bleuâtres des monts Pélores, et plus près, des vallons couronnés d'oliviers, de pins et de cyprès : ces côteaux sont bien ceux que fréquentait Daphnis et que célébrait Théocrite ; il n'y manque plus que les troupeaux de Ménalque et les bergers qui se disputaient le prix du chant, assis à l'ombre des frais bosquets de la rive.



Marchebeux del. E. Lejeune sc.

VUE DE MESSINE

MESSINE.

Le 18 avril, à six heures du matin, nous avions mouillé dans le magnifique port de Messine. Il faut avoir éprouvé les angoisses d'une traversée difficile et les tortures du mal de mer pour savoir quel bonheur c'est que de sentir la terre ferme sous ses pieds et son corps et son esprit se ranimer sous l'influence d'un air pur et d'un repos de quelques heures. Pour un voyage où le plaisir entraînait la plupart des passagers, nous avions réellement débuté sous de fâcheux auspices. Forcés par le gros temps de tenir presque constamment le large, nous avions été souvent privés de la vue des îles et des côtes que le bâteau longe de très près dans les traversées ordinaires. Au lieu de vingt-deux heures, nous en avions mis quarante-deux à faire les cent-quatre-vingt-dix milles qui séparent Naples de Messine ; mais nous nous en trouvâmes plus aguerris contre la mer, et le beau temps survenant

ensuite, rien n'entrava plus l'agrément et le charme de notre voyage.

Messine est bâtie sur le penchant d'une colline dont le sommet est couronné d'une forteresse. Elle fut fondée par une colonie de Messéniens qui, chassés de leur patrie par les armes de Lacédémone, vinrent asseoir leurs pénates sur ces rives admirables, dignes d'être aimées encore après celles de la Grèce. Les rues de Messine sont larges, droites et pavées des laves de l'Etna. Son port, qui a près de quatre milles de circuit, est un des plus sûrs mouillages de la Méditerranée, et l'activité du commerce y attire un grand nombre de bâtimens de tous les pays. Le quai qui borde la mer offre une magnifique façade de maisons soutenues sur de vastes arcades et dont l'effet serait plus grand encore, si les constructions des premiers étages étaient achevées.

Dans le temps des croisades, c'était presque toujours à Messine que relâchaient les pélerins partis de Gênes et de Marseille, et son port vit à l'ancre le modeste vaisseau qui transportait Philippe-Auguste, à côté de la flotte brillante et des splendides galères commandées par Richard Cœur-de-Lion. La Sicile était alors un des pays les plus riches de la terre. Richard en emporta des trésors immenses que le monarques icilien lui paya pour acheter le départ d'un hôte incommode ; mais les choses ont bien changé depuis le douzième siècle. Tant de révolutions ont passé sur ce malheureux pays, tant de rois se le sont disputé, tant de conquêtes l'ont dévasté, que les sources de sa prospérité ont été détruites à la fin, et qu'un nouveau Richard le pressurerait aujourd'hui sans en tirer autre chose que de la misère et des ruines.

Messine est toutefois une des villes les moins déchues de la Sicile. Malgré les ravages de la conquête et les fréquens tremblemens de terre qui ont englouti ses édifices et ses habitans, elle compte encore 70,000 ames, un collége, une bibliothèque, un hôpital, et trente-deux couvens ou églises, où le marbre a été prodigué dans des ornemens et des incrustations sans nombre.

Vers le milieu de la façade du quai dont je parlais tout à l'heure, on remarque le palais de la Bourse et les divers officiats qui y sont réunis. Le vestibule et l'escalier en marbre sont d'un effet grandiose. En face, sur le port, est une belle fontaine en marbre blanc

décorée d'un Neptune antique. Le dieu repose appuyé sur son trident : à ses pieds sont Carybde et Scylla enchaînés, et sur les carrés des bassins, surmontés de quatre chevaux marins, de jolis bas-reliefs ont représenté plusieurs sujets traités avec goût et intelligence. Sur la place de la Cathédrale, on voit encore une très belle fontaine dont la nappe d'eau est formée de trois vasques portées par des satyres, des naïades et des génies surmontés d'un héros armé. Sur les grands bassins qui en font le soubassement sont divers sujets sculptés représentant des fleuves et des monstres marins. Le tout repose sur de grosses oves de dix-huit pouces de hauteur qui donnent un caractère original à l'ensemble du monument, exécuté en marbre et en granit rouge. Mais cette belle fontaine est aujourd'hui si noire et si délabrée, que peu de personnes ont dû la remarquer.

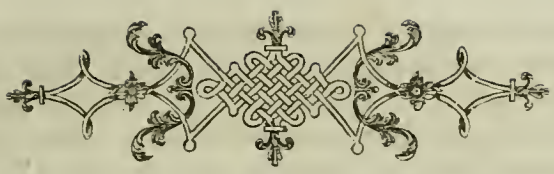
La cathédrale de Messine frappe surtout par ses marbres appareillés d'assises de diverses couleurs, par sa décoration byzantine et ses belles mosaïques. La chaire à prêcher repose sur un piédestal antique où sont sculptés des dieux marins, représentations allégoriques de la ville et du port de Messine. Mais ici comme à Naples, c'est la nature qu'il faut admirer d'abord, c'est sur la mer et dans la campagne qu'il faut aller chercher les grands spectacles et les puissantes émotions. Du château que Richard Cœur-de-Lion fit bâtir pour contenir les habitans de Messine, on voit à ses pieds la ville, les jardins et le port : au-delà du détroit, ce sont les belles montagnes de la Calabre et ses vastes campagnes s'étendant vers la mer, les unes livrées à la culture, les autres sillonnées par des ravins profonds. Reggio que l'on aperçoit sur la rive opposée, fut renversée comme Messine par le tremblement de terre de 1783 ; mais elle ne s'est jamais complètement rétablie, et quarante-trois ans n'ont pas suffi à relever ses ruines.

Notre séjour à Messine ne fut que de soixante-dix-huit heures ; mais ce temps est bien suffisant, si l'on veut voir seulement tout ce que cette grande ville a de remarquable. Son territoire est très fertile comme celui de la Sicile presque entière, et ses habitans paraissent industrieux et laborieux. Aucun pays n'offrirait plus de ressources que celui-ci, aucun ne serait plus florissant encore, s'il était mieux administré, et si la plaie des couvens, des oisifs et des

mendians n'était pas si hideuse et si intense, qu'elle en est devenue presque incurable. Du reste, la société de Messine semble se complaire dans l'ignorance et le repos. Les femmes y sont en général plus coquettes que jolies, et je doute que le séjour de Messine offre beaucoup de charmes aux étrangers.

S. M. le roi de Naples venait d'arriver à Messine. On lui offrit un bal où le prince royal de Bavière fut invité avec la plupart de nos voyageurs. Ce ne fut pas trop de cette agréable surprise pour oublier les fatigues et les paniques de la traversée. La noblesse et les notables se trouvaient réunis au bal, et nous pûmes remarquer que les femmes, en général grandes et bien faites, manquent presque toutes de la grace et du goût qui sont la première condition de la beauté ! Elles dansent avec une nonchalance qui n'exclut pas la gaîté : le sentiment du plaisir se peint même assez vivement sur leurs physionomies. Le roi dansa beaucoup, et j'ai ouï dire qu'une jeune et jolie fiancée paya bien chèrement l'honneur de danser plusieurs contredanses avec son souverain. Sa tête s'exalta et elle en perdit la raison.

Le lendemain, S.M. fit une tournée sur les côtes de Calabre, à bord du *François Ier*. Ici, je crois acquitter une dette de reconnaissance en témoignant à S. M. notre vive gratitude pour l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre à ce premier voyage d'Orient par bâteau à vapeur, en nous préparant, par ses soins, l'entrée des Dardanelles et un accueil empressé dans tous les pays que nous avons visités. Plusieurs de nos voyageurs l'accompagnèrent en Calabre ; d'autres avaient déjà pris le chemin de terre pour se rendre à Catane qui n'est qu'à cinquante milles. L'Etna et les magnifiques restes du théâtre de Taormine, ce sont là des noms et des souvenirs qui seront toujours grands dans la mémoire des hommes.



TAORMINE.

Taormine est située à vingt-quatre milles de Messine. C'est une espèce de bourg peuplé de trois ou quatre mille mendians. Ces malheureux, déguenillés et sans pain, semblent devoir mourir chaque jour victimes de la faim, et leur existence est une sorte de phénomène inexplicable. On compte cependant à Taormine trente-trois églises ou couvens. C'est là, dit-on, que saint Paul éleva, en Sicile, le premier autel chrétien dans l'église dédiée aujourd'hui à saint Pancrace. C'est avant d'arriver à la ville que l'on voit les précieux restes du théâtre, l'un des plus admirés de l'antiquité en raison de sa magnifique ordonnance. Sa position en vue de la mer était merveilleusement choisie, et l'on est frappé encore, même au milieu des ruines, de la facilité avec laquelle les sons se propagent dans l'immense étendue de cette enceinte qui pouvait contenir trente mille spectateurs.

Ces restes imposans nous laissent facilement apprécier l'habileté des anciens dans la disposition de leurs théâtres. Ils les plaçaient presque toujours en amphitéâtre sur le revers des montagnes dont ils se servaient soit comme point d'appui, comme à Argos et à Syracuse, soit pour y tailler sur place des gradins façonnés à moitié par la nature. La vue de l'Etna donnait un nouveau caractère de grandeur au théâtre de Taormine, et je ne me rappelle pas d'impression plus profonde que celle produite sur moi par la beauté de ces ruines et la magnificence du site où elles reposent.

En poursuivant sa route, on passe aux pieds de l'Etna, à Arcis-Reale, ville de 12 à 15,000 ames, à neuf milles de Catane. Cette contrée, chantée par Virgile, fut, comme on le sait, le théâtre de la jalouse fureur de Polyphème. L'on y voit encore la grotte qui retentit des plaintes de Galatée et le rocher sous lequel gémit le malheureux Arcis. Plus loin se trouve le port d'Ulysse, avec le chemin taillé dans le roc et soutenu par des arcades dont l'effet pittoresque attire à Arcis-Reale un assez grand nombre d'artistes.

Dans ces petites excursions, chacun de nous allait à l'aventure, s'arrêtant suivant son goût où son caprice, tantôt seul, tantôt en caravanes, et soucieux seulement d'arriver au point et à l'heure que le capitaine avait fixés. Dans le cours du voyage, aucun de nous n'eut garde de manquer à l'appel.

Marchebeus del

E. Lejeune sc

VUE DE CATANE

CATANE.

Le 21 avril, à six heures du soir, nous étions arrivés à Catane. De Messine, le trajet est de cinquante milles, et *le François Ier* le parcourut en six heures.

Catane fut détruite en 1693 par un horrible tremblement de terre auquel elle doit sa magnificence et sa régularité actuelles. Le prince Biscari qui la releva de ses ruines consacra à cette œuvre une si immense fortune, qu'elle sortit de ses décombres plus belle et plus vaste qu'elle n'avait jamais été. Les rues sont droites, larges et bien pavées en dalles de l'Etna ; les édifices, les places et les marchés y sont en général mieux entendus qu'à Messine ; les églises et les couvens, dont le nombre est considérable, sont vastes et bien bâtis, et cette forêt de dômes et de campaniles qui s'élèvent dans les airs donnent à Catane l'aspect d'une grande cité. Le plus beau des monumens de Catane est, sans contredit, l'église

des Bénédictins. Ce magnifique monastère fut construit par l'architecte Contini ; il renferme une précieuse collection de tableaux, de bas-reliefs, de statues, de vases, d'inscriptions et de médailles antiques, un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque choisie et de riches cloîtres construits à grands frais sur un vaste plateau de lave. J'ignore si les bénédictins de Catane ont légué à la science quelques uns de ces travaux qui ont illustré leur ordre, mais il est sûr que c'est plutôt ici le palais de souverains fainéans que la modeste retraite d'hommes austères et studieux.

A côté de ce luxe scandaleux, la misère et la dégradation étalent leurs plaies hideuses, plus monstrueuses peut-être à Catane qu'en aucune ville de l'Europe. La prostitution y est presque générale, et les rues sont encombrées d'une populace oisive et mendiante qu'il faut payer pour en obtenir le droit de passer outre. C'est à la lettre un pillage organisé contre le malheureux que sa physionomie trahit comme voyageur, et le mieux est de se résigner de bonne grace aux exigences de cette redoutable police. Rien ne serait plus facile cependant que de donner de l'essor à l'industrie de Catane, d'y ouvrir des filatures, des ateliers, des fabriques de soierie, et si, par suite de ces mesures, la mendicité n'était pas complètement éteinte, elle cesserait au moins d'être la condition générale d'une population considérable.

Catane est placée sous les éruptions de l'Etna, comme Portici sous celles du Vésuve, et comme à Portici, l'insouciance est la garde qui veille contre les menaces incessantes de quelque nouvelle catastrophe. Dans plusieurs endroits, on découvre la ville ancienne à quinze pieds sous les laves qui l'engloutirent et qui ont laissé peu de traces des monumens antiques de cette grande cité. On n'aperçoit plus que des restes mutilés de l'amphithéâtre et du théâtre situés place Saint-François. Sainte-Marie-de-la-Rotonde a été élevée sur l'emplacement des Thermes. Ici comme ailleurs, combien de débris précieux enterrés à jamais sous ces monceaux impénétrables de lave qui pèsent aussi sur Herculanum ! Cependant les arts ont fait une moisson abondante à Catane. Grace aux fouilles exécutées par les soins du prince Biscari, le musée construit exprès pour cette destination offre aujourd'hui une magnifique collection de bronzes, de terres cuites, de statues et de bas-

reliefs de marbre. C'est, après les *Studi* de Naples, la plus riche galerie d'antiques qui existe en Europe.

La situation de Catane n'est pas moins belle que celle de Messine. Bâtie aux pieds de l'Etna, et regardant la mer, elle voit se déployer sur ses derrières de riantes et fertiles campagnes coupées par intervalles de longs côteaux de lave. Son port, très resserré et mal abrité, est formé aussi de deux promontoires de lave. Les soieries de Catane sont estimées, et si son port offrait un mouillage sûr, son commerce de laines, de soufre, de vin et d'ambre jaune pourrait élever sa prospérité au dessus peut-être, ou du moins au niveau de celle de Messine.

La vraie gloire de Catane, c'est l'Etna; elle montre avec orgueil ce redoutable ennemi campé toujours à ses portes et qu'elle brave sans sourciller jamais. Nous entourons volontiers de nos respects et de notre vénération l'homme qui, sur le déclin de l'âge, peut raconter les batailles et les périls de sa vie, celui qui a vieilli, la poitrine toujours nue devant les traits qui l'ont mille fois cherchée. Ce sentiment est celui que l'on éprouve à l'aspect de ces cités qui, vivantes aujourd'hui, demain peut-être ne seront plus. Il semble qu'elles aient traversé des épreuves inconnues, et nous sommes portés à nous incliner devant les cicatrices de leurs blessures passées. En retour des ruines qu'il lui a faites, l'Etna protége Catane de l'illustration qu'il lui a value. Lorsque cette ville apparaît de la mer, dominée par les hautes cimes du volcan, c'est un des plus imposans spectacles qu'il y ait au monde. De ce côté, la montagne présente une teinte grisâtre; c'est un vaste désert de rochers arides, de surfaces calcinées. L'élévation de l'Etna est de dix mille deux cents pieds au dessus du niveau de la mer; elle est triple de celle du Vésuve; aussi beaucoup de voyageurs voient-ils échouer leurs efforts devant les obstacles et les neiges qu'il faut braver pour arriver au cratère du volcan. Cependant, bien que le mois d'avril ne soit pas un moment favorable, quelques uns des nôtres y parvinrent.

L'histoire a conservé le souvenir de soixante-dix-sept éruptions de l'Etna. Celle de 1537 fut accompagnée d'un tremblement de terre si terrible qu'il détruisit Messine et plusieurs villes voisines. L'éruption de 1669 fut annoncée par une grande obscurité; un fleuve de laves déborda les murs de Catane, engloutit ses édifices

et ruina la contrée : 59,000 personnes périrent sous l'éruption de 1693. En Sicile, celles de 1791 et de 1800 sont regardées comme les plus longues et les plus désastreuses ; elles furent accompagnées d'un tremblement de terre continu. Celles de 1809, 1811 et 1819 ouvrirent un cratère de deux cent cinquante-cinq mètres de circonférence. Un nouveau volcan se forma sur le mont Rosso, et, pendant plus d'un mois, ce volcan vomit une pluie si abondante de cendres et de pierres que la vallée de Lingua-Grossa en fut presque entièrement comblée.

Au moment où nous avons visité l'Etna, il fumait légèrement. Toutes les sommités de la montagne étaient enveloppées de neige ; aux abords seuls du cratère, la neige était fondue.

Nous fîmes nos adieux à Catane le 24 avril pour nous rendre à Syracuse. Le temps était magnifique, et après six heures de traversée, nous saluions la capitale de l'ancienne Sicile. Pendant les trois jours que notre navire avait mouillé dans le port de Catane, il avait attiré à son bord de nombreux curieux ; lorsque nous levâmes l'ancre, des barques chargées de peuple, de moines et de jolies femmes se pressaient encore autour du *François Ier*, et nous partîmes comme du milieu d'une fête, au son d'une musique aiguë et bruyante, derniers échos de la rive italienne. Trois coups de canon envoyèrent nos adieux à Catane.

Notre bâtiment s'éloigna bientôt, suivant toujours les côtes et la plage stérile qui s'étend jusqu'à Augusta. Avant d'arriver à cette ville, nous aperçûmes la vallée du fleuve Scymethe, témoin de l'enlèvement de Proserpine. Ce pays, si riche alors, n'offre plus aucune trace de son antique beauté. Mais nos yeux se reposaient avec admiration sur la vaste plaine de Catane qui fuyait derrière nous. L'Etna se dessinait en pyramide dans les airs, et le sommet du volcan, dégagé de ses neiges, s'apercevait encore au dessus des nuages.

Il était une heure lorsque nous passâmes devant le port d'Augusta, le plus grand, le plus sûr et le mieux fortifié de la Sicile. Cette ville, dont la population malheureuse est d'environ 15,000 ames, ne présente qu'un médiocre intérêt. Elle porte encore les traces du tremblement de terre qui la détacha du continent en 1693.

Marchebeus del — E. Lejeune sc

SYRACUSE

VUE DES COLONNES DE JUPITER OLYMPIEN.

SYRACUSE.

deux heures et demie nous étions arrivés à Syracuse. Ce sera toujours, sans doute, le plus grand nom de la Sicile, mais, hélas! ce n'est plus que cela. Quel autre plus triste exemple des vicissitudes politiques que le spectacle de cette cité illustre qui, selon Strabon, comptait autrefois 1,500,000 habitans dans ses murs et vingt-deux milles de circuit. Où l'histoire a-t-elle recueilli plus de grands souvenirs? où l'art a-t-il été plus prodigue de ses merveilles? Et de tout cela que reste-t-il, quelle est la pierre qui ne soit brisée, quels sont les morts que le temps a respectés? Là où fut Syracuse, 15,000 habitans sont relégués aujourd'hui sur une presqu'île de trois milles de circonférence, fermée de tous côtés par des bastions, des fossés et des remparts. Au milieu de cette étroite enceinte, on voit s'élever un amas de maisons, d'églises et de couvens que domine la cathédrale bâtie sur les ruines du

temple de Minerve. De tous côtés ce ne sont que des débris et des fragmens, des statues et des colonnes mutilées, des ruines d'aquéducs immenses, de théâtres et de tombeaux parmi lesquels on a cru reconnaître ceux d'Archimède, d'Hiéron, de Denis et de Timoléon.

Il suffit de remuer la terre à Syracuse pour y trouver des restes précieux. En 1805, au milieu de décombres entassés, l'on découvrit une Vénus Callipyge que l'on croit être celle qui fut placée dans le temple de cette déesse par les deux sœurs surnommées Callipyges. C'est à Syracuse que ce culte prit naissance, et il nous prouve que les Grecs avaient des idées fort différentes des nôtres sur la manière d'honorer le mérite ou la coquetterie des femmes. Un nom qui ferait rougir notre pudeur, si nous le traduisions en notre langue, ils le donnaient à une divinité : au lieu de rejeter dans l'ombre les faiblesses de notre nature, ils trouvaient le moyen de les immortaliser.

La fontaine d'Aréthuse, jadis si renommée, dont les ondes fraîches et limpides, chantées par les poètes, coulaient à travers des jardins parfumés, ornés des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art; cette fontaine n'est plus qu'un bourbier infect formé des immondices de la ville, entouré de buanderies et de fétides marais.

On voit encore dans une riche campagne de Syracuse les restes d'un théâtre dont les gradins sont taillés dans le roc. Ce monument, d'après Diodore, l'emportait sur tous ceux de son temps par sa belle ordonnance et pour les commodités offertes aux spectateurs. Ce théâtre servait aussi aux assemblées publiques, et Diodore rapporte que Timoléon, devenu aveugle, s'y faisait porter pour assister aux délibérations sur les affaires importantes de l'état.

Non loin on remarque encore d'antiques carrières à ciel découvert qui servaient autrefois de prisons et que l'on nommait *les Latonies*. Elles sont taillées dans le roc à pic, à plus de cent pieds de profondeur. Au fond de cette immense cavité, abritée des frimats et des vents, l'on voit aujourd'hui un couvent de capucins, de jolis jardins d'orangers et de grenadiers, des vignes ou des plantes utiles et rares qui y croissent, protégées contre le froid et les orages; ce lieu est tout à la fois historique et pitto-

resque. C'est là que furent enfermés les Athéniens après leur défaite; c'est là encore qu'est la célèbre prison que Denis fit construire d'après les règles les mieux étudiées de l'acoustique.

Cette prison, qui fut nommée *l'Oreille de Denis*, est formée de deux murs distants de vingt-cinq pieds, qui s'élèvent et se rejoignent à angles curvilignes, à une hauteur de plus de soixante pieds. C'est dans cette caverne que le tyran jetait ses prisonniers pour y surprendre leurs secrets ou jouir de leurs gémissemens. Ces vastes souterrains, peuplés jadis de tant de victimes, et où le jour pénètre à peine, sont traversés d'aquéducs destinés à porter une rivière, et remarquables surtout par la puissance qu'ils ont de renvoyer les sons. C'est un des échos les plus extraordinaires qui existe, et l'imagination des habitans est tellement frappée de ce phénomène, que ce lieu passe pour le séjour des esprits et que nul n'en sort sans de sinistres visions.

Au milieu des ruines qui entourent le grand et vaste port que la nature a formé et que l'art avait embelli, on remarque, vers l'ouest, deux tronçons de colonnes cannelées, d'ordre dorique, précieux restes de ce temple de Jupiter Olympien dont les historiens ont vanté l'élégance et la splendeur. C'est dans ce temple que fut placée la fameuse statue de Jupiter que le roi Hiéron avait fait couler en or le plus pur, trésor provenant du butin fait sur les Carthaginois. L'on sait que Denis dépouilla plus tard cette statue, en disant au peuple que ces vêtemens ne garantissaient pas le Dieu du froid pendant l'hiver et qu'ils étaient beaucoup trop lourds pour l'été. Les ruines de ce temple reposent sur un marais où le papyrus croît en abondance.

Le port de Syracuse, qui reçut jadis les flottes de la Grèce, de Rome et de Carthage, ne voit plus aujourd'hui que quelques barques ou quelques chasse-marées qui viennent charger les vins, les orangers et les limons, les seuls objets de commerce que possède cette triste et malheureuse cité. Quelle destinée et quels souvenirs! A la place de la puissance et du luxe, ce ne sont plus que d'immenses solitudes où règnent la paresse, la misère et la mort.

Pendant que je me livrais à ces réflexions, l'ancre se levait; le ciel était couvert de nuages, et la mer agitée semblait nous

présager une nuit orageuse : mais ces craintes se dissipèrent bientôt. A trois heures nous quittions Syracuse, gouvernant sur Malte qui n'en est éloignée que de quatre-vingts milles. Un bon vent d'ouest grossissait la mer sans la rendre mauvaise. Syracuse avait déjà disparu, que nous adressions encore nos adieux à la cité illustre, à la ville honorée souvent de la présence d'Alcibiade et de celle de Platon. Nos yeux distinguèrent quelque temps à l'horizon la plage et les belles montagnes de la Sicile ; mais la nuit vint bientôt calme, étoilée et rafraîchie par la brise ; spectacle admirable aussi quand on le contemple au milieu du silence et de l'immensité des mers.

Ainsi fuyait derrière nous la Sicile, cette île si puissante et si riche, la proie de tant de conquérans, la veuve de tant de gloire. Tous les peuples ont écrit la date de leur passage sur ces tronçons de colonnes, sur ces fragmens grecs, romains, carthaginois et normands ; traces éloquentes de leur domination ! Voilà de l'histoire et des émotions que j'aime et que nul écrivain n'a travesties ni défigurées.

Adieu, beaux rivages de la Sicile, mais au revoir. Au retour de notre voyage, nous explorerons Agrigente, Marsale, Tropama, Ségeste, Palerme et Mont-Réale.

MALTE.

Nous fîmes en douze heures le trajet de Syracuse à Malte, et le 25 avril, à deux heures et demie du matin, *le François Ier* mouillait dans le magnifique port de la Valette. Tous les voyageurs épiaient les premiers rayons du jour, impatiens de voir et de connaître cette ville illustre et guerrière, l'antique séjour des chevaliers. La cité Valette est bâtie sur une colline qui s'avance jusque dans la mer et qui sert aussi de base au château Saint-Elme. Deux autres langues de terre partagent le grand port, sur l'une est le Borgo, sur l'autre la cité la Sangle; derrière, la cité coroner dont les remparts s'étendent de l'une à l'autre en forme de fer à cheval. Le port est ainsi divisé par plusieurs bras de mer où se pressent les bâtimens de guerre et les navires marchands de toutes les nations. Des barques légères s'y croisent en tous sens pour porter les habitans d'une rive à l'autre, et l'on sent ici au

premier coup d'œil la forte main et la puissance active de la civilisation. Si Malte avait des minarets et un autre horizon que celui de la mer, elle ressemblerait quelque peu à Péra, à Constantinople. Mais sa situation, ses belles lignes de fortifications surmontées de palais, d'églises, de dômes et de clochers construits d'une pierre très blanche, ses quais, ses fossés remplis de palmiers et de bananiers, ses maisons à terrasse, ses longues rues droites que l'on monte sur de vastes rampes ou de grands escaliers, tout cela donne à Malte une couleur locale, un caractère particulier qui ne permet pas de la comparer à la ville des Osmanlis. Au centre de la cité Valette est la place et le palais du grand-maître, aujourd'hui la résidence du gouverneur. C'est dans ce vaste édifice, bien construit et bien disposé, que l'on conserve les anciennes armures des chevaliers, rangées avec d'autres armes de toute espèce dans une belle galerie qu'il ne faut pas oublier de visiter. Dans d'autres pièces du palais, l'on montre encore quelques meubles et des tableaux du temps qui ne sont pas sans intérêt. Sur la place, à côté de celle du Grand-Maître, l'on a réuni, dans un même édifice, la bibliothèque, les offices et les tribunaux.

Non loin de là est l'église cathédrale de Saint-Jean qui se distingue par la richesse de ses sépultures et de ses dorures, mais surtout par son pavé en marqueteries, formé de marbres de toutes couleurs. Sur plusieurs de ces marbres sont dessinées avec un luxe infini de décorations les armoiries et les blasons des chevaliers qui reposent sous les dalles du temple. Après le magnifique pavé de la cathédrale de Sienne, il n'en est peut-être pas de meilleur goût et de plus beau que celui de la cathédrale de Malte. Dans les bas côtés, on remarque l'ordonnance des chapelles titulaires de l'ordre, appartenant à diverses nations. La première, à gauche, est celle de la France. Sur les parois des murs dorés et sculptés sont de grandes L couronnées au milieu d'un champ semé de fleurs de lis. Viennent ensuite les chapelles d'Autriche, d'Espagne, du Portugal et de Sardaigne avec leurs armes respectives; mais la dorure des ajustemens nuit beaucoup à l'effet de ces chapelles, et l'église, en définitive, n'offre de vraiment remarquable que le pavé et le souterrain des tombeaux.

Le premier tombeau que l'on rencontre dans ce souterrain est

celui du grand-maître, Villiers-de-l'Ile-Adam, mort en 1534. Ce fut ce grand-maître qui transporta à Malte le siége de l'ordre, emportant avec lui les clés de Rhodes qu'il venait d'abandonner. Malte fut un présent de Charles-Quint aux chevaliers de Jérusalem; il la leur donna à la condition qu'ils armeraient leurs galères contre les Barbares et les pirates de l'Afrique. L'on sait que plus tard les Turcs virent échouer leurs efforts contre cette île dans le mémorable siége où ils perdirent 30,000 hommes. La cité victorieuse prit alors le nom du grand-maître qui la préserva par cette héroïque défense de la domination turque. Le tombeau de Lavalette est placé à côté de celui de l'Ile-Adam.

La cité Valette présente d'abord l'aspect d'une ville riche et florissante. Ses magasins sont élégans, ses maisons vastes et confortables, tous les toits en terrasse sont destinés à recevoir les eaux pluviales qui s'écoulent dans des citernes creusées dans le rocher. Les fontaines sont alimentées par une eau de source portée de deux à trois lieues par un aquéduc. La plus remarquable de ces fontaines est située près du port; elle est décorée d'un Neptune, ouvrage de Jean de Bologne.

A l'extrémité de la rue Royale, la plus belle et la plus commerçante de la ville, est la seule porte qui débouche sur la campagne. Cette issue est gardée par plusieurs pont-levis, des chemins couverts et des bastions avancés. Dans le jardin Royal, situé hors de la ville, l'on cultive les fleurs et les plantes les plus rares. Tout près sont une filature de soie, l'hôpital militaire, une belle caserne et le Champ-de-Mars où nous vîmes manœuvrer toute la garnison forte de 5,000 hommes entre lesquels se distinguaient les plaids et les jaquettes d'un superbe régiment écossais.

La mer et la campagne offrent à l'extrémité des rues de Malte de magnifiques points de vue; mais le plus beau, sans contredit, est celui pris des grandes arcades de l'ancien jeu de paume des chevaliers, au dessus du vieux arsenal. L'on voit de là se déployer sous ses pieds les trois villes, les quatre ports, l'arsenal et les triples batteries qui défendent l'entrée du port. Sur la gauche est le grand hôpital de la marine que le gouvernement vient de faire construire dans l'île de Bighi. Cet édifice se compose de deux corps

de bâtiment, ayant aux angles quatre pavillons rejoints par de larges galeries ornées de colonnes doriques. L'administration est placée au centre, les accessoires et les dépendances sont dans les soubassemens.

Malte n'a point d'antiquités remarquables; mais ses fortifications, ouvrage des chevaliers, méritent d'être admirées. Elles sont taillées dans la masse des rochers, et les fragmens de pierres que l'on en extrayait ont servi à construire les portes, les courtines, les chemins couverts, les remparts, les bastions et les demi-lunes qui sont reliés ensemble par des ponts et des rampes d'un travail digne du génie de Vauban.

On donne à l'île de Malte une étendue de huit lieues de long sur quatre de large. La superficie, y compris les îles de Gozzo et de Canino, peut être de quarante lieues carrées. La population est de 140,000 ames : la ville seule en compte 50,000. La population de la campagne est trop forte en raison de l'exiguité de la culture. Le sol, formé d'une roche stérile et tendre qu'il faut partout trancher et défoncer, produit à peine quelques grains et quelques fruits achetés par des travaux et des sueurs continus.

C'est une erreur assez générale de croire que les terres cultivées furent apportées de la Sicile, comme elles l'ont été pour le Jardin-des-Plantes et la villa du gouverneur. Voici les détails qui m'ont été donnés par un ingénieur du pays : l'on divise par carrés de trois à quatre toises de superficie la portion de rocher que l'on veut cultiver; l'on tranche ensuite la croûte de tuf par des sillons de deux à trois pieds, et cette croûte humectée, bien fumée et mélangée avec un peu de terre végétale qui se trouve par couche et par filons, forme enfin un léger terroir que l'on ensemence la seconde année.

Malte reçoit, du reste, de grandes provisions de la Sicile, et le voyageur forcé d'observer à la hâte remarque peu la stérilité de ce sol où les orangers, les citroniers et les datiers sont toujours chargés de fruits ou de fleurs odorantes. Dans la *Villa di Boschetto*, magnifique campagne du gouverneur, les plantes les plus rares croissent sous des bois de myrte, d'orangers et de grenadiers. La brise de la mer et de nombreuses cascades entretiennent la fraîcheur dans ces jardins embaumés de mille parfums; mais à

côté, dans la campagne, tout est brûlant et desséché; les moissons sont terminées au mois de mai.

Les habitans et les négocians de la ville semblent tenir de toutes les nations : ils sont gais et affables, aiment le monde et les plaisirs. Les femmes sont en général aimables et coquettes, plus gracieuses que jolies. Leur figure animée, leurs yeux brillans et leurs cheveux noirs s'encadrent avec élégance dans les plis de la *faldetta*, longue draperie de soie dont elles se couvrent la tête et qui donne à toute leur personne un caractère mystérieux, comme le *mezzaro* des Génoises et la mantille des Espagnoles. Il y a beaucoup de coquetterie dans ce voile noir ou rouge qu'elles étendent et resserrent par un mouvement continuel et qui relève singulièrement la grace de leur taille et de leurs jolis pieds chargés de grandes boucles d'or et d'argent; elles portent aussi au cou et dans les cheveux beaucoup de pierreries ou d'objets d'or d'assez mauvais goût.

Quant au peuple maltais, il est petit, nerveux. Ses cheveux sont noirs, ses yeux vifs, ses lèvres épaisses et colorées. Il est industrieux, sobre, endurci au travail, intrépide à la mer et dans les combats. Mais ces qualités sont mêlées de tous les défauts propres aux peuples d'Afrique. Il est avide, intéressé, jaloux, âpre au pillage et à la vengeance, violent comme un Arabe et faux comme un Carthaginois. Son costume rappelle celui des Grecs, des Napolitains et des Arabes : sa langue est encore une énigme; on a cru y voir des traces du phénicien et du dialecte carthaginois. Les Français y ont sans doute mis la main, mais l'Arabe peut réclamer la plus grande part dans ce jargon confus et guttural.

Bien que Malte n'ait point de fourrages, et que les rues se prêtent mal à la circulation des voitures, on y voit cependant quelques équipages traînés par de beaux chevaux arabes. Ces chevaux viennent directement de l'Afrique qui expédie aussi des bœufs et d'autres bestiaux pour l'approvisionnement de l'île et des nombreux vaisseaux toujours mouillés dans son port.

En général, l'île de Malte est bien tenue. La sagesse de l'administration se révèle jusque dans les moindres détails, et bien que le peuple ne soit pas riche, il doit encore au gouvernement qui le régit d'échapper à une extrême misère. Les magasins et les arsenaux

sont abondamment pourvus, et celui de la marine, entre autres, pourrait fournir à l'armement et à l'équipement des plus belles flottes.

Malte est, sans contredit, par sa position entre l'Europe et l'Afrique, l'une des plus importantes et des plus curieuses places de guerre qui existent dans la Méditerranée. Le 10 juin 1798, Bonaparte, allant en Égypte, fit demander au grand-maître la permission de mouiller dans le port pour faire de l'eau, et sur le refus de celui-ci, l'île fut immédiatement cernée par les troupes françaises. Elles entrèrent le 15 dans la cité Valette qui capitula.

Notre séjour à Malte fut de quatre-vingts heures. Ce temps nous eût semblé trop court, si nous n'avions pas dû y revenir pour purger notre quarantaine. J'aurai donc l'occasion d'en parler plus tard; pour le moment, je me borne à ajouter que Malte présente toutes les commodités de nos villes les mieux habitées, que les hôtels sont bien tenues et pas trop chers. On se réunit beaucoup et l'opéra y est assez bien chanté par une troupe italienne.

Un événement fâcheux nous priva du plaisir d'assister à un grand bal qui avait été préparé à bord de la frégate *la Madagascar* pour fêter le prince de Bavière. L'amiral sir Henry Hotham venait de mourir subitement. C'était un officier distingué qui avait des droits à notre estime et à nos regrets.

Le 28 avril, à dix heures du matin, nous quittâmes Malte et nous nous dirigeâmes sur Corfou. La traversée est de trois cent soixante-dix milles; c'est la plus longue que nous ayons faite sans toucher à terre. Le vent était frais et la mer belle quoique agitée. Mais tous les voyageurs étant déjà aguerris contre le mal de mer, rien ne devait plus entraver les charmes de notre navigation. Nous avions laissé à Malte quelques passagers, et des relations plus familières et plus intimes s'établirent bientôt dans les loisirs du bord. Ce fut entre tous un échange de causeries ingénieuses ou érudites où il y avait utilité et plaisir pour tous. Les uns rédigeaient leur journal, d'autres compulsaient l'histoire des pays que nous visitions. Je venais, pour ma part, de dessiner les sites et monumens intéressans de Malte, mettant à profit les spirituelles et gracieuses observations de Mme la baronne Grengen et de M. et Mme la baronne de Haan. Il nous tardait d'arriver à Corfou pour reprendre le bâton des

pélerins et les crayons de l'artiste. Le bateau marchait lentement au gré de notre impatience. Le 29 avril, nous étions entrés dans la mer Ionienne ; la terre avait disparu, et nous cherchions en vain à découvrir les sept îles qui bordent les côtes de la Grèce et de l'Albanie. Enfin, le lendemain par un beau calme, le soleil vint éclairer Corfou et les beaux rivages de l'Albanie. A notre gauche se dessinaient les rives méridionales de la Calabre, les golfes de Tarente, d'Otrante, de Brindes et de Barry. Brindes vit mourir Virgile au retour de son voyage de Grèce, alors qu'inspiré par le beau ciel de l'Ionnie, il avait condamné l'*Énéide* aux flammes, et se disposait à répandre dans une épopée plus parfaite les trésors de poésie qu'il emportait d'Orient. Virgile venait de Grèce pour mourir en Italie ; nous avons vu Byron faire ses adieux à l'Italie pour aller mourir en Grèce.

A midi notre bâtiment passa devant Paxo. Il doubla ensuite le cap Blanc pour entrer dans le canal de la mer Adriatique, longeant les magnifiques côtes de Corfou. Les villages, les bois et les campagnes odorantes semées de tous côtés sur la plage offraient un contraste frappant avec l'aridité de Malte que nous avions quittée depuis deux jours. Après cinquante-une heures de traversée, nous touchions au rocher sur lequel la citadelle est construite, et le soleil se couchait vers l'Italie sous un ciel de feu lorsque nous jetâmes l'ancre dans le port de la belle et riante Corfou.

CORFOU.

Corfou est l'ancienne île des Phéaciens. C'est là que le sage Ulysse fut reçu par le roi Alcinoüs ; c'est là que, plus de deux mille ans après, des guerriers français et vénitiens se réunirent sous les drapeaux de la croix, marchant à la conquête de Byzance, puis à celle de Jérusalem. Lorsque nous entrâmes dans le port, il n'avait pas l'aspect brillant qu'il dut présenter alors. Quelques petits bâtimens se perdaient inaperçus dans la solitude de cette grande et belle rade d'où l'œil embrasse de toutes parts un horizon magnifique.

L'on est à peine à terre que l'Orient se révèle avec ses mœurs étranges et sa physionomie bizarre. Le costume grec est souverain ici, et les commodités de la vie sont un luxe inconnu, du moins aux étrangers. Quelques poissons bouillis et un morceau de chèvre, voilà tout le répertoire de la cuisine corfiote telle qu'on la pra-

tique à la taverne de la *Belle-Vénitienne*, la plus renommée, si ce n'est pas même la seule qu'il y ait dans le pays.

La fumée du tabac semble suppléer ici à toutes les jouissances de la vie. Le Corfiote fume sans cesse, et il n'accepterait pas l'existence sans la pipe d'ambre qui la lui fait oublier. Le costume albanais, qu'il porte avec fierté, est un des plus riches de l'Orient ; sa démarche est grave, sa figure noble et belle, sa taille grande et bien prise. Les femmes ne manquent non plus ni de grace ni de dignité ; leur peau blanche fait ressortir l'élégance de leurs traits et l'expression ardente de leurs yeux ; victimes déjà de la tyrannie des usages du pays, elles restent d'ordinaire confinées dans leurs maisons, mais elles tâchent de surprendre furtivement, à travers les fenêtres, un regard ou un sourire des passans. Nous eûmes toutefois le bonheur de pouvoir apprécier de plus près tous les charmes de leur personne dans un grand bal offert par lord Nugent, gouverneur de l'île, au prince de Bavière, aux voyageurs et aux officiers du *Sphynx* et du *Luxor* qui arrivaient d'Égypte. Toutes les notabilités du pays, en grand costume, assistaient à cette brillante réunion, pleine d'un intérêt tout nouveau pour nous.

Le lendemain, M. Dambilli, secrétaire de la chambre des îles Ioniennes, voulut également nous réunir chez lui ; sa soirée ne le cédait en rien à celle du gouverneur, et, tout esprit de galanterie à part, il n'y eut qu'une voix parmi nous pour rendre hommage à la grace séduisante des femmes, à la beauté de leurs physionomies douces et prévenantes et au charme de leur conversation toute italienne.

La ville est sans doute peu remarquable en elle-même ; les rues sont étroites, les édifices et les maisons sont construits sur une très petite échelle. Corfou, la plus considérable des îles Ioniennes, fut prise par le Vénitiens au quatorzième siècle, et ils la conservèrent jusqu'au traité de Campo-Formio qui en stipula la possession à la France. Elle est aujourd'hui sous le protectorat de la Grande-Bretagne. Le gouverneur, lord Nugent, est un homme d'un esprit droit et généreux, fort aimé dans l'île, ce qui rend bien plus facile le joug, assez pesant, de l'Angleterre sur ces îles. Il porte souvent, ainsi que lady Nugent, le costume grec qui leur

sied très bien à tous deux. Depuis quelques années, les députés se réunissent sous ses auspices pour traiter des affaires de la constitution des îles Ioniennes.

La population de la ville est d'environ 25,000 ames. Les habitans sont presque tous marchands ou marins ; si l'on ne remarque pas un grand luxe, l'aisance semble presque générale à Corfou, et les mendians, cette plaie de la Sicile et de l'Italie, sont inconnus dans cette île. La civilisation, toutefois, y est en demeure envers les étrangers, qui pourraient bien mourir de faim, même avec la détestable taverne de la *Belle Vénitienne*. Aussi force nous fut de revenir chaque jour dîner et coucher à bord.

Après tout, ce n'est pas le confortable de la vie que l'on vient chercher à Corfou, c'est la beauté du ciel et la puissance d'une incomparable nature. Si l'on parcourt l'île, l'œil est frappé partout de la splendeur de la végétation et de la richesse de la culture ; les arbres s'y élèvent à une hauteur prodigieuse, abritant de leurs rameaux immenses des nuées de tourterelles qui, dans la saison d'hiver, émigrent toutes pour le nord de l'Afrique. La campagne du gouverneur, située à une demi-lieue de la ville, est plantée de bosquets d'orangers et de myrtes répandant leurs parfums dans des jardins anglais pleins de délicieux ombrages. Un peu plus loin est une petite montagne d'où l'œil embrasse tout le panorama de l'île et de la mer Ionienne que nous venions de parcourir. Nous nous acheminions de là vers le village occupé par la famille de Capo-d'Istrias, à trois milles de la ville. On y remarque un petit couvent habité par deux moines d'assez mauvaise mine, chargés de garder la petite chapelle où l'on élève un tombeau à la mémoire du président de la Grèce, tué à Nauplie de Romanie.

De retour à la ville, je montai au fanal avec M. et Mme la baronne de Haan et M. de Mollerus, pour admirer encore une fois le port, la ville et la campagne qui se déployaient sous nos pieds comme un oasis magnifique. L'aspect de ces verdoyantes montagnes rappelle celles du lac de Genève, aux environs de Vevay. De l'autre côté du golfe se dessinent les vertes et sauvages rives de l'Albanie, dominées au loin par de hautes montagnes dont les cimes neigeuses bornent l'horizon à l'orient.

En descendant sur l'esplanade, nous vîmes la garnison, forte

de 3,000 hommes, manœuvrer sous les yeux du prince de Bavière. En face de cette vaste place, l'on a construit, il y a peu d'années, le palais du gouverneur. La position de ce palais est très heureuse; il domine la ville et la marine, et les jardins qui l'entourent, les fossés, les remparts et la citadelle qui le protégent, tout concourt à en faire un lieu de délices, et, au besoin, un lieu de sûreté.

Il ne faut pas espérer du reste trouver à Corfou quelques vestiges d'art et d'antiquités. Nous nous empressâmes en revanche d'aller visiter en rade l'obélisque de Luxor que M. Lebas, ingénieur de la marine, était chargé de ramener d'Égypte. Cet immense monolite, enfoui depuis des siècles dans une mer de sable, se dirigeait vers la place de la Concorde, emballé dans de forts chassis qui ont conservé intacts à la science les hyérogliphes de la vieille terre des Pharaons.

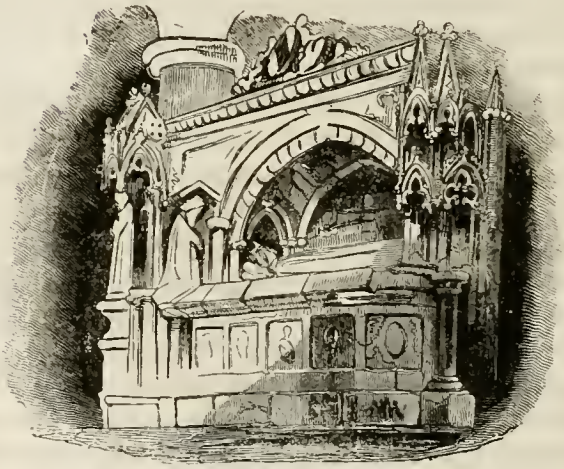
Le 2 mai, après un séjour de cinquante-une heures, nous quittâmes à neuf heures du soir Corfou et sa mer transparente. Nous y laissâmes quelques voyageurs qui furent remplacés par d'autres dont M. le marquis de Crusolle et M. Taylor, aides-de-camp du gouverneur, faisaient partie.

Nous parcourûmes en vingt-deux heures les cent trente-trois milles qui séparent Patras de Corfou. Nous avions passé, pendant la nuit, devant l'île Sainte-Maure, et nous nous trouvions à huit heures devant le fameux rocher de Lencade, célèbre par la passion et la mort tragique de Sapho. Au midi nous avions Ithaque et Céphalonie. Sur le sommet des hautes montagnes d'Ithaque, l'on voit encore les restes de vieilles tours peut-être célèbres du temps des Croisés; dans le lointain, la neige couvrait la cime de tous les monts.

A deux heures et demie, nous étions en face le cap Papas, à l'entrée du golfe de Patras, en regard de l'héroïque et infortunée Missolonghi. C'est dans cette noble terre que reposent les restes de lord Byron. Mais on n'y voit plus, hélas! que ruines et décombres. Puisse le pavillon de la croix grecque, qui flotte aujourd'hui sur ces ruines, n'être pas seulement un symbole d'espoir et de régénération! A sept heures nous jetions l'ancre sur les tristes rivages de Patras!

Enfin nous touchions à la Grèce. Noble terre de la civilisation et

des arts, pays du génie et de la gloire, patrie d'Alexandre et de Platon qui osera fouler sans respect ta poussière sacrée? La honte de trois cents ans d'esclavage pèse sur tes flancs mutilés; mais tu t'es enfin réveillée, et sur l'acropolis d'Athènes, de Corinthe et de Nauplie, tes étendarts flottent à la place du croissant abattu. Puisse-t-il être fécond le sang de tes nouveaux martyrs, puissent la liberté et les lois te conquérir dans le monde une place digne des grandes ombres qui veillent à ta gloire!



PATRAS.

Patras est située presque à l'entrée du golfe de Lépante, au pied de vastes montagnes arides et mal boisées. La plaine est de peu d'étendue, et néanmoins les bras manquent pour la cultiver. Deux rivières, le Mélos et le Crathis, y répandent encore leurs eaux, et la fertilité renaîtrait facilement dans ce petit pays dont Auguste fit une colonie romaine.

A peine débarqué, je me présentai chez notre consul, M. Bertini, qui mit beaucoup d'empressement à répondre à nos questions sur les destinées récentes de Patras.

Patras était jadis le point le plus marchand de toute la Morée. Ses navires entretenaient des relations nombreuses avec tous les ports de la Méditerranée, et tous les états de l'Europe y avaient des représentans. Les Turcs s'en emparèrent, il y a seize ans, et la ruinèrent de fond en comble. L'on n'y compte plus aujourd'hui

que 5 à 6,000 habitans plongés dans une extrême misère. C'est à peine s'ils trouvent un abri pour garantir leurs enfans et leur vie languissante, sous quelques mauvaises cabanes de paille dont les palissades reposent sur les pans de quelques vieux murs en ruine. C'est là tout ce qui reste à ces malheureux des débris de la ville rougie tant de fois de leur sang. Les troupes françaises avaient commencé dans les champs de nouvelles constructions destinées à remplacer la ville ancienne qui se groupait sur la hauteur autour du château fort, et dont il ne reste plus que la mosquée rendue au culte grec. Quel enthousiasme ne se mêlerait ici d'une affreuse tristesse, et combien la Grèce doit-elle perdre encore pour nous des charmes que lui prêtent nos souvenirs ! Patras était la première ville grecque que nous visitions : et déjà que d'illusions détruites, que d'impressions douloureuses ! Depuis que nos troupes en étaient parties, il y avait une garnison de 300 Bavarois. Le prince royal, frère du roi Othon, les passa en revue sur un petit champ qui, plus tard, deviendra sans doute la place d'Armes. La population et les autorités du pays s'y étaient réunies, mais nous y vîmes peu de jolis costumes. Les femmes étaient presque toutes vêtues à la française : quelques-unes avaient un costume mixte ; de ce nombre étaient la charmante femme et la belle-sœur du consul de France. Le tactikos rouge qui ornait leur tête ajoutait encore à l'éclat de leurs cheveux blonds élevés en chignon sur de belles épaules.

La revue était terminée à deux heures, et comme on ne voit plus que de faibles traces des antiquités romaines et des monumens que possédait Patras, nous fûmes bientôt montés sur des chevaux et des mulets harnachés de cordes et de mauvaises selles en bois, pour aller visiter le château de Morée, surnommé *les Petites-Dardanelles*. Ce château garde l'entrée du golfe de Lépante avec celui de Romélie qui lui fait face. Il suffit de 2 à 300 hommes pour garder ce poste important que deux ou trois compagnies françaises enlevèrent aux Turcs en 1829.

En face, de l'autre côté du détroit, on voit ramper sur la colline la ville de Lépante entourée de vieux remparts crénelés qui descendent jusqu'à la mer. Sur la côte de Romélie, à quatre lieues à gauche, est l'héroïque et infortunée Missolonghi.

DELPHES[1].

Le 5 mai, à trois heures, nous quittâmes Patras pour nous rendre dans le golfe de Lépante. Nous traversâmes *les Petites-Dardanelles*, et nous fûmes bientôt dans la baie de Salona, voisine de l'antique Cirrha dont les traces ont disparu sous les riches moissons qui couvrent la campagne. Le trajet de trente milles fut fait en six heures. Nous trouvâmes en débarquant un grand nombre de chevaux et de mulets qui avaient été commandés la veille. Le peuple arrivait en foule de tous côtés pour fêter le frère du roi Othon, et l'escorter même jusqu'à Delphes. C'était un spectacle curieux que celui de la joie qu'ils témoignaient par leurs nombreux *vivat* et leurs *kaliméra*.

[1] Dans l'itinéraire du bateau, tracé par M. de Gel pour notre voyage, plusieurs lieux intéressans avaient été omis, entre autres Delphes et Olympie. Sur notre demande collective, le capitaine prit sur lui de nous y conduire.

Il était dix heures, lorsque nous passâmes au village de Crisso. La route était devenue plus pénible et plus montueuse : nous ne cheminions plus que par un mauvais sentier que le temps et les mulets ont tracé sur des roches noires escarpées et bordées de précipices. Notre vie était à la merci d'un faux pas de nos montures, mais nous n'en arrivâmes pas moins sans accident et fort joyeusement à Delphes, aujourd'hui *Castria*. La population de ce pauvre village, à moitié démoli et renversé, était accourue à notre rencontre. Elle formait la haie le long des étroits sentiers où notre grotesque cortége s'avançait processionnellement. Les hommes armés précédaient les femmes, les enfans et les vieillards. Tous nous accueillirent avec des manifestations d'une joie bruyante, en s'inclinant profondément et en plaçant la main sur leur cœur.

De hautes et arides montagnes de marbre, une fontaine, une grotte, et des champs couverts de fragmens informes et noircis par le temps, voilà ce qui reste de Delphes. Son nom même a disparu. Quant au fameux temple d'Apollon, on ne saurait en trouver les ruines dans ces champs de débris et de rochers noirs, bientôt réduits en poussière. Des fouilles seules pourraient nous dire la place des monumens de Delphes ; quelques traces de murailles de marbre blanc appareillées par assises et de petites portions de murs cyclopéens, des fragmens d'architraves ou de colonnes, voilà les seuls témoins du travail de l'homme dans ces lieux. Si ce n'étaient les récits de Pausanias, de Strabon et d'autres voyageurs, il serait même difficile de croire que, dans ce vallon étroit et sauvage, il ait existé jamais une ville grande et riche telle que ces écrivains nous la représentent. Delphes s'élève en amphithéâtre sur des côteaux rapides ; elle dominait une vallée profonde qui conduit à la mer les eaux du Plistus ; elle était à son tour dominée par le Parnasse.

Le Parnasse est une suite de montagnes qui se terminent presque à pic sur Delphes, par deux pointes très élevées et très rapprochées, et c'est de leur gorge étroite que s'échappe en cascades la source de la fontaine Castalie. Les eaux tombent dans un long bassin taillé dans le roc qui servait de bain à la fameuse Pythonisse, et où aboutit encore le couloir souterrain taillé dans le roc par lequel elle pénétrait dans la grotte d'où s'échappaient ses oracles. Dans cette grotte de sept à huit pieds carrés, lord Byron, MM. de

Fauvel et Châteaubriand ont gravé leurs noms tout près d'un antique chapiteau de marbre blanc que le temps a respecté. On remarque quelques pas plus loin des marches taillées dans le rocher, mais si usées et si polies, que, malgré nos efforts, nous ne parvînmes pas à une vingtaine de pieds. A cette hauteur, la chute de l'eau a creusé un bassin naturel où la répercussion des sons est si distincte, que les mots prononcés dans la grotte, à voix basse, y sont répétés avec une netteté parfaite, bien que la distance soit de plus de cent pieds.

Ayant dirigé ensuite nos recherches vers le nord de la vallée, pour voir la célèbre fontaine de Castalie dont les eaux profanées ne servent plus, hélas ! qu'aux blanchisseuses du pays, nous remarquâmes une vieille église construite sur des ruines, et près de cette église, sur la voix sacrée, un grand rocher carré qui conserve encore les traces d'incrustations anciennes. Le rocher est fendu en deux, comme s'il avait été frappé de la foudre. Au dessous sont des murs en marbre blanc, taillés en assises réglées. Ils ont dû appartenir à un temple ou aux bâtimens du trésor qui y attenaient.

Pour se représenter Delphes telle que l'a décrite Pausanias, il faut se placer devant la fontaine Castalie, et se figurer, comme je j'ai déjà dit, la ville bâtie en terrasse, sur le côteau du Parnasse. A gauche était le théâtre, à droite le temple de Minerve. Un pont orné de statues et de trophées était sans doute jeté sur le gouffre où coulent les eaux de la fontaine, et au-dessus les maisons des prêtres, les jardins et les bois sacrés s'échelonnaient jusqu'au sommet du côteau où se développait le fameux temple d'Apollon, peut-être le plus riche de l'univers. Néron en fit enlever cinq cents statues, et l'on sait qu'il avait été déjà pillé par Brennus, 278 ans avant notre ère.

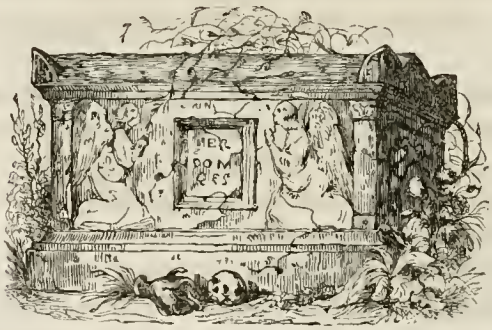
En suivant ce côteau qui s'élargit un peu vers le village d'Arachova, l'antique Lichoréa, l'on voit à gauche de grands rochers de marbre. A droite est la profonde et rapide vallée plantée d'oliviers où le Plistus coule entre deux rives presque inabordables.

Arrivés à l'extrémité du côteau, le terrain s'élargit là où était le Stade; nous y trouvâmes les débris de plusieurs tombeaux qui avaient été fouillés. Un seul de ces tombeaux, découvert récem-

ment, offre pour l'art un véritable intérêt. Il est en beau marbre blanc, remarquable surtout pour la délicatesse de ses bas-reliefs et de ses ornemens. Il a la forme du sarcophage antique, et sur le couvercle, l'artiste a représenté de grandeur naturelle une jeune femme admirablement drapée et mollement couchée à la manière d'une odalisque.

Tels sont aujourd'hui Delphes, le Parnasse et ses vallons si vantés. Il était tard : nous fîmes nos adieux à l'antique séjour des Muses pour aller rejoindre notre bâtiment dont nous étions éloignés de quatre lieues. Avant de partir, je voulus boire de l'eau de Castalie, et je jetai un long et dernier regard sur la grotte et sur la montagne sacrée, puis nous descendîmes péniblement la pente rapide qui forme la vallée du Plistus que l'on suit au milieu d'un bois de vieux oliviers jusqu'à la mer ; cette route, très pittoresque, est beaucoup plus fraîche et plus gaie que celle prise le matin, par le village de Crissa. Elle est plus longue, mais elle offrait un terrain plus facile aux pieds de nos coursiers.

A sept heures, nous étions de retour à bord. On servit le dîner et on leva l'ancre ; mais les dieux, irrités de notre peu d'enthousiasme pour les côteaux sacrés, firent éclater un si violent orage, et la nuit devint si obscure, que force nous fut d'attendre que la mer se calmât. A sept heures du matin seulement, nous pûmes sortir de la baie de Salona pour remonter le golfe et faire route vers Zante, éloigné de quatre-vingt-cinq milles. A deux heures après midi, notre bâtiment mouilla dans le joli port de cette île.



ZANTE.

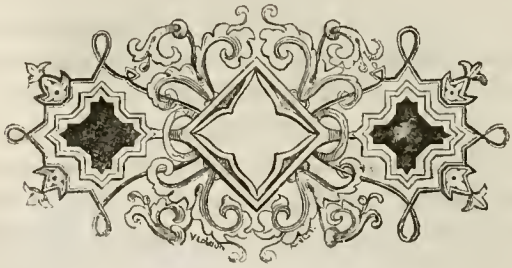
Zante, l'antique Zacinthe, à cinquante-cinq milles de Patras, est avec Corfou l'une des plus agréables possessions des Anglais dans la Méditerranée. Elle a quarante milles de long sur vingt-cinq de large ; sa population est de 40,000 ames environ. La végétation est puissante ici comme à Corfou. Les vignes, les mûriers, les citronniers, les orangers y prennent un développement considérable, et de belles montagnes tapissées d'arbres vigoureux protégent contre les vents de la mer les plaines fertiles qu'elles entourent, comme d'une impénétrable ceinture. L'aspect de l'île, vue de la forteresse ou du sommet de ces montagnes, forme un panorama magnifique. Mais il est surtout peu de points de vue comparables à celui pris du couvent élevé sur le cap Basilico.

Le sol de Zante est en partie volcanique, et l'on voit, à dix

milles aux environs de la ville, une source nommée *Source du Goudron*, parce qu'elle fournit une grande quantité de bitume dont on se sert dans les chantiers de la marine. Le port nous a semblé beaucoup plus animé que celui de Corfou. Il est protégé par une grande jetée que Bonaparte fit construire en se rendant en Egypte ; quinze ou vingt brasses d'eau offrent un mouillage excellent aux vaisseaux et aux navires de commerce qui viennent y charger des raisins secs, des figues et les oranges du pays.

La ville, vue de la mer, est assez belle : elle se déploie en amphithéâtre sur le revers de la montagne, descendant jusqu'au rivage et s'allongeant vers le port. Les rues sont étroites et la population s'y presse. Les maisons, les églises et les édifices publics sont construits à l'italienne, mais sur une très petite échelle : le peuple y paraît fourbe et rusé : ses habitudes, comme son costume, n'ont plus le caractère grec : c'est un mélange confus des mœurs franques et italiennes. A Zante, comme à Corfou, les auberges sont mauvaises, cependant il y a un café où l'on prend de très bonnes glaces. On y parle grec, italien et anglais. L'administration des deux îles est semblable.

Le seul monument curieux de l'île est la forteresse qui domine les rochers sous lesquels la ville est construite. Cette forteresse fut probablement bâtie par les Vénitiens dont la puissance a laissé des traces si vives en Grèce et dans l'Orient. Du sein de leur cité flottante, ils accouraient portés sur leurs galères invincibles : mais hélas ! Venise a eu son tour, et le lion de Saint-Marc n'est plus lui-même qu'une grande ruine de l'histoire.



OLYMPIE.

Je l'ai déjà dit, le programme de notre voyage avait été rédigé trop à la hâte. La riche vallée de l'Alphée avait été oubliée, ainsi que les antiques ruines d'Olympie, et nous désirions vivement ne pas quitter la Morée sans visiter ces lieux, si célèbres dans l'histoire. Le capitaine, M. de Martino, s'empressa d'acquiescer à notre demande. Il mit également beaucoup de bonne grace à réparer quelques autres omissions.

Le bâtiment devait rester soixante-cinq heures dans le port de Zante; mais le peu d'intérêt que présente cette île sous le rapport historique et monumental nous engagea à hâter notre départ. Le 7 mai, à trois heures du matin, nous descendions sur le rivage de Pyrgos, territoire de l'ancienne Elide. Des coursiers, fort peu semblables à ceux qui disputaient le prix dans les jeux de la Grèce, nous y attendaient. A neuf heures du matin, notre grotesque ca-

ravane cheminait sur la route d'Olympie, toute impatiente de reconnaître les monumens et les côteaux si vantés de l'Alphée.

J'avais pris pour guide Pausanias, et j'assure qu'il n'en est pas de meilleur ni de plus fidèle. Après quatre heures d'une route assez pénible, nous avions devant nous les vastes débris du fameux temple de Jupiter Olympien. On sait que ces ruines étaient enfouies sous terre, recouvertes d'un petit bois, et qu'on doit de pouvoir les admirer aujourd'hui, aux fouilles faites en 1829 par la commission scientifique française dans l'emplacement indiqué déjà par plusieurs voyageurs. Le temple était situé dans une jolie plaine, aux pieds du mont Saturne, dont les côteaux boisés sont parallèles à la belle vallée où coulent les flots rougeâtres et majestueux de l'Alphée.

A voir les débris de cet immense édifice, on le dirait renversé par un tremblement de terre. Ce monument, l'un des plus grands de la Grèce, fut construit d'une pierre grossière, recouverte en stuc, par un architecte nommé Libon. Il avait six colonnes de face sur treize de côté. Ces colonnes, dont il reste treize tambours découverts jusqu'au sol antique, avaient vingt cannelures et sept pieds de diamètre. La longueur du temple était de cent soixante-dix-sept pieds six pouces sur quatre-vingt-cinq pieds trois pouces de largeur, non compris les deux gradins. Sa hauteur, d'après M. Fauvel, était de soixante pieds, y compris l'entablement et le fronton.

Strabon et Pausanias disent que l'entrée de ce temple était interdite aux femmes, et que la statue de Jupiter Olympien de Phidias, ce chef-d'œuvre de la sculpture, tout en ivoire et en or, touchait presque, bien qu'assise, à la voûte du temple. Des animaux et des fleurs de lis étaient gravés sur son manteau. Cette dépouille fut portée à Constantinople.

A peu de distance, on voit de très grandes ruines que l'on croit être celles du Stade, où se célébraient les jeux olympiques, si renommés dans toute la Grèce. Tous ces restes précieux étaient encore, il n'y a guère de temps, recouverts d'un bois et de quatre à cinq pieds d'une terre fertile que la charrue sillonnait, et où le laboureur récoltait d'abondantes moissons.

Voici la note exacte de tous les fragmens de sculpture trouvés

dans cette ruine intéressante par la commission scientifique française en Morée :

Du côté du Pronaos,

De nombreux débris de marbres de couleurs ;

Diverses moulures sculptées, puis au dessous, sur le sol antique, une belle mosaïque en cailloux de l'Alphée, représentant des tritons et des poissons. Cette mosaïque que j'ai vue sur place, ainsi que les précédens objets, était recouverte encore d'un second carrelage octogone de marbre, en chipolin et brèche violette.

Dans les fouilles l'on a trouvé une tête de cheval mutilée, des pieds, une jambe, des portions de tête de sanglier, une jambe et un pied.

Du côté du Postieum, l'on a découvert :

Une tête à barbe, d'un grand style. — Une figure entière de Minerve. — Des feuilles de laurier en bronze. — Un Hercule domptant un taureau. — Un lion dompté. — Une tête de lion de face. — Une autre de profil, venant de la Cimaise. — Trois morceaux de jambe appartenant à l'Hercule domptant le taureau.

Tous ces fragmens du plus grand intérêt, sous le rapport de l'histoire de l'art, car leur style diffère entièrement de tout ce que nous connaissons en sculpture, ont été donnés à la France par le gouvernement grec. Ils sont déposés dans le Musée du Louvre, et il est facile de voir qu'ils marquent l'époque de transition de la sculpture égyptienne à la sculpture du temps de Périclès.

Le prince de Bavière, accompagné des notables habitans de Pyrgos en armes, et plusieurs de nos voyageurs, se rendirent par terre d'Olympie jusqu'à Nauplie de Romanie, traversant ainsi une partie de la Morée. On rencontre sur cette route Caritène, le château-fort de Colocotroni, d'où ce chef commandait ces bandes de Palicares qui combattirent si vaillamment pour l'indépendance de la Grèce. Au-delà est Tripoliza, puis on trouve aux environs les belles ruines du temple d'Apollon Epicurus. A quinze heures de marche encore vers l'est, l'on arrive à Argos, et enfin à Nauplie.

Je préférai, pour ma part, revenir prendre notre bâtiment qui nous attendait dans la baie de Pyrgos. Je traversai de nouveau la plaine magnifique que nous avions parcourue le matin, sui-

vant le cours de l'Alphée jusqu'à la mer. Bien que la mort ait passé mille fois sur cette terre désolée, la nature y est riche encore et puissante. Les fleurs et les fruits y croissent sans culture, et à défaut de villes la solitude a bien aussi sa majesté.

On compte dix milles de la mer à Olympie, en traversant la plaine de Pyrgos et remontant l'Alphée. La route n'offre d'autres stations qu'un chétif hameau où gisent quelques pauvres habitans, échappés sans doute aux massacres réguliers exécutés par les Turcs. Ils furent d'abord effrayés à notre vue, mais rassurés bientôt par nos guides, ils s'empressèrent de nous apporter le pain bis et le lait de chèvre, les seuls trésors qu'ils possèdent.

Après un voyage de douze heures, nous regagnâmes *le François Ier*. Cette excursion nous avait coûté à chacun une piastre forte, et je ne saurais dire les remerciemens de nos guides, propriétaires de nos mulets. Le bâtiment retournait à Zante pour y chercher des voyageurs ; et le soir, à neuf heures, nous quittâmes cette île pour nous rendre à Navarin.

Marchebeus del

VUE DE NAVARIN

NAVARIN.

Le 9 mai, à sept heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans le port de Navarin, l'un des plus vastes de l'Orient. C'est dans cette rade de forme elliptique, et qui peut avoir de trois à quatre lieues de tour, que l'escadre turque succomba sous les forces coalisées de trois marines puissantes. Si la victoire fut honorable, la défaite ne fut pas sans gloire. Les résultats de cette grande journée ont été bien diversement appréciés, et je ne joindrai pas mon avis à tant d'autres. Si je parle de cette bataille, c'est que je suis devant la rade où elle s'est livrée, c'est qu'on voit encore au fond de la mer les débris et les carcasses des vaisseaux qui y sont engloutis.

La dernière division de notre armée, forte de 2,500 hommes, formait encore les garnisons de Navarin, de Modon et de Coron. Elle était commandée par le général Guéhéneuc, qui venait de faire

rétablir par le génie le fort de Navarin, foudroyé et renversé par l'explosion de sa poudrière. Avant de quitter, il voulut remettre aux Grecs cette place dans un meilleur état que ne l'avait laissée la capitulation des Égyptiens en 1828; et par les soins de nos troupes, une large et belle route a ouvert aussi des communications faciles avec Modon et Coron qui ne sont qu'à deux et cinq heures. C'est encore à nos soldats qu'on doit la reconstruction d'une centaine de maisons disposées sur la plage, et qui forment aujourd'hui la ville : car lorsque l'armée française arriva, deux ou trois cabanes restaient à peine debout devant les ruines de la ville pillée, dévastée et déserte. Les hommes avaient été massacrés, les femmes tombées au pouvoir des Égyptiens avaient suivi leurs ravisseurs. Comme à Patras, comme à Missolonghi, les filles de la Grèce avaient renoncé à leur terre natale, et l'on a dit même qu'elles avaient oublié leur patrie, leur religion et leurs pères dans les bras de leurs oppresseurs. Mais il est juste d'observer que presque toutes avaient perdu leurs époux ou leurs frères, qu'il ne leur restait plus d'asile ni de ressource dans le pays qu'elles quittaient, et des voyageurs assurent que plusieurs de ces victimes innocentes de la guerre sont mortes de désespoir dans les harems d'Alexandrie et du Caire.

MM. Molien, payeur général, et d'Espéronnier, officier supérieur d'artillerie, voulurent bien me guider dans mes explorations autour de Navarin. Au fond du golfe est la montagne de Zanchio où nous plaçons la divine Pilos. Thucydide et M. Pouqueville ne s'entendent pas sur ce point, mais il est certain que des ruines ont été découvertes au nord de la montagne dont je parle. Nos vieilles chroniques nous apprennent que Nicolas de Saint-Omer avait fait reconstruire le château de Pilos. Ainsi le nom d'un chevalier picard vient se mêler à celui du sage Nestor, qui, comme on sait, était le pastoral souverain de cette plage divine. En gravissant la montagne du côté du nord, on trouve l'entrée de la grotte où le pacifique monarque retirait ses troupeaux. Elle est tapissée de chauves-souris, et on s'aperçoit que les moutons et les chèvres y cherchent encore un abri, comme aux temps homériques.

La ville et la forteresse de Navarin sont situées au pied du mont Saint-Nicolo, en face l'île de Sphactérie. Cette île qui n'a

jamais été habitée, n'a cependant pas été oubliée par l'histoire. Thucydide nous raconte comment un corps nombreux de Lacédémoniens s'y trouva renfermé, et comment, après une vive résistance, après plusieurs combats, accablés par le nombre et affaiblis par la faim, ils mirent bas les armes et furent conduits à Athènes chargés de fers. Dans les temps modernes les mêmes scènes d'extermination s'y sont renouvelées deux fois. En 1770, un grand nombre de Grecs insurgés y furent massacrés par les Turcs; en 1826, un corps de troupes grecques poursuivi par les soldats d'Ibrahim y trouva une mort malheureuse.

En sortant de Navarin pour aller à Modon, on voit dans la plaine les restes d'un aquéduc dont les arcades sont presque toutes démolies. Modon, l'ancienne Méthone, n'est qu'à deux heures de Navarin. La route qui y conduit est la plus belle qui soit dans le pays. Les Vénitiens ont gardé Modon jusqu'en 1715, et l'on voit encore sur ses portes le redoutable lion de Saint-Marc. Guillaume de Ville-Hardouin y aborda en revenant de la Terre-Sainte, et ce fut là qu'il forma le projet de conquérir la Morée. De nos jours, Modon fut la première des villes de la Grèce qui vit flotter l'étendard d'Ibrahim : triste et douloureux souvenir entre beaucoup d'autres. Parmi quelques restes d'antiquités, on remarque à Modon le puits bitumineux décrit par Pausanias. Son port assez vaste offre un mouillage sûr, mais le commerce seul pourrait y ramener l'activité et la vie.

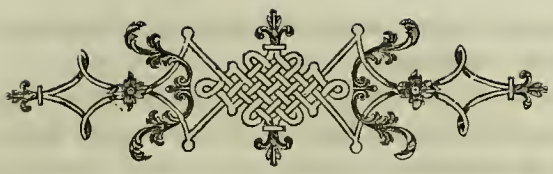
Coron, l'antique Colonides, n'est qu'à quatre heures de marche. Cette ville, située au commencement du golfe, est bien fortifiée et assez bien bâtie. C'était du temps des croisés la province la plus riche de la Morée, et malgré les ravages de la guerre la campagne jusqu'à Calamata, petite ville où Ville-Hardouin est né, présente encore une végétation magnifique. Le lion de Saint-Marc atteste sur ces vieilles murailles la domination des Vénitiens Dans Coron. Pausanias y avait vu un temple de Bacchus et d'Esculape; mais on n'y trouve plus aucun vestige de ces antiquités.

A neuf heures de marche de Coron, vers le nord et au pied du mont Itôme, sont les ruines considérables de l'antique Messène, dont l'éclat et les richesses provoquèrent la jalousie de Sparte.

On y voit des pans de muraille, des portes, le stade, les restes d'un théâtre, des portiques, des débris d'architecture et des inscriptions, précieux restes qui ont été relevés par la commission française en Morée. Les personnes qui veulent traverser la chaîne de montagnes, en se dirigeant vers le golfe de Nauplie, se trouvent, au bout de six heures de marche, dans la plaine de Mistra, voisine de l'ancienne Sparte. Quelques uns de nos voyageurs voulurent saluer les lieux où fut Lacédémone. Mais hélas ! la ville de Lycurgue est ensevelie sous l'herbe et sous les ronces, et ici plus que partout ailleurs c'est le silence et le désert.

Ainsi à mesure qu'on pénètre dans le cœur de la Grèce, le tableau semble devenir plus triste et plus déchirant. Qui peuplera cette solitude que le temps et la guerre ont faite? qui donnera des bras à ces champs sans culture, du commerce à ces villes affamées et sans mouvemens? On aurait peine à le croire, si le fait n'était constaté par le dernier recensement, la population du nouveau royaume, y compris les îles, ne s'élève qu'à 700,000 ames. Voilà ce qui reste aujourd'hui de la Grèce, voilà tout ce qui a survécu au feu, aux enlèvemens et aux massacres exécutés par les Turcs et les Égyptiens.

Pour donner une juste idée des malheurs et des dévastations de la Grèce, je mets sous les yeux du lecteur quelques fragmens des *Souvenirs de la Morée en* 1828, écrits sur place par M. Mangeart.



SOUVENIRS DE LA MORÉE

EN 1828.

Vers le commencement du mois d'août 1828, l'expédition de Morée faisait grand bruit. Déjà Toulon voyait dans ses murs l'élite de notre armée prête à s'embarquer pour aller venger des héros malheureux; elle avait à sa tête le général Maison, dont le nom seul dispense de tout éloge.

Nous partîmes pour concourir à la création d'une imprimerie française et grecque que se proposait d'établir en Morée M. le lieutenant-colonel Raybaud qui en était le directeur et le propriétaire. C'était le cinquième voyage que cet officier français allait faire dans ce pays qu'il avait servi avec distinction pendant plusieurs années sous les ordres de Fabvier ou ceux du prince Mavrocordato, dont il était l'aide-de-camp. On verra plus tard quels obstacles nous eûmes à surmonter pour former notre établissement, et comme il nous fut difficile de trouver seulement un abri

dans des lieux où les traces mêmes des anciennes habitations commençaient à disparaître sous l'herbe.

A peine avions-nous jeté l'ancre sur la côte de Calamata, que vingt embarcations légères s'étaient aussitôt dirigées vers chacun des bâtimens du convoi. Elles étaient montées par des Grecs, et chargées de raisins, de pastèques, de grenades, de figues et de vin. Je n'ai pas besoin de dire que partout ils étaient bien reçus, et qu'ils ne tardaient pas à être débarrassés de leurs marchandises. C'étaient les hommes qu'on venait protéger et défendre; c'étaient ces héros généreux à qui la cause de la liberté avait mis les armes à la main, et qui plus intrépides à proportion qu'ils étaient plus malheureux, avaient juré de mourir tous plutôt que d'être esclaves. C'est ainsi du moins que nous les avions jugés. Ils étaient la plupart de Zante ou de Corfou, et parlaient plutôt italien que grec. Ils se gardaient bien de livrer leur marchandise avant d'en avoir préalablement reçu le paiement. S'il arrivait qu'on leur présentât un écu de 3 ou de 5 francs, et qu'on prît pour moins de 3 ou de 5 francs de marchandise, ils aimaient mieux ne pas vendre, prétendant qu'ils n'avaient pas de monnaie.

Désolé de trouver les Grecs d'aujourd'hui si différens de leurs aïeux, je voulus voir si le sol qui leur a donné naissance avait également dégénéré, et s'il ne restait plus qu'un vain nom à cette belle Grèce de l'histoire, à cette terre classique, si riche en souvenirs. Quelque dévasté que soit aujourd'hui ce pays malheureux, l'aspect m'en parut assez riant. La scène serait enchanteresse, je ne dirai pas s'il était cultivé, mais seulement s'il avait moins souffert. De jolis coteaux se développent et se prolongent agréablement le long de la mer, couverts d'un gazon verdoyant, à travers lequel serpentent, à des distances assez rapprochées, vingt ruisseaux d'une eau claire et limpide. Ce n'est pas une beauté artificielle qu'on admire en ces lieux, on n'y rencontre que ce que produit la nature abandonnée à elle-même. L'art ne s'est point réuni à elle pour embellir ces parages, ou plutôt elle n'a connu qu'un art subversif et destructeur. En effet, si l'on monte un peu plus vers le sommet des coteaux, on n'aperçoit que des pieds d'oliviers réduits en charbons; tous les arbres ont été la proie des flammes; les arbrisseaux et les buissons eux-mêmes n'ont pas été épargnés;

c'est au point que nous ne pouvions faire un seul pas sans avoir le bas de nos pantalons tout crayonné par les racines et le pied des arbustes, sortant à peine de la terre, et véritablement réduits en braise. Il faisait un soleil brûlant quand nous parcourions ces coteaux. Avec quelle avidité nous cherchions un ombrage! Mais, hélas! ce fut en vain, et tout en nous plaignant du peu de reconnaissance des Grecs, nous déplorions leurs malheurs; nous maudissions la barbarie et l'inhumanité d'Ibrahim, qui, au massacre de tant d'infortunés, n'avait pas craint d'ajouter la dévastation totale du sol qui les nourrissait, et de réduire en cendres jusqu'à la dernière des maisons qu'il avait rencontrées dans cette partie de la Morée.

Nous devions nous diriger sur Navarin, où s'était déjà rendue une partie des bâtimens de notre convoi que la tempête avait dispersés. Nous passâmes successivement devant les forteresses de Coron et de Modon : nous apercevions sur les créneaux les Turcs et les Égyptiens qui observaient eux-mêmes notre marche. Enfin, le 26 au matin, nous entrâmes dans la rade de Navarin : il y avait déjà quatre vaisseaux de ligne, deux français, un anglais et un russe; plusieurs frégates, et une grande quantité de transports du premier convoi; on voyait dans le fond de la rade et non loin d'un petit îlot qui servait de magasin, plusieurs bâtimens turcs qui ne tardèrent pas à se mettre en mer, chargés d'une partie des troupes d'Ibrahim.

Aussitôt que nous eûmes mouillé, je priai le capitaine de me faire conduire à terre avec son canot, ce qu'il m'accorda avec plaisir, quoique la complaisance des Provençaux, et des capitaines surtout, ne soit pas encore bien prouvée. Seulement il me fit promettre de me trouver sur le rivage à six heures au plus tard, sous peine d'être exposé à n'y plus rencontrer l'embarcation après l'heure convenue. Je me rendis d'abord au bazar, que les Grecs avaient établi à l'instar de celui de Calamata.

Une grande partie de nos troupes fut débarquée presque au fond, sur la droite de la rade, à environ une lieue et demie de Navarin : c'est dans cet endroit et dans la partie surtout la plus voisine de la mer, que nos soldats ont pris les maladies qui en ont conduit un si grand nombre au tombeau. Ces lieux étaient

extrêmement marécageux : pendant le jour, les chaleurs étaient excessives, et l'humidité des nuits très dangereuse. Le 16e régiment de ligne, campé dans cet endroit, fut un de ceux qui eurent le plus à souffrir de ces incommodités.

Déjà les ouvriers français avaient construit un four et des magasins de vivres ; déjà l'on voyait s'élever une cabane improvisée qui s'appelait l'hôtel des postes. Tous allaient y porter la lettre qui devait apprendre aux habitans d'un autre ciel les fatigues d'un voyage pénible, le peu de jouissances que présentait la Grèce et le désir que chacun avait de revoir sa patrie.

Partis le soir pour voir le camp d'Ibrahim, nous arrivâmes à la tente de M. Costa, fournisseur des vivres, et nous y trouvons six Français, deux Piémontais et trois Italiens. Tous s'empressent de nous préparer des tapis pour nous reposer. C'est à qui nous fera le plus d'accueil ; là se trouvait M. Abro, Arménien, qui a longtemps habité Paris, et qui est aujourd'hui le secrétaire interprète du fils de Méhémet-Ali; je remarquai auprès de lui un jeune homme d'une figure belle, pleine de franchise ; il se nommait Bonfort, né à Smyrne, mais d'origine française. Sa famille habitait alors Alexandrie. Il avait quitté cette ville pour apprendre le commerce en voyageant, et, depuis trois ans, il suivait Ibrahim dont il était tout à la fois le second interprète et le fournisseur. Il y avait aussi dans la tente, ou plutôt dans le magasin de M. Costa, beaucoup de femmes, Grecques presque toutes, prises surtout dans le siége de Missolonghi. Elles ne me parurent aucunement affligées de leur esclavage, si vraiment on peut appeler esclaves des femmes qui se disent elles-mêmes les amantes et les épouses de leurs maîtres ; des femmes qui pour suivre ces derniers ont constamment rejeté l'offre qu'on leur fit de les rendre à leurs familles et à leur patrie.....

Mais revenons aux chirurgiens français que je rencontrai dans le camp d'Ibrahim. Chacun d'eux avait une femme, à l'exception de M. Saint-André, de Lyon, qui en avait trois. Il était appelé généralement du nom de *Dragon*, parce qu'il avait, je crois, servi dans cette arme sous les drapeaux français. Un des deux chirurgiens à qui Toulon avait donné le jour, était M. Areissy, homme vraiment recommandable par son bon cœur, sa franchise, et mille autres qualités. Son souvenir restera gravé dans ma mémoire,

ainsi que celui de sa femme et d'un petit Grec nommé Christo, qu'il avait pris à Missolonghi, à qui il avait depuis tenu lieu de père, et qu'il se proposait d'adopter solennellement pour son fils à son retour en France.

Je fus, avant de me coucher, témoin d'une scène qui m'apprit combien ces malheureuses femmes avaient eu à souffrir pendant les derniers jours de Missolonghi. L'eau manquait dans le camp d'Ibrahim; les chaleurs étouffantes du jour, et plus encore les viandes salées dont elles se nourrissaient, avaient allumé en elles une soif ardente; c'était les larmes aux yeux et les bras tendus d'une manière suppliante qu'elles nous demandaient un verre d'eau pour se rafraîchir la bouche....

Par une des clauses de la capitulation de Navarin, que le chef égyptien venait de signer, et qui servit de type à celle des autres châteaux de la Péninsule, il avait été convenu que tous les enfans et les femmes qui se trouvaient dans son camp et dans les forts, seraient interrogés sur le lieu de leur naissance, sur leur âge, sur leurs volontés et l'usage qu'ils voulaient faire de la liberté que nous venions leur rendre. Pour les femmes au dessus de quatorze ans, toutes les questions se réduisaient à savoir si elles étaient chrétiennes ou mahométanes. Dans le premier cas, après les avoir engagées à rentrer dans la religion de leurs pères, et à rester dans leur patrie qu'on venait délivrer, on leur représentait qu'elles étaient pourtant libres de suivre leurs nouveaux maîtres. Il en était de même des garçons au dessus de quatorze ans.

Quant aux enfans au dessous de cet âge, la même latitude ne leur était pas accordée, et dès qu'il était reconnu, soit de leurs aveux, soit par le serment de ceux qui disaient les connaître, et les réclamaient comme enfans de la Grèce (car plusieurs Grecs se trouvaient présens à cet interrogatoire), que vraiment ils appartenaient à cette nation, ils étaient aussitôt pris de force, arrachés des bras de ceux qui, les larmes aux yeux, se disaient les auteurs de leurs jours, ou leurs pères adoptifs.

L'examen se faisait dans une espèce de cabane, où n'étaient admis que les juges (si je puis les appeler ainsi), les interprètes, la personne qui devait être interrogée, et quelques Grecs qui pouvaient donner des renseignemens sur l'âge et la naissance de ces

malheureux. Christo avoua franchement qu'il était Grec ; mais il assurait qu'il avait plus de quatorze ans. On commença d'abord par l'accuser de mensonge ; qu'exigez-vous de moi ? dit-il. Voulez-vous que je retourne dans un pays où j'ai vu périr, sous mes yeux, les auteurs de mes jours, nos maisons réduites en cendres, nos biens et nos terres dévastés d'une manière affreuse ? dans un pays où je ne puis que me voir condamné à garder des troupeaux, si toutefois il en reste encore ? Ne croyez pas que j'aie renoncé à la religion de mes ancêtres ; la mienne est celle de M. Areissy, de mon père ; elle doit être aussi la vôtre, à moins que la vôtre n'ait changé depuis quelque temps, et qu'elle n'autorise aujourd'hui le crime et la barbarie. Nous attendions, M. Areissy et moi, avec la plus plus grande anxiété, l'issue de cet interrogatoire. Quand il vit ce petit malheureux, se débattant avec rage contre ceux qui l'ont saisi et qui le serrent étroitement, il n'eut pas la force de supporter ce spectacle déchirant.

De toutes les femmes qui avaient été interrogées, aucune n'avait cédé aux instances qui leur étaient faites pour les déterminer à rester dans leur patrie ; toutes avaient déclaré positivement qu'elles voulaient suivre leurs nouveaux maîtres partout où ils porteraient leurs pas. Il n'y avait que celles qui appartenaient aux Européens qui n'avaient pas la figure voilée. Toutes les autres avaient devant le visage un voile noir ou blanc étroitement lié sous le menton, et assez épais pour qu'on ne pût pas les reconnaître même de très près.

La journée était déjà fort avancée, et nous nous disposions à retourner à bord. Après avoir reçu quelques petits présens des femmes de nos compatriotes, nous prîmes congé d'eux, leur souhaitant tout ce qu'ils pouvaient désirer. M. Areissy, en me quittant, me recommanda son petit Christo, me faisant promettre, si je le rencontrais en Morée, de le prendre avec moi, de l'emmener en France, sitôt que j'y retournerais, et de le remettre entre les mains de sa mère à Toulon, où avant dix-huit mois il pourrait le rejoindre. Quelques efforts que je fisse pour le découvrir, je n'ai pu savoir ce qu'il était devenu. Nous profitâmes de l'embarcation d'un capitaine mouillé près de nous, pour retourner chacun à notre bord, non sans penser à ce pauvre petit Grec qui venait de

faire preuve de tant de reconnaissance et de grandeur d'ame. Mais ce qui nous étonnait surtout, c'était l'empressement unanime avec lequel toutes les femmes grecques avaient demandé à suivre les Égyptiens.

Au moment où nous nous éloignions du rivage pour gagner le milieu de la rade et mieux prendre le vent, nous aperçûmes des troupes égyptiennes qui arrivaient de Modon; c'était Ibrahim lui-même, à la tête d'un régiment qu'il amenait à Navarin. Il descendait la côte qui se trouvait au dessus de son camp. Le soleil dont les rayons se réfléchissaient sur les armes des soldats, nous fit voir le soin qu'ils en avaient. Ils marchaient au son du tambour. Leur batterie est exactement semblable à la nôtre. Nous aperçûmes, en traversant la rade, des mâts qui sortaient de l'eau; c'étaient ceux d'un vaisseau turc, coulé à la fameuse bataille de Navarin; près de soixante bâtimens de la flotte turco-égyptienne coulèrent à fond dans ce combat, ce qui rend aujourd'hui le mouillage peu sûr et très difficile: on y perd beaucoup d'ancres qui se trouvent embarrassées dans les chaînes, les câbles et les débris des bâtimens coulés.

Ce fut le 1er octobre qu'eut lieu, à quelque distance de Navarin, la revue des troupes françaises récemment arrivées en Morée. Déjà le général Maison, entouré du plus brillant état-major, parcourait à cheval les rangs de nos phalanges que la mort et les maladies n'avaient pas encore atteintes. Le soleil de la Grèce semblait avoir choisi ce jour de fête et de triomphe pour l'embellir encore par sa présence. Les échos de la patrie de Nestor répétaient dans le lointain la puissante harmonie de nos fanfares, capables d'électriser les ames de nos guerriers, comme autrefois l'éloquence de ce sage vieillard enflammait le courage des héros d'un temps qui n'est plus. Le sol de la terre classique s'étonna d'être foulé par les chevaux légers de nos chasseurs dont les brillantes manœuvres en firent aux yeux étonnés d'Ibrahim lui-même des animaux doués d'intelligence.

Le prince égyptien venait d'arriver au camp français, sans pompe et sans escorte, accompagné seulement de M. Abro, son interprète. Le général Maison ayant appris l'arrivée imprévue du fils de Méhémet, lui envoya, par un de ses aides-de-camp, un cheval sur le-

quel il le priait de venir le rejoindre. Ibrahim, après l'avoir refusé d'abord, sous prétexte qu'il se rendrait à pied auprès du général français, finit par le monter ; un autre cheval fut offert à M. Abro, qui accompagna son chef jusque auprès du général Maison. Ibrahim complimenta le général en chef sur la bonne tenue et la précision des mouvemens de nos troupes : mais il ne put contenir son enthousiasme et son admiration quand il vit manœuvrer nos chasseurs à cheval. Comme il en témoignait son étonnement au généralissime : « Ceci n'est rien, lui répondit ce dernier en s'adressant à M. Abro : dites à Son Altesse que quand nos chasseurs sont devant l'ennemi, leurs chevaux se précipitent sur lui, avec le même ordre, la même discipline, et un acharnement que rien n'égale, et que rien ne peut arrêter. » Ibrahim en fit des complimens tout particuliers au colonel de ce régiment, qui lui offrit un équipement complet de chasseur, sans oublier les harnachemens du cheval ; Son Altesse, à son tour, fit à M. de Faudoas, cadeau d'un damas qui a été estimé d'une valeur de 10,000 francs.

Le fils du vice-roi d'Égypte avait alors trente-huit ans. Quoique d'une petite taille, il était doué d'une force prodigieuse. Les chirurgiens français, que j'ai vus dans son camp, m'ont assuré qu'il avait plus d'une fois abattu la tête d'un taureau d'un seul coup de son damas. Une barbe longue et roussâtre donne à sa figure, fortement marquée de petite vérole, un air sombre et farouche. Ses membres sont d'une grosseur extraordinaire. Quand il se rendit à la revue dont nous venons de parler, il était vêtu très simplement, quoique d'une manière riche et distinguée. Il avait sur la tête une large calotte rouge, surmontée d'un gland de soie bleu assez long. Une veste couleur amaranthe, et chargée de belles broderies de soie, le serrait étroitement, et faisait voir en même temps tout son embonpoint ; une ceinture de soie soutenait son large pantalon, de même couleur que la veste, et non moins couvert de broderies. Il n'avait d'autres armes qu'un riche sabre recourbé, et renfermé dans un fourreau plus riche encore. Son interprète n'avait pas d'armes ; il portait sur la tête une espèce de turban ; un vaste manteau bleu-ciel recouvrait la robe orientale dont il était vêtu, et que soutenait aussi une large ceinture de soie. Ibrahim ne parlant que la langue arabe, M. Abro lui répéta les complimens de

chacun des généraux français, à qui il communiquait aussi les aimables réponses de Son Altesse.

La nouvelle de la revue des troupes françaises avait également excité la curiosité des soldats grecs qui ne se trouvaient pas loin de là. Le général Nikitas, supérieur à la maladie qui l'accablait, et aux fatigues dont il était épuisé, voulut aussi jouir de ce nouveau spectacle. Il arriva au lieu de la revue, au moment où le général Maison parcourait, avec le chef égyptien, les rangs de nos brillantes légions. Il était suivi d'une douzaine de Grecs vêtus aussi misérablement que lui. Doué d'une taille aussi haute que celle d'Ibrahim est petite, il est aussi maigre, et paraît aussi souffrant, que celui-ci est gras et bien portant. Une paire d'énormes pistolets était attachée à sa ceinture, ainsi qu'un long *yatagan*, espèce de sabre presque droit, ou légèrement recourbé en sens contraire aux nôtres ; il avait, de plus, un damas d'une trempe semblable peut-être à celle du sabre d'Ibrahim, mais renfermé dans un fourreau de bien moins de valeur. Il s'arrêta pour voir passer les généraux qui entouraient le fils de Méhémet. Celui-ci l'aperçut, et le regarda d'un air de dédain et avec un sourire moqueur, comme pour comparer les honneurs dont on l'accablait, avec l'oubli dans lequel on le laissait, lui, général grec, dont on paraissait pourtant être venu embrasser et défendre la cause. Nikitas, indigné, lança sur lui des yeux pleins de feu et étincelans de colère, qui firent baisser ceux d'Ibrahim. Il avait déjà porté sa main à la poignée de son sabre, quand, modérant tout-à-coup ses transports, il avança quelques pas, de manière à être aperçu du général Maison, ou des autres généraux qui l'accompagnaient. Le général Schneider le remarqua ; il s'approcha aussitôt de lui, lui serra la main, lui adressa mille paroles flatteuses, et lui offrit un cheval, que le capitaine grec refusa. Après la revue, deux généraux vinrent encore à sa rencontre, et le prièrent d'agréer leurs excuses, et celles du général en chef, qui ne l'avait pas aperçu.

La revue était à peine terminée, que l'amiral avait déjà donné ordre d'appareiller à plusieurs bâtimens destinés à se rendre à Patras. Nous étions de ce nombre, et nous n'eûmes que le temps de retourner à bord, où l'ancre était déjà levée. Nous quittâmes donc la rade de Navarin, avec six autres bricks marchands, sous

l'escorte d'un bâtiment de guerre. Les autres navires, destinés à porter à Patras les troupes qui devaient occuper cette place, ne mirent à la voile que le lendemain.

Nous avions jeté l'ancre à une bonne lieue de Patras; le débarquement des troupes s'effectua dans ce même endroit. Elles se campèrent au milieu d'une vaste plaine, extrêmement abondante en réglisse, et arrosée de nombreux ruisseaux d'une eau pure et limpide. On n'y voit, ainsi qu'à Navarin, aucun vestige d'arbres. Le sol paraît d'une fertilité extraordinaire; mais, abandonné depuis plusieurs années sans culture, il n'offre que l'aspect d'une plaine immense, couverte de ronces et de broussailles, où l'on ne reconnaît que les produits d'une nature brute, sauvage, et pourtant pleine de vie. L'on y trouve, comme à Navarin, des tortues de terre en grande abondance; nos soldats savaient en tirer bon parti: on a même cru long-temps que ce mets n'avait pas peu contribué aux fièvres et aux maladies qui décimèrent bientôt nos plus beaux bataillons. Du rivage jusqu'au pied des montagnes les plus voisines, la plaine occupe en largeur un espace de près de deux lieues. On découvre, à des distances assez éloignées, deux ou trois *pyrgos*, espèce de tours carrées qui servaient quelques années auparavant d'hôtelleries, où l'on recevait les voyageurs. L'œil aperçoit aussi, non loin du château de Patras, un moulin construit sur un terrain rougeâtre.

Le lendemain du débarquement de nos troupes, le général commandant la troisième brigade reçut les parlementaires turcs, envoyés par le gouverneur du château de Patras. Ils avaient à leur tête MM. Green et Bertini, l'un Anglais et l'autre Français; le premier faisait les fonctions de consul anglais à Patras; le second y fut, dans le courant de mars 1829, nommé consul provisoire de la nation française. Le général Schneider, après leur avoir fait connaître les clauses de la capitulation de Navarin, les engagea à les faire accepter, et à lui remettre les clés du fort. Ils retournèrent porter au commandant turc la réponse du général français. Deux jours se passèrent en pourparlers, sans qu'ils voulussent acquiescer à la capitulation qui leur était offerte. Le général fit alors avancer une partie de ses troupes assez près de la ville, et fit signifier aux Turcs qu'il ne leur accordait plus que vingt-quatre

heures ; que, ce délai une fois expiré, il n'entendrait plus aucune proposition, et qu'il se mettrait en devoir d'employer la force. Le 7 octobre, vers le soir, il fit avancer jusqu'au pied des murs du château un bataillon d'infanterie, à qui les portes furent ouvertes, et qui, de suite, alla s'établir dans la citadelle. L'étendard du Croissant fut aussitôt remplacé par ceux des trois puissances, qui, depuis, flottèrent réunis sur les forteresses de la Péninsule. C'est ainsi que se rendit, sans coup férir, le château de Patras où l'on nous avait assuré à Navarin et dans le camp même d'Ibrahim, que nous rencontrerions une vigoureuse résistance.

La capitulation du château de Patras fut celle de Navarin. Les Turcs et Égyptiens devaient se retirer avec armes et bagages, évacuer de suite le château, et se réunir provisoirement sur le rivage, jusqu'à ce qu'on pût procéder à leur embarquement à bord des bâtimens français, destinés à les porter partie à Alexandrie, partie sur les côtes de la Romélie pour y rejoindre leurs compatriotes. Quant aux femmes grecques qu'ils avaient avec eux, et aux enfans au dessous de quatorze ans, ils devaient, comme à Navarin, subir les interrogatoires et les examens les plus sévères.

Nous avions le plus grand désir de visiter la nouvelle Patras, jadis si florissante, et que son heureuse position, et la fertilité de sa vaste plaine, l'étendue de son commerce, avaient autrefois fait considérer comme la première Échelle du Levant. Aussi, le lendemain même de sa reddition, les rayons encore incertains du soleil commençaient à peine à éclairer la surface des eaux, que déjà nous étions dans le canot qui devait nous conduire à terre. Nous abordâmes à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la nouvelle ville. Le rivage est couvert d'un grand nombre de Turcs, et de femmes dont la figure est presque entièrement voilée. Ils sont étendus pêle-mêle sur des sacs remplis de maïs ou de tabac en feuilles. Ici c'est un énorme tas d'ustensiles de cuisine, en cuivre étamé ; là c'est un monceau de cuirs et de peaux rouges et jaunes dont ils font des souliers et de larges bottes qui ne manquent pas d'une certaine élégance.

Les femmes, chargées des sacs et des fardeaux les plus pesans, traversent nu-pieds cet intervalle pour arriver à l'embarcation, où elles sont jetées pêle-mêle, mouillées par l'eau de la mer jusqu'à

la ceinture, et souvent embarrassées encore d'un enfant à la mamelle, dont les cris perçans nous déchiraient l'ame.

Les premières maisons, si toutefois on peut appeler ainsi des masures ruinées, faites de bois, de terre et de chaume, les premières maisons qui s'offrirent à nos regards étaient au nombre de trois ou quatre ; l'une un peu moins sale que les autres était habitée par MM. Green et Bertini dont nous avons déjà parlé ; la seconde était la demeure du consul autrichien : on y voyait flotter le pavillon national ; la dernière de ces masures s'appelait *la Douane,* je ne sais trop pourquoi. Dans chacune de ces maisons, il y avait d'assez jolies femmes ; et ce qui les rendait encore plus belles à nos yeux, c'est qu'elles n'avaient pas la figure couverte d'un voile jaloux comme celles qui suivaient les Turcs.

Le château de Patras est à dix minutes du rivage. Il est assez bien fortifié, entouré de murailles épaisses et solides. Hors l'enceinte des murs, et presque autour du fort, se trouve une grande quantité de véritables cahuttes ; elles forment une rue, remarquable par la saleté et l'odeur infecte qu'elle exhale.

Curieux d'examiner avec attention la forteresse de Patras, qui nous paraissait bien bâtie, et dont les créneaux élevés laissaient apercevoir plusieurs pièces de canon, nous nous présentâmes à l'officier du poste qui en gardait l'entrée. La consigne était de ne laisser passer qui que ce fût, sans une autorisation expresse et par écrit du général Schneider. Nous n'en étions pas pourvus, et nous ne pûmes ce jour-là visiter le château. Nous crûmes ne pouvoir mieux employer le reste de la journée qu'à observer ce qu'il nous était permis de voir, et nous continuâmes notre course depuis la porte du fort jusqu'au rivage où nous devions prendre notre embarcation pour retourner à bord.

A l'extrémité de la rue longue et sale dont nous avons parlé est la porte d'entrée de la forteresse. On y voit un arbre d'une grosseur et d'une ancienneté remarquables. C'est un beau platane qui ombrage une fontaine alimentée par les eaux des aquéducs dont nous parlerons plus tard. Il est à peu près le seul que la barbarie des Turcs et des Égyptiens ait épargné. Du reste, ils ont détruit tout ce que la main des hommes peut détruire ; ils ont arraché du sol de Patras cette végétation vigoureuse dont une longue industrie l'avait en-

richi ; mais ils n'ont pu lui ravir son heureuse fertilité, et cette admirable situation maritime qui, sous une administration bien entendue, doit lui rendre ce qu'elle a perdu. Et si l'on en juge par l'accroissement prodigieux qu'elle a pris depuis l'arrivée des Français, elle redeviendra ce qu'elle fut jadis, l'échelle la plus florissante du Péloponèse.

Nous avions quitté la mosquée et déjà nous étions presque sur le rivage ; nous y aperçûmes les restes d'un édifice assez considérable, vers lequel nous dirigeâmes nos pas. On nous apprit que c'était l'église de Saint-André, et que c'était en cet endroit même que cet apôtre avait souffert le martyre. Les renseignemens que nous parvînmes à nous procurer nous apprirent que cet emplacement était celui de l'ancien temple de Cérès. Près de cette enceinte, nous vîmes une fontaine où l'on prétend que Cérès rendait autrefois des oracles. La crédule superstition venait consulter cette fontaine prophétique, afin de connaître, par la divination au moyen d'un miroir, l'issue des maladies de ceux pour lesquels on interrogeait la Naïade de cette source.

On ne comptait pas trouver plus de résistance au château de Morée, qu'on n'en avait rencontré devant Modon, Coron, Navarin et Patras. Il n'en fut pas ainsi cependant : car les pourparlers commencèrent dès le 10 octobre, et le château n'ouvrit ses portes que le 30 du même mois.

Le général Schneider qui commandait la troisième brigade avait fait avancer à une demi-lieue environ des murs de cette place les 29e, 42e et 54e régimens de ligne. Le commandant turc déclara qu'il n'accepterait point la capitulation de Navarin. Ce fut alors que les travaux commencèrent.

Mais quittons un instant le camp et les travaux, pour nous rapprocher de Patras, où l'on procède à l'embarquement du reste des Turcs. Ceux qui devaient passer en Romélie s'étaient embarqués plusieurs jours auparavant ; ceux que vous voyez maintenant réunis sur le rivage non loin de l'église de Saint-André sont ceux que nos bâtimens doivent porter à Smyrne ou à Alexandrie. L'interrogatoire auquel sont soumis les enfans et les femmes a lieu en plein air, sous la présidence de M. Sanfourche, lieutenant-colonel au 42e et commandant la place de Patras. Au moment où nous arri-

vous, il fait demander à une femme dont les yeux brillans et pleins de feu annoncent la jeunesse et la vivacité, si elle est chrétienne ou musulmane ; elle déclare qu'elle est Grecque, mais que le premier usage qu'elle fait de la liberté qu'on vient leur rendre, est de suivre ceux avec lesquels elles vivent depuis trois ou quatre ans, et qui les regardent comme leurs femmes et non comme leurs esclaves. Les instances que lui fait l'officier français pour la déterminer à rester dans le pays de ses pères sont inutiles ; elle ne veut rien entendre ; il la fait inscrire comme autorisée à s'embarquer.

Celle qui se présente ensuite est une jeune fille aux yeux noirs et bien fendus, mais dont la figure est presque entièrement voilée. On lui demande de quel pays elle est : elle répond qu'elle est turque ; et en même temps elle se jette dans les bras d'une vieille femme qui se trouve près d'elle et qu'elle nomme sa mère. Le lieutenant-colonel Sanfourche est accompagné de deux interprètes et de plusieurs Grecs, récemment arrivés à Patras. L'un d'eux, frappé de la vivacité des yeux de la jeune fille, déclare aux interprètes qu'il la connaît, qu'elle est de Patras, où, après avoir perdu les auteurs de ses jours, elle fut faite esclave par les Turcs. Il les prie de lui demander son âge ; elle répond qu'elle a treize ans, réponse à l'appui de laquelle viennent les témoignages de la vieille femme et de plusieurs Turcs richement vêtus, qui se trouvent présens à cet examen et paraissent s'y intéresser vivement. L'un d'eux se jette avec impétuosité sur la jeune personne qu'il appelle sa fille. Le Grec persiste dans la déclaration qu'il a faite, et prie M. Sanfourche de lui ôter le voile qui cache la majeure partie du visage. Tous les Turcs de s'y opposer à l'instant ; force fut de faire approcher une douzaine de soldats pour empêcher le désordre qui commençait à s'élever. Le voile tombe de la figure de cette jeune fille ; il est impossible de rien voir qui l'égale en beauté. Le Grec déclare formellement qu'il n'a plus aucun doute, et que c'est bien celle qu'il a désignée d'abord. M. Sanfourche, cédant au témoignage de celui-ci, et plus encore, suivant ses propres expressions, à la voix de sa conscience, lui fait remettre entre les mains cette jeune fille, qui s'efforcent en vain de retenir ceux que prétendent lui avoir donné le jour. On fut obligé d'employer la force pour l'arracher de leurs bras, et de faire escorter ce Grec jusqu'à sa

cabane où il conduisit la pauvre infortunée qui poussait des cris affreux.

Il avait été prouvé qu'à Navarin plusieurs femmes s'étaient dites musulmanes, quoiqu'elles fussent chrétiennes. Les Turcs nous avaient représentés à leurs yeux comme des monstres, ne respirant que le sang et le carnage, et dont elles étaient condamnées à devenir les esclaves et les malheureuses victimes, si elles avaient la faiblesse de céder à nos instances. On n'ignorait plus les manœuvres coupables et les fables absurdes à l'aide desquelles les Turcs et les Égyptiens avaient, à Navarin, abusé de la crédulité des femmes et des enfans, afin de les emmener avec eux. Le caractère français avait été par eux calomnié au point qu'ils avaient représenté les soldats de cette nation sous les couleurs les plus affreuses. Voilà sans doute ce qui décida M. le colonel Sanfourche à croire, en son ame et conscience, que cette jeune fille était chrétienne, d'autant plus que celui qui la réclamait assurait qu'elle lui était connue.

Ces soins ne sont pas les seuls auxquels se soit étendue l'activité de M. Sanfourche. Les Grecs se louent généralement de sa justice, de l'urbanité de ses manières, et surtout de l'extrême sollicitude qu'il a déployée pour découvrir et rendre à leurs familles les esclaves chrétiens que les Turcs cherchaient à faire sortir avec eux du Péloponèse. Le succès ne répondit pourtant point toujours à ses efforts : et bien souvent déjà l'on s'est demandé ce qui avait pu déterminer tant de jeunes femmes à renoncer à leurs parens et à leur patrie, pour suivre les Turcs, leurs ennemis les plus odieux. La réponse est bien simple : c'est que ces mêmes ennemis nous avaient représentés aux yeux de leurs victimes sous les traits les plus barbares et sous les plus affreuses couleurs. Faut-il s'étonner après cela, si tant de femmes grecques, contentes sous les maîtres que le sort de la guerre leur avaient imposés, ont méconnu la voix de la nature et résisté aux sollicitations de leurs proches? Faut-il s'étonner qu'on ait vu si peu de jeunes filles renoncer à l'attrait de la vie oisive d'un harem, et se dépouiller sans hésitation de riches vêtemens, pour retourner auprès d'un père ou d'une mère indigens, reprendre des travaux devenus depuis long-temps étrangers à leurs mains?

Maintenant que ce qui restait de Turcs et d'Égyptiens au châ-

teau de Patras vient de s'embarquer ; maintenant que les ruines de cette ville se relèvent par les soins et l'activité de nos troupes, et que déjà les Grecs depuis long-temps réfugiés dans les montagnes en descendent pleins de joie pour venir la repleupler ; reportons-nous au seul et dernier point de la Péninsule, où restent enfermés, prêts à se défendre, les cruels oppresseurs de l'humanité.

Nous avons vu, dans le camp français établi presque sous les murs du château de Morée, la plus grande activité dans les travaux et les préparatifs d'une attaque prochaine. Déjà plusieurs batteries redoutables, servies par l'élite de nos troupes de terre et de mer, commençaient à porter la mort et la destruction dans la forteresse.

Il est à remarquer que, sur tous les points, les trois puissances alliées étaient présentes. A Navarin, l'amiral Malcolm tenait ses vaisseaux à la disposition de l'amiral de Rigny. *Le Wellesley* et *le Breslaw* se touchaient dans les mêmes parages. Le capitaine Maitland était entré dans Modon au milieu de nos voltigeurs, et déjà les pavillons des trois puissances flottaient unis sur les tours pacifiées de Modon, Navarin, Coron et Patras. Il en fut de même au château de Morée, où la marine anglaise fit preuve d'intelligence et de valeur. Le fort eut beaucoup à souffrir du feu toujours roulant de la bombarde *l'Etna* qui s'était embossée dans le golfe de Lépante, assez près des murs de la place assiégée.

Les Turcs répondirent pendant plusieurs jours à notre feu par quelques coups de canon, dirigés particulièrement sur la bombarde, et de nombreux coups de fusils dont ils cherchaient à incommoder nos travailleurs. Leurs fusils, dont le canon est bien plus long que les nôtres, portent aussi beaucoup plus loin. Leurs balles, du même calibre que chez nous, tiennent à la cartouche à laquelle elles sont attachées, telles qu'elles sortent du moule, au moyen du jet qu'elles conservent, ce qui les rend bien plus meurtrières. Elles ne le furent pourtant pas pour nos troupes, grace aux chemins couverts qui, tout en abritant nos voltigeurs avancés, leur permettaient cependant de tirer sur les Turcs mal défendus par leurs créneaux que nos boulets avaient déjà fortement entamés.

Plusieurs jours se passèrent encore en pourparlers, pendant

lesquels le général Maison fit établir une nouvelle batterie, presqu'au pied des murs du fort, sans que les Turcs s'en aperçussent. Le 29 il fit déclarer au commandant du château que s'il ne lui en remettait pas les clés à l'instant, il devait s'attendre pour le lendemain à une attaque définitive, qui ne se terminerait que par l'escalade du fort qu'il ferait battre en brèche. Le commandant ennemi persista dans son refus; on fit dès-lors tous les préparatifs nécessaires pour l'affaire du lendemain qui semblait devoir être sanglante. Nos compagnies d'élite se flattaient déjà qu'elle ne pourrait se terminer que par un assaut général; et cet espoir, couronnant leurs efforts, venait ajouter encore à leur courage.

On vit alors pour la première fois quelques soldats grecs s'offrir pour combattre avec nous. Le général refusa d'accéder à leurs désirs, dans la crainte, a-t-on dit, que la conformité des vêtemens et des armes de leurs ennemis, ne les enveloppât dans la même ruine que les Turcs, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, s'il eût fallu en venir à un assaut général.

Ce fut le 30 octobre, à sept heures du matin, que se donna le signal d'une attaque qui devait être la dernière et nous rendre maîtres du seul château qui renfermât encore les ennemis de la Croix. Les Turcs qui n'avaient jusque alors éprouvé d'autre feu que celui de la bombarde anglaise et des deux batteries dont nous avons déjà parlé, étaient loin de soupçonner l'existence d'une batterie nouvelle, qui se découvrit tout-à-coup, presque sous leurs pieds. Ce fut la plus terrible et celle qui décida notre victoire. Après quatre heures d'un feu toujours roulant, la brèche se trouvait assez considérable pour qu'on pensât à se préparer à l'assaut. L'attaque devint dès-lors plus chaude que jamais; les chaloupes des bâtimens de guerre, chargées d'échelles, approchaient du rivage pour les débarquer. On allait bientôt les appliquer aux murailles. Nos soldats demandaient à grands cris l'assaut, quand les Turcs, effrayés de ces préparatifs, remplacèrent leurs pavillons par celui de la France, et ouvrirent leurs portes. Le général y fit aussitôt entrer un bataillon; et après les avoir désarmés, il les contraignit à évacuer à l'instant même le fort où ils étaient renfermés. Les armes dont on les dépouilla étaient loin de répondre

à la description qu'en avait faite deux jours auparavant le dévoué Corfiote.

Les femmes et les enfans furent, avant de s'embarquer, soumis à l'interrogatoire dont nous avons déjà parlé, lors de la reddition de Navarin et de Patras. Ici, comme ailleurs, les femmes s'accordèrent presque toutes à suivre de préférence les maîtres que le sort leur avait imposés et dont elles se croyaient moins les esclaves que les épouses.

Telle fut la fin de la campagne de Morée ; nous ne verrons plus désormais sur aucun fort de la Péninsule flotter l'étendard du Croissant.

Un grand acte d'humanité vient donc de s'accomplir par la religieuse exécution des traités. Honneur à nos braves de tous les services et de tous les rangs ! honneur aux trois puissances qui ont si généreusement défendu la cause de la justice et de la liberté !

Enfin les Grecs n'ayant plus rien à craindre de leurs oppresseurs que nos armes avaient éloignés de tous les points de la Morée, commençaient à descendre des montagnes pour se rapprocher des châteaux que leurs ennemis venaient d'évacuer. Ils avaient déjà été devancés par un grand nombre d'habitans de Zante, de Corfou, de Céphalonie et des autres îles Ioniennes. Les Missolonghiotes, qui, après le sac de leur ville, s'étaient réfugiés à Calamos, furent contraints d'en sortir par l'ordre des Anglais, dès que ceux-ci virent la Péninsule entièrement affranchie. Beaucoup de négocians de Syra s'apprêtaient à quitter cette île pour aller s'établir dans les diverses places de la Morée, et particulièrement à Patras, où déjà il en était arrivé quelques uns. Les réfugiés moraïtes et roméliotes, dont le nombre était à Zante très considérable, en étaient sortis presque tous pour passer sur le continent.

Déjà l'on avait vu surgir à Patras un café aussi simple que prétentieux. Il portait le nom de *café Parisien*, qu'on lisait au dessus de la porte, sur une affiche à laquelle la plume d'un caporal habile avait apporté tous ses soins. Ce café, le seul qui existât encore, était le rendez-vous de la marine et des troupes de terre ; Français, Anglais, Italiens, Grecs et Turcs s'y trouvaient confondus. Ceux-ci, à la vérité, n'y étaient pas nombreux. Assis à la

manière orientale, ayant constamment à la bouche ou la tasse de café, ou la pipe au tabac odorant; trois officiers turcs s'y faisaient remarquer par la richesse de leurs vêtemens et de leurs armes. C'étaient les commandans des forts de Coron, de Navarin et de Modon. Ils n'avaient pas voulu repasser en Turquie, dans la crainte d'être décapités par l'ordre du Grand-Seigneur, pour ne pas s'être ensevelis sous les ruines de ces places. D'un autre côté, ils n'avaient pas été plus tentés de suivre Ibrahim en Égypte, où ils craignaient une semblable disgrace, parce qu'ils s'étaient fortement opposés à l'avis de ce prince, concernant la reddition des châteaux qu'ils commandaient, et qu'ils avaient juré de défendre jusqu'à la mort. Ils étaient, dit-on, possesseurs de grandes richesses, qu'ils embarquèrent avec eux à bord du *Loiret*, brick de guerre sur lequel ils passèrent en France.

Chaque jour on voyait descendre du fond de leurs montagnes ces Grecs malheureux qui, depuis plusieurs années, n'avaient d'autre asyle, d'autre nourriture, d'autres vêtemens, et d'autres mœurs que celles des animaux les plus sauvages, au milieu desquels ils s'étaient vus forcés de vivre. Leur première occupation, en arrivant dans la plaine, était de chercher quelque roche minée par les années, qui pût les protéger contre l'intempérie de la saison. D'autres avec de la paille de maïs, du jonc et des roseaux, se construisaient une cabane de dix à douze pieds, et s'y entassaient au nombre de huit ou dix à la fois. Ils étaient dans la plus extrême misère, dénués de tout, manquant de pain pour se nourrir, et de vêtemens pour s'abriter contre le froid.

Des secours envoyés par les comités américains arrivèrent à Patras le 24 novembre, avec deux commissaires chargés d'en faire la distribution aux Grecs qui avaient eu le plus à souffrir de la guerre.

Les vivres surtout furent d'un grand secours pour tant d'infortunés, n'ayant pour se nourrir que les herbes sauvages qui couvraient les campagnes sans culture. La mauve qu'elles produisent en abondance était leur principal aliment, après l'avoir fait bouillir dans l'eau..... Tel fut le sort de cette malheureuse Grèce de 1822 à 1828.

NAUPLIE.

Le 10 mai, à onze heures du matin, nous quittâmes Navarin. Une seule frégate et quelques petits bâtimens étaient mouillés dans la rade qui en pourrait contenir plus de cinq cents. Nous nous dirigions sur Nauplie de Romanie, longeant les côtes de Modon et traversant le beau golfe de Coron, jadis de Messénie. Le mont Itôme que nous apercevions à l'horizon élevait jusque dans les nuages sa cîme blanchie par la neige, et le Taygète, que Polybe compare à nos montagnes des Alpes, nous apparut bientôt au dessus d'une chaîne de roches bleuâtres qui se découpait de la manière la plus pittoresque sur un horizon magnifique.

Nous avions doublé alors le cap Ténare, aujourd'hui de Matapan. A notre gauche se dessinaient les côtes escarpées et sauvages de la Laconie, repaires jadis infestés de brigands. Au fond du

VUE DE NAUPLIE

golfe, l'Eurotas décharge ses eaux en descendant de Sparte et de Mistra, et sur la droite est l'île de Cerigo, la célèbre Cythère, où Hésiode raconte que Vénus, au sortir des eaux, fut portée par les Zéphirs, dans une nacre de perle. Après avoir appartenu aux empereurs de Byzance, à Venise, puis aux Turcs, les Anglais l'ont fait comprendre dans la catégorie des îles Ioniennes.

Nous doublâmes, vers le soir, le cap Saint-Ange, pour entrer dans le golfe, et le 11 au matin, après une traversée de vingt-quatre heures, nous jetions l'ancre dans le port de Nauplie, éloignée de cent soixante-cinq milles de Navarin. Nauplie, située sur le territoire de l'ancienne Argolide, tomba au pouvoir des Croisés après la prise de Constantinople, et ils la gardèrent jusqu'au quinzième siècle. Les Vénitiens s'en emparèrent alors et depuis ils l'ont prise et reprise plusieurs fois sur les Turcs. Dans les derniers temps, c'est la seule ville de la Grèce qui ne soit pas tombée dans les mains d'Ibrahim.

Nauplie est la mieux fortifiée et la plus peuplée des villes de la Grèce, c'est celle où l'on remarque le moins de misère et le plus d'activité. Placée au fond d'un beau golfe, son port est petit, mais bien abrité. Quelques corvettes russes, anglaises et françaises y étaient mouillées tout près d'une centaine de petits bâtimens marchands. La cour du nouveau royaume y était encore, avec les ministres et les ambassadeurs de tous les pays. Cela donnait à la ville une importance et un certain air de capitale qui ressortait surtout par le souvenir de toutes les ruines que nous venions de parcourir.

La ville de Nauplie est bâtie sur la pente d'un côteau rapide qui s'avance dans la mer. Plusieurs tours, des murailles crénelées et fortifiées en défendent l'approche du côté de la terre. Vers le nord, elle est dominée par la citadelle de Palamède, rocher très élevé, fortifié depuis sa base jusqu'à son sommet. Quant à la ville en elle-même, elle est montueuse, sale et mal construite; les rues sont étroites et mal pavées, et les efforts du gouvernement pour les élargir seront presque impuissans, tant la place est resserrée entre la mer et les montagnes. Il faudrait la reculer pour l'agrandir; mais quoi qu'on y fasse, elle n'atteindra jamais à l'importance d'une capitale, et d'ailleurs cet honneur sem-

ble revenir de droit à Athènes, l'antique capitale du monde civilisé.

Le premier jour de notre arrivée, M. Tonnelier, jeune architecte qui était à Nauplie depuis quelque temps, s'empressa de mettre à notre service son obligeance et son savoir. Nous visitâmes le palais du roi, modeste résidence qu'éclipseraient nos plus petits hôtels de Paris, puis l'hôpital et la caserne bâtis sous Capo d'Istrias. L'église de Saint-Spiridion a pris une certaine célébrité depuis la mort du président de la Grèce. C'est à la porte de ce temple qu'il fut tué d'un coup de pistolet et d'un coup de poignard, par les deux chefs de Maniotes, Mavromicheli, oncle et neveu. L'oncle, frappé par un garde de Capo d'Istrias, resta sur la place; le neveu, pris et comdamné à mort, fut fusillé sous les yeux de son père, enfermé dans le fort Palamède.

Après ces visites, MM. de Villafranca, de Tolède, Bandini, Sicard et moi nous prîmes des chevaux pour aller explorer les ruines de Tyrinte, d'Argos et de Mycènes. Les troupes françaises avaient ouvert de Nauplie à Argos une grande et belle route que nous suivîmes à travers une riche plaine, couverte jadis d'oliviers et de mûriers que les Égyptiens ont brûlés. C'est sur cette route que l'on voit la ferme modèle et que l'on rencontre, à deux lieues de Nauplie, les ruines cyclopéennes de l'antique Tyrinthe, dont les murs élevés, il y a plus de trois mille ans, sont construits d'énormes pierres assemblées sans mortier. L'imagination s'épouvante des obstacles qu'il a fallu vaincre pour monter et transporter ces masses gigantesques dont les immenses débris couvrent la plaine. Les murailles de la citadelle ont une épaisseur de vingt-deux pieds, et dans l'une des parties de cette muraille on voit encore la galerie construite d'énormes rochers, dans laquelle la tradition rapporte qu'Hercule venait se reposer de ses travaux.

En continuant la route, vers le fond du golfe, à trois lieues plus loin que Tyrinthe, nous arrivâmes à Argos. Le petit fleuve d'Inachus que nous traversâmes porte encore le nom du chef de la première colonie égyptienne qui aborda sur cette terre sauvage pour la cultiver et la civiliser. Les habitans d'Argos, qui furent les premiers à marcher à la conquête de Troie, furent aussi les meurtriers de Pyrrhus, fils d'Achille.

L'antique Argos était groupée sur le penchant de la montagne que couronne la citadelle de Larisse. Les Vénitiens avaient augmenté cette forteresse, et les Grecs l'ont remise en état de soutenir un siége.

L'Argos de nos jours est située dans la plaine, au pied de la montagne dont je viens de parler. Une église et une centaine de maisons à un étage, bâties de bois et de torchis de mortier, et recouvertes de tuiles creuses, voilà toute la cité nouvelle. Entourée de champs fertiles et bien cultivés, Argos pourrait compter encore des jours prospères et glorieux.

On voit au bout de la ville les restes d'un vaste amphithéâtre qui présente encore soixante-dix gradins taillés dans le roc de la montagne. C'est là qu'en 1829 l'Assemblée nationale, composée de tous les députés de la Grèce, se réunit pour la première fois sous Capo d'Istrias, et jura de maintenir l'indépendance du pays. Au bas sont des ruines romaines en briques, puis en revenant vers la ville on trouve des restes de murs cyclopéens et les ruines d'un petit temple taillé dans la montagne en l'honneur de la chaste Lucine. Si l'on traverse la montagne vers le nord de la citadelle, on arrive au lac de Lerne, célèbre par l'exploit d'Hercule contre l'Hydre qui désolait ces contrées.

Argos, comme on sait, est l'ancienne ville des Atrides, d'Agamemnon et de Danaüs. Elle prit la plus grande part à toutes les guerres de la Grèce, et liée au sort des Achéens elle finit par succomber sous les coups des légions de Rome. Au moyen-âge, elle passa des mains des princes grecs aux mains des croisés, conquérans du Péloponèse, puis enfin la ville de Junon devint une ville musulmane. Voilà l'histoire de plus de trente siècles! La croix grecque a pris la place du croissant. Combien de temps veillera-t-elle sur toutes ces ombres glorieuses !

Nous quittâmes Argos pour aller visiter les restes de l'antique Mycènes, située à deux heures de marche, sur la route de Corinthe. Nous bûmes, en chemin, de l'eau d'une fontaine ombragée de quelques beaux platanes, et nous arrivâmes au village de Carvathi, qui possède une des plus jolies églises byzantines que j'aie

vues. A côté de Carvathi, sont les ruines de Mycènes, dont les tragiques destinées nous rappellent Agamemnon et ses compagnons, assassinés au retour de la guerre de Troie. Cette ville, la rivale d'Argos, et qu'Homère appelait *la bien bâtie*, perdit beaucoup de son éclat après la destruction de la famille des Atrides. Au combat des Thermopyles, quatre-vingt de ses enfans moururent avec les soldats de Lacédémone. Argos, jalouse de l'honneur qui devait en rejaillir sur Mycènes, la surprit et la renversa de fond en comble, 468 ans avant Jésus-Christ, et depuis lors elle ne fut jamais rebâtie.

En montant vers la citadelle, on rencontre, sur la gauche, *un tumulus* que l'on cite pour celui d'Agamemnon. La porte, à large chambranle, donne entrée dans un vaste caveau circulaire, de forme conique, bâti de grosses pierres et ayant quarante-deux pieds de large sur quarante-cinq de haut. Là était renfermé le trésor des Atrides, et ce sépulcre du roi des rois sert aujourd'hui de retraite aux nombreux troupeaux du pays. Plus loin sont encore d'autres tombeaux démolis et excavés, où la tradition a placé les restes de Clytemnestre et d'Egiste.

En arrivant au vestibule de la citadelle, l'on trouve la porte célèbre qu'on appelle *la Porte-aux-Lions*, à cause des deux lions grossièrement sculptés qui reposent leurs pieds de devant sur la base d'un candélabre, espèce de colonne en relief taillée dans un bloc triangulaire de marbre noir, et placée en trophée au dessus du linteau même de la porte. A côté sont de grands murs et des débris cyclopéens, restes épars de ces formidables murailles, d'où Persée, fondateur de Mycènes, commandait la plaine et le golfe d'Argos, fermant ou ouvrant à son gré le passage qui descend vers les campagnes de Némée et de Corinthe. D'autres constructions irrégulières, mais toutes de grande dimension, jonchent le sol de Mycènes, et je ne sache rien de plus imposant et de plus vénérable que ces ruines, les plus anciennes de toute la Grèce.

Il était quatre heures, nous jetâmes un dernier regard vers Argos, sur la plaine dont les riches moissons s'étendent jusqu'à la mer, puis nous descendîmes à gauche pour voir les restes du temple de Junon, si célèbre jadis par la statue en or de la déesse. Ces ruines à peine indiquées nous retinrent quelques instans, et

nous partîmes ensuite d'un temps de galop pour venir dîner à Argos. Mais un triste et douloureux spectacle nous y attendait. Un affreux incendie dévorait une magnifique caserne que le gouvernement avait fait construire depuis deux ans. Le vent soufflait avec une telle violence, et les secours étaient si mal or, donnés, qu'en moins de deux heures, le feu, pris par accident, avait tout consumé.

Nous retournâmes à Nauplie, et nous remarquâmes, en passant, la campagne du sombre et ombrageux Colocotroni que l'on y voyait chaque jour cultiver ses champs. Lorsque nous rentrâmes dans la ville, le 12 mai, le prince de Bavière, frère aîné du roi Othon, venait d'y arriver. La capitale était illuminée, et la régence offrait un grand bal à l'auguste voyageur. Par ordre du roi, les femmes n'y devaient être admises qu'en costume national. Car, ici, comme à Athènes, comme à Smyrne, et bientôt à Stamboul, les robes légères et les coiffures des Franques sont déjà établies en souveraines. Les hommes seuls portent avec orgueil la fustanelle, les guêtres, la ceinture et le yatagan de leurs pères. Ils n'ont pas tous encore échangé le riche costume des intrépides Palycares pour la grotesque redingote dans laquelle on les voit quelquefois emballés.

Le 16 mai, veille de notre départ, la ville donna aussi son bal au roi et au prince son frère. Les voyageurs du *François Ier* y furent invités. Nous avions dîné, ce jour-là, avec le commandant de la station française, chez M. le baron Rouan, le seul de nos représentans, je le dis à regret, qui se soit acquis en Orient, par son caractère et ses soins empressés, la gratitude et l'estime de ses compatriotes et de tous ceux qui l'ont connu.

Le soir, son secrétaire nous accompagna au bal où se trouvaient réunies toutes les nouvelles illustrations de la Grèce qu'il nous présenta. Cette belle figure que vous remarquez près du roi, c'est, nous dit-il, l'amiral Miaoulis, marin illustre de l'île d'Hydra; à côté de lui vous voyez Mavrocordatos et Metaxa le bel esprit. Cet autre de petite taille, c'est l'intrépide Canaris, surnommé *le Brûlotier*. Voici Makriani et le sombre et remuant Colocotroni. Ce grand maigre et basané, c'est Nikitas, surnommé *le Turcophage;* c'est lui qui disait aux siens : Je suis pauvre, je n'ai qu'une épée, elle est à mon pays. Le brave général Coletti est près de lui. Je ne connais pas de plus noble

tête. Son voisin est Petrombey, jadis l'un des plus riches habitans de l'ancienne Sparte et l'un des citoyens les plus dévoués à la patrie. Cette belle Grecque assise, c'est la femme de Kalergi ; près d'elle, vous voyez les fils et la veuve de Botzaris, l'héroïque victime de Missolonghi. Du reste, ajouta notre obligeant cicérone, toute la salle regorge d'envieux, de solliciteurs et de courtisans. Voilà, je le crains, les élémens qui vont entrer dans l'avenir et la civilisation de la Grèce.

Le bal fut très gai et ne finit qu'à quatre heures. Le roi Othon se montra fort empressé près de nous. Il semblait heureux de nous faire les honneurs de son nouveau royaume, et pendant tout notre séjour en Grèce sa bienveillance ne cessa pas un instant de nous être utile. Je crois remplir un devoir de convenance, en témoignant ici à sa majesté toute notre gratitude. Cette réunion offrait, surtout à des étrangers, un véritable intérêt. La ronde nationale, dite *la Romaika*, dansée par les capitaines de Palicares, n'est autre chose que la danse antique, si souvent reproduite dans les étrusques et dans les peintures de Pompéia. La valse et la contre-danse se disputaient une foule de jolies femmes, parmi lesquelles nous remarquâmes surtout mesdemoiselles d'Armansperg.

Sortis du bal à quatre heures, nous levâmes l'ancre à neuf heures. Quelques uns de nos voyageurs préférèrent se rendre par terre à Corinthe et à Athènes; cette route est de vingt-cinq heures de marche. De Nauplie à Argos, deux heures; d'Argos à Mycènes, deux heures ; de Mycènes à Corinthe, cinq heures ; de Corinthe à Mégare, huit heures ; on ne voit plus à Mégare que deux colonnes de marbre rouge, le corps d'une statue et une mosaïque près des colonnes ; de Mégare à Athènes, huit heures, en passant par Eleusis. Quelques débris de temple, un torse de statue assise et un médaillon circulaire de trois à quatre pieds sont tout ce qui rappelle la ville consacrée à la célébration des mystères antiques.

M. et Mme de Hahn, MM. de Gastaldy, de Mombret, Barclay, Labat et Wolf voulurent visiter Hiero, sur la route d'Epidaure, à quatre heures à l'est de Nauplie. On y remarque encore les restes du temple d'Esculape et un théâtre bien conservé dont les gradins, au nombre de cinquante-quatre, sont taillés dans le roc et évidés pour y placer les pieds.

C'est à Nauplie de Romanie qu'éclata en 1821 le premier soulèvement de la Grèce contre la domination des Turcs qui l'opprimaient depuis 1715. Lors de notre séjour, on comptait à Nauplie et à Argos trois ou quatre mille Palicares, et plusieurs chefs Souliotes, Rouméliotes, Magnes et autres. Tous ce schefs divisés entre eux s'unissaient dans une haine commune contre les étrangers.

Les Palicares sont robustes et braves. La moustache et le bonnet grec relèvent admirablement leur figure noble et fière, mais leur antipathie pour la discipline militaire ne permettra jamais d'en faire un corps compact de résistance sur lequel on puisse compter. C'est surtout comme bons tirailleurs et partisans infatigables, qu'ils peuvent rendre de grands services à leur pays.

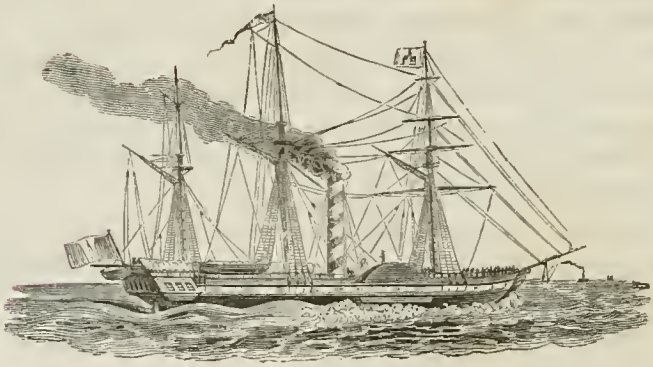
Mal conseillés en 1833, plus de trois mille Palicares, sous le vain prétexte qu'ils devaient occuper la caserne, tombèrent à l'improviste sur quelques compagnies de nos troupes cantonnées à Argos. Celles-ci sortirent en ordre, et, la baïonnette en avant, refoulèrent bientôt, sur tous les points, cette déplorable agression. D'obscurs intrigans ont voulu exploiter cette fâcheuse et misérable affaire, mais, quoiqu'on en ait dit, la conduite de nos troupes fut à l'abri de tout reproche.

La ville n'offrant point d'antiquités remarquables, nous passions une grande partie de nos journées à chasser dans la campagne voisine. Le soir, nous nous retrouvions au café ou au bal.

Une foule d'oisifs et de solliciteurs remplissait les auberges et les cafés de Nauplie. Les logemens étaient si rares et si chers, que force fut à la plupart de nos voyageurs de venir coucher à bord. Les repas que nous faisions à terre ne nous coûtaient pas moins de 6 fr. par tête.

Avant de quitter Nauplie, je fis compliment à M. Féraldi, négociant, de ses louables efforts pour relever le commerce et l'industrie de la Grèce. Il a créé, à lui seul, quatorze paquebots à voiles, dans le but d'ouvrir des communications avec Malte, Trieste, Livourne, Marseille, Naples, Smyrne et Alexandrie. J'ai appris plus tard que c'est encore lui qui a contribué, plus que personne, à rendre quelque activité au Pirée, en y faisant construire des magasins et un grand nombre de maisons.

Rentrés dans notre bateau à vapeur, nous vînmes, après sept heures de traversée, mouiller à Hydra, distante de quarante-trois milles de Nauplie.



ILE D'HYDRA,

Vue de l'Eglise Cathédrale, près du Fort.

HYDRA.

Cette île n'a jamais été prise par les Turcs; elle doit à cet avantage et sa liberté et le bien-être de sa population. La ville, la plus riche de toute la Grèce, est bâtie en amphithéâtre sur une petite anse. Le port formé par cette anse, étroit et mal abrité du côté du nord, est défendu par des forts et des batteries qui en rendraient l'entrée périlleuse. Toutes les maisons d'une blancheur éclatante présentent un aspect bizarre et pittoresque; on aperçoit à l'entour un grand nombre de jolis moulins à vent à six voiles rouges et grises qui produisent un singulier effet.

Cette île est, comme on sait, la patrie de l'amiral Miaoulis et de Canaris si célèbre par les exploits de sa petite escadre. Elle peut avoir une population de 20,000 ames, composée presque entièrement de marins. Lorsque Ibrahim se présenta pour la prendre, elle avait armé et équipé plus de cent vaisseaux. La ville entière jura

de périr plutôt que de se soumettre, et ce serment sauva la liberté! C'est à cette époque que son courage et son habileté élevèrent Miaoulis au grade d'amiral.

Il venait d'arriver à Hydra pour recevoir le roi qu'on y attendait. Il s'empressa de nous faire lui-même les honneurs de l'île qui, ce jour-là, avait pris un air de fête. Des arcs de triomphe ornés de guirlandes, de chiffres et de couronnes de fleurs avaient été dressés pour la réception du jeune souverain de la Grèce. Du reste, le sol d'Hydra est aride. Ce sont des rochers nus, des côtes escarpées, des ravins et des précipices. Les grands arbres n'y peuvent croître faute d'une terre suffisante, et la végétation est presque entièrement concentrée sur les terrasses des maisons, où l'on cultive des arbrisseaux et des fleurs.

Après nous avoir fait remarquer une jolie petite église en marbre élevée sur le port, l'amiral Miaoulis voulut absolument nous conduire dans sa maison, espèce de petit palais très pittoresque placé dans une charmante situation, à mi-côte, en face de la mer. Dans l'intérieur les lambris, les meubles et les divans révélaient un goût et une recherche tout-à-fait orientale; mais, ce qui est rare en Orient, ce sont les attentions prévenantes, je dirais presque la galanterie de l'illustre marin d'Hydra. L'amiral Miaoulis reconduisit nos dames à bord, et nous le saluâmes à notre tour par une salve de trois coups de canon, répétée par les échos de sa patrie.

Hélas! qui nous aurait dit alors que deux ans plus tard la Grèce devait pleurer sur le tombeau de l'illustre marin, élevé au Pirée, en face celui de Thémistocle!

POROS.

Le 18 mai, à quatre heures du matin, nous quittâmes le port d'Hydra pour nous rendre à Poros, éloigné de quinze milles ; trois heures après, nous débarquions dans cette île, dont la riche végétation contraste singulièrement avec l'aridité d'Hydra. Malgré son peu d'étendue, Poros possède un port magnifique qui, avec sa ceinture de montagnes et de riantes collines, rappelle quelque peu le lac de Neufchâtel. Ce port où Miaoulis avait ses magasins servait ordinairement de relâche à la flotte grecque. Plus tard, en 1830, l'intrépide amiral y coula bas et livra aux flammes les vaisseaux qu'il commandait, plutôt que de les abandonner aux Russes qui s'emparèrent de Poros lors de la coalition contre les Turcs.

En 1833, la marine russe avait encore dans le port quelques bâtimens de guerre, et des équipemens en magasins. Mais il était question d'une prochaine évacuation.

La ville de Poros, placée au fond du golfe, est bâtie en amphithéâtre sur des rochers volcaniques. 2 ou 3,000 habitans, presque tous cordiers, matelots ou pêcheurs, y paraissent traîner leur misère dans de petites maisons blanches sans physionomie.

A deux lieues, à l'ouest, sur le continent, sont les restes antiques du temple d'Esculape et le tombeau que la tradition donne à Démosthène qui, comme on sait, s'empoisonna dans le voisinage de ce temple.

Vers le fond du golfe de Poros et sur le continent, après avoir traversé une longue plaine, on trouve les ruines de l'antique Trézène, ou plutôt la place qu'elle occupait, car on n'y voit plus d'autre monument qu'une masse carrée de trente à quarante pieds, construite de grands blocs de marbre, et qu'on dirait les restes d'un tombeau ou d'une tour. Les Turcs y ont adapté des créneaux pour en faire un pyrgos, espèce de garde retranchée.

Sur le derrière, sont des montagnes boisées très pittoresques, et un ravin profond dont les bords escarpés sont rejoints par un pont appelé le pont du Diable. Ce ravin reçoit les eaux bruyantes d'une cascade qui, dans sa chute, met en mouvement un grand nombre de moulins. Tout à côté est le chemin de Mycènes, sans doute le même où.....

> Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
> Arrête ses coursiers, saisit ses javelots, etc.....

Marchebeux del. — Tyon Jeune Sculp.

VUE DES RUINES DU TEMPLE DE JUPITER PANHELLÉNIEN

ÉGINE.

Après vingt-quatre heures de séjour à Poros, le 19 mai, à quatre heures du matin, nous partîmes pour l'île d'Égine, distante de quatorze milles. Derrière nous fuyaient les rians coteaux des îles que nous avions parcourues, étalant au soleil levant leur magnifique tapis de verdure et de fleurs. Au bout de trois heures nous saluions les rivages de la belle et mélancolique Égine.

La ville, située au bord de la mer, sur une pente peu rapide, a beaucoup souffert de la domination des Turcs et des Égyptiens. Ces barbares conquérans non contents de la détruire presque entièrement avaient transporté en Égypte la partie la plus jeune de sa population. En 1829, la France fit réclamer ces nombreux orphelins qui furent rendus à leur patrie et adoptés par le gouvernement grec. Placés dans un lycée où ils sont élevés et nourris jusqu'à seize ans, leur éducation est confiée à des maîtres dont beau-

coup parlent italien et français, et dont l'instruction est du reste éprouvée. Cet établissement, que je visitai dans ses détails, possède une bibliothèque, une belle collection de vases étrusques et un musée où l'on a déjà réuni un grand nombre d'antiques de toutes espèces découverts dans le pays.

Les objets qui frappèrent surtout notre attention, furent plusieurs statues non terminées, et de grandes et belles inscriptions, rappelant sans cesse aux yeux du peuple les réglemens du pays. Ces réglemens sont une espèce de charte qui limitait le pouvoir des chefs préposés au gouvernement de l'île au nom de l'association grecque, et dont le siége principal était à Athènes. Chaque île, en effet, avait alors ses lois particulières suivant sa position et les services qu'elle avait rendus à la patrie. Ces décrets, comme les récompenses, étaient écrits sur de larges tables de marbre qui ont été trouvées il y a peu de temps dans le pays. L'on m'a assuré qu'on en ferait bientôt une traduction.

Si on se dirige au nord de la ville, vers la pointe de l'île, on trouve, avant d'arriver au temple de Vénus ou de Neptune, une très belle mosaïque formée d'entrelas et de rinceaux de toutes couleurs et qui n'a pas moins de quarante pieds de long sur trente de large. C'est là, dit-on, qu'était l'Atrium de la fameuse Laïs qui est morte à Égine, rassasiée d'hommages, de richesses et de plaisirs. Plus près de la mer, on voit encore une colonne du portique du temple de Vénus, le seul témoignage vivant de ce culte si célèbre que l'on rendait, dans cette île, à la déesse des Amours. La cella et les soubassemens construits de très belles pierres venaient d'être démolis et les matériaux en avaient été employés à bâtir la nouvelle église grecque, monument très médiocre.

L'île d'Égine, si opulente et si peuplée avant la guerre, ne compte plus que 10 à 12,000 habitans. Ses fraîches et belles collines ne demandent qu'à s'enrichir encore, mais les bras manquent pour les cultiver. La terre, si active à produire ici, ne féconde plus que le mûrier, l'amandier et l'olivier : la campagne est déserte, et Dieu sait quand cette solitude sera troublée par le soc du laboureur.

Le temple de Jupiter Panhellénien était le plus célèbre d'Égine. Sa situation à l'extrémité de l'île, dans la partie où elle forme un

promontoire en regard d'Athènes et du cap Sunium, était admirablement choisie. Des chevaux nous eurent bientôt conduits sur l'emplacement du temple, à quatre lieues, à l'ouest de la ville. Les champs, les vallées et les ravins que l'on traverse d'abord offrent l'aspect le plus pittoresque et le plus varié : puis on arrive à une montagne dominée par des rochers escarpés, au sommet desquels les maisons blanches semblent plaquées et suspendues. Je ne m'étonnerais pas que les habitans aient eu quelquefois à disputer cette demeure aux hirondelles ou aux vautours.

Je suivais encore des yeux le sommet fuyant de cette montagne, lorsqu'à une demi-lieue plus loin nous vîmes se détacher, sur un beau ciel d'azur, les restes imposans du temple de Jupiter protecteur. Ce temple fut élevé, dit-on, vers le temps du siége de Troie, par Agamemnon et ses compagnons d'armes, et l'on a cru même retrouver leurs traits dans les figures sculptées sur le fronton. Là, sur un plateau aride et sauvage, l'on voit encore debout vingt-trois colonnes d'ordre dorique, avec leurs architraves, le tout reposant sur trois gradins qui en forment le soubassement. La face principale qui regarde la mer était formée de six colonnes de trois pieds de diamètre ; il y en avait douze sur les côtés. Du reste les proportions du temple sont grandioses et élégantes. Il comptait quatre-vingt-dix pieds de long sur quarante-huit de large, et la façade était précédée encore d'une belle terrasse recouverte de larges pierres, et appuyée sur des murs de soutènement. Du parvis du temple on voit à ses pieds la mer, et au-delà les côtes de l'Attique et du Péloponèse ; à l'aide d'une lunette l'œil découvre Corinthe, Mégare, Salamine, le Parthénon et le cap Colonne se dessinant à la limite de ce magnifique horizon.

Je me hâtai de faire un croquis sur place de ces ruines importantes, puis nous regagnâmes au galop la ville d'Égine. Le lendemain elle recevait nos adieux, et nous voguions vers Corinthe qui n'est éloignée que de vingt-trois milles.

Voici la lettre relative aux orphelins rachetés en Égypte par la France en 1829 :

« *A Son Excellence le Président de la Grèce.*

» Monsieur le Président.

» Le Roi, notre auguste maître, dont la main bienfaisante s'étend partout où il y a des infortunés à secourir, nous a envoyés en Égypte pour rendre à la liberté et à leur patrie les Grecs que nous y trouverions en esclavage, et qu'il nous serait possible de délivrer.

» Nous avons dû, conformément à ses intentions généreuses, nous attacher à racheter de préférence les femmes et les enfans, et en général ceux dont le sort inspire d'autant plus de pitié qu'ils ont moins de force physique pour y résister.

» Pendant un séjour de trois mois au Kaire et à Alexandrie, nous avons été assez heureux pour obtenir la liberté de cinq cents femmes ou enfans.

» Sur ce nombre deux cents à peu près ont voulu rester en Égypte. Ils s'y trouvent chez des chrétiens ; ils y ont une existence assurée, et l'acte qui constate leur liberté a été déposé chez le patriarche d'Alexandrie, où ils le trouveront quand ils voudront en faire usage.

» Les trois cents autres sont arrivés avec nous et nous venons les remettre entre vos mains. Veuillez, monsieur le président, leur faciliter les moyens de retourner bientôt dans le sein de leurs familles, afin que rien ne manque à leur bonheur, et qu'ils puissent, de concert avec elles, adresser des vœux au ciel pour l'auguste souverain auquel ils doivent une nouvelle existence.

» Nous avons l'honneur de joindre ici un état nominatif des Grecs que nous ramenons d'Égypte, et nous prévenons en même temps V. Ex. que nous tenons à sa disposition des vivres suffisans pour assurer leur existence pendant trois semaines ou un mois.

» Nous avons l'honneur d'être avec la plus haute considération, etc.

» Le Gros,

» Comte Saint-Léger Bemposta. »

Le Président de la Grèce fit à cette lettre la réponse suivante :

« Messieurs,

» Il m'est bien agréable d'avoir à répondre à la lettre que vous venez de m'adresser et qui m'annonce l'exécution d'une des mesures bienfaisantes que le Roi votre auguste maître a daigné prendre en faveur de la Grèce.

» Descendant de saint Louis, il rappelle aujourd'hui les vertus et la piété de ce grand souverain, en rachetant des chrétiens de l'esclavage, en tendant partout une main secourable à l'humanité souffrante. De tels actes appellent les bénédictions de la Providence sur le prince qui les exerce, et sur les peuples qui sont gouvernés par lui.

» Vous avez eu le bonheur, messieurs, de remplir une mission dont le souvenir est gravé à jamais dans le cœur de ceux que vous avez rendus à leurs familles et à leur patrie.

» En prenant des mesures pour garantir la conservation de leur liberté aux captifs rachetés qui sont restés en Égypte, vous avez fait, messieurs, tout ce qui était en votre pouvoir pour remplir dans toute leur étendue les vues magnanimes de Sa Majesté Très Chrétienne.

» Leur accomplissement, dans cette circonstance, vous donne des droits à la reconnaissance de la Grèce, et je me félicite, messieurs, d'en être l'organe.

» J'ai donné des ordres aux autorités, à Égine, pour que les personnes ramenées par vous fussent rendues à leurs foyers. Les enfans seront élevés dans l'Institut des Orphelins.

» Agréez, messieurs, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

» *Le Président*,

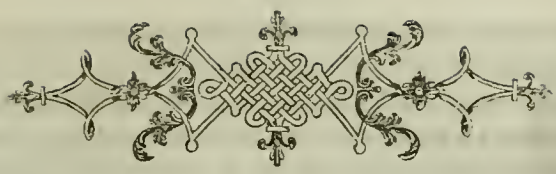
» J. A. Capo d'Istrias. »

L'itinéraire de notre voyage était la loi de tous, le capitaine du bâtiment ne pouvait donc y rien changer. Nous partîmes pour Co-

rinthe à cinq heures du matin et nous ne nous séparâmes pas d'Egine sans une profonde impression de tristesse produite par le souvenir de ses malheurs. Comme si la mer l'eût enveloppée de ses ondes et couverte de ses flots, elle disparut bientôt à nos yeux. A huit heures, nous avions en regard toute la côte de l'Attique, l'île de Salamine, Epidaure et l'isthme de Corinthe que nous ne tardâmes pas à visiter. Ainsi, grace à la marche rapide des bateaux à vapeur, l'on passe en quelques heures d'un pays dans un autre, en quelques heures l'on peut contempler les plus grandes merveilles qu'ait produites la main de l'homme ou celle de la nature.

Marchebeus del *E. Lejeune sc.*

RESTES DU TEMPLE DE NEPTUNE PRÈS L'ACRO-CORINTHE



CORINTHE.

Le 20 mai, à huit heures du matin, nous avions mouillé dans la baie solitaire et sauvage du golfe d'Athènes, au lieu dit Port de l'Ancre, où l'on ne voit qu'une seule maison, quelques ruines et une vieille tour.

Corinthe, la ville de Neptune et du soleil, est à trois lieues, et par une belle matinée nous franchîmes en deux heures l'isthme célèbre qui porte son nom. Le chemin assez beau est bordé de campagnes cultivées ou boisées ; à droite sont de riantes collines, et devant nous se dressait l'énorme rocher qui domine la plaine, et sur lequel est construit l'Acro-Corinthe, forteresse imprenable dont l'aspect nous frappa vivement.

Corinthe, fondée en 1376 avant notre ère, fut prise et brûlée dix siècles après par les Romains : elle n'offre plus aujourd'hui que des chaumières et des décombres, où les débris et les ruines

sont tellement mêlés et confondus, qu'ils ressemblent au chaos de tous les âges qui ont passé sur la terre.

Corinthe était une des plus belles et des plus florissantes villes de la Grèce. La beauté de ses femmes était renommée, et toutes les séductions de la vie avaient fait de Corinthe un séjour de délices, une voluptueuse sybaris. Dans ce temps il n'était pas donné à tous d'aller à Corinthe. Sans doute qu'elle trafiquait chèrement de ses plaisirs, et qu'elle avait en tout les mœurs des grandes courtisanes. Aujourd'hui, hélas! quelques orphelins et quelques fuyards échappés aux massacres et aux enlèvemens des Turcs sont seuls à peupler la terre classique des Laïs, fière toutefois de son Timoléon. Brûlée et saccagée vingt fois, Corinthe a entassé des débris de mosquées et de harems sur des débris grecs et romains. Au moyen-âge, après avoir résisté long-temps comme Argos et Nauplie, elle tomba au pouvoir de Guillaume, second fils de Geoffroy de Villardouin ; dans les temps modernes, elle a souffert plus qu'aucune autre ville des ravages et de l'extermination qui ont désolé la Grèce.

La citadelle, ou Acro-Corinthe, est élevée, comme je l'ai dit, au sommet d'un rocher d'une prodigieuse hauteur. Il nous fallut plus de deux heures pour le gravir, mais puisse le ciel nous tenir toujours un compte semblable de nos sueurs et de nos fatigues. Je n'essaierai pas de rendre la magnificence de la vue qui se déploie sous les yeux lorsque l'on est à la cime de la montagne. Le golfe de Lépante étendait à nos pieds ses eaux limpides et calmes; à droite la campagne se prolongeant jusqu'à Delphes laissait voir les sommets de l'Hélicon et du Parnasse; sur la gauche sont les plaines fertiles de Némée jusqu'à Mycène ; vers l'est Égine, Mégare, Eleusis, le mont Hymette, le Parthénon et le cap Sunium se disputent une place à l'horizon; au midi c'est Epidaure, le mont Arachné et la mer d'Argos qui suspendent l'admiration muette entre toutes les merveilles que l'on vient de contempler. Il semble vraiment que de ce point on tient toute la Grèce sous son regard, et cette incomparable situation fit naître la pensée d'établir à Corinthe le siége du nouveau gouvernement de la Grèce. Mais l'insalubrité de l'air et le mauvais mouillage du port ont dû faire renoncer à ce projet.

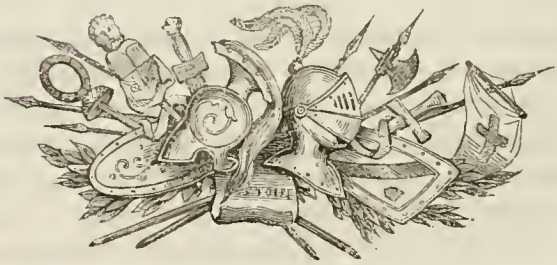
Avant de descendre, nous voulûmes boire à la source du Pyrène, près de l'endroit où Bellérophon prit le cheval Pégase. De tous les côtés de la montagne et presque au sommet on trouve des puits et des citernes dont l'eau est excellente. Un sentier très pittoresque, commandé par des rochers à pics, par des tours et de vieilles murailles crénelées, nous conduisit sans danger jusque dans la plaine, et nous nous empressâmes d'aller visiter les restes du temple de Neptune, que des voyageurs ont pris pour un temple à Vénus, ou pour le tombeau de Laïs. Je m'empressai de faire le dessin des sept grosses colonnes que l'on voit encore, avec l'architrave en partie détachée, et dont les proportions un peu lourdes rappellent du reste celles de Pestum.

En parcourant les ruines de la ville et en descendant vers la mer, on ne retrouve plus que quelques décombres parmi lesquels gisent des fragmens de colonnes de marbre, des bas-reliefs et des inscriptions mutilées. La fontaine, si transparente et si pure, que les anciens vénéraient comme une divinité, coule encore vers la mer ses ondes argentées. Toutes les révolutions qui ont bouleversé Corinthe n'ont pu interrompre son cours, ni altérer la limpidité de ses eaux.

Corinthe était le rendez-vous des Philhellènes de toutes les nations commandés par le colonel Fabvier ; et l'on sait qu'ils y ont laissé d'honorables traces de leur lutte glorieuse pour la cause de l'indépendance grecque. Un officier allemand qui commandait le détachement de la forteresse nous accueillit avec empressement en s'informant des nouvelles de son ancien colonel. C'est avec une vive émotion qu'il nous rappelait toutes les qualités de ce chef adoré des soldats, qu'il instruisait, par son exemple, à marcher à l'ennemi et à souffrir avec courage les fatigues et la faim.

Après avoir fait nos adieux à Corinthe, nous nous dirigeâmes vers notre bâtiment, visitant sur la route les excavations antiques pratiquées dans le roc pour ouvrir un canal dans l'isthme. Ces travaux, commencés du temps d'Alexandre et repris sous Néron, n'ont jamais été achevés. L'exécution de ce projet mériterait cependant de fixer l'attention du commerce et celle du pays tout entier. Il en résulterait un immense avantage pour les petits navires qui arriveraient ainsi en peu de temps par le golfe de Lépante,

dans la mer Ionienne, sans doubler la Morée, navigation longue et périlleuse dans les mauvais temps. On croyait autrefois à l'impossibilité de couper l'Isthme. L'on s'effrayait de la différence des niveaux, et surtout des obstacles que présentent les rochers qui font partie du sol, et qu'il aurait fallu trancher. Mais au moyen de la mine, cette difficulté disparaît aujourd'hui, et quant aux courans, ils pourraient être maîtrisés par des écluses, si tant est que cette précaution soit nécessaire, ce qui me paraît fort douteux.



VUE DU TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN PRÈS L'ILISSUS

ATHÈNES.

Partis le 22 mai, à quatre heures du matin, de l'isthme de Corinthe, nous parcourûmes en cinq heures les trente milles qui nous séparaient d'Athènes, et à dix heures, notre bâtiment mouilla dans le port.

Le Pyrée a suivi naturellement la fortune d'Athènes. Le commerce répandait autrefois dans ce port un éclat et des richesses proportionnées à la splendeur et à la population de la ville dont il est comme une annexe. Mais aujourd'hui qu'un petit nombre de maisons chétives s'élèvent tristement sur le rivage, à côté de la douane, quelques bâtimens légers troublent seuls la solitude des eaux qui le baignent. Un peu plus bas, sur le côté, on nous fit remarquer une espèce de roche noire et rongée par les flots : c'est le tombeau de Thémistocle.

Nous étions à peine débarqués, que montés sur des chevaux et

des mulets, nous précipitions notre course sur le chemin d'Athènes, à l'extrêmité duquel se déployaient devant nous l'Acropolis et le Parthénon. Les deux petites lieues qui séparent la ville du Pyrée parurent bien longues à notre impatience, malgré la beauté des plaines que nous traversions. Jusqu'aux portes de la ville, la campagne était chargée de moissons du milieu desquelles s'élevaient par intervalle les restes des vieilles murailles construites sous Thémistocle. Lorsque nous fûmes arrivés sur le sommet d'une petite colline, l'horizon plus étendu nous découvrit le temple de Thésée, une portion de la ville et les temples qui surmontent l'Acropolis.

On n'attend de moi, je pense, ni la pompe des descriptions, ni l'enthousiasme du poète qui vient rêver à Athènes sur les plus grandes destinées de l'antiquité. Toutefois au petit comme au grand les émotions sont permises, et s'il s'en révèle quelques-unes dans mon récit, elles ne seront point l'expression d'un sentiment obligé, elles seront la naïve formule d'un sentiment vrai.

Il était près de deux heures, lorsque j'entrai dans Athènes. Voilà donc la ville dont Cicéron disait : « C'est de là que les lettres humaines, la philosophie, les lois, les sciences, les arts nous sont venus. » Voilà la cité fameuse, la plus illustre avec Rome de celles qui ont eu un nom parmi les hommes; voilà ce sol dont les entrailles fécondes portèrent tant de grands hommes; ici se sont produites toutes ces merveilles qui ont fait à Athènes une place si large et si belle dans la civilisation païenne.

Hélas! je ne puis rendre l'impression de tristesse profonde que fit sur moi le premier aspect de sa misère présente. Mon admiration seule fut égale à ma tristesse, quand je vis les débris de ses immortels monumens.

Athènes compte encore une population de 8 à 10,000 habitans, qui ont partagé le sort des autres villes de la Grèce. On ne voit dans les rues que des maisons couchées par terre ou sans toitures, des planchers effondrés, des poutres calcinées, toutes les traces enfin de la guerre et de la dévastation. Mais ces débris informes semblent relever encore l'éclat et la richesse des monumens antiques étalant au milieu de ce désordre l'élégance de leurs proportions et la majesté de leurs ruines.

Après avoir traversé des rues étroites et tortueuses, je passai devant la grande mosquée, et je me trouvai bientôt en face des restes du portique d'Adrien, nommé par les Grecs le palais de Périclès et de Thémistocle. Ce vaste portique, long autrefois de trois cent soixante-quinze pieds sur deux cent cinquante de large, est encombré aujourd'hui d'ignobles constructions qui servaient de sérail et de résidence au pacha ou vaïwode dont la tyrannie pressurait l'Attique. De ce magnifique édifice tout de marbre, il ne reste plus que les admirables ruines de la façade appareillée de grandes pierres de marbre et ornée de dix colonnes corinthiennes surmontées encore de leur architrave. Ces colonnes ont deux pieds dix pouces de diamètre sur vingt-huit d'élévation.

Ce beau portique relevé par Adrien était sans doute le Stoa, vaste enceinte entourée de galeries, avec des salles et des exèdres destinées aux citoyens qui venaient y converser ou se reposer.

Au-delà de ces ruines, je me trouvai près du café du grand Platane, en face de la tour des Vents qui s'élève à côté d'un superbe palmier. Cette tour octogone, toute en marbre blanc et fort bien conservée, servait aux derviches tourneurs qui s'y livraient à l'exercice de leurs singulières dévotions. Construit par Andronic Cyrrhestés qui avait découvert l'influence de huit vents, représentés par autant de figures largement sculptées dans sa frise, ce monument de quarante pieds de haut sur vingt-quatre de large, est recouvert de plaques de marbres qui montent en pyramide, et portaient jadis à leur sommet un triton en bronze, véritable girouette se mouvant au gré du vent. Les proportions de cette tour sont fort belles, mais malheureusement elle est enfouie de près de quinze pieds à sa base, avec les portes et les colonnes élégantes qui en décoraient l'entrée. La corniche est peut-être un peu confuse, vu l'absence de larmier, ce qui la fait paraître lourde.

Un peu plus loin, vers l'ouest, on voit le portique de l'Agoras ou marché d'Adrien, composé de quatre colonnes d'ordre dorique, de quatre pieds de diamètre avec pilastre surmonté d'un fronton et un entablement à triglif et mutules. Ce portique construit en marbre blanc est assez bien conservé; il avait trente-quatre pieds de large, sur vingt-cinq de profondeur et trente-neuf de hauteur. L'architecture m'en a paru moins pure que la précédente; elle ap-

partient à l'époque des colonies romaines, comme l'atteste d'ailleurs l'inscription suivante placée sur la frise et l'acrotère.

LE PEUPLE D'ATHÈNES HONORE LUCIUS CÉSAR, FILS DE L'EMPEREUR AUGUSTE CÉSAR, FILS DU DIEU DE CETTE STATUE.

Beaucoup de personnes avaient présumé que ce monument était le portique d'un temple; mais cette conjecture s'est trouvée sans fondement, puisque le pied droit de la porte qui subsiste sur la gauche de l'entrée conserve l'édit d'Adrien réglant les droits de vente des huiles et des olives; de plus, les inscriptions de plusieurs préfets du marché.

Si l'on remonte vers la ville, l'on rencontre de très gros murs de marbre bien appareillés que l'on croit être les restes du Prytanée. Ces constructions sont en partie la demeure et la propriété de M. Gaspary, notre vice-consul, auquel je m'empressai de faire ma visite; il me reçut avec une extrême affabilité et me donna tous les renseignemens dont j'avais besoin. Je n'ai qu'à me louer également de la bienveillance de son aimable famille. Elle a beaucoup souffert dans les dernières guerres de l'indépendance. Les meubles de M. Gaspary avaient été pillés, et sa maison démolie venait d'être reconstruite. Telle est, en général, la situation des familles les plus aisées du pays: elles se flattent cependant qu'avec du temps et de l'ordre le gouvernement viendra facilement à bout de réparer les malheurs de la Grèce.

J'oubliais de parler des édifices modernes qui ont été faits sous la domination turque. Quelques fontaines et des bains ont cependant un cachet d'originalité toute particulière, et surtout une petite église grecque, style bisantin, construite avec des fragmens antiques d'architraves, de corniches et d'une large frise en bas-relief, disposés avec un goût qui offre à l'artiste beaucoup d'intérêt.

Je continuai mes recherches en me dirigeant vers la porte d'Adrien. Je vis à gauche quelques colonnes d'ordre dorique. Ont-elles appartenu à une église grecque? à un temple ou à un portique? On n'a pu que me renseigner vaguement sur leur origine. A quelque distance, mais sur la droite, s'élève l'élégant monument de Lysicrates, vulgairement nommé la lanterne de Démosthène. Ce mo-

Marchebeus del

Dureau fils sculpt

ATHÈNES

Portique en Marbre de l'Agora, ou Marché d'Adrien

nument tout en marbre blanc fut construit du temps d'Alexandre, trois cent trente ans avant Jésus-Christ ; sa forme est celle d'un petit temple rond, composé de six colonnes corinthiennes surmontées d'une corniche et d'une coupole élégante. Cette coupole enrichie de palmettes et de feuilles de lauriers, est recouverte en marbre et ornée à son sommet d'un très beau fleuron, formé par de grands enroulemens grecs largement sculptés. Sur ce fleuron reposait autrefois le trépied de bronze, prix du vainqueur dans les jeux chorégiques.

Ce joli petit monument appartient à la France depuis plus de cent ans; il servait de chapelle aux pères missionnaires qui y recevaient les étrangers et les savans avec affabilité. Lord Byron n'eut pas d'autre demeure tout le temps qu'il fut à Athènes.

Les bas-reliefs sculptés sur la frise de ce petit monument, qui date des plus beaux temps de l'art grec, représentent une fête à Bacchus et un combat de satyres et de femmes contre des pirates tyrrhéniens, qu'on voit s'élancer dans la mer métamorphosés en poissons par ce dieu.

La lanterne de Démosthène servait de chapelle au couvent dans lequel elle se trouvait engagée. Près de la moitié de ce couvent ayant été brûlé il y a peu d'années, le petit monument a tellement souffert, qu'on a dû en soutenir la voûte par un mur provisoire, mais si grossièrement construit que cet édifice est presque méconnaissable. La France le fera sans doute restaurer.

En continuant la route on aperçoit quelques colonnes engagées dans des maisons en démolition, que l'on dit être les restes du temple de Sérapis.

Si vous continuez sur votre gauche, à l'est de la ville, vous arrivez à la porte d'Adrien, sur laquelle se lisent deux inscriptions, l'une à l'intérieur :

ICI EST LA VILLE DE THÉSÉE.

L'autre à l'extérieur :

ICI EST LA VILLE D'ADRIEN.

En effet, on voit encore au dehors les restes du vaste et magnifique temple de Jupiter Olympien, que cet empereur entreprit de construire tout en marbre pentélique. Il se composait de cent

vingt colonnes corinthiennes de six pieds de diamètre sur soixante de hauteur. Des proportions aussi gigantesques auraient écrasé tous les édifices du même genre. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner les colonnes qui sont encore debout avec quelques portions d'architrave. Toutefois ces détails ne présentent plus la délicatesse et la pûreté qui distinguent le Parthénon et les autres monumens de l'époque de Périclès.

Si on continue de remonter l'Illyssus, on trouve les ruines du temple de Cérès, puis celles du pont et du stade, dont il est facile de reconnaitre encore l'emplacement entre deux collines, sur le penchant desquelles étaient placés les gradins destinés au public.

C'est du même côté, au-delà de l'Illyssus, que se présentent avec le plus d'avantage Athènes et l'Acropolis (Voyez le dessin en tête). Au pied de la montagne sont le temple de Bacchus, et au dessus la grotte de Pan. Plus loin vers le sud-est, l'Odéon révèle encore, dans ses restes imposans, son antique magnificence. Au sommet de la montagne qui s'élève à quelque distance, sont les ruines du monument de Philopapus, descendant d'Anthiocus, dernier roi de Syrie. C'est de derrière ce mont que Kiatoï-Pacha battit en brèche l'Acropolis, et qu'il a mutilé les propylées et le Parthénon.

En tournant vers la droite : vous remarquez le tombeau du poète Musée, et plus bas celui de Cimon, creusé dans le roc. De l'autre côté de la vallée se voit le Pnyx. L'on y monte sur un sol de rochers appuyés contre le mur des Amazones, gigantesque construction, qui conserve encore les traces de cette tribune célèbre, taillée dans le roc au milieu de plusieurs gradins, et de laquelle Thémistocle, Aristide et Démosthène faisaient retentir, aux acclamations d'un peuple qui comptait des esclaves par milliers, les accens d'une liberté qu'adoraient les Athéniens, mais qu'ils ne voulaient partager ni avec les esclaves, ni avec les barbares.

Ces imposans débris, ces ruines entassées dans la solitude sont aujourd'hui les seuls témoins de la grandeur d'un peuple qui a donné son nom aux plus beaux jours de l'antiquité. Subjugué par Rome, il força Rome à son tour de s'avouer vaincue par l'éclat de sa civilisation, les chefs-d'œuvre de ses artistes et la toute puissance de son génie : puissent ces souvenirs et le soleil brillant de

la Grèce rendre à la moderne Athènes des jours dignes de son ancienne splendeur.

En face, du côté de l'Acropolis, se voit le petit monticule où siégeait l'aréopage, tribunal suprême, dont l'intégrité et les arrêts étaient respectés de la Grèce entière. Plus loin la prison de Socrate, dans deux petites pièces creusées dans le roc, où ce sage but la ciguë au milieu de ses disciples.

On n'entendait autour ni plaintes ni soupir !...
C'est ainsi qu'il mourut... si c'était là mourir !

Notre guide, M. Pitakis, conservateur aujourd'hui des antiquités d'Athènes, nous expliquait avec beaucoup de précision toutes ces ruines. Il nous indiqua la place qu'avaient occupée le Céramique, le Palestre, le Portique royal, et autres édifices, et nous arrivâmes bientôt au temple de Thésée. Ce monument, construit par Cimon, dix ans après la bataille de Salamine, 470 avant Jésus-Christ, semble, dit M. Leroi, avoir servi de modèle au Parthénon. Ce temple, qui a plus de deux mille trois cents ans, n'est pas seulement l'un des plus anciens de la Grèce, il est aussi le seul dont la conservation soit parfaite. Protégé tour à tour par les divers cultes qui s'y sont succédé, il offre un résumé complet de l'art à une belle époque ; son architecture est d'ordre dorique grec ; la façade principale se compose de six colonnes sur treize de côté. Construit tout en marbre blanc, ce monument est d'un aspect imposant et d'une élégance exquise ; je ne le mets pas toutefois en parallèle avec le Parthénon. Les colonnes avec leurs chapiteaux et leurs bas-reliefs conservent l'empreinte des temps reculés. Les marches et le pavé du temple ont disparu ; on y marche sur la terre et dans la poussière. On sait que ce monument fut élevé en l'honneur de Thésée, après la bataille de Marathon ; les soldats de Miltiade prétendaient qu'ils avaient vu l'ombre du héros combattre dans leurs rangs. Les Grecs du Bas-Empire changèrent ce temple en église et donnèrent pour successeur à Thésée, saint Georges, le patron des braves. Les Turcs n'ont jamais pu en faire une mosquée.

Nous nous éloignâmes du temple de Thésée pour monter à la citadelle. Le chemin en pente qui en longe les murs du côté du nord

conduit d'abord à une vieille porte, puis à un beau portique de marbre, nommé les Propylées (C'était le vestibule de la forteresse). Périclès le fit construire tout en marbre par l'architecte Mnésiclès, 436 avant notre ère; douze grosses colonnes décorées de frontons en forment les deux façades; six autres colonnes latérales, plus petites, sont entourées, comme les grandes, de marches que précédait encore un grand perron, aujourd'hui enfoui, mais qui sera déblayé. Ce portique est divisé en trois grands compartimens par de belles colonnes qui supportent les sophites gigantesques du plafond. Dès le premier aspect, ce monument frappe par sa majesté. Même dans ses ruines, il est facile de juger l'effet que devaient produire l'ingénieuse disposition des divers plans des colonnes, et cette multitude d'escaliers et de gradins.

Sur la façade de l'ouest, les entrecolonnemens étaient encombrés de constructions barbares, qui viennent d'être déblayées, et il est permis d'admirer aujourd'hui l'entrée de ce précieux édifice.

La haute et vieille tour vénitienne qui touchait au Propylée a été récemment démolie avec d'autres constructions, parmi lesquelles on a trouvé presque dans son entier le joli petit temple de la Victoire sans ailes, monument précieux du temps de Périclès. Après avoir traversé les Propylées, vous êtes en face du temple de Minerve, ce fameux Parthénon, construit tout en marbre blanc pentélique sous l'administration de Périclès, et sur les plans des architectes Ictimus et Callicrates. La longueur de cet édifice est d'environ deux cent quatorze pieds sur quatre-vingt-quinze de large et soixante-cinq de hauteur; ses colonnes au nombre de huit sur les faces principales et de dix-sept sur les côtés ont six pieds de diamètre et quarante-deux de hauteur. Le portique est formé d'un double rang de colonnes sur les deux faces principales; il est simple sur les côtés. L'entablement à triglifes et mutules qui le surmonte était orné de métopes sculptés, représentant la guerre des centaures, et sorti des ateliers de Phidias. Sous la galerie, autour de la Cella, étaient encore des bas-reliefs du même maître, retraçant les cérémonies des Panathénées, et le peplus, voile brodé, où l'artiste avait rappelé les travaux des dieux. Mais de tant de chefs-d'œuvre, le temps et la barbarie ont à peine respecté quelques fragmens. Les frontons ont partagé le sort de l'édifice:

et c'est une perte qu'il faut d'autant plus déplorer, que les bas-reliefs qui les décoraient étaient renommés parmi les merveilles de l'art. Ils représentaient la naissance de Minerve et la lutte de cette déesse et de Neptune, se disputant l'honneur de donner des lois et un nom à Athènes. De ce vaste édifice à moitié détruit il ne reste plus que trente-neuf colonnes debout, une portion de la Cella avec des fragmens mutilés des frontons extérieurs, et une partie de ce bel entablement qu'enrichissaient les métopes de Phidias, enlevés en 1804 par lord Elgin qui en dépouilla la Grèce, emportant en outre une des cariatides du portique de Pandrose.

Déjà dans la guerre de 1687, les bombes vénitiennes avaient enfoncé le milieu du temple, mais elles avaient épargné les ornemens qui faisaient la richesse de ce magnifique entablement. L'éclat du marbre, la solidité et le fini incomparable du travail assuraient encore à ce monument une existence de vingt siècles : la preuve en est que le temple de Thésée, plus faible de construction et bien plus ancien, subsiste aujourd'hui dans son entier, et sans l'intervention des consuls autrichien, anglais et français, la dernière guerre allait achever l'œuvre de destruction de cet art merveilleux que l'on admire dans la pureté des angles, dans les cannelures des colonnes et dans la délicatesse des profils. Quatre colonnes au temple d'Erecthée, sept au temple de Minerve Poliade, trois cariatides défigurées à celui de Pandrose, quelques sophites et une portion de plafond brisée et enfoncée par les bombes, voilà tout ce qui reste de ces chefs-d'œuvre si vantés.

Je parcourais l'Acropolis et les ruines adjacentes le 23 mai, jour de l'arrivée du jeune roi qui venait, accompagné de la régence et de son frère le prince royal de Bavière, examiner quel était l'emplacement le plus convenable pour y établir la capitale de son royaume. Jamais je crois, depuis les triomphes de Marathon et de Platée, une plus vive agitation n'avait régné dans Athènes. Il est vrai qu'une grande question allait se résoudre pour elle : l'emporterait-elle sur Corinthe et sur le Pyrée, qui en raison de sa position commerciale réclamait aussi quelques droits à cet honneur ?

La population entière était sortie à la rencontre du roi : les femmes et les jeunes filles, la tête ornée de couronnes de fleurs, les jeunes gens en armes et à cheval. Les autorités et le clergé seuls

l'attendaient devant le temple de Thésée ; des guirlandes de myrthe et de laurier entouraient la porte des maisons. A huit heures du soir, le nouveau monarque fit son entrée au bruit des calispera, des vivat et des acclamations du peuple. Ces pauvres habitans croyaient voir renaître déjà les beaux jours et l'antique gloire d'Athènes. La ville fut aussitôt illuminée, et les deux princes allèrent loger chez un riche particulier.

Le lendemain le roi visita la ville et ses antiquités ; présenté à sa majesté, j'eus la faveur de l'accompagner sur l'Acropolis au moment où M. Pitakis lui en expliquait les monumens. On venait de découvrir au pied du Parthénon, pour en faire les honneurs au nouveau souverain, deux précieux bas-reliefs de trois pieds de haut, représentant une procession et un sacrifice. Ces bas-reliefs appartenaient à la frise de la Cella qui pourtourne sous les galeries des portiques. Cette découverte prouva combien il importerait de démolir les vieilles murailles et la tour informe qui dégradent l'Acropolis, et de déblayer jusqu'au sol antique qui paraît leur être inférieur de quatre ou cinq pieds. On parviendrait ainsi à retrouver les escaliers, les fragmens et les richesses de tout genre enfouis sous les fondemens d'une masse grossière de remparts, datant des siècles barbares.

Ces premiers travaux que j'indiquai vaguement sont heureusement aujourd'hui exécutés; il ne faut plus que des soins pour conserver ces restes antiques, sans altérer en rien la pureté de leurs formes ou de leurs détails ; et en pareil cas je pense qu'il vaut mieux les étayer que les restaurer ; je proposai même alors de disposer autour des temples, un jardin ou une esplanade sur l'Acropolis, pour y placer avec art, comme dans un musée, toutes les inscriptions, bas-reliefs et fragmens antiques dont la Grèce est si riche, de manière à former un cours d'étude où l'art et l'histoire auraient trouvé des ressources précieuses. Je fis part de cette idée à nos compagnons de voyage. Ils approuvèrent tous ce projet qu'on mènerait à bout à peu de frais, et qui ne manquerait pas d'attirer dans Athènes une foule considérable d'étrangers et de savans.

L'Acropolis qu'il serait si facile d'embellir, domine une magnifique étendue de pays. Le même horizon embrasse l'île d'Egine, Epidaure, l'Acro-Corinthe, Mégare, Eleusis, Salamine, puis la

belle plaine d'oliviers qui s'étend de la ville au Pyrée, Phalère, tout le cours de l'Illysus, la campagne et le mont Hymette, enfin, le mont Anchême et les riantes collines qui bornent la vue au nord. C'est de l'Acropolis que M. Prévot fit son beau panorama d'Athènes, que tout Paris a justement admiré. C'est de cet endroit qu'il faut voir la campagne, et que l'on distingue surtout cette teinte rougeâtre qu'ont tous les monumens et qui s'harmonise si bien avec le ciel du pays.

Le roi ne savait encore où fixer la capitale de son royaume. Chaque ville avait ses partisans et chacune d'elles avait à défendre ses intérêts privés ; les uns plaidaient pour Nauplie, bien que le climat en soit malsain ; d'autres vantaient Corinthe et ses deux ports ; mais ni l'un ni l'autre n'offrent un bon mouillage. Le commerce était pour le Pyrée : les partisans d'Athènes faisaient valoir la beauté de sa situation et la prééminence que lui donne encore après des siècles l'éclat magique de son nom. J'étais de l'avis de ces derniers ; mais il fallait promptement assurer l'avenir, et songer par conséquent à la prospérité du commerce.

On voulait de suite un palais, des ministères, des casernes, des établissemens publics, des places, des rues, un grand peuple et de l'argent. Divers plans étaient présentés : celui que l'architecte Cléanthes venait d'expliquer paraissait le plus goûté, quoiqu'il édifiât une seconde enceinte de maisons, de rues, de places et de quartiers autour de l'ancienne ville. Le palais se déployait devant une vaste place percée de rues, dont les unes iraient s'enfoncer dans la vieille ville, et les autres en rayons aboutiraient au chemin du Pyrée. M. Gropius qui approuvait ce plan ajoutait que le projet était de tout démolir jusqu'à la rue du Bazar, de respecter ensuite au pied de l'Acropolis l'emplacement où les restes antiques abondent, afin de le fouiller et de le planter au fur et à mesure en jardins publics. Ainsi chaque monument devait être isolé et entouré d'une place et de plantations. Ces vues étaient à coup sûr pleines de goût et dignes d'un amateur éclairé de l'antiquité.

J'observais néanmoins que la Grèce et la nouvelle ville ne pouvaient se passer d'industrie et de commerce. Or, ces immenses quartiers bâtis sur le derrière, sont trop éloignés du port qui doit faire un jour la richesse de l'Attique. Un autre projet par M. Gu-

thensen, qui plaçait la ville nouvelle au Pyrée, avait l'inconvénient de ruiner Athènes et de mettre à l'écart le prestige d'un grand nom.

Malgré les belles dispositions de détail que j'avais remarquées dans ces deux projets, je restai convaincu qu'il n'en était pas un qui répondît aux besoins de la nouvelle capitale de la Grèce.

Je me risquai à en proposer un qui me semblait offrir de véritables avantages. Il consistait à placer le palais du roi avec le nouveau quartier sur les revers du Pnyx au bas de l'Acropolis, la ville s'allongeant par un vaste et beau faubourg vers le port du Pyrée. Ce plan tient compte en même temps des exigences de l'art et des intérêts du commerce. Du Pyrée on remonterait vers la ville par une route bordée d'arbres et de maisons avec portiques, qui serviraient de Grand-Bazar. Le palais disposé en amphithéâtre, sur la côte de la colline, serait couronné par l'Acropolis et le Parthénon; quatre grands édifices destinés aux ministères et en regard de belles casernes formeraient sur le plateau une vaste esplanade qui servirait à la fois de place publique et de Champ-de-Mars, et cette position se mettrait aisément à l'abri d'un coup de main.

L'Hôtel-de-Ville devait faire le fond de la place, et plusieurs rues disposées en rayons devaient rejoindre la ville à ce nouveau quartier, en les dirigeant sur les principaux monumens antiques, tels que le temple de Thésée qui servirait de cathédrale, le portique de l'ancien marché d'Adrien qui serait rétabli; une autre rue serait formée de larges rampes pour monter à l'Acropolis; une autre serait disposée vers les ruines de l'Odéon et serait prolongée par une allée jusqu'aux restes imposans du temple de Jupiter Olympien.

L'Acropolis serait déblayé des terres et des débris qui l'encombrent, pour être jetés dans les ravins qui sont entre l'Aréopage et le Pnyx. Les matériaux serviraient à la construction de la nouvelle Athènes, qui serait ainsi rapprochée du port, sans se détacher des ruines et des monumens de la ville ancienne. De chaque côté, dans les deux vallées, l'on tracerait un boulevart ou chemin extérieur dont les deux extrémités, en se rejoignant, enfermeraient dans une enceinte les jardins du palais et les jardins publics. Cette disposition, suffisante pour le moment, se prêterait facilement, dans la

Marchebeus del.

PROJET DE LA NOUVELLE ATHÉNES AU PIED DE L'ACROPOLIS.

suite, à la construction d'un grand bazar à portiques qui conduirait jusqu'au Pyrée le long d'une large avenue arrosée dans le milieu par l'Illyssus. Cette rivière pourrait même être canalisée ainsi que le Céphise : ce qui rendrait facile le desséchement des marais de la plaine jusqu'au Pyrée, où seraient établis la Douane, l'Entrepôt, les Magasins, l'Arsenal et les autres monumens d'utilité publique.

Telle fut l'esquisse d'un plan fait sur place, qu'il me semblait facile de réaliser de suite en peu de temps et à peu de frais. Les personnes de la suite du prince, et les voyageurs auxquels je communiquai mon projet, m'engagèrent à en écrire au roi et à la régence, pour développer mes idées. J'aurais vivement souhaité me rendre utile aux Grecs en cette circonstance, et leur fournir des vues sur le moyen de ranimer au plus tôt le commerce et l'activité de la nouvelle Athènes. N'ayant pas eu de réponse, je donne ici le croquis de mon plan ; on peut voir, en le consultant, quelle admirable perspective offriraient le palais et les autres édifices de la nouvelle ville, couronnés par les Propylées et le Parthénon.

Quelle différence au premier coup d'œil avec l'aspect de cette triste et malheureuse cité étouffée et sans air, que l'on ne découvre qu'au moment de pénétrer dans ses murs.

Telles étaient mes réflexions du 22 au 27 mai. Le lendemain, jour de notre départ, j'eus l'honneur de dîner chez le général Guéhenneuc, commandant la division française en Morée ; je fus reçu avec toute la joie qu'inspire le plaisir de rencontrer un compatriote à cinq cents lieues de la patrie commune. Je fus d'autant plus sensible à cet accueil que le général et le colonel Desperonnier, officier supérieur d'artillerie qui l'accompagnait, me donnèrent une foule de renseignemens précieux sur ce pays qu'ils habitaient depuis long-temps. Le soir, quand je quittai Athènes, tout triste de laisser derrière moi tant d'admirables monumens que je saluais sans doute pour la dernière fois, toute la ville était en joie : le temple de Thésée, complètement illuminé, élevait dans l'ombre ses belles lignes enflammées ; le peuple et les autorités suivaient le roi en lui exprimant hautement le désir de le posséder bientôt au milieu d'eux.

Athènes est aujourd'hui la capitale de la Grèce régénérée ; de

toutes parts les populations voisines y accourent, de grands travaux s'exécutent, et le jeune roi ne néglige aucun soin pour conduire à bonne fin la difficile mission qu'on lui a confiée. Quatre ans se sont à peine écoulés depuis notre passage à Athènes ; cette ville compte déjà 23,000 habitans, et le port du Pyrée a plus de 300 maisons.

Nous étions ainsi arrivés à l'extrémité de la Grèce ; nous avions vu l'Attique, la Morée et les îles de l'Archipel. Avant de quitter Athènes, je crois devoir rappeler en peu de mots les vicissitudes de son histoire, dans les temps plus obscurs où sa gloire l'abandonna. On peut dire qu'Athènes et Rome perdirent ensemble leur liberté. Pour échapper au joug des rois de Macédoine, Athènes se livra aux Romains et c'est Sylla qui reçut sa soumission. La plupart des empereurs s'honorèrent de la protection qu'ils lui accordaient. Toutefois, elle fut saccagée par les Scythes sous le règne de Claude, et cinquante ans après, par les Goths, conduits par Alaric. Sous l'empire de Byzance, elle fut tout-à-fait oubliée. Plusieurs siècles s'écoulent sans que l'histoire prononce son nom. On sait seulement qu'au milieu du sixième siècle, l'empereur Justinien fit fermer ses écoles : singulière détermination d'un prince qu'on nous apprend à vénérer dans les nôtres. Au douzième siècle, l'empire grec étant tombé aux mains des croisés, Athènes devint le partage d'un gentilhomme bourguignon, Othon de la Roche. Celui-ci ayant refusé de reconnaître la souveraineté du prince de Morée, Guillaume de Villardouin, fut vaincu et obligé de se soumettre ; il conserva toutefois le duché d'Athènes, qui se transmit dans sa famille jusqu'à la troisième génération. Le dernier de ses descendans mâles eut pour successeur Gauthier de Brienne, qui, forcé de se défendre contre l'empereur grec de Byzance, appela à son aide la bravoure des Catalans, milice redoutable qui le débarrassa bientôt de ses ennemis, et se débarrassa ensuite de lui. La domination de ces aventuriers dura plus d'un siècle : ce fut une époque de désolation pour Athènes. De ces désordres, il sortit cependant une nouvelle dynastie pour le duché d'Athènes, la famille d'Acciaoli, issue de Florence ; mais sa domination fut courte. Sept ans après la prise de Constantinople, Mahomet II entra dans Athènes, et depuis, les Turcs ont régné sur ses

ruines désertes. En 1828 les Palicares ont renversé le croissant.

Si maintenant l'on jette un coup d'œil sur les goûts, les passions et les mœurs actuelles du peuple grec, je pense que, malgré sa misère et sa longue servitude, on le retrouvera tel à peu près que l'histoire nous montre ses ancêtres. Accablés de souffance, presque anéantis par la guerre de l'indépendance, les Grecs n'en sont pas moins remuans, ambitieux, avides de places et de fortune, glorieux de l'opulence, amis de l'ostentation. Ils méritent peut-être le reproche qu'on leur adresse d'être intéressés et méfians ; mais, au fond, le peuple grec a des qualités précieuses ; il a surtout celles qui distinguent les nations commerçantes : il est actif, industrieux et sobre. Les femmes, à défaut de la beauté antique, paraissent aujourd'hui fort attachées aux soins domestiques ; elles sont loin toutefois d'être laides, et elles se distinguent en général par leur dévoûment à leurs enfans et à leurs maris. Les Athéniens ne sont plus ces jaloux tyrans d'autrefois. Les gynécées n'existent plus que dans l'histoire, et les femmes usent à loisir, comme chez nous, de la faculté de voir et de se laisser voir.

Bien que nous n'ayons séjourné à Athènes que pendant l'été, nous avons pu apprécier les costumes les plus élégans de chaque saison ; le thermomètre en effet ne dépassa jamais 24 degrés, et les soirées très fraîches permettaient de porter des vêtemens en drap. Les costumes rouméliotes et albanais sont les plus pittoresques de toute la Grèce, et les plus brillans en dessins brodés. C'est surtout dans la capitale, où les solliciteurs accourent de toutes les provinces près du gouvernement, que les élégans étalent avec complaisance leur blanche fustanelle retenue par une large et riche ceinture qui fait ressortir encore la finesse de leur taille et la perfection de leurs formes.

Quant aux femmes rouméliotes, excepté celles de la campagne et de la classe du peuple, elles préfèrent les graces légères de nos modes aux draperies antiques, aux pelisses brodées et chargées d'or, le chapeau de paille et l'étroit soulier de satin aux pantouffles à talon haut et à la coiffure embarrassée de tresses, de broches et de paillettes. Cette parure peut être fort belle dans un tableau, mais par le fait elle est loin d'être piquante ou avantageuse.

Enfin les progrès du siècle veulent que partout, même en

Grèce, les femmes soient de moitié dans les plaisirs comme dans les traverses de la vie ; aussi avons-nous trouvé les dames grecques fort disposées à secouer le joug de cette humiliante servitude dont les Turcs avaient fait une loi.

Les Grecs valent aujourd'hui toute autre nation : un peuple qui a su, par son courage et sa persévérance, effacer l'opprobre de tant d'années d'esclavage, ne saurait être indigne d'aucun des bienfaits de la liberté. Du reste lord Byron, le comte de Forbin, Pouqueville et Châteaubriand ont victorieusement réfuté les calomnies malveillantes inventées contre ces malheureuses victimes de l'oppression la plus inique et de la plus affreuse barbarie.

Varenbeus del

VUE DU CAP SUNIUM

LE CAP SUNIUM.

Partis le 28 mai au matin pour l'île de Zéa, nous nous arrêtâmes à midi au cap Sunium, éloigné d'Athènes de trente-six milles, pour y visiter les restes du temple de Minerve. C'est au pied de ce temple que Platon démontrait à ses disciples l'immortalité de l'ame. On y voit encore debout douze colonnes, un pilastre de la Cella, avec une portiou correspondante d'architrave, mais le tout est ruiné par le temps ou rongé par les vapeurs salines de la mer. Ces colonnes d'ordre dorique grec sont remarquables en ce qu'elles ne comptent que seize cannelures, contre l'usage qui en voulait vingt et vingt-quatre, comme on le voit à Pœstum et au Parthénon.

Ce temple était jadis entouré de colonnes et ressemblait dans sa disposition à celui de Thésée. Du sommet du promontoire jusqu'au bas de la montagne, on voit encore les ruines du port et

des murailles du Sunium, autrefois l'une des plus fortes places de l'Attique. On n'y trouve plus que des fragmens de colonnes et d'architraves, et quelques autres débris qui couvrent la montagne ou sont allés rouler jusque dans la mer.

Il fallut bientôt rejoindre notre bâtiment. Nous vîmes de loin le port de Lamonory, et nous partîmes avec le regret de ne pouvoir visiter l'antique Thoricos, où l'on remarque encore les ruines d'un temple et les restes d'un théâtre en marbre fort bien conservé.

Il était trois heures quand nous passâmes devant l'île de Zéa, éloignée du Pyrée de quarante-trois milles. Notre traversée avait été de six heures. Cette île offre peu d'intérêt, mais elle nous parut agréable et riante. L'aspect de la ville, avec ses maisons blanches et presque élégantes, annonce l'aisance et le bien-être.

Le ciel était si pur, la mer si tranquille, que notre bâtiment semblait glisser sur un lac immobile. Toute la nuit nous gouvernâmes sur l'Asie-Mineure. La douceur de l'air et la beauté du ciel prêtaient un charme inexprimable à toute la nature. La joie aussi était à notre bord. On chantait à la proue, l'on jouait, on lisait ou l'on dessinait à la poupe, en sorte que toutes les relations avaient pris ces allures de confiance et d'abandon, pleines toutefois d'égards réciproques, qui sont le secret des mœurs distinguées. Il n'était d'ailleurs plus question du mal de mer, et notre voyage n'eût plus été qu'une promenade d'agrément et une magnifique partie de plaisir, si l'administration avait rempli ses engagemens envers les voyageurs, et si beaucoup de soins n'avaient pas été négligés. Enfin, le jour commençait à poindre lorsque nous passâmes devant les îles infortunées de Scio et d'Ipsara, veuves encore de leurs habitans massacrés par les Turcs en 1825.

A dix heures nous doublions le cap Kara, et nous laissions derrière nous l'escadre française forte de huit vaisseaux, qui manœuvrait dans les eaux de Vourla, sous les ordres de l'amiral Hugon. Arrivés bientôt à la pointe de la rade, nous vîmes se dérouler le vaste port de Smyrne. Il n'y avait que six semaines que nous avions quitté Naples, nous avions visité la Grèce et voilà que nous touchions au sol de l'Asie !

Marchebeus del.

VUE DE SMYRNE PRISE DU BATEAU À VAPEUR.

SMYRNE.

Le 29 mai, à une heure après midi, nous jetâmes l'ancre dans la belle rade de Smyrne, après un trajet de vingt et une heures. Nous avions parcouru cent soixante-dix milles depuis le cap Calorme.

La ville de Smyrne se présente en amphithéâtre sur un grand demi-cercle au fond de la lagune qui forme le port. Au premier aspect ses maisons peu élevées et recouvertes de tuiles creuses d'une teinte sombre ne donnent pas l'idée de sa richesse et de sa population. De grands arbres verts qui ombragent les cimetières semblent diviser par quartiers les transfuges des diverses nations qui se sont fixés à Smyrne. Le quartier de l'extrême droite est celui des Juifs. Vers le centre, jusqu'au pont des Caravanes, l'on rencontre surtout des Arméniens et des Turcs. Sur la gauche est le quartier des Grecs et des Francs. Le pavillon de chaque nation flotte au haut d'un grand mât planté à la porte du

consul qui la représente, comme pour indiquer aux voyageurs l'asile où ils trouveront appui et protection : institution fort belle et très utile, sans doute, si tous les consuls comprenaient bien l'importance de leur mission.

Smyrne, la capitale de l'Ionie, a été fondée par une colonie d'Éphésiens, sous le règne d'Alexandre et de Lysimaque. Les maisons en pierre ou en bois peint de diverses couleurs donnent à la ville, vue du port, un aspect très pittoresque. Elle est dominée par une grande et vieille citadelle qui tombe en ruines, et qui couronne le sommet du mont Pagus. Du haut de cette forteresse l'œil découvre le port, les belles campagnes semées sur les collines voisines, et la vallée où coule le Mélès sous un berceau de grands arbres et d'aquéducs antiques. Le pont des Caravanes, que l'on distingue dans le fond de la vallée, sert de promenade publique aux étrangers, et les habitans vont y prendre le frais et jouir du spectacle des longues et riches caravanes de chameaux qui le traversent en arrivant de Damas, de Suez et du désert. Quant à la ville en elle-même, elle est loin d'être belle et séduisante.

Les rues sont sales, étroites et tortueuses. Les maisons, construites sans luxe et sans décoration, se ressemblent toutes. Elles ont, au premier étage, sur des poutrelles, de vastes avant-corps vitrés où les femmes arméniennes et grecques se tiennent ordinairement pour travailler et recevoir leurs visites. C'est de cette pièce qu'elles observent les passans, et qu'elles étalent avec complaisance la richesse de leur toilette et de leur coiffure légère et coquette.

Nous arrivâmes à Smyrne le jour de la Pentecôte. Le quartier des Francs, dont tous les habitans professent la religion chrétienne, avait un aspect d'élégance et de fête. Nous fûmes frappés d'abord de la tenue de leurs maisons et de la beauté des femmes que nous y apercevions ; plus tard, nous eûmes cependant lieu de reconnaître que, sur ce point, les Grecques le cèdent encore aux Arméniennes. Le commerce de Smyrne offrit un grand bal au prince de Bavière, et ce fut pour nous un spectacle plein d'intérêt. Tous les costumes de l'Europe et de l'Orient y rivalisaient de coquetterie et de grace. L'arrivée au bal ne fut pas l'épisode le moins piquant de cette charmante soirée : un orage venait d'écla-

ter, la pluie tombait à torrens, et c'était pitié de voir ces jolis pieds de femme se sauver avec peine de la boue et de la bagarre, dans une ville qui ne possède aucune voiture. Que de toilettes compromises, que de soins et d'art emportés dans un instant! La civilisation n'avait à cette époque introduit à Smyrne qu'une seule chaise à porteurs, c'était celle de Mlle Firmin Didot, femme de notre consul, qui vint au bal, accompagnée de MM. les officiers et de l'amiral commandant notre escadre dans le Levant. Du reste, à cet accident près, la fête et le bal furent très gais; je n'ai jamais vu une plus grande réunion de jolies femmes. Les toilettes un peu étranges pour nous, étaient variées et élégantes. Les coiffures en cheveux tressés, et ornés de fleurs, de gazes et de paillettes d'or ou de pierreries, étaient d'une grace ravissante. Tous nos voyageurs ont gardé de cette fête un charmant souvenir.

Smyrne peut compter 70 à 80,000 habitans, presque tous commerçans et familiarisés avec les goûts et les usages de l'Europe. Les hommes y sont en général gais et affables, et les femmes turques seules sont masquées et voilées. On les rencontre cependant dans les rues et les bazars, mêlées aux Grecques et aux Arméniennes, qui jouissent d'une liberté entière. Les femmes mariées y sont en général sages et réservées, et les demoiselles répondent d'ordinaire aux hommages enflammés de leurs adorateurs par l'aveu d'un amour réciproque, mais à la condition seule du mariage, et toujours sous le bon plaisir de leur mère. Ces mœurs naïves n'excluent ni la vivacité ni l'enjoûment, et il n'est pas rare qu'on accepte l'*ultimatum* de leur amour.

J'avais des lettres pour Mme la baronne de Nercia; je trouvai chez elle la société la plus distinguée; son mari, notre premier drogman et fort savant orientaliste, me fournit sur Smyrne des renseignemens précieux, et eut la bonté de m'accompagner chez M. Fauvel. Le vénérable vieillard me reçut avec bienveillance, et il me parla du pays qu'il habite et de la Grèce qu'il a explorée pendant quarante ans, avec toute la ferveur d'un artiste et les lumières d'un savant. Dans sa conversation, constamment vive et pleine d'intérêt, M. Fauvel fait toucher de l'œil et du doigt tous les lieux qu'il parcourt, tous les monumens qu'il décrit. Nous admirâmes dans son cabinet des fragmens de ruines, et le plan en relief de la

ville d'Athènes, une collection de médailles et quelques autres antiques. C'est tout ce qui reste à M. Fauvel du fruit de ses longues recherches et de ses immenses travaux sur les monumens qu'il avait dessinés et moulés ; une foule d'objets précieux, recueillis pendant son séjour en Grèce, lui ont été volés, sans qu'il ait pu en obtenir la restitution de la justice du pays.

MM. de Châteaubriand et de Forbin n'ont pas manqué, dans leurs voyages, de visiter le savant archéologue. Je rencontrai chez lui M. de Lamartine. Tous viennent rendre hommage à l'honorable vieillard, qui fut l'ami des Faucherot, des Pouqueville, des Leroy, des Chandler et des Choiseul-Gouffier. Il nous remit d'excellentes notes pour nous guider sur les ruines et dans la plaine de Troie, et j'appris avec plaisir que c'était lui qui, de concert avec M. Gropius, consul d'Autriche, avait fait signer la capitulation d'Athènes entre les Grecs et les Turcs, pour sauver les beaux restes du Parthénon et des autres monumens de la destruction complète dont ils étaient menacés.

Ses renseignemens me servirent beaucoup dans mes excursions à Smyrne ; mais cette ville n'offre aujourd'hui d'autres antiquités que les restes d'un théâtre, sur la croupe de la colline, à la droite du fort ; quelques fragmens d'un temple à Esculape, et trois colonnes, débris d'un portique ou peut-être du stade.

Les monumens modernes de Smyrne sont, en général, très médiocres. Les bains, les bazars et les mosquées sont loin de répondre à la réputation qu'on leur a faite. Ces bazars, où vient se concentrer tout le commerce de l'Orient, ne sont à vrai dire, que d'honnêtes barraques de foire, construites en bois, et couvertes d'auvens de planches ou de nattes. Toutes ces boutiques réunies et entassées forment de vastes quartiers, où chaque métier, chaque marchandise a sa rue. Le bazar est le rendez-vous de tous les peuples, et tous les costumes s'y confondent et s'y croisent, mêlant leurs richesses, leurs bigarrures et la variété de leurs formes. J'eus plusieurs fois l'occasion de voir au bazar des femmes exposées en vente, et je fus frappé de l'indifférence que témoignent ces malheureuses. Accroupies sur des planches, elles se présentent à l'acquéreur qui devient leur nouveau maître, en tâchant de le séduire par la recherche de leur toilette, ou la vivacité de leurs regards.

Leur figure n'est pas toujours cachée comme celle des autres femmes turques, et j'eus lieu de remarquer que l'on compte en général quatre esclaves noires contre une blanche. Il n'est pas rare de voir aussi des garçons en vente.

Ces bazars, incommodes pour les marchands qui ne peuvent s'y loger, ne garantissent pas l'acheteur, lorsqu'il y est surpris par la pluie. Ils sont noirs et mal pavés, et n'ont rien de l'élégance que nous avions cru y trouver.

Les bains turcs sont, avec les mosquées, les bâtimens les plus considérables et les plus fréquentés. Le matin, ils servent aux hommes, et le soir, aux femmes, la disposition de l'édifice ne permettant pas de les séparer. C'est une vaste rotonde voûtée qui a plus de trente pieds de haut, avec quelques petites pièces dans les côtés. Au milieu est une plate-forme haute de plus d'un pied, sur laquelle on s'assied, après s'être déshabillé dans une salle qui précède, et l'on se trouve au milieu d'une température de trente à quarante degrés, qui vous oppresse d'abord, mais qui devient bientôt fort agréable. Vous êtes livré alors à la main d'un masseur qui, armé d'un gant, vous frotte avec toute la conscience possible, ce qui ouvre et dégage vos pores, et donne à tout votre corps une souplesse, une force et une élasticité merveilleuses. Convaincu, par ma propre expérience, de l'avantage de ces bains et du bien-être qu'ils procurent, je fus à Bournabas relever le plan d'un joli bain particulier chez M. le docteur Tricon, qui voulut bien m'expliquer l'utilité des vasques et des robinets d'eau froide, et des autres détails, dont les femmes font surtout usage, soit pour se rafraîchir, soit pour se parfumer avant de passer au kiosque, espèce de petit salon où se prend le café.

Ces bains sont souvent munis d'une baignoire qui reçoit de l'eau froide ou chaude à volonté, car c'est une grande erreur de croire qu'ils soient préparés à la vapeur. Ce sont des étuves sèches qui n'ont d'autre vapeur que celle produite par l'eau jetée sur le pavé brûlant. Du reste, j'ai remarqué que le même feu qui chauffe la chaudière sert également à chauffer la salle des bains, en pénétrant sous le sol par une issue qui communique avec le souterrain pratiqué dans toute la superficie de l'étuve, ainsi qu'on le voit encore dans les bains antiques découverts, il y a peu d'années, à Pompéï.

Il ne faut pas oublier de visiter à âne, la riche vallée de Bournabas, petite ville semée de nombreuses maisons de plaisance. La campagne, partout fraîche et riante, offre de magnifiques points de vue et des côteaux tapissés de dattiers, de citronniers, de platanes et de figuiers. Les mûriers surtout sont extrêmement multipliés dans ce pays, qui fabrique et consomme tant de soie. Je ne fus pas peu surpris de trouver là dans une maisonnette élevée au milieu d'un jardin, un traiteur tout aussi bien monté qu'à Paris.

Pendant que nous défilions sur nos montures par la route du désert, au milieu de longues troupes de chameaux, Smyrne se présentait à nous de ce côté, et nous éprouvions vivement le regret de voir disparaître chaque jour la physionomie si originale des maisons turques. Les habitudes et les goûts européens ont déjà envahi l'Orient, et la fabrique musulmane et le joli kiosque seront bientôt des édifices d'un autre âge et d'un autre pays. A une demi-lieue du pont des Caravanes, on voit dans les roseaux les restes des bains de Diane, célébrés autrefois par le prince des poètes. Sur la rive, en allant vers Vourla, il existe encore, près du temple d'Apollon, des bains d'eau thermale qui furent, dit-on, très salutaires aux soldats d'Agamemnon.

Nous dirigeâmes un jour notre promenade du côté du cimetière des juifs, très intéressant à visiter, et d'où la vue s'étend sur la mer. Nous traversâmes la place des Caravanes, véritable cloaque où tous les chameaux sont campés pêle-mêle avec leurs maîtres. Là se trouve une belle fontaine en marbre, qu'on nomme la fontaine des Perses, et qui sert d'abreuvoir aux infatigables coursiers du désert. En descendant vers la mer, on voit l'arsenal de la marine et la grande caserne construite sur le port ; ce sont les bâtimens les plus importans et les plus remarquables de la ville. Nous avons dit, du reste, qu'elle offrait peu d'intérêt en fait de monumens et d'antiquités.

Le pacha, vieillard de soixante ans, fit de son mieux les honneurs de son palais à ceux de nos voyageurs qui allèrent le visiter. Chez lui, comme chez tous les Turcs, le café, la pipe et le sorbet furent les préliminaires obligés de la conversation. Le pacha ne sait, du reste, d'autre langue que la sienne ; mais il entend parfaitement ses intérêts, et il exploite avec habileté toutes les circons-

tances qui peuvent attirer de l'argent dans ses caisses. Si la ville manque d'aspect, de quais et de promenades, c'est parce qu'il vend les emplacemens sur la rive même que la mer baigne encore. L'on y enfonce des pieux, et l'on construit, au dessus de la vase et des immondices de la ville, des maisons qui forment comme des ilots avancés. L'on conçoit tout ce qu'il s'entasse d'infections et de miasmes fétides dans ces cloaques insalubres, et il y a lieu de s'étonner qu'une juste et énergique remontrance des consuls ne proteste point contre une semblable spéculation : en effet, il est incroyable qu'on entretienne ainsi constamment un foyer d'émanations putrides, source première de ces maladies pestilentielles qui désolent si souvent Smyrne et le Levant.

MM^mes^ les baronnes de Hahn et Grenger avaient obtenu du pacha la permission de visiter son harem. Elles y dînèrent plus d'une fois, afin de mieux pénétrer le mystère qui voile, même aux yeux des mahométans, la voluptueuse mollesse et l'oisiveté de ces prisons féminines. Nos aimables curieuses furent bientôt l'objet des attentions empressées des femmes du pacha, qui les déshabillaient sans façon pour essayer de leurs chapeaux, de leurs robes, et de tous les ajustemens d'une toilette qui leur semblait au moins fort étrange.

Le harem est toujours séparé du principal corps de logis par un jardin, au fond duquel se trouve un portique ou atrium, avec des pièces ouvertes sur le jardin et la galerie. De vastes divans sont disposés en face ; des bassins, placés dans l'atrium ou dans des massifs d'arbustes odoriférans, entretiennent la fraîcheur dans les kiosques et les appartemens. Quant à l'ameublement, il se compose de riches tapis, de sophas ou de divans, avec de grands coussins sur lesquels on s'assied pour manger, car il n'y a ni table, ni couvert, dans un dîner turc. Les mets sont préparés de telle manière qu'ils n'exigent ni fourchettes ni couteaux ; les viandes d'ailleurs sont rares, excepté dans le pileau. Des pâtisseries, des fruits secs ou confits, sont d'ordinaire l'accompagnement du riz, le plat de résistance de la cuisine turque. Les repas sont nombreux, mais légers.

Le café se prend dans le kiosque. Cette pièce, avec celle qui sert de retraite au pacha, est élégante et riche, ornée de belles étoffes de Broussa, et garnie de broderies de l'Orient, dont les dessins

sont très recherchés. J'ai vu chez les hommes d'un rang moins élevé, des ornemens en étoffe de crépines rouges qui, pour être moins splendides, n'en produisaient pas moins un magnifique effet. Les riches tapis de Perse et de Smyrne donnent du reste un assez beau caractère aux appartemens ; il s'y trouve toujours des divans très bas à la disposition des fumeurs, et il n'est pas rare d'y voir un petit bassin, d'où jaillit un filet d'eau pour les rafraîchir. Les murailles sont tapissées quelquefois de plantes grimpantes qui croissent dans des vases méthodiquement disposés pour toute la saison ; il est aussi d'usage, en plusieurs maisons, de suspendre des balançoires dans les galeries et le jardin pour s'éventer, et donner aux femmes l'exercice dont elles sont privées par le régime claustral.

A deux heures, elles font la sieste, après quoi elles vont au bain se parfumer et se peindre les ongles en rouge et les sourcils en noir. Ensuite elles se parsèment la figure et les épaules de paillettes d'or, et reviennent manger des confitures, des pâtisseries et des sorbets. Quelquefois, pour les distraire, on leur envoie des danseuses, almées du pays, mais rarement : on craint les indiscrétions.

Les Turcs, comme on sait, peuvent épouser quatre femmes et avoir dans leur harem autant d'esclaves qu'ils en peuvent nourrir. Mais la préférée est toujours celle qui donne à la famille le premier enfant mâle. Le divorce est prononcé sur la demande du mari ; mais dans ce cas, il doit payer deux fois la dot de sa femme. Si c'est la femme, ce qui est rare, qui réclame le divorce, elle ne peut rien exiger. Les Turcs sont fiers de leurs enfans, et ils aiment à en avoir un grand nombre ; mais dans ces agglomérations de femmes, des dépravations contre nature ne pouvaient manquer de s'introduire, et ce vice est une des principales raisons qui s'opposent à la propagation.

La campagne et la jolie vallée de Bugia méritent d'être visitées. Au-delà, à une journée et demie de Smyrne, il faut aller voir les restes de l'antique Éphèse. Le premier jour on couche à Sidicouli ; le lendemain après une route de six heures, on traverse sur une barque le Cayste, et, après avoir longé des marais, on arrive au point où gisent les ruines du temple de Diane, le même qu'Erostrate brûla pour s'immortaliser. L'incendie ne consuma

que le toit qui fut de suite restauré. Plus loin que le temple et le théâtre sont les aquéducs dont quelques arcades subsistent encore, ainsi que la porte du Stade. Toutes ces ruines sont dispersées sur une longue plaine jusqu'au mont Pion où s'élève la citadelle. Le voyageur reste vraiment frappé d'étonnement à la vue de ces marbres et de ces gigantesques débris, et l'imagination s'épouvante des travaux comme des trésors qu'ils ont dû coûter.

Auprès du mauvais village d'Aïa-Solouti, situé un peu plus loin, s'élève une grande mosquée, élégant édifice mauresque dont les voûtes hardies sont supportées par de légères colonnes de marbre. Ce temple moderne offre un singulier contraste avec les ruines imposantes des monumens grecs dont je viens de parler. Nous nous éloignâmes bientôt de cette plaine de deuil pour rentrer à Smyrne. Notre bateau attendait notre retour pour faire ses adieux à la capitale de la belle et molle Ionie, ce grand comptoir du Levant, que les étrangers quittent toujours avec regret. Nous y étions débarqués depuis sept jours, et ce temps est suffisant pour explorer la ville et les environs.

Avant de monter à bord, nous prîmes d'excellentes glaces au café de la Marine, et nous nous renseignâmes des nouvelles du jour. Un seul journal, écrit en français, s'imprime à Smyrne. Il est rédigé par M. Blaque, homme distingué qui connaît bien le pays, et croit à la possibilité de la réforme que veut le sultan. L'article *Constantinople* annonçait un arrangement fait avec Ibrahim. Ses troupes étaient en pleine retraite, et les Russes allaient se rembarquer.

L'arrivée de notre bâtiment, était également signalée dans le journal comme un événement heureux. Le départ de M. de Lamartine y était annoncé avec ces adieux touchans qu'un officier de marine lui adressait à l'occasion de la mort de sa fille :

Oui, je te comprends bien, chantre de la tristesse,
Toi dont la harpe d'or a des accords touchans,
Mon ame, en t'écoutant, est pleine de tendresse
Et mes yeux par des pleurs répondent à tes chants.

Comme toi j'ai vidé, vidé jusqu'à la lie,
La coupe dont les bords sont parfumés de miel,
Et comme toi, j'ai vu que la coupe embellie
Pour un peu de nectar, nous donnait trop de fiel.

Et depuis ce moment, dans tout ce qui respire
Je ne vois que douleur, amertume et poison :
Mon existence enfin n'est plus qu'un long martyre
Qu'endurent à la fois mon cœur et ma raison.

Je gémis, etc. . . . . .

ÉDOUARD DE C.

Après cette lecture, je fis mes adieux à Smyrne et à la rue des Roses, mais nous conservâmes la belle et gracieuse Mme Marochini, si connue pour sa bonne table et pour sa maison, la mieux tenue de tout le Levant. Elle profita de notre bateau et de l'offre obligeante que lui en fit le prince de Butera pour venir voir Constantinople, avec l'un de ses fils.

MYTILÈNE.

Nous parcourûmes en huit heures les soixante milles de Smyrne à Mytilène, capitale de Lesbos, en longeant ces belles côtes de l'Ionie, au-dessus desquelles se dessine le sommet du mont Ida. Il était près de trois heures, lorsque nous arrivâmes à l'entrée du port, à une presqu'île surmontée d'un fort qui défend la ville. Au nord se voit le petit port qui communiquait avec le grand, comme le dit Strabon. On trouve encore dans ce dernier quelques restes du môle qui le fermait, au moyen des deux phares, dont l'un est restauré et l'autre en partie détruit. Ces ports, les phares et la ville entière sont construits sur une très petite échelle. Des rues sales, étroites et mal pavées, garnies de trottoirs mal entretenus, voilà ce qui reste de la voluptueuse Lesbos. Deux ou trois rues forment le bazar où sont étalés, comme au marché, les comestibles mêlés aux pipes, aux tabacs et à des marchandi-

ses de toute espèce. Vers le centre de la ville, une petite église grecque s'élève sur les ruines du temple d'Apollon. On y voit encore plusieurs fragmens, entre autres une belle chaise curule avec des chapiteaux mutilés. Sur le derrière, et au midi de la ville, est un grand aquéduc jeté sur une profonde et riante vallée bien cultivée.

En parcourant des rues montueuses, notre attention se fixa sur une maison qui nous parut mieux tenue que la plupart des autres. Les gens qui étaient à la porte nous prièrent d'entrer, et nous conduisirent au fond de la cour. Après avoir monté un assez bel escalier, nous fûmes introduits dans un salon richement tendu et meublé de larges sophas. Ces sophas étaient couverts d'une sorte d'étoffe orange, brodée d'or et d'argent. Des dessins à compartimens ornaient le plafond, et les croisées sans rideaux étaient protégées contre les ardeurs du soleil par des volets dorés qui ne laissaient pénétrer qu'un faible demi-jour. Des nattes coloriées étaient étendues sur le plancher. On nous laissa seuls dans cette pièce près de dix minutes, et nous allions nous retirer, lorsqu'un domestique nègre vint nous faire signe de passer dans un autre salon à peu près de même forme, mais dont l'ameublement était encore plus riche que le premier. L'aventure commençait à nous paraître fort bizarre, lorsque, dans un angle, nous aperçumes, assis sur un divan, le maître du logis qui s'éveillait, et paraissait fort surpris de notre arrivée. Il nous invita, par un geste, à nous asseoir à ses côtés, et fit apporter du café et des pipes qui furent échangées plusieurs fois ainsi que le tabac. Nous nous trouvions, sans le savoir, chez le pacha, gouverneur de l'île. Comme il ne parlait ni le français, ni l'italien, nous lui exprimâmes de notre mieux notre reconnaissance pour l'accueil que nous avions reçu chez lui, et nous nous retirâmes en gratifiant ses esclaves de quelques pièces de monnaie.

En passant par l'arsenal de la marine, nous avons remarqué sur les chantiers deux frégates de premier rang et d'autres bâtimens plus petits. Mytilène est encore sous la domination turque ; mais sa population, de 60,000 ames environ, est presque entièrement grecque. Lesbos fut la patrie du sage Pittacus et de la célèbre Sapho. L'île produit des blés en abondance, et d'assez bons vins qui sont le principal objet de son commerce d'exportation.

ASSOS.

Nous partîmes le lendemain, à cinq heures du matin, traversant le golfe d'Andramite, et nous dirigeant vers les arides côteaux de la Troade; nous allions faire une halte sur les ruines de l'antique Assos. De vieux murs, les remparts, les tours et la citadelle élevés au sommet d'une montagne volcanique, révèlent encore l'importance de cette cité détruite. Elle possédait trois temples placés à distance, sur une terrasse longue de plus de mille pieds, et construite de grandes pierres taillées et bien appareillées. Sur cette terrasse une galerie à colonnes était élevée en regard de la mer; mais cette galerie est renversée, ainsi que les temples qui couvrent de leurs débris entassés tout l'espace considérable de ce côteau, aujourd'hui sauvage et escarpé. A l'extrémité de la terrasse gisent un grand nombre de frises et de colonnes cannelées

ayant la forme ovale, avec deux faces unies où les cannelures vont s'arrêter.

Vers le milieu, au dessous de la terrasse, on remarque les gradins d'un grand amphithéâtre, admirablement situé sur le revers de la montagne, en face de la mer. Plus loin est une construction souterraine, régulièrement façonnée de grand et de petit appareil, avec une arcade entre deux baies carrées à la Palladio.

Quant aux murs de la ville, ils sont encore debout. Flanqués de grosses tours carrées en assez grand nombre, ils semblent avoir entouré le village de Bayram, situé derrière la montagne, dans une jolie vallée bien cultivée où coule une rivière. Cette vallée forme un agréable contraste avec la côte aride et volcanique où sont entassés les débris de la vieille Assos.

Au pied de la citadelle sont quelques grands sarcophages, creusés dans une pierre grise, légère et très poreuse. Cette pierre, suivant Pline, possédait la propriété de décomposer les corps. Les fragmens de figures et les bas-reliefs qu'on y voit encore semblent annoncer que des fouilles amèneraient la découverte de plusieurs objets bien conservés. Mais je ne crois pas qu'ils puissent être d'une très belle époque.

Après avoir consacré trois heures à cette curieuse excursion, qui n'était pas comprise dans notre itinéraire, nous quittâmes, à midi, cette rive sauvage et déserte, pour doubler le cap Baba, en nous dirigeant sur Ténédos. A trois heures nous passions devant cette île, et à sept heures du soir nous avions mouillé sur le rivage troyen, en face du grand tumulus dit le tombeau d'Ajax.

TROIE.

Nous touchions enfin à cette terre illustre qui conserve encore les tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Ajax, d'Ilus, et le tromos d'Homère; voilà bien le Simoïs et le Scamandre qui jettent encore leurs eaux au cap Sigée; et à quatre lieues vers l'est, les tombeaux d'Hector et la ville de Priam, sur laquelle s'élève le village de Bournabachi.

A tort ou à raison, le nom de Troie est l'un de ceux qui réveille les plus grands souvenirs, et ce n'est pas sans émotion que l'on met le pied sur cette plage troyenne immortalisée depuis trois mille ans par Homère. Quand bien même Patrocle et Ajax ne devraient la gloire qui les protége qu'aux nobles fictions du poète, il n'en est pas moins vrai qu'une sorte de prestige entoure les tumulus qui passent pour les tombeaux de ces héros; et il se rattache à l'aspect si simple de ces tertres solitaires une

grandeur primitive, qui dépasse même la grandeur de l'histoire.

Le cap Troyen est un assez mauvais mouillage, éloigné de la terre et fort mal abrité. Le 7 juin, à cinq heures du matin, nous descendions sur le rivage. Un immense marais s'étendait devant nous, et force nous fut de faire un long détour pour gagner le tombeau d'Esiétes, qui s'élève dans la plaine. Du sommet de ce tumulus, couvert de gazon, nous dominions toute la campagne, les Dardanelles et les tombeaux d'Achille, de Patrocle et d'Ajax. Le Simoïs et le Scamandre semblaient couler à nos pieds. Nous suivîmes ensuite un sentier peu frayé, à travers des champs cultivés de loin en loin, où paissaient d'assez maigres troupeaux. Avant d'entrer au village de Bournabachi, bâti sur les ruines de Troie, nous fîmes halte sur les gros rochers d'où s'échappent les sources du Scamandre. Cette course longue de trois heures, par une chaleur de trente degrés, avait épuisé nos forces, et jamais les eaux du petit fleuve n'ont prêté un appui plus secourable aux Grecs d'Agamemnon ou aux Troyens d'Hector. Un bosquet d'arbres fruitiers et de figuiers répand encore l'ombrage et la fraîcheur sur ces lieux, où l'on croit reconnaître l'emplacement du jardin de Priam. Hector et Andromaque, Pâris et Hélène, Enée et Anchise, voilà les ombres qui règnent sur ces rives silencieuses et désolées. Le capitan pacha qui pressure ce pays, y possède quelques baraques et de hâves serviteurs préposés à la garde de beaux chevaux qu'il fait élever dans un haras.

Après un déjeûner frugal, composé d'un peu de lait et de quelques fèves de marais cueillies sur pied, nous nous acheminâmes vers les tombeaux d'Hector et de Priam. A midi, j'arrivai sur un premier tumulus tronqué, formé de gros moellons noirs, calcinés par le temps et le soleil. Ce tumulus passe pour le tombeau d'Hector. Plus loin j'en rencontrai un second entouré de buissons, de chênes et de sapins. Cette position bien indiquée dans *l'Iliade*, se trouvait aussi la même sur le plan du terrain que nous avait remis M. Fauvel. Le Simoïs coulait à plus de cent pieds de profondeur entre deux collines boisées, et c'était sur l'éminence où nous étions que s'élevait la citadelle de l'introuvable Ilion.

La ville devait s'étendre jusqu'au village de Bournabachi, où l'on trouverait encore quelques restes, si on fouillait la Mosquée et

la vieille tour de l'aga. Là peut-être sont les ruines des portes Scées, si célèbres par les adieux d'Hector à Andromaque. Du reste, le cimetière musulman est garni d'un grand nombre de fragmens de colonnes de granit et de chapiteaux antiques échappés au vandalisme des Turcs. L'on nous a montré, au château des Dardanelles, des boulets d'une prodigieuse grosseur, faits avec les colonnes de Troie.

Des hauteurs sauvages et boisées où nous étions, sans doute les mêmes où fut l'acropolis de Priam, l'œil découvrait plus loin un troisième tombeau que l'on dit être celui de Pâris, et à cinq lieues à l'horizon, le Gargare et la chaîne neigeuse du mont Ida, où le Simoïs prend sa source. C'est du sommet de cette montagne, dit Homère, que les dieux assistèrent à la ruine de Troie. C'est en effet le pays où le soleil se lève avec le plus d'éclat, et où l'horizon du matin s'illumine de la plus brillante clarté.

Nous étions à quatre lieues de notre bateau; j'étais harrassé de fatigue ; M. le général de Besserer, qui accompagnait le prince de Bavière, me fit donner un cheval et nous ne mîmes pas moins de trois heures pour revenir au rivage. Le pays nous parut assez beau, mais il est mal cultivé. Les villages, assez rares, sont peuplés de malheureux qui semblent échappés de la veille au pillage et à la dévastation. Quelques cigognes sont perchées sur le faîte des maisons à moitié couvertes de chaume, et ouvertes à tous les vents. Le Simoïs, qui dans le mois de juin avait encore une largeur de près de cent pieds, serpente dans une vallée profonde, dont les côteaux agrestes mais boisés raniment un peu la tristesse de la campagne désséchée ; le Scamandre, plus heureux et plus riant, s'écoule dans une plaine mieux cultivée.

A trois heures, nous fîmes nos adieux aux champs où se déroula le drame de la guerre de Troie. Je fis le croquis de quelques débris et celui d'un chariot en osier, de forme antique, traîné par des bœufs, que madame de Hahn avait loué. Les deux roues étaient faites d'un seul morceau d'arbre, non ferrées et jointes à l'essieu qui tournait sur lui-même. La route était tracée sur des rochers de granit qui conservent encore l'empreinte d'ornières profondes creusées peut-être depuis trois mille ans.

Arrivés au bord de la mer, nous montâmes à cheval le tombeau

d'Ajax, et du sommet de ce tumulus, on distingue aisément, à deux lieues plus loin, le cap Sigée où M. de Choiseul avait trouvé les tombeaux d'Achille, de Patrocle et de Festa, et plus près de nous, ceux d'Antiloque et de Pénélée. On voit aussi dans les environs de Kounkalé, les ruines de l'Illion ancienne qu'il ne faut pas confondre avec la place de l'antique Troie, aujourd'hui Bournabachi.

Là finit notre excursion sur la plage troyenne. Nous passâmes à gué le canal du Scamandre devant lequel notre bâtiment était mouillé; et, nous éloignant à regret de ces rives poétiques, nos yeux suivirent long-temps, l'Iliade à la main, le Simoïs, le mont Ida et le sol troyen qui allaient bientôt fuir derrière nous.

Marchebeus del. E. Lejeune sc.

DARDANELLES.

VUE DU PORT DE GALIPOLI

HELLESPONT OU DARDANELLES.

A six heures, le capitaine fit lever l'ancre et gouverner sur les Dardanelles. Nous longions la côte du plus près possible, afin de mieux observer tous les tumulus jusqu'au cap Sigée, où est la nouvelle ville de Yenicher. La journée avait été laborieuse, mais toutes les fatigues s'oubliaient bientôt dans les agréables délassemens du soir. Des tables de whist et de bouillotte s'installaient sur le pont; les uns jouaient, d'autres écrivaient ou dessinaient; l'avant du navire était réservé aux chanteurs et aux fumeurs, et je n'ai pas besoin d'ajouter que les dames étaient toujours le centre de conversations charmantes. C'était en mer une soirée de Paris, plus le laissez-aller d'un voyage d'agrément.

A sept heures et demie, nous mouillâmes devant le second château d'Asie, nommé Soultanick-Calessi, où il faut se munir du permis d'entrée.

Voici la traduction de la lettre visiriale pour le *François Ier* :

« *Le Caïmacan-Pasha, lieutenant du Grand-Visir au Commandant du détroit de la mer Blanche.*

» Très heureux, très honoré, très affectionné, très généreux » Pasha, notre frère très estimé.

» Très excellent seigneur,

» Nous ayant été communiqué et représenté qu'un bâtiment à » vapeur napolitain, dirigé pour cette résidence impériale, serait » arrivé du détroit de la mer Blanche.

» Comme la permission pour le passage de ce bâtiment a été » accordée ; ainsi, pour que votre excellence ait la bonté de le lais- » ser passer, pour le faire venir vers ce côté, nous avons écrit » et expédié cette lettre amicale à votre excellence, à la récep- » tion de laquelle (qu'à Dieu plaise), nous espérons qu'elle se don- » nera la peine d'agir en conséquence.

» Écrite le 20 de la lune de Ramazan, l'an 1298.— Correspon- » dant au 10 février 1855.

« Esseïd-Ahmed-Hulufè. »

Les pavillons de chaque nation flottaient sur de hauts mâts à la porte des consuls. Dans la matinée nous allâmes visiter le fort, où l'on montre un canon de vingt-deux pieds, et le fameux mortier qui servit au siége de Bagdad. Les boulets tirés des colonnes de granit apportées de Troie, pèsent de cinq à six cents livres, et ont un diamètre de trois pieds et demi. De tous les côtés, la campagne est bien cultivée et garnie de jolis villages ; cependant les collines, du côté de l'Europe, sont moins pittoresques et moins boisées que celles de la côte d'Asie.

A midi nous nous remîmes en route; malgré la rapidité des courans et un vent contraire du nord-est qui règne presque constamment dans ces parages, notre marche était de trois milles à l'heure. Après avoir passé Abydos, on se trouve dans la partie la plus resserrée du détroit, dans les lieux mêmes où Xerxès fit jeter

le pont sur lequel son armée passa d'Asie en Europe. La largeur de ce bras de mer est de trois cent soixante-quinze toises. On ne voit plus, sur la côte d'Europe, aucuns restes de Sestos, si célèbre par les amours de Léandre. A la place de la tour où soupirait Héro, sont les ruines d'un vieux fort élevé par Justinien. On sait que lord Byron, l'auteur de la *Fiancée d'Abydos*, traversa aussi à cet endroit l'Hellespont à la nage ; mais on ne dit pas si quelque nouvelle Héro l'attendait sur la rive opposée.

Nous passâmes tour à tour devant les quatorze forts ou châteaux qui gardent les Dardanelles avec six cents pièces de canon et vingt-huit mortiers ; à cinq heures nous étions arrivés devant Gallipoli, ville de 18 à 20,000 ames, qui se distingue par un port très pittoresque, de vieilles murailles à moitié démolies, des tours du Bas-Empire, et d'autres antiquités romaines. Caligula l'enrichit et la protégea, et dans les temps modernes, les Vénitiens l'embellirent aussi de constructions. C'est à Gallipoli que Frédéric Barberousse traversa l'Hellespont en 1190, avec son armée de Croisés. Aujourd'hui cette ville est presque entièrement ruinée, mais son bazar est encore le centre d'un commerce assez actif, qu'entretiennent tous les pays d'alentour.

Notre navire continua sa route toute la nuit. La mer était calme, et le ciel, parsemé d'étoiles, nous laissa voir dans l'ombre, Rodosto, ville assez considérable sur les côtes d'Europe. A sept heures du matin nous étions devant Héraclée, bâtie en amphithéâtre, dans une riche plaine, et plus loin Sélivrée. En général ce rivage est bien cultivé, mais l'aspect en est monotone. Le côté de l'Asie, au contraire, est beaucoup plus accidenté. Les belles montagnes et le sommet de l'Olympe qui se découvre dans le lointain, tout couvert de neige, rappellent assez la physionomie pittoresque des Grisons et du Tyrol ; mais l'azur du ciel et la majesté de la mer sillonnée d'élégans bâtimens à voile, se croisant dans tous les sens, relevaient singulièrement la magnificence du tableau qui se déroulait sous nos yeux. Nous étions déjà à l'extrémité de la mer de Marmara, ayant à notre droite les îles des Princes, à gauche Saint-Stéphano, et devant nous Scutari dont l'aspect prépare bien aux grandes impressions qui attendent le voyageur à la pointe du sérail.

Personne ne doutera de l'impatience qui régnait dès-lors à notre bord. On n'approche point de ces villes qui ont pour nom Rome, Athènes ou Constantinople sans que le cœur batte, et sans qu'une émotion impossible à décrire ne s'empare de l'esprit et de la pensée. Ce sont là les grands jours de la vie du voyageur; ce sont là des souvenirs impérissables, entre mille autres qui lui échappent ou qu'il néglige. Pendant que tous les passagers se pressaient à l'avant du navire, interrogeant avec anxiété la côte occidentale du détroit, Constantinople apparut bientôt et se déroula à nos yeux étonnés comme un vaste panorama.

VUE DE L'HIPPODROME

ET DE LA MOSQUÉE DU SULTAN ACHMET

CONSTANTINOPLE.

Ce fut le 8 de juin que nous aperçûmes la pointe des sept tours et les murs crénelés de la ville de Constantin, et, à onze heures du matin, nous touchions enfin à cette belle et riante cité dont les coupoles et les minarets dorés s'élèvent au milieu de kiosques, de jardins ou de cyprès verdoyans de toutes parts. La ville, bâtie en amphithéâtre sur sept collines, dont la plus élevée n'a pas deux cents pieds, semble vouloir vous éblouir d'abord, en étalant à vos yeux tous ses monumens entassés et dominant des murs flanqués de vieilles tours du moyen-âge, derrière lesquels se voient le palais du Sérail, des mosquées et des minarets sans nombre, la colonne Brûlée, l'Obélisque, la tour du Séraskier, les bains, et cette longue file de dômes qui couvrent le grand bazar.

Du côté de Péra, la perspective est formée par les cimetières, les casernes, l'arsenal, les palais des ambassadeurs, la fonderie, la

fontaine de Thopana et l'antique tour de Galata. Tous ces édifices, séparés par des maisons particulières bariolées de jaune et de rouge, s'élèvent au milieu de cyprès ou de platanes et donnent à la ville un pittoresque et une couleur originale qui séduit et charme les yeux, mais il ne faut pas y séjourner.

La distance de la ville de Dardanus à Constantinople peut être de cent soixante-dix milles. Notre traversée fut de vingt-cinq heures. On sait que les vents du nord et les courans sont si violens dans ces parages, qu'il n'est pas rare de voir des bâtimens retardés quinze jours ou un mois dans le trajet que nous venions de faire si rapidement. L'opinion générale est que les courans des Dardanelles, comme ceux du Bosphore, sont produits par l'écoulement des eaux du Nieper, du Don, du Niester et du Danube qui tombent dans la mer Noire comme dans un bassin, s'écoulent ensuite par le Bosphore et la mer de Marmara, en sortant par les Dardanelles pour se répandre dans la Méditerranée.

Constantinople, nommée Stamboul par les Turcs, fut fondée par Constantin, en 324, à la place de l'antique Byzance. Constantin transporta de Rome dans cette cité le siége de l'empire. De là, il surveillait à la fois l'Orient et l'Occident. La forme de la ville est celle d'un triangle dont le pourtour a près de cinq lieues, sans y comprendre Péra et Galata, situés au côté nord. Sa population, de 500,000 ames seulement, ne répond pas a son étendue ; mais le commerce qu'elle fait avec toutes les nations, attire dans ses ports et dans ses bazars un si grand nombre de bâtimens et d'étrangers, qu'il n'est peut-être pas une autre capitale qui puisse lui être comparée pour la grandeur de son aspect et le prodigieux mouvement qui règne dans son port.

Suivant les chroniques, Constantin fit élever, en 324, en l'honneur de sa mère qui était à Jérusalem, la colonne rouge de porphire, dite la colonne Brûlée, ornée de gros cercles en bronze. Il fit poser dans la place Lond-Jak, la colonne antique formée de trois serpens d'airain enlacés, que l'on dit venir du temple de Delphes. Elle est aujourd'hui placée dans l'Hippodrome. En 367, Sardocias, huitième empereur, fit transporter de Rome l'aiguille carrée que l'on voit aussi à l'Hippodrome. Elle est d'une seule pièce et repose sur un piédestal orné de bas-reliefs qui mal-

heureusement sont enterrés dans le sol. L'an 412, Arcadias fit dresser la belle colonne de Lamet-Nazao. Cette colonne, qui n'avait pas moins de vingt-quatre pieds de circonférence sur soixante-dix-huit de hauteur, est formée de tambours de marbre et un escalier est pratiqué dans l'intérieur. Il n'en reste plus que quinze pieds sur un piédestal qui lui sert de base, et qui est orné de bas-reliefs tout dégradés.

L'on remarque encore une colonne de marbre extrêmement ruinée qui se nomme la tour de la Fille, et où l'on distingue les traits d'une femme et des aigles presque effacées.

L'an 532, Justinien, dix-septième empereur, fit reconstruire l'église de Sainte-Sophie, incendiée dans la fameuse sédition des verts et des bleus, où soixante-dix mille hommes périrent sur la place de l'Hippodrome. L'empire fut sauvé par le courage de Bélisaire et de l'impératrice Théodora. Justinien employa dix mille ouvriers par jour, et l'église fut terminée en moins de six ans. Les aquéducs fournirent les plombs qui couvrirent la coupole, et il les remplaça par des tuyaux degrés qui existent encore. Les architectes Athénius de Trallès et Isidore de Millet, à la fois mathématiciens et mécaniciens, firent à Sainte-Sophie la première coupole connue. Ils la placèrent sur des arceaux, en rachetant les angles par des pendentifs, ce qui laisse les intervalles à jour, et donne à l'édifice plus de hardiesse et de légèreté. A Saint-Marc de Venise, cette ordonnance a été imitée. Brumelleschi et Michel-Ange perfectionnèrent cette heureuse idée et la complétèrent en construisant à l'extérieur une double voûte plus élevée, qui donne à leurs monumens la grace et la légèreté qui manquent à Sainte-Sophie. La coupole n'ayant de hauteur que le tiers de son diamètre, doit nécessairement paraître lourde et écrasée : encore n'a-t-elle pas l'avantage d'être éclairée par le haut comme le Panthéon; en sorte que ses proportions sont loin d'offrir cette majesté et ce grandiose qui frappent dans la coupole de Saint-Pierre de Rome ou dans le dôme de Florence, chefs-d'œuvre de la renaissance des arts. Néanmoins c'est le plan de cette première basilique chrétienne qui a servi de modèle à presque toutes nos églises, dont il suffit d'allonger plus ou moins la nef pour former la croix grecque ou latine. Sainte-Sophie a deux cent cinquante-deux pieds dans sa longueur intérieure et

deux cent vingt-huit dans sa largeur, sur cent quatre-vingt-dix-huit pieds de hauteur du sol à la coupole. La direction longitudinale est vers l'Orient, comme celle de toutes les églises anciennes. Le prêtre et le peuple se trouvaient ainsi tournés vers Jérusalem, de même qu'ils se trouvent aujourd'hui tournés vers la Mecque, patrie de Mahomet, au moyen d'une légère inclinaison dans les tapis et la chaire, et dans les deux marches du sanctuaire qui se présentent un peu en obliquant vers le Sud. De cette façon, au premier coup d'œil, la disposition de l'édifice paraît irrégulière; mais c'est une illusion dont le pavé antique détrompe bientôt.

Sur les côtés règnent des galeries avec de belles colonnes de vert antique et de porphire, provenant du temple de Delphes. Les chapiteaux composites et corinthiens soutiennent des arcades et des voûtes qui forment, au premier, pour les femmes, de vastes tribunes de trente pieds de large. Mais ces galeries supérieures sont tellement endommagées par les tremblemens de terre et le manque d'entretien, que les colonnes fortement inclinées et les voûtes étayées en beaucoup d'endroits, semblent voisines d'une prochaine destruction. Sur les revêtissemens en marbre blanc du soubassement qui pourtourne l'édifice, l'on voit encore l'empreinte et le relief d'une grande croix chrétienne qui n'a pu être effacée. La même empreinte s'est conservée sur les riches et grandes portes de bronze de cette célèbre basilique. Celle du milieu surtout, la plus belle de toutes, est fixée sur des jambages d'un beau marbre blanc. Le pavé est fait également de marbres de couleur à larges compartimens, mais il est si sale et si dégradé, qu'il est loin de relever aujourd'hui la majesté de ce temple si révéré.

Cette mosquée a pour tout décor, à l'intérieur, les tribunes des sultans et des sultanes, grillées et richement dorées. Un long escalier conduit à une chaire très élevée, réservée à l'iman. Deux grosses colonnes bleu d'azur servent de candélabres; et aux pendentifs de la voûte sont de triples ailes allégoriques, faites en mosaïques dorées du temps. Les murs sont badigeonnés ou peints en gris et en jaune par assises. L'on y voit suspendus des cadres dorés renfermant des versets du Coran, des devises et des vœux pour le salut du sultan. Quant à l'extérieur, il est lourd et confus, et n'a rien d'imposant.

Tel est aujourd'hui ce monument tant vanté, et dont Justinien était si fier, que, le jour de son inauguration, 27 décembre 537, il s'écria dans le délire de sa joie : *Je t'ai surpassé, ô Salomon!* Il est certain que cette basilique put être regardée comme le plus beau monument de l'époque, en raison surtout de la richesse de ses marbres et de la nouveauté de sa coupole : mais le siècle de Léon X a laissé loin derrière lui cet heureux essai du bas-empire. Les Chrétiens avaient possédé Sainte-Sophie neuf cent dix-huit ans, lorsque, en 1453, Mahomet II, fils de Soliman, s'empara de Constantinople et prit possession de ce temple.

Constantinople compte du reste des mosquées plus belles et plus appropriées au culte mahométan. Mais Sainte-Sophie est la basilique des premiers chrétiens, et c'est celle qui fixe plus spécialement l'attention des voyageurs. Le prince royal de Bavière avait obtenu un firman qui lui permettait de visiter toutes les mosquées de Constantinople, au nombre de trois cent quarante-cinq, dont soixante-quatorze grandes, parmi lesquelles treize impériales, savoir : Sainte-Sophie, Sultan-Achmed, la Solimanie, qui est la plus riche et la plus élevée, celle de Mahomet II, celle de Bajazet II, l'Osmanie, la plus élégante et la plus régulière, la mosquée du sultan Solim Ier, celles d'Eïoub, de Laléli, de la sultane Validé, veuve de Mahomet IV, la mosquée d'une autre Validé, celle du Chahzadé, bâtie par Soliman Ier, et celle d'Abdul Hamid, au village d'Istravos en Asie, sur le Bosphore.

Le plus grand et le plus imposant de ces temples, est celui du sultan Achmed, bâti sur la place de l'Hippodrome. C'est un carré de cent vingt-sept pieds de côté, couronné d'un vaste dôme de soixante-un pieds de diamètre, que supportent quatre gros piliers, en forme de colonnes très massives. On arrive à la mosquée par une cour élégante, entourée d'une galerie dont les coupoles et les arcades reposent sur vingt-six colonnes de granit oriental, avec des bases de bronze et des chapiteaux de marbre blanc, formés de facettes turques. Dans le milieu de cette cour, pavée de marbre, s'élève une belle fontaine hexagone, toute en marbre, où l'eau coule sans cesse pour les ablutions.

C'est la seule mosquée qui ait six minarets. Quatre de ces minarets construits à trois galeries ont vue sur les îles des Princes,

le Sérail, et sur une grande partie de Constantinople et du Bosphore jusqu'à Scutari. C'est dans cette mosquée qu'est exposé l'étendard du Prophète, quand il y a danger pour l'état, et c'est là aussi que le sultan se rend en grand cortége pour assister aux fêtes du Baïram.

La place de l'Etméïdan ou l'Hippodrome est de tous les monumens antiques de Constantinople le plus grand et le mieux conservé. Cette place a été le théâtre de plusieurs événemens remarquables. C'est là qu'éclata, sous le règne de Constantin, la révolte des verts et des bleus dont j'ai déjà parlé; c'est là que le 16 juin 1826, Mahmoud fit déployer l'étendard du Prophète, pour appeler à lui tous les Musulmans fidèles, les Ulemas et les chefs de l'état, et les conduire contre les Janissaires qui s'étaient établis en rébellion devant leurs casernes, et, suivant l'usage, autour de leurs marmites renversées. Le peuple et les étudians fondirent sur eux avec acharnement. Le choc fut terrible, on en connaît le résultat. Le feu fut mis à leur caserne, et il n'en reste plus qu'une seule pierre, comme témoignage de la malédiction qui pèse sur ces lieux. Plus de huit mille Janissaires périrent dans la bataille ou par suite du jugement de la commission établie en permanence sur la place de l'Hippodrome. Cette journée assura le triomphe du sultan qui, depuis cette victoire, a pris le titre de Jethy (vainqueur). Son repos assuré de ce côté est malheureusement encore menacé de nouveaux dangers non moins sérieux.

On remarque sur la place de l'Etméïdan l'obélisque en granit rouge, incrusté d'hiéroglyphes égyptiens, que l'on dit avoir été transporté de Rome, en 369, sous le règne de Sardocias, huitième empereur. Suivant d'autres, au contraire, il vint directement d'Egypte, sous le règne de Constantin. Mais cet obélisque ayant été renversé par un tremblement de terre, la pointe de l'aiguille se brisa et l'impératrice Théodora le fit retailler et élever sur un piédestal orné de bas-reliefs et dont les inscriptions annoncent qu'il resta long-temps couché dans l'emplacement où on l'a redressé. Un fait certain, c'est que les proportions trop courtes de ce monument ne lui laissent plus rien de la grace et de l'élégance des anciens obélisques. Il doit avoir perdu près d'un sixième de sa hauteur.

A quelque distance, sur la même place, est la colonne de bronze formée de trois serpens enlacés, qui fut enlevée du temple de Delphes, où elle supportait le célèbre trépied d'Apollon. Cette colonne fut élevée par Constantin ; mais elle est presque entièrement enfouie et tellement ruinée, que peu de personnes la remarquent. Tout près est un autre obélisque construit de morceaux de pierres brisées et revêtu autrefois sans doute de marbres et de bronzes que l'on a enlevés.

En sortant de cette place consacrée désormais par l'histoire, nous visitâmes la jolie mosquée du sultan Osman qui, sans être la plus grande, est l'une des plus élégantes et des plus riches de Constantinople. Elle est construite entièrement en marbre avec de jolies galeries au premier, dans le goût qui convient le mieux à ce genre d'édifices. Après avoir traversé tout un quartier de bazars, on rencontre la riche mosquée de Bajazet, remarquable par ses belles colonnes de vert antique, de granit et de jaspe africain. Le portique qui entoure la cour se distingue par ses colonnes ornées de bases de bronzes et de chapiteaux turcs. Ces chapiteaux supportent des voûtes et des arcades de marbre, de vert et de griotte rouge d'une grande beauté : au milieu de la cour est la fontaine pour les ablutions.

La mosquée de Soliman Ier, l'une des plus élevées et des plus riches de la ville, est située vers le nord, en suivant la rue du Vieux-Sérail. Elle occupe un vaste local entouré de bâtimens pour les écoles et les hôpitaux. Son dôme est de soixante-huit pieds de diamètre : la longueur du plan est de deux cent vingt-un pieds, sur cent cinquante-deux de largeur. Elle ouvre sur une cour à portique qui communique aux cuisines et aux réfectoires des pauvres, et aux chambres des imans. Quatre minarets relèvent à l'extérieur l'élégance de ses proportions, et l'on admire dans l'intérieur quatre belles colonnes de porphyre de soixante pieds, qui proviennent du temple d'Ephèse. Soliman le Magnifique la fit construire de l'or et des dépouilles enlevées à ses ennemis. On y remarque un sarcophage de porphyre rouge, que l'on dit être celui de Constantin. C'est un carré de huit pieds de long, sur cinq pieds de large et quatre et demi de haut. Dans une ancienne église grecque, mosquée sériaki, il est un autre sarcophage de vert anti-

que très beau, qu'on appelle aussi le tombeau de Constantin et qui pourrait bien être celui de l'impératrice Théodora.

Derrière le temple consacré par Soliman est une enceinte plantée d'arbres et de cyprès rouges en quinconces, au milieu desquels s'élève le tombeau du sultan près de celui de son épouse. Ce tombeau d'une architecture orientale et légère présente la forme octogone. Il est entouré d'une galerie en marbre soutenue par des colonnes très sveltes. Les croisées inférieures sont grillées de fleurons dorés; celles qui sont au dessus sont formées de trois petites arcades étroites et longues, et ornées de vitraux coloriés. Le dôme composé de seize côtés se distingue par ses proportions élégantes. La coupole de l'intérieur est plus petite; elle est supportée par huit colonnes isolées du mur et élevées sur un socle de serpentin vert de marbre. Par suite de cette disposition, il règne un couloir autour du tombeau du sultan et de ceux de ses fils, placés à côté du sien. Ces tombeaux, qui ont une hauteur de trois à quatre pieds et dont la tête est élevée et tournée vers l'Orient, sont couverts de magnifiques châles de cachemire ou d'étoffes brodées, et surmontés de turbans ou de l'aigrette que ces princes avaient affectionnée.

Nous vîmes ensuite deux autres mosquées assez belles, mais moins remarquables que celles dont je viens de parler. Nous assistâmes, dans celle de Méhémet, à la prière de deux heures pour le salut du sultan, et ce fut sans doute une faveur qu'aucun chrétien n'avait encore obtenue. Le monument de Sélim que nous visitâmes ensuite est comme un petit Panthéon. Là sont réunis et embaumés tous ceux que des liens de famille ont unis ici bas. La même voûte recouvre un grand nombre de cercueils de plomb revêtus d'un sarcophage de bois sculpté ou richement doré. Quelquefois, le sarcophage est remplacé par deux dalles de marbre en forme de toit incliné vers les pieds, et portant, comme je l'ai dit, les objets les plus chers aux défunts. A l'entrée du monument est un vestibule garni de tapis. La porte est grillée et vitrée; près de là se tient un gardien lisant des versets du Coran et chargé d'ouvrir le sanctuaire à l'iman et aux membres de la famille qui peuvent seuls y pénétrer. Des lampes y brûlent sans cesse, suspendues à la voûte, et des siéges et un sopha de la plus grande beauté y invitent au repos, à la méditation ou à la prière.

Ces monumens sont toujours entourés de jardins plantés d'arbres et de cyprès. Assez souvent les riches particuliers choisissent pour dernière demeure les jardins mêmes qui font partie de leur propriété; mais les cimetières publics sont en général situés au bord des chemins les plus fréquentés, sur le sommet des collines ou dans les lieux les plus agréables de la cité. A Péra, des cyprès ou des platanes magnifiques protègent de leurs frais ombrages un grand nombre de tombes en pierre ou en marbre, ayant la forme d'un carré long. Aux extrémités de ces tombeaux, s'élève un cep ou une colonne surmontée du turban, avec le signe distinctif du rang que le défunt a occupé ; un vase, si c'est une femme; une fleur, si c'est une jeune fille. Au bas un verset du Coran, une prière ou un chiffre servent d'inscription.

Tels sont, dans l'Orient, ces vastes champs du repos, d'où l'on voit s'élever du milieu de la cité les cimes vénérées des arbres de la mort. Malheur à celui qui en arracherait une branche ou un rejeton. Ils ont vu passer des générations entières, et tel est le respect dont les entoure la piété des Orientaux, que dans la feuille qui s'agite, dans le bruissement des vents à travers les rameaux, ils croient entendre les ombres de ceux qui leur furent chers.

Au retour de nos longues excursions, nous rentrions, soit dans nos hôtels, soit à bord de notre bâtiment, car la plupart des voyageurs y avaient conservé leur logement. C'était un séjour plus riant et plus animé que celui de la ville; nous étions mouillés d'ailleurs dans le voisinage des plus beaux quartiers. Le pont du navire devenait ainsi la salle de réunion, où des causeries pleines d'intérêt s'échangeaient entre nous sur les objets qui nous avaient frappés. Il ne faut pas quitter Constantinople sans visiter Mustapha, le célèbre parfumeur du sérail, renommé pour ses eaux de rose, ses pastilles et ses essences. Le grand seigneur s'est quelquefois reposé chez lui, et son magasin devint le lieu ordinaire de nos rendez-vous. De larges divans sont disposés avec art dans une arrière-boutique décorée d'arabesques où cet adroit Arménien fait servir, au milieu des parfums, des glaces, du café, des pipes ou le narghillé. Il retrouve bientôt le compte de ses avances dans le débit

des marchandises qu'il fait payer très cher et qu'on ne peut guères se dispenser d'acheter sous peine de méconnaître l'hospitalité de sa réception. Pour nous initier davantage aux mœurs de l'Orient, nous voulûmes prendre chez lui un repas à la turque qui fut splendidement servi. Il nous fallut, suivant l'usage, nous passer de couteaux et de fourchettes, et y suppléer du mieux possible à l'aide de nos doigts et de nos dents assez mal expérimentés à de semblables prouesses. On trouve chez lui des guides qui parlent italien et même français ; le nôtre avait habité la Hollande et ne parlait jamais des canaux d'Amsterdam qu'en se pinçant le nez.

Après que nous eûmes parcouru la ville, ses monumens et ses bazars, il prit fantaisie à quatre d'entre nous de visiter le sérail. Ce n'était pas chose facile, et nous avions, à cet effet, pris un guide qui s'était fait fort de satisfaire notre curiosité ; mais dès qu'il fut arrivé à la porte de la seconde cour, son audace fut à bout et il n'osa plus avancer.

Le vieux sérail élevé par Mahomet II n'est plus aujourd'hui qu'un lieu de sépulture pour les femmes du sultan, et une maison de retraite pour les kadines, c'est-à-dire pour les femmes vieilles et délaissées.

Le sérail proprement dit est le palais habité par le sultan. Construit sur l'antique citadelle de Byzance, il a l'avantage d'occuper la plus belle situation de la ville, et d'en être isolé par de hautes murailles crénelées et bien fortifiées, ce qui le met à l'abri d'un coup de main. Ce palais s'élève à la pointe de l'entrée du port, sur le Bosphore et la Corne d'or, en face Péra et Scutari : il a huit portes et trois cours. La principale porte est celle du côté de Sainte-Sophie, appelée Babi humaïounn (porte ottomane). Sa façade est ajustée de deux mauvaises colonnes de marbre qui supportent une arcade sans caractère déterminé. Cette façade est surmontée de plusieurs croisées qui forment un assez long bâtiment à deux étages, au bas desquels sont creusées les deux niches célèbres où se déposent les têtes des victimes tombées par l'ordre de la justice ou du sultan. Une fontaine coule à l'entrée de la première cour qui est de forme irrégulière et plantée d'arbres ; on voit sur la gauche la jolie petite église de Sainte-Irène, bâtie par Constantin, et de forme basilique grecque ; à côté est une espèce d'arsenal où l'on

conserve un grand nombre d'armes antiques que l'on dit riches et curieuses, mais où nous n'avons pu pénétrer. A la suite de l'église vient l'hôtel de la Monnaie avec le logement de l'inspecteur des bâtimens, celui du secrétaire, des eunuques noirs, puis vis-à-vis, un logis pour les fendeurs de bois et les autres serviteurs et officiers du sérail. On voit encore dans cette cour un mortier qui a servi, dit-on, à piler un muphti ou chef des Ulemas, lequel s'était rendu coupable d'infraction aux lois du Prophète et de l'état.

Au fond, est une seconde grande porte que l'on nomme porte du salut (Babus Selain). Sa façade est flanquée de deux hautes tours avec un mur couronné de mâchicoulis et de créneaux. On entre d'abord sous un vestibule qui est peint et décoré de trophées d'armes pendus aux angles de la voûte : à droite sont le corps de garde et la chambre de l'officier de service ; à gauche la chambre où loge le bourreau. C'est sous cette voûte qu'on tranche la tête des dignitaires qui ont démérité de l'état ou qui ont encouru la haine du sultan.

Pour obtenir passage de ce vestibule dans la seconde cour, je m'étais servi du fusil d'un soldat de garde, et j'avais montré à l'officier la charge précipitée de cette arme en douze temps. Cet exercice lui plut tellement qu'il nous permit de passer, en nous faisant signe de revenir bien vite.

Dans le milieu de la seconde cour, deux fontaines s'élèvent entourées de plantations de cyprès et de sicomores. On se trouve, en entrant, sous un vaste portique formé de belles arcades, que supportent huit colonnes de vert antique avec des chapiteaux de marbre. Les voûtes et les plafonds à compartimens sont couverts d'ornemens très riches, rehaussés d'or et de belles peintures. Sous ce portique, qui est large de plus de vingt pieds, sont placés des bancs et des sophas, destinés à la garde noble et aux officiers. Sur la gauche, dans l'angle, sont des bâtimens qui servent aux divers chefs des eunuques noirs et blancs, et à d'autres grands du palais. Au fond et du même côté, on remarque la salle du divan, précédée d'un portique à colonnes de vert antique. C'est dans ces salles décorées magnifiquement et d'une façon tout orientale que sont reçus les ambassadeurs, avant d'être présentés au sultan. Elles sont couvertes de six dômes richement dorés et chargés d'ornemens :

la plus grande de ces salles, où le divan s'assemble, n'est séparée de la première qui fait vestibule que par un petit mur où les huissiers (shaour) attendent les ordres du grand visir. Elles sont toutes deux très sombres et semblent n'avoir été faites que pour les grands conseils de nuit où elles doivent être éclairées de mille bougies. Dans le fond est la petite croisée d'où le grand seigneur assiste sans être vu à ces délibérations qui souvent ont pour but les intérêts du peuple et de l'état. A côté, dans l'angle, est le trésor; puis dans l'axe de la cour, au fond, est le portique des eunuques, formé de légères colonnes arabesques. Le plafond qui repose sur ces colonnes est surmonté d'une coupole recouverte en plomb doré.

C'est de ce portique en forme de tente turque que l'on passe dans un grand vestibule qui donne entrée dans la salle du trône, et dans la troisième cour, où est le harem et le palais du sultan : cette dernière entrée nous fut interdite, elle était gardée par quatre grands eunuques blancs. Elle se nomme la porte de la Félicité, ou la porte des Eunuques blancs, parce que la garde leur en est confiée. Les ministres et les ambassadeurs peuvent seuls la franchir, lorsqu'ils sont présentés au sultan dans la salle du trône.

Cette salle dont l'entrée est ornée de belles colonnes, dit Andréosi, est liée par un double portique à la porte dont nous venons de parler. Elle est isolée des autres bâtimens, et n'est pas d'une grande étendue. Elle est dominée par une voûte d'une belle élévation, et ses murs revêtus en marbre sont surchargés d'ornemens. Le trône est en forme de baldaquin, supporté par quatre colonnes incrustées de perles et de pierres précieuses, d'où pendent des globes d'or avec des tough ou queues de cheval, dans les quatre angles opposés. Les jours y sont ménagés avec beaucoup d'art, et la lumière n'y pénètre qu'à travers des vitraux peints en couleur, d'où résulte cet air de recueillement et de mystère qui annonce comme dans les églises gothiques le sanctuaire d'un pouvoir en quelque sorte invisible, mais qui sait tout et s'étend sur tout.

Je n'ai rien à dire ni des armes, ni des chevaux, ni des harnais qu'il ne me fut pas permis de voir, ni du trésor, de la chapelle et de la bibliothèque où je ne pus pas non plus pénétrer. Les bains sont d'une grande magnificence, si l'on en croit la description de certains voyageurs : quant aux kadines ou femmes du sultan, elles

habitent des chambres séparées ainsi que les odalisques, jeunes filles consacrées au service de sa hautesse. Leurs appartemens, ainsi que le harem et les kiosques, sont compris dans le même palais, et situés sur une colline. Cachés par de grands arbres, c'est à peine si l'on aperçoit au dessus des murs crénelés les toitures et les dômes de ces édifices somptueux et tristes, puisqu'ils servent d'impénétrable prison aux plus belles femmes que la nature ait produites. Là, par un révoltant mépris des plus saintes lois de la nature, elles sont condamnées à l'esclavage et à l'ennui. Malheur à celui qui oserait rompre le ban qui leur est imposé : il paierait de sa vie ou de sa dignité d'homme cet attentat aux sublimes lois du prophète.

En revenant sur nos pas, nous nous trouvâmes sous une longue galerie formée par des arcades, et servant de promenoir et d'abri. De distance en distance sont des portes de communication avec de longs bâtimens où sont établies les cuisines et les dépendances de toute espèce. Les fourneaux et les marmites chauffaient au milieu de pièces noires, sales et mal tenues, où des marmitons préparaient le pilau de riz et de viande pour la garde et les gens de service. Nous regagnâmes la galerie et la porte du Salut, et nous sortîmes, à côté de la Monnaie, par un chemin ouvert en face d'un platane d'une grosseur extraordinaire. Le tronc n'a pas moins de cinquante-six pieds de tour, et un marchand de pastèques et de glace y avait établi sa boutique.

Le chemin que nous avions pris nous conduisit à une espèce de jardin planté de pins et de cyprès, les plus hauts et les plus vieux que j'aie vus. En suivant des allées inégales, à travers de grandes pelouses, sur un terrain incliné, nous nous trouvâmes bientôt dans des jardins potagers bien cultivés, et entourés d'arbres fruitiers de toute espèce. Après une promenade d'une heure dans ces jardins où nous étions comme égarés, nous nous trouvâmes engagés dans un chemin qui mène droit à l'enceinte où sont renfermés les cerfs, les biches, les gazelles, et toute la ménagerie du sultan. Nous nous disposions à poursuivre, lorsque nous vîmes accourir à nous de toute la force de ses jambes, un garde malencontreux, qui nous faisait signe de nous retirer au plus tôt, attendu que nous avions en regard le kiosque où se tenaient les sœurs du

sultan. Nos prières et nos offres d'argent le trouvèrent inexorable. Il nous indiquait, par un geste très significatif, qu'il aurait le cou coupé, et force nous fut, à notre grand regret, de rétrograder. Ce fut dans notre promenade un fâcheux contre-temps : car d'après les aventures que la rumeur publique prêtait à l'une de ces nobles dames, il n'est pas probable qu'elles eussent voulu nous cacher les traits de leur figure. Le garde nous fit sortir impitoyablement par une porte voisine du quai, et près de la pointe du sérail.

Nous suivîmes les murs, en visitant les beaux caïques dorés sur lesquels monte l'empereur, quand il va se promener à ses châteaux d'Europe et d'Asie. Plus loin était devant nous la porte dorée qui de la mer ouvre sur la cour d'un pavillon du sérail ; puis vient le célèbre kiosque des perles (indgirly-kiensaki) où le Grand-Seigneur va prendre le café et fumer sa pipe sur le bord de la mer en face du magnifique tableau qu'offre le Bosphore et la côte d'Asie. C'est dans ce pavillon délicieux, entouré de bosquets de myrtes et de fleurs, que le sultan se cache, dit-on, pour considérer à loisir les graces des odalisques de son sérail, lorsque ces jeunes filles s'exercent à des jeux où à des danses naïves qui excitent ses désirs et fixent son choix sur celle qui l'a charmé.

Tel est l'aperçu de ce mystérieux palais, séjour d'esclaves rassemblées pour satisfaire le caprice ou ranimer les sens blasés d'un souverain absolu.

D'après les lois, au lieu d'une compagne, le sultan peut avoir sept femmes qui lui sont données ou qu'il achète. Elles sont nommées kadines (dames du palais). Les enfans qu'elles lui donnent sont princes ; tandis que la mère n'acquiert le titre de sultane que lorsqu'un de ses fils prend les rênes de l'état. Ces kadines ont souvent pour rivales les filles destinées au service particulier du Grand-Seigneur, et que l'on nomme ghédikli ; elles sont au nombre de douze et choisies parmi les plus belles esclaves du sérail ; celle qu'il préfère est distinguée des autres par le nom d'ikbalè (favorite) ; si elle devient enceinte, elle est élevée au rang de kadine et remplace celle des sept qui a cessé de plaire ou qui est stérile. Celle-ci était autrefois reléguée au vieux sérail, aujourd'hui l'hôtel des seraskier. La garde et le service

du sérail sont confiés à des eunuques noirs et blancs. C'est le grand eunuque noir, grand-maître du palais, qui a la direction des kadines ; il entre dans le harem quand bon lui semble. C'est le dignitaire le plus élevé de l'empire après le grand visir et le capitan pacha. Du reste, les places et les rangs se distinguent très bien au nombre des rames dont les kaik (caïques) sont armés. Le Grand-Seigneur a vingt-six rames et le tentelet (petite tente) rouge ; le grand visir vingt-quatre et le tentelet vert; le capitan pacha, le muphti, le kiahya bey (ministre de l'intérieur), sept paires de rames et le gouvernail ; le reis-effendi (grand chancelier), le terrana emini (intendant de l'amirauté), le tchauch bachi (grand maréchal), sept paires de rames sans gouvernail, et les ambassadeurs sept paires de rames sans tentelet.

Le 13 juin, le Grand-Seigneur quitta son palais d'Europe pour aller habiter celui d'Asie qui est plus frais. Il traversa le Bosphore sur ses riches barques dorées. Les grands de l'empire le suivaient dans la hiérarchie que je viens d'indiquer. Je n'ai jamais vu de spectacle plus imposant et plus animé. Le costume blanc des rameurs, ce nombre infini de barques glissant sur la mer à travers une flotte de trente-deux bâtimens de guerre, pavoisés, et portant leurs équipages suspendus sur leurs mâts et dans leurs vergues, les vivat et les hourra des marins, le roulement des tambours et des coups de canon multipliés par les échos merveilleux du Bosphore : tout cet appareil avait un air simple, mais noble et grand, et ce double caractère manque trop souvent à nos fêtes publiques.

Le lendemain (14) vendredi, était le dimanche des croyans. C'est le jour où le Grand-Seigneur va faire sa prière à la mosquée voisine de son palais d'Asie. Nos voyageurs étaient curieux de voir de près cette cérémonie, et nous allâmes nous placer à la porte de la mosquée devant laquelle se trouvait rangé un régiment de la garde. Les ministres, les pachas et les principaux officiers passèrent lentement. L'empereur seul était monté sur un cheval gris, richement harnaché et suivi de quelquets valets de pied armés. Il traversa ainsi une grande foule immobile sur son passage. La figure du sultan est belle mais soucieuse, et sa barbe noire lui donne de la dureté.

Son costume n'avait rien de la magnificence orientale. Le tarbouch ou bonnet rouge grec a remplacé le superbe turban de cachemire dont les turcs étaient si fiers, et dont la forme ou l'étoffe indiquaient le titre et le rang de ceux qui le portaient. Le nouveau costume se compose d'un pantalon demi cosaque, de souliers, d'un habit veste, d'un gilet pour le soldat, et pour les officiers d'une redingote dans laquelle ils semblent embarrassés et gênés. Ce costume est aussi celui des grands de l'état avec cette différence qu'ils appliquent sur leur vêtement brun ou bleu une étoile plus ou moins riche et brillante, qui est le signe distinctif de leur grade et de leur dignité. Le sultan portait sous un petit manteau grec de couleur, un costume bleu de ciel avec un large croissant de brillans. Son bonnet rouge était orné sur le devant d'un croissant de brillans et surmonté d'une aigrette blanche; un gros diamant brillait à la poignée de son sabre. La cérémonie ne fut pas longue. Le sultan reprit le même chemin, en promenant ses grands yeux bruns sur la foule et en particulier sur nos voyageurs qui paraissaient exciter vivement sa curiosité.

En général, le peuple triste et silencieux le regardait avec indifférence. Beaucoup voient à regret la marche des événemens et la position critique où Mahmoud s'est placé par suite de ses réformes. Car si la destruction des Janissaires fut un premier pas fait dans une voie d'amélioration, le peuple n'en attribue pas moins à ce vigoureux coup d'état le succès des armes d'Ibrahim. La haine qu'il porte à l'armée et à l'escadre russe campée sur le Bosphore a créé aussi beaucoup de mécontens. Mais il y a lieu d'espérer que cet état de choses finira bientôt. On ne voit déjà plus chez les Turcs cette férocité inquiète qui les animait contre les Francs et les Chrétiens; les préjugés disparaîtront devant les progrès irrésistibles de la civilisation, et ce beau pays recevra bientôt avec les lumières de l'Occident, des mœurs et des idées nouvelles qui doubleront ses richesses et la prospérité de son commerce. Mais toutes ces réformes ne suffiront pas, si le sultan Mahmoud ne les étend encore sur d'autres points. L'un des moyens les plus utiles pour arriver au bien être de son peuple, c'est d'attirer à Constantinople un nombre considérable d'étrangers et de voyageurs, qui répandent dans le pays qu'ils visitent les bien-

faits de la richesse et de la civilisation; mais pour les accueillir dignement, il faut au moins que le Grand-Seigneur fasse paver et éclairer sa capitale, il faut que la nuit il n'y ait point danger à sortir, sans être muni d'une lanterne; il faut que la ville, à une heure donnée, ne soit pas livrée aux chiens qui s'en emparent et en font la police. Les quais, si beaux et si commerçans, pourraient être élargis et dressés en peu de temps; les places et les principales rues aboutissant aux palais et aux bazars pourraient être pavées et nivelées en six mois; et il suffirait ensuite de dresser et de makadamiser la chaussée de deux ou trois grandes rues qui traversent la ville en deux sens, pour communiquer en voiture avec tous les quartiers. Il est impossible de calculer la révolution que produirait un coup d'essai de cette importance, et l'empereur ne devrait plus en retarder l'épreuve. Les dépenses seraient à la charge des propriétaires riverains des rues qui gagneraient en salubrité et en beauté. Des cafés, des boutiques et des établissemens publics se formeraient bientôt de tous côtés, et la ville des Osmanlis cesserait d'être un désert peuplé de maisons, qui semblent vouées à la tristesse et à la mort.

Cette digression utile m'a sans donte un peu éloigné de notre promenade. La journée était belle et le vent nous favorisait pour remonter avec notre barque les rapides courans du Bosphore jusqu'à l'embouchure des eaux douces d'Asie, où le Grand-Seigneur a un pavillon d'agrément. C'est là que se réunit, après la prière, la haute société turque et arménienne. Il est fâcheux que la vallée et la praierie soient trop étroites; elles auraient besoin d'être développées pour ouvrir une vaste carrière aux jeux et aux courses des promeneurs. Sous ce rapport, les eaux douces d'Europe ont un plus bel emplacement. Le dimanche, ces eaux sont le rendez-vous des familles arméniennes et grecques les plus distinguées de Constantinople. Un repas frugal au bord de la rivière, des courses, des danses à l'ombre des platanes, de la musique et de la joie, tels sont les charmes de ces parties de campagne qui valent bien, à coup sûr, les pastorales excursions des bourgeois de Paris dans les forêts de Saint-Germain ou de Versailles. Quelquefois les jeunes filles accompagnent l'orchestre de leurs voix plus ou moins harmonieuses, et c'est plaisir de les voir livrer avec abandon aux re-

gards indiscrets des étrangers, toutes les graces de leurs figures, et toute l'élégance de leur joli corsage.

Aux eaux douces d'Asie la réunion est presque exclusivement turque. Les femmes y occupent un emplacement séparé de celui des hommes. Ceux-ci mangent et fument dans de petits cabarets ambulans, à l'ombre de gros arbres. Ils s'entretiennent toujours par groupes, l'œil constamment fixé sur les femmes assises plus loin, dans la prairie et sur la terrasse qui borde le Bosphore. Les unes reposent sur des tapis, d'autres sur la pelouse, autour d'une jolie fontaine, mais, adieu ici, les jeux et les danses des eaux douces d'Europe. Ces pauvres récluses parlaient et s'agitaient vivement en mangeant des fruits et des pâtisseries, surtout les jeunes filles que les plus vieilles observaient, et dont l'œil curieux semblait être à l'affût de quelque spectacle nouveau ou de quelque événement imprévu.

De la croisée de son pavillon, le sultan observait cette jolie réunion, que notre arrivée mit quelque peu en émoi. Nous étions mal instruits des usages, et à peine descendus de notre barque, nous n'avions rien eu de plus pressé que d'aller surprendre quelques traits de ces minois demi voilés, qu'il nous était défendu de voir de par la grace du Prophète. Pendant ce temps, nos dames voyageuses arrivaient de leur côté, et nous revînmes à leur rencontre. Mais ce fut bientôt une surprise générale lorsque Mme de Hahn, s'approchant des femmes assises dans la prairie, les pria de lui permettre de les accompagner dans leur arabat, espèce de chariot très riche, attelé de bœufs et recouvert d'une étoffe rouge ornée de franges. La promenade eut lieu sur-le-champ. Pendant cet entretien, le sultan n'avait cessé de lorgner nos dames, et sa curiosité fit le succès de la nôtre. Du reste, ces nobles filles du Prophète parurent très sensibles aux preuves de déférence que nous leur donnâmes ; elles furent un moment polies et courtoises avec nous ; mais, lorsque les arabats chargés entraînaient au logis nos belles Musulmanes, nous crûmes distinguer sur leurs traits quelques malins sourires, expression des innocentes railleries qu'elles nous adressaient.

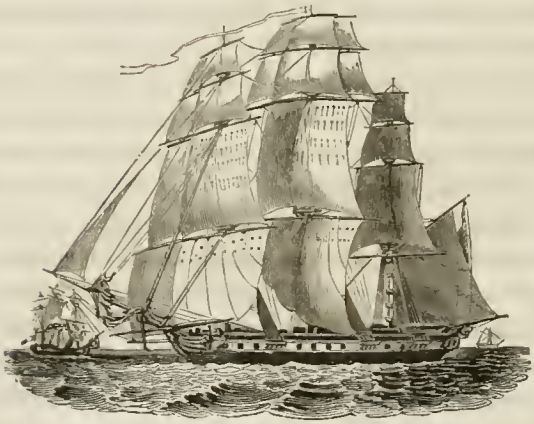
Nous reprîmes à notre tour notre barque. C'était un beau caïque à quatre rames, sculpté dans l'intérieur, et orné de tapis

élégans. En regagnant ainsi notre bâtiment, nous visitâmes la flotte turque, mouillée en ligne de bataille, vers la côte d'Europe, depuis le palais du Grand-Seigneur, jusqu'à l'entrée du port, dans la partie où les courans sont le moins forts. Cette flotte se composait de trente bâtimens de guerre, dont douze vaisseaux et deux à trois ponts. Ces navires, que l'on m'a dit construits sous la direction d'un ingénieur américain, peuvent soutenir la comparaison avec tous ceux qui sortent des chantiers de France et d'Angleterre, mais en revanche les équipages sont détestables. Ils sont maladroits dans les manœuvres et manquent de sang-froid dans l'action. Les batteries, qui sont le plus souvent en cuivre, paraissent riches et légères, mais la détonation en est trop bruyante dans les entre-ponts. Le fer est préférable. Hélas ! je doute fort que cette escadre eût pu garantir le trône du Sultan dans les circonstances critiques où il se trouvait alors. L'attitude énergique de notre ambassadeur le servit plus contre Ibrahim, que les douze mille Russes qui venaient de camper aux pieds du mont Géant.

Si le divan n'eût pas conclu la paix, sur la médiation de la France et de l'Angleterre, la révolution des mécontens s'opérait ; Ibrahim victorieux était en trois jours de marche à Scutari, et le Sultan perdait sa couronne malgré la flotte et le camp russe qui aurait été forcé de s'embarquer.

Nous passâmes devant le joli pavillon de Beschik-Trach où le Grand-Seigneur tient souvent conseil avec ses ministres et les ambassadeurs. Ce pavillon, placé en avant-corps, sur la rive du Bosphore, est d'une architecture élégante et fraîche ; c'est l'édifice qui se rapproche le plus du style turc et oriental : car tous les palais, les hôtels et les maisons de campagne que l'on voit à Constantinople ou dans les environs, sont dessinés et construits par des architectes grecs, français, anglais ou italiens ; de sorte que les façades et les intérieurs de ces édifices, bien que servant aux usages et aux besoins de l'Orient, se ressentent forcément des habitudes européennes. Les Turcs s'en accommodent avec une indifférence qui tient de la nullité, et c'est un malheur pour l'art, car de cette manière, le type et le caractère des peuples se perdent et s'effacent, et l'on ne trouvera bientôt plus de Turcs qu'à Broussa et dans la Bythinie.

En continuant notre promenade sur ces belles rives du Bosphore, nous arrivâmes à Tophana. Devant nous s'étendait, sur un long espace, la superbe fonderie de canons, couverte de cinq coupoles, les magasins et les casernes des canonniers, que Mahmoud II a fait élever. On voit au-devant l'élégante et jolie mosquée qui porte son nom, construite dans le style et le caractère de l'Osmanie, mais avec un goût plus recherché. L'arsenal s'avance sur le bord de la mer avec les grands ateliers et le parc des boulets et des canons. L'on y remarque une pièce en bronze d'un très gros calibre de vingt pieds de longueur, et un boulet de granit, semblable à ceux du château des Dardanelles, de trois pieds six pouces de grosseur, lequel servit à Amurat IV, lors du siége de Bagdad, en 1191.



VUE DU BOSPHORE

PRISE DE LA TERRASSE DE L'AMBASSADE DE FRANCE À PÉRA

LE BOSPHORE ET LE PONT-EUXIN.

Il avait été arrêté dans le programme de notre voyage que le bâtiment ferait une excursion sur le Pont-Euxin ou la mer Noire. Nous désirions jouir du spectacle de ces côtes, assez peu connues encore, et examiner la marche des courans qui rendent la navigation si pénible et si dangereuse dans cette mer sillonnée de fleuves et de rivières puissantes. Le 15 juin, nous levâmes l'ancre, et nous partîmes.

Ce voyage, qui devait être fait en peu de temps, avait attiré à notre bord un grand nombre de curieux. Nous devions d'ailleurs passer devant le palais d'Asie (Belair-bey), où le sultan avait témoigné le désir de voir marcher et manœuvrer notre bâtiment. Le capitaine s'empressa de céder à ce vœu qui fut accueilli par tous les voyageurs avec reconnaissance, car si nos évolutions fixaient l'attention de l'empereur, nous étions charmés d'entrevoir

les belles prisonnières de son sérail, qu'on apercevait à travers les croisées.

Sa hautesse, une lorgnette à la main, ayant près de lui le capitan-pacha et ses grands officiers, paraissait suivre nos manœuvres avec un vif intérêt, car c'était la première fois qu'on voyait un bateau à vapeur à Constantinople. Nous le saluâmes de vingt et un coups de canon, auxquels il fit répondre par le même nombre, sachant que le prince royal de Bavière était à bord du *François Ier*.

Ce palais d'Asie, où le sultan passe tout l'été, a été construit dernièrement par ses ordres, en moins de quatre mois, par un architecte arménien. Il est remarquable par sa fragilité, car il est fait en entier de bois de sapin et de torchis de paille, mêlée de terre et de mortier. Les bois qui forment la façade, n'ont que cinq à six pouces d'épaisseur et sont revêtus à l'extérieur de planches minces posées à recouvrement. Lorsque tout cela est peint en jaune, avec des jalousies vertes et le tour des ouvertures en blanc, on y adapte des croisées et des portes, et cette construction s'appelle un palais. Etonnez-vous, après cela, que le sultan en compte tant sur le Bosphore et qu'ils soient si souvent brûlés.

A côté et sur la même ligne est le sérail composé sur le grand corps de bâtiment, à trois étages comme le palais, et formant une longue galerie avec douze pavillons qui forment des avant-corps sur le bord de la mer, où nul caïque n'ose approcher. Cette galerie est du reste construite des mêmes matériaux que le palais, auquel elle se rattache par une extrémité, mais le tout est si légèrement conçu, et percé de tant d'ouvertures, que les deux côtés sont à jour, et laissent voir les femmes qui s'y promènent, enfermées sous verres comme des plantes rares ou des oiseaux en cages. Une telle disposition a sans doute son avantage. Elle se prête bien à la décoration et aux illuminations des fêtes que le sultan y donne. Dans le jour, il est facile, au moyen de fleurs, de vases et de jets d'eau, de ménager une promenade agréable et fraîche dans cette prison, que l'art s'efforce sans doute de rendre moins odieuse aux captives condamnées à y passer les plus beaux jours de leur vie.

En continuant notre voyage vers la mer Noire, nous franchîmes bientôt le fort d'Asie, premier château de Mahomet II. A

cette hauteur, entre les deux châteaux qui défendent les deux rives, le détroit n'a que quatre cents toises de large ; plus haut et sur l'autre rive se voit Thérapia, la résidence des ambassadeurs de France et d'Angleterre ; de ce point la perspective est charmante : Ces rives magnifiques de la côte d'Europe sont couvertes de maisons de campagne et de jardins bien cultivés, jusques après Buyuk-Déré, en face le mont Géant, où descend et finit la croupe du mont Hémus ou le Balkan. C'est dans cet endroit que le canal est plus resserré; il n'a plus que trois cent soixante toises de largeur, tandis qu'il a mille neuf cents toises à son embouchure sur la mer Noire, entre les deux fanaraki.

Arrivés au bassin de Buyuk-Déré, nous trouvâmes la flotte russe forte de dix vaisseaux, dix frégates et de huit bâtimens légers, mouillée en ordre de bataille, vis-à-vis le camp de douze mille hommes, dont les tentes étaient dressées aux pieds du mont Géant. Des deux côtés, à partir de ce bassin, les coteaux deviennent plus agrestes et plus accentués. De hauts rochers noirs, escarpés, coupés et déchirés à pic, semblent porter l'empreinte de quelque éruption volcanique. L'on croit qu'un bouleversement violent dans cette montagne rompit alors la terre ferme et ouvrit le détroit du Bosphore, en inondant jusqu'au Chersonèse tout le pays de la mer de Marmara. A gauche de l'embouchure du Bosphore sont les Cyanées; sur la plus élevée, se voit encore l'autel votif du temps des Romains, appelé colonne de Pompée. Sortis de l'embouchure, et à deux milles en mer, nous découvrions d'un côté les montagnes de la Bythinie, dont l'aspect est sombre et triste, et sur la côte d'Europe, la crête des hautes montagnes du Balkan, avec leurs teintes sauvages et grisâtres. Au pied de ces montagnes on remarque le fort de Kola.

A deux heures nous étions rentrés dans le canal du Bosphore : son aspect de ce côté devenait tout-à-fait différent. Les hauts rochers qui en défendent l'entrée présentent une masse pittoresque et imposante. Les coteaux s'embellissent de plus en plus jusqu'aux deux châteaux génois ; mais l'œil a peine à suivre, dans leur rapide succession et dans leurs variétés infinies, tous ces sites admirables consacrés par l'histoire ou par les traditions. On voyait d'un côté l'antique port des Éphésiens, de l'autre celui des Ly-

ciens. Là étaient le royaume de Phinée et les terribles Harpies ; ici passèrent les Argonautes au retour de l'aventureuse conquête de la Toison d'or, etc.

Arrivés dans le golfe de Buyuk-Déré, résidence d'été des ambassadeurs russe, prussien et autrichien, quelques-uns de nos voyageurs débarquèrent. C'est de cette belle côte et de ces riantes prairies, au milieu desquelles s'élèvent ces huit fameux platanes si vantés par les voyageurs, qu'il faut aller contempler le Bosphore et ses merveilleuses collines. Je doute qu'il soit au monde un spectacle plus enchanteur et plus imposant.

Plusieurs d'entre nous furent à trois lieues visiter les aquéducs qui servent à conduire les eaux de Belgrade et de Pirgos à Constantinople. L'histoire du bas-empire a beaucoup parlé des travaux et des dépenses faits par les empereurs grecs à l'instar des Romains, pour se procurer cette immense quantité d'eau si nécessaire dans une grande cité. Depuis cette époque, les Musulmans, malgré leur apathie, ont continué ces travaux avec une sorte de religion, car ils ont établi un corps de fontainiers avec des prérogatives qui donnent au chef un rang très distingué dans l'état.

A une lieue de Buyuk-Déré on trouve près de Baktchi un aquéduc qui conduit les eaux à Pera, Galata, etc. Cet aquéduc, construit par Mahmoud Ier, est composé de vingt arcades ogives, avec des pieds droits munis de contreforts. Ces arcades ont dix-huit pieds de largeur ; la plus haute a quarante-trois pieds. Il en est une plus vantée que les deux autres, jetée sur le ravin afin de laisser passer le chemin qui va de Belgrade à Buyuk-Déré. La longueur de cet aquéduc est de douze cent soixante pieds ; sa hauteur, au dessus du chemin, est de quatre-vingts pieds. La construction en est turque, et elle a été faite, contre l'usage, avec luxe et solidité. On dit que ce monument a coûté 100,000 piastres.

En continuant notre route vers l'ouest, nous arrivâmes en deux heures aux aquéducs coudés de Pyrgos. Le village de ce nom est à un mille, dans la direction des longs aquéducs, et plus loin, sur la gauche, à la même distance, sont les aquéducs de Justinien, qui passent dans ce genre pour le chef-d'œuvre du bas-empire.

L'aquéduc coudé de Pyrgos donne passage aux eaux de la vallée de Belgrade. Il se compose de deux branches formant un angle

droit. Une branche est bâtie sur la montagne, où elle n'a qu'une rangée de douze arcades sur une longueur de trois cent quarante pieds. L'autre branche est placée sur la vallée de Pyrgos, qu'elle traverse d'une berge à l'autre par trois rangées d'arcades d'une belle construction. Les ouvertures des rangs supérieurs sont plus larges que celles des rangs inférieurs, ce qui donne plus de surface aux piles qui, dans leur épaisseur, vont en pyramidant comme les arcades. Elles y gagnent d'autant plus en solidité, que si le haut s'élégit, la base prend dans son cube une stabilité plus puissante qu'augmentent encore les contreforts placés dans les ravins pour épauler les pieds droits des arcs du soubassement. Ceux-ci sont ogives et au nombre de quatre. Les deux rangs d'arcades supérieurs sont plein cintre ; le rang du milieu a dix arcades, et le rang supérieur vingt et une. Les pieds droits sont percés dans le milieu d'une porte qui élégit leur massif, et forment une galerie qui ouvre un passage au public pour traverser à pied la vallée.

Cet aquéduc, dont la base est d'une épaisseur de vingt-un pieds, n'a que onze pieds à la partie supérieure où est le canal qui porte les eaux, recouvert de dalles jointives. Sa longueur est de six cent cinquante pieds sur une hauteur de cent six pieds. Ce monument est d'une belle proportion, et la construction en est très solide ; c'est, après l'aquéduc de Justinien, le plus beau de cette vallée, qui n'en compte pas moins de huit. Le lendemain, revenant sur la ville, nous suivîmes la rivière des eaux douces qui coule au fond d'une jolie vallée, et conduit à de beaux pâturages où sont campés les chevaux du sultan ; à Ket-Kana, c'est là que le vendredi et le dimanche se forment les réunions des eaux douces d'Europe dont j'ai déjà parlé. Au bout d'un long canal dont les eaux tombent en cascades, on voit une faible imitation de la machine de Marly, qu'Achmet III ordonna sur la description que lui en fit son ambassadeur à Paris, en 1724. A côté s'élève un pavillon avec de petits kiosques de marbre qui servent au Grand-Seigneur quand il va s'y promener. Il est fâcheux que tous ces petits édifices ne soient plus entretenus et tombent presque en ruines. Ce grand nombre de caïques élégans qui vont et viennent, se croisant en tous sens, la gaîté folle des promeneurs, les courses à cheval et les jeux établis de toutes parts, tout cela fait de cette vallée

un lieu de délices, et lui donne un peu de la physionomie de nos promenades du dimanche dans les prés Saint-Gervais. Du reste, il faut voir les eaux douces d'Europe et celles d'Asie pour avoir une idée des réunions publiques et champêtres des habitans de Stamboul.

Revenons à Constantinople. Le 17 juin nous sommes allés visiter la citerne des Mill-eColonnes, bien qu'elle n'en ait que deux cent vingt-quatre, ce qui est déjà bien raisonnable. Elle avait autrefois trois rangs de colonnes superposés l'un sur l'autre; mais deux sont aujourd'hui couverts par les terres et sédimens que les eaux ont déposés. Cette belle citerne est située derrière l'hippodrome; elle forme un vaste souterrain carré, long de cent quatre-vingt-dix pieds sur soixante-six de large, et quarante-deux de hauteur; ses murs ont neuf pieds d'épaisseur, et la voûte de briques est portée par deux cent vingt-quatre colonnes de marbre blanc, avec des chapiteaux de la forme d'un vase; le tambour carré qui leur sert de base sert également de chapiteau pour le rang des colonnes inférieures, dans lequel ces dernières sont incrustées d'un pouce. Ces colonnes, écartées de neuf pieds six pouces, sont d'un diamètre de vingt pouces sur quatorze pieds six pouces de haut. La portion de celle qui paraît au dessous est longue de sept à huit pieds; le reste est enfoui. Cette citerne, appelée Philoxine, était publique; tandis que l'autre, qui s'étend depuis Sainte-Sophie jusqu'au Sérail, était exclusivement consacrée au service du palais. Elle se nommait (Basilikè) impériale.

La citerne aux mille colonnes, d'après le calcul de sa capacité, contenait un million deux cent quarante mille pieds cubes d'eau. Les besoins de la ville en absorbant deux cent soixante huit mille pieds par jour, elle formait ainsi une réserve de cinq jours. Cette réserve, alimentée par les conduits, pouvait durer soixante jours et se renouveler sans être jamais épuisée. Voilà des monumens vraiment dignes de la magnificence des souverains. Quelle différence avec ces mesquins châteaux d'eau que l'on voit dans nos villes d'Europe.

Les Turcs, qui sont insoucians sur les besoins de la vie, et qui

vivent au jour le jour en Europe comme s'ils n'y étaient que campés, n'entretiennent avec soin que leurs mosquées, les bains et les fontaines. Aussi la plupart des beaux édifices de Constantin et de Justinien ont-ils disparu, ou sont-ils tellement ruinés qu'ils sont près de disparaître. Ces utiles et vastes souterrains sont les seuls qui se soient conservés, et cela sans doute parce qu'ils étaient inconnus. Un auteur du seizième siècle, Pierre Gillius, rapporte qu'un grand nombre de maisons s'élevaient sur cette belle citerne, avec des puits dont elle était le réservoir, sans qu'on en eut jamais soupçonné l'existence. L'un de ces puits fixant un jour l'attention, on vint à bout de se faire une issue et de s'y introduire avec une petite barque. L'on parcourut ensuite un long espace au milieu d'une forêt de colonnes, et dans des eaux transparentes où fourmillaient des poissons qu'on prenait à volonté. Dans ce beau monument du siècle de Justinien, on voit aujourd'hui des ouvriers qui filent de la soie à la clarté des jours que les Arméniens ont pratiqués dans la voûte pour en faire une filature. Sur quelques chapiteaux on remarque encore une croix, et sur les tambours deux inscriptions monogrammes K. N.

Il existe plusieurs autres citernes considérables que nous n'avons pas visitées; mais non loin de celle dont je viens de parler, il en est une très riche, formée de colonnes de marbre blanc qui supportent des arcs surmontés de quarante-cinq coupoles élégantes. Ces colonnes, ornées de chapiteaux corinthiens, sont au nombre de trente-deux, et du diamètre de deux pieds et demi sur une hauteur de vingt-six pieds. La base en est malheureusement enfouie. La longueur de cette citerne est de cent trente pieds sur soixante-dix pieds de largeur. Elle devait servir les quartiers voisins de la mosquée Achmed.

Ces beaux restes de la magnificence du bas-empire, quelques sultans les ont imités. Soliman le Magnifique est celui d'entre eux qui a le plus enrichi sa capitale, mais il faut que son exemple ait été suivi par plusieurs de ses successeurs, car, d'après des renseignemens imprimés, et que je crois exagérés, il existerait à Constantinople cent palais appartenant aux grands seigneurs, cent vingt-sept académies ou colléges, douze bibliothèques impériales, cinq cents takuim ou fontaines, trois cents quarante-six mosquées avec

des himarechs ou hospices pour les pauvres et les malades. La charité fut toujours une des vertus chères aux peuples de l'Orient. Ainsi voit-on encore derrière la première cour du sérail, l'église de Sainte-Irène, mère de Constantin, qui dota et fit bâtir le premier hôpital des vieillards et des orphelins.

Les khans et caravansérails (ou hôtelleries), se composent en général d'une vaste cour entourée, au rez-de-chaussée, d'écuries et de magasins, et au premier étage, de corridors avec plus de six cents chambres pour les voyageurs étrangers. Au milieu de la ville, on remarque deux bézestins, à huit voûtes chacun, où les marchands et les habitans déposent et remettent en garde ce qu'ils ont de plus précieux, lorsqu'ils veulent entreprendre un voyage, ou mettre leurs effets à l'abri des incendies, si communs dans ce pays.

On compte à Constantinople soixante-douze établissemens de bains publics, dont plusieurs sont très grands et bien disposés, comme étuves sèches et humides; le massage est une jouissance imprévue à laquelle il faut s'habituer; on est presque effrayé de l'exercice et du craquement continuel de ses articulations sous la main habile qui vous pétrit et vous masse; aussi, lorsque la crainte a disparu, le plaisir est extrême et semble trop court; dans nos bains orientaux, les baigneurs ne savent pas assez calculer leurs mouvemens et leurs forces, et cet usage agréable et salutaire pour la santé ne s'établira dans nos bains que lorsque nous ferons venir du Levant des hommes versés dans cette gymnastique de frictions.

Les bains turcs sont à peu près les mêmes que ceux des Grecs et des Romains. Ils semblent avoir été copiés sur ceux de Pompéï, comme je l'ai dit à l'article de Smyrne. Ce ne sont point des bains de vapeur, comme l'ont cru quelques personnes, mais de vastes étuves sèches, formées de trois pièces principales : la première sert d'entrée; la seconde, *souklue*, est le vestiaire où l'on se déshabille, et la troisième, très vaste, octogone ou circulaire, est celle où vous êtes frotté, massé, baigné et parfumé. Cette rotonde est couverte d'une grande voûte, ornée de quelques jours hermétiquement vitrés, avec des verres en forme de cloche bombée à l'extérieur. Le milieu de cette pièce est occupé par un large massif de

marbre sur lequel vous vous couchez pendant que les baigneurs vous massent et vous frottent; des divisions de six à sept pieds, formées de minces cloisons de marbre, forment ensuite autant de petits cabinets, où des vasques et des cuvettes reçoivent à volonté l'eau chaude ou l'eau froide, par des robinets adaptés à cet effet. (Voir l'article de Smyrne.)

L'on voit encore quelques restes de la ville de Constantin et des empereurs du bas-empire ; mais ils sont tellement défigurés qu'il est difficile de les décrire. La colonne de porphyre rouge élevée par Constantin à sa mère est une des plus belles que j'aie vues, bien qu'elle ait été noircie par le feu : ce qui la fait appeler colonne brûlée; mais elle est tellement ruinée, qu'elle tomberait infailliblement sans les gros cercles en bronze que l'on a mis à chaque tambour pour les réunir et les consolider. On aperçoit aussi, par dessus les murs du sérail, le sommet d'une autre colonne antique qui paraît entière et en marbre blanc. De belles ruines d'aquéducs, les Sept-Tours, la Porte-Dorée et la tour de Galata, souvent brûlée et restaurée, voilà tout ce qui reste des monumens antiques de la ville de Constantin.

Quelques bruits de peste avaient circulé à Stamboul, et déjà quelques-uns de nos voyageurs, dont l'épouvante était sans doute peu réfléchie, se faisaient précéder de leur drogman, pour écarter la foule dans ces rues étroites, et les préserver du contact des passans; cette précaution eût sans doute été inutile, si le mal avait existé; car, dans ce cas, il faut rester chez soi et ne pas s'aventurer dans les bazars. Heureusement, depuis quinze ou vingt jours avant notre arrivée, il ne s'était manifesté aucun symptôme de cette affreuse maladie. Cependant nous avons vu deux pestiférés, une femme et un homme, que l'on traitait avec l'espoir de les sauver; l'un avait des bubons sous les aisselles et au col, l'autre à la cuisse et près du genou.

Les Grecs et les Francs ont deux hôpitaux pour les pestiférés, l'un à Galata, l'autre à Péra. Une famille grecque venait d'être guérie dans ce dernier hospice. On croit généralement qu'il n'y a point de danger tant que le bubon suppure, mais la mort est certaine s'il disparaît avant la suppuration établie. Elle l'est aussi lorsque le délire s'empare du malade.

On a remarqué que l'huile et l'eau sont des préservatifs; ceux qui en portent sont rarement atteints. Du reste, la peste ne se communique que par le contact. En général, le pain chaud, la soierie, les cotons et lainages sont des conducteurs. Plus souvent encore les effets et les vêtemens du malade. Une loi ordonne de les brûler, ou au moins de les déposer dans un lazaret destiné *ad hoc*, mais il n'est pas rare de voir la loi éludée et les effets du pestiféré vendus. On a reconnu et soutenu que les cotons, et autres marchandises, peuvent, quoique éventés, garder plus de six mois le germe de la peste. M. le docteur Bulard, qui a fait tant d'expériences au Caire, à Smyrne et à Constantinople en 1837, enfermé avec les pestiférés qu'il traitait dans la tour de Léandre, dit qu'il suffit de soumettre les effets à une température de trente à trente-cinq degrés Réaumur, pendant vingt-quatre heures, et les individus à huit jours de quarantaine. Je reviendrai sur ce sujet au lazaret de Malte.

Malgré le flegme et le calme apparent des Turcs, ce terrible fléau inspire toujours beaucoup de crainte à Constantinople. Les habitans eux-mêmes sont dans l'usage de s'éviter, lorsqu'ils se croisent dans les rues; mais un tel soin serait impossible dans les bazars et dans les marchés, surtout dans celui des armes, le plus fréquenté de nos voyageurs, qui y ont fait de belles acquisitions.

Les bazars de Constantinople, comme ceux de Smyrne, sont bien loin de répondre à l'idée que s'en font les Européens. A part les bazars des marchands de draps, des droguistes et des épiciers, qui sont grands et bien bâtis, ce sont de vastes quartiers, avec des rues étroites et sales, et des échoppes recouvertes d'une manière inégale, de charpentes, de planches ou de tuiles; de grandes lucarnes laissent à peine le jour pénétrer sur les marchandises étalées sur des fermetures et les volets des boutiques. Assis sur cette fermeture comme sur une table avec tréteaux, les marchands juifs, grecs ou arméniens, appellent de l'œil et du geste, mais sans jamais se nuire ou se disputer entre eux, les passans qui se heurtent et se coudoient dans leur marché, entassés eux-mêmes comme les marchandises qui y sont en vente. Ce champ de foire, exposé à la pluie, obscur, sale, montueux et mal pavé, est fermé à six heures du soir; on l'ouvre à neuf heures du matin. Le marché

des esclaves seul, n'est ouvert qu'à dix heures. Personne ne peut demeurer dans ces bazars, ils sont gardés par des portiers.

Le 18, soit curiosité d'y voir les femmes, soit tout autre motif, nos voyageurs ne pouvaient se lasser de visiter cette foire perpétuelle où chaque profession, chaque industrie, chaque marchandise a ses galeries ou son quartier spécial. Presque tous les peuples du globe, les Grecs, les Arméniens, les Francs, les Valaques, les Arabes et les nègres africains y étalent la piquante variété de leurs costumes. Les habitans des montagnes se distinguent par la peau de mouton qu'ils portent par dessus leurs vêtemens, et dont la laine les protège contre la pluie et contre le froid. Leur tête est recouverte d'un bonnet de peau semblable, ce qui rappelle beaucoup le costume des montagnards de la Grèce, ou des habitans des Landes, excepté les échasses. On distingue aisément à la chaussure les Turcs des Juifs et des Arméniens. Ces derniers ne peuvent porter que des bottines rouges, et les Juifs que des bottines puces. Les Turcs seuls ont la chaussure jaune. Les descendans de Mahomet ont seuls aussi le droit de porter le turban ou la pelisse verte. En un mot, ils attachent une grande importance au choix des couleurs; leur goût se ressent encore des usages et des idées du bas-empire, qu'agitèrent si long-temps les factions des rouges, des bleus et des verts. Telle couleur est le signe du mépris ou de l'esclavage, telle autre est l'emblême de la domination et de la supériorité.

L'habillement des femmes est peu différent de celui de l'ancienne Grèce. Il n'est élégant que dans l'intérieur. C'est là qu'elles aiment à briller par le luxe des étoffes et des mousselines brodées, par le choix de leurs bijoux ou la richesse de leurs voiles, qu'elles savent ajuster avec beaucoup d'art. A la ville, elles sont enveloppées d'une espèce de robe semblable au kafftan des hommes; cette robe, ouverte sur le devant, et fendue sur le côté, ne laisse voir que le large pantalon et les demi-bottines jaunes. Elles jettent par dessus ce costume une pelisse un peu plus courte et sans manches, tandis que leur tête est enveloppée du large *fertgé* ou *yatmak*, qui cache le haut et le bas de la figure, à l'exception des yeux et du

nez. Tout cet accoutrement est grostesque et laid. Il ne dessine point la taille et n'a rien de gracieux. Ajoutez à cela que presque toutes les femmes marchent mal, les pieds en dedans, ce qui fait un ensemble très peu séduisant.

Dans leur intérieur, c'est bien différent, l'abandon de leur toilette est extrême. C'est un laisser-aller presque voluptueux. Sur une tunique de soie à larges manches, très claire, attachée sur les épaules, et laissant les bras et le cou à découvert, est un speneer ou large ceinture brodée qui dessine la taille et la gorge sans la cacher. Telles sont les seules armes bien frêles et bien légères qui défendent leur pudeur ou gazent leur nudité. Un long voile de mousseline blanc, rouge ou jaune, s'ajuste sur les cheveux et pend derrière la tête, à peu près comme le voile de nos jeunes mariées.

L'un de nos voyageurs, M. le prince de Boutera, par un hasard assez heureux, trouva le secret de se faire introduire dans le harem d'un des grands de Constantinople, et c'est de lui que je tiens une grande partie de ces détails sur la toilette des femmes, dont le principal souci est celui de la parure, de se peindre les ongles, et dont la vanité triomphe surtout si elles détrônent une rivale. Elles s'occupent du reste à des broderies d'or qu'elles exécutent avec beaucoup d'habileté ; quant à la lecture ou à l'écriture, c'est un passe-temps dont elles font très peu de cas.

Le bazar des femmes et des esclaves est, sans contredit, l'une des particularités de Constantinople qui pique le plus vivement la curiosité des étrangers. Je m'imaginais qu'à côté de l'infortune et de la laideur, quelques beautés rares devaient être exposées de temps à autre, et qu'un lieu destiné à ce triste commerce serait disposé avec une sorte d'élégance et d'originalité. Mes illusions ne furent pas longues. Les malheureuses que l'on met en vente sont assises sur des bancs ou des tables élevées, le long d'une galerie de bois formée par des poteaux et ouvrant sur une grande cour non pavée, remplie de fumier et d'immondices. Les promeneurs ont le droit de les examiner à volonté ; celles que l'on marchande sont deshabillées et visitées dans de petites pièces voisines, où elles font leur toilette et se tiennent renfermées, si telle est leur fantaisie ou la volonté du maître. Mais comme leur intérêt est d'être délivrées

au plus tôt de la cage étroite où elles sont entassées, elles se tiennent d'ordinaire sous ces galeries, et elles ne négligent rien pour se faire valoir. Comme elles ne sont pas forcées de s'envelopper la figure, nous n'avons aperçu qu'une jeune fille de treize à quatorze ans, remarquable par sa physionomie; nous lui donnâmes quelques gâteaux, et elle nous fit signe de l'acheter, espérant sans doute qu'elle serait toujours nourrie de la sorte; mais comme elle était blanche, le marchand nous fit dire par notre drogman qu'un chiaour ne pouvait la voir ni la payer, et il lui donna ordre de rentrer. A côté était un petit nègre de dix à douze ans si méchant et presque si féroce, que nul autre que son maître ne pouvait en approcher.

Les acheteurs et les nouvelles esclaves se succédaient sans cesse, et c'était vraiment un spectacle curieux et révoltant à la fois : les femmes suivaient leur nouveau maître avec une résignation qui faisait pitié. J'en remarquai une assez jolie et bien vêtue que l'on venait d'échanger et qu'un vieillard à grande barbe grise emmenait. Je commençais à m'apitoyer sur son sort, lorsqu'on me fit observer que la loi ne permet de jouir d'une esclave qu'après deux mois de propriété; cependant son maître peut la vendre, la donner ou la prêter. Il n'a point sur elle le droit de vie ni de mort; mais tout ce que possède une esclave appartient à son maître. Un Turc peut se marier avec son esclave sans l'affranchir, et les enfans qu'il a d'elle naissent libres. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une esclave peut appartenir à plusieurs maîtres. Chacun a le même droit sur elle, et les enfans qu'elle met au jour sont la propriété de tous.

On distingue plusieurs sortes d'esclaves : les madebber et les tedber sont les plus élevés dans la hiérarchie. Il suffit pour les rendre libres du bon plaisir du maître qui prononce ces mots : « Tu es libre, » ou « tu es mon fils; » ou bien en vertu de la loi qui déclare que tout infidèle qui se fait musulman rachète par cela même sa liberté et celle de ses descendans. Aussi la classe des affranchis a-t-elle souvent produit chez les Turcs des hommes qui ont rempli les places les plus éminentes de l'état; les souverains même plus d'une fois sont nés d'une mère esclave. Les beys, qui étaient autrefois maîtres de l'Egypte, n'étaient presque tous, dans l'origine, que des esclaves géorgiens ou circassiens. Le capitan pacha Hussein, et

d'autres généraux distingués, n'étaient que des affranchis, et c'est une preuve de plus que la législation des Turcs sur la servitude respecte bien plus les droits de l'humanité que ne le faisait celle des Romains.

Le jour de notre arrivée, nous étions presque tous descendus à Péra, et comme il n'y avait de logement et de restaurateur que dans ce quartier, la plupart d'entre nous y avaient pris un pied-à-terre, et y revenaient presque tous les soirs. Les palais des ambassadeurs ou des ministres des puissances étrangères, dont l'architecture était toute européenne, ont été brûlés par le terrible incendie de 1828, qui fut dirigé contre le gouvernement. Les incendies sont presque toujours à Constantinople la suite d'une sédition, et ils frappent surtout une grande masse de chrétiens et d'Européens. Le commerce de ce faubourg a si cruellement souffert de l'incendie de 1828, qu'à peine recommence-t-on aujourd'hui à reconstruire les maisons brûlées : à l'époque de notre séjour la plupart n'étaient ni finies ni habitées. Elles sont presque toutes construites en bois, recouvertes à l'extérieur par des planches de sapin que l'on peint ensuite de rouge ou de jaune, avec les croisées et les persiennes en vert. Quelques-unes ont le rez-de-chaussée en pierres et en moëllons, mais ce sont seulement les plus riches. De cette manière, lorsque le feu prend, par un vent violent, la place est nette dans la journée. Le palais de France, que sa belle construction avait garanti depuis l'incendie de 1660, fut en 1828 entièrement détruit avec toutes ses archives. Il ne reste de ses beaux portiques en marbre que quelques colonnes, une portion de la chapelle, les soubassemens, des pans de murs et la belle terrasse, où l'on jouit de l'un des plus beaux points de vue de Constantinople. J'ai remarqué sur cette terrasse un fût de colonne antique et une mardelle de puits richement sculptés. A côté est le palais de l'ambassade d'Autriche, le seul qui n'ait pas été brûlé.

Depuis cet incendie notre ambassadeur habite Thérapia. Plusieurs de nos voyageurs s'empressèrent d'aller féliciter l'amiral Roussin de l'énergie qu'il avait déployée pour arrêter les armées victorieuses d'Ibrahim, et surtout de sa protestation contre le débarque-

ment des Russes. Du reste, sur ce point, les Turcs, amis ou ennemis, prétendent que la France leur a rendu un mauvais service en arrêtant la marche d'Ibrahim. C'est l'homme qu'il nous faut, disent-ils, pour sauver le pays de sa ruine et pour achever la réforme maladroitement commencée. Cette opinion me paraît exagérée. Je crois que si les grands de l'empire secondaient énergiquement le sultan dans ses projets, personne mieux que lui ne réussirait à civiliser la Turquie, et personne plus que lui n'a donné, à cet égard, des garanties d'une volonté plus immuable ; la destruction des janissaires en est une preuve évidente. Mais il n'a pas trouvé d'appui. Ses armes ont pâli devant celles d'Ibrahim, soit que ses généraux manquent de savoir ou de fidélité, soit qu'ils exploitent le désordre d'une administration dont l'incapacité et l'incurie ne sont pas croyables. Cette administration laisse sans cesse l'armée dans le plus grand besoin, et même aux jours du danger, comme au Balkan et à Konyah, les soldats ont souvent manqué de nourriture et du strict nécessaire.

Revenons à la grande rue de Péra, au sommet du coteau de ce faubourg. C'est là, comme je le disais, que sont situés les palais et les plus belles maisons de ce riche quartier, en général, meublées et tapissées presque à la française. On y trouve des magasins bien tenus, des cafés et des restaurans comme en Italie ; les costumes mêmes ne diffèrent guère des nôtres. Rarement on y voit des Turcs, mais on rencontre à chaque pas les Francs et les femmes grecques et européennes, vaquant à leurs affaires en toilette élégante et coiffées en cheveux absolument comme en Italie ou à Paris.

A l'extrémité de cette longue rue on descend d'un côté vers le port, l'on traverse un cimetière planté d'arbres verts et au milieu de ces arbres s'élève la tour de Galata, vieille construction du bas-empire, dont la toiture, en forme de cône a été souvent brûlée et restaurée. C'est du haut de cette tour qu'a été dessiné le beau panorama de Constantinople, que M. Prevost a exposé à Paris. Les bas quartiers du faubourg se composent de petites rues étroites et sales, bordées de maisons pauvres et noires, habitées par des juifs, des ouvriers et des marins. En remontant au sommet du coteau, et à l'autre extrémité de la grande rue, on débouche bientôt dans le beau cimetière des Grecs et des Arméniens, qui sert pres-

que de promenade à ces quartiers. De cette vaste esplanade, élevée de plus de cinquante toises, la vue est réellement magnifique. L'œil domine, d'un côté, le port et le Bosphore avec toutes les merveilles que j'ai déjà décrites ; sur l'autre bord, les belles côtes de l'Asie, Scutari, Calcédoine et les îles des Princes dans le lointain.

Le cimetière des Grecs et des Francs, planté de beaux cyprès, précède celui des Arméniens qui est plus loin sur la gauche ; celui-ci est planté de beaux mûriers et de platanes en quinconces, dont la verdure forme un contraste agréable avec la couleur sombre du sapin et des cyprès. Ce cimetière est toujours très fréquenté. L'on sait que les Orientaux aiment à visiter leur dernière demeure, et à répandre des larmes et des fleurs sur ceux qui ne sont plus. Ils prennent même des repas sur leurs tombes comme s'ils vivaient encore avec eux.

Après cette excursion, nous regagnâmes notre bâtiment en traversant les rues montueuses, étroites et mal pavées de Péra. Au bas de ce faubourg on voit sur le port la mosquée de Mahmoud, et sur une petite place la fontaine de Tophana, la plus grande et la plus belle de Constantinople, bâtie en 1775 par le sultan Mahmoud. Elle est tout en marbre blanc, sculptée et rehaussée d'or et de peintures. Les niches, les compartimens, les décors, et les frises sont chargés de motifs sculptés, d'inscriptions, de vases et de fleurs peintes des couleurs les plus vives. Tout cela est d'un effet riche et bizarre qui étonne, mais que l'on ne voudrait pas imiter. La forme de cette fontaine est un carré de trente à trente-cinq pieds sur environ vingt-six de hauteur ; elle est couverte d'une coupole en plomb, entourée de petites tourelles à flèche. La toiture qui l'abrite est remarquable par une saillie de plus de vingt pieds qui forme plafond, aux coins arrondis, enrichis de sculptures dorées, et qui s'ajustent dans des cadres à caissons que décorent encore des peintures et des ornemens d'un goût original et tout particulier. Ce monument fait grand honneur aux Turcs, il offre au moins le vrai type de l'architecture orientale, tandis qu'elle est abâtardie dans leurs palais, mélange confus où tous les siècles et toutes les nations semblent avoir mis la main. Trois autres fontaines sont encore dignes de fixer l'attention des étrangers ; celle de Sainte-Sophie, en face la porte ottomane, ou su-

blime porte du sérail ; celle de Scutari, qui est grande et riche, et celle des eaux douces d'Asie qui est petite, mais relevée par de très beaux ornemens sculptés.

Les 19 et 20 juin je traversai le Bosphore à la pointe du sérail. Le détroit, sur ce point, est large de neuf cents toises. J'étais avec MM. de Nauroy, les barons Seidlitz et de Gabe, qui voulaient, comme moi, visiter Scutari et ses bains, les plus beaux de Constantinople. Ils sont disposés à l'usage des deux sexes et conçus dans la même forme, mais plus riches que ceux dont j'ai déjà parlé ; ils sont bien plus propres aussi et entretenus avec un plus grand luxe.

En continuant de monter le faubourg de Scutari, on arrive au champ des morts, l'un des plus célèbres de l'Orient. Les riches habitans de Constantinople y font à l'avance élever leurs tombeaux, et s'y croient plus en sûreté que sur la terre étrangère. L'immense étendue de ce cimetière lui donne l'aspect d'une forêt plantée de cyprès et de sapins. Après l'avoir traversé, l'on se trouve sur les sommets des coteaux de Scutari. Là, dans une espèce de bourg fermé de murs et de portes sont séquestrés les lépreux du pays. Ces malheureux vivent en famille, se marient entre eux, et perpétuent ainsi dans leur race le mal affreux qui les dévore. C'est un des spectacles les plus hideux qui puissent se voir. Sur le bord de la mer, en face la pointe du sérail, s'élève une caserne magnifique, la plus belle peut-être et la plus vaste qui existe. Cet édifice gigantesque, construit par Mahmoud, forme un carré long de plus de huit cents pas sur cinq cent cinquante de large. Il est composé de quatre étages et de trois vastes portiques formant autant de galeries où les soldats sont exercés aux manœuvres. Au rez-de-chaussée sont d'immenses ateliers pour le confectionnement des habillemens et des équipemens militaires. Le milieu de la cour a la figure d'un plateau formé d'épaulemens et de terrasses. De chaque côté se trouvent en contre-bas les équipages et le train d'artillerie des deux régimens de la garde; composant une division de huit mille hommes. Tout ce corps d'armée est logé dans la caserne très susceptible d'ailleurs, par sa position, d'être fortifiée. De larges plans inclinés

facilitent les communications des cours inférieures avec les terrasses supérieures. Du reste, les angles de ces longs bâtimens sont flanqués de quatre tours carrées où sont renfermés les magasins d'armes et de poudre protégés par des murs et des voûtes d'une épaisseur considérable. Au dessus se trouvent les pavillons et les étages destinés aux deux pachas commandans et aux officiers de ces régimens.

Nous fûmes assez heureux pour y rencontrer l'un des généraux, Namik-Pacha, homme excellent et distingué, qui parle très bien le français et l'anglais. Il eut la complaisance de nous montrer la caserne dans tous ses détails, et de faire manœuvrer devant nous l'une des compagnies du régiment qu'il exerce avec une rare activité. Il sent tout le prix de la tactique et de la discipline; mais il se plaint de n'être pas toujours secondé. L'armée, nous dit-il, manque d'instruction et de bons officiers; mais les soldats sont braves, intelligens et pleins de bonne volonté. Effectivement, je fus surpris de l'ensemble et de la précision de leurs mouvemens. Avec des chefs habiles, ces troupes feraient peut-être des prodiges. Il faudrait, je crois, réformer leur coiffure, et mieux approprier leur costume au caractère et aux traditions du pays. Pourquoi rejeter le turban et l'habit national, si beau, si grave et si pittoresque? Le bonnet des soldats turcs est laid et grotesque, et rien n'est moins guerrier que ce lourd vêtement dans lequel ils sont comme emballés et empaquetés. Les officiers, avec leur simple redingote à un seul rang de boutons de métal blanc, semblent plutôt porter une livrée qu'un habit de commandement. Ce ne sont là, il est vrai, que de légers détails, mais qu'on ne s'y trompe pas, la bonne tenue des troupes est un prestige qui fait la gloire des corps et double souvent leur honneur et leur bravoure.

Le général Namik est tout plein de l'espoir d'un progrès futur dans le mouvement de civilisation qui se manifeste au sein du peuple et de l'armée. Il nous fit voir sa bibliothèque toute composée de livres choisis anglais ou français, et tout en prenant le café et fumant le chibouck, suivant l'usage, il nous entretint avec beaucoup d'esprit des abus qui frappent en Turquie tous les hommes éclairés, mais dont une destruction brusque est impossible : sa conversation nous fit autant de plaisir que l'affabilité de son accueil,

et comme nous désirions connaître les campagnes environnantes, il nous donna pour guide M. Bianchi, maître de la musique militaire du Grand-Seigneur. M. Bianchi nous mena voir à la mosquée voisine un haut minaret qui n'a que cinq pieds de diamètre, et dans lequel on monte par un escalier très étroit ; au haut de ce minaret est une galerie d'où l'œil embrasse un magnifique horizon, et le muezzin nous expliqua que dans les grands vents cette frêle et haute colonne se balançait dans l'air ; ce qui devait être une preuve de son parfait équilibre et de sa solidité. M. Bianchi nous conduisit de là à une lieue de Scutari sur le mont Boutgourlou. Du sommet de cette montagne qui domine le Bosphore et la Propontide, le tableau que l'on découvre est vraiment merveilleux ; la campagne étale toutes ses richesses depuis le mont Géant jusque dans le golfe de Nicomédie, et plus près se dessinent les îles des Princes et la mer de Marmara. Le mont Olympe et les côtes de la Bythinie sont dans le lointain.

Du côté du nord, l'Europe semble jalouse de rivaliser avec l'Asie. Les rives de Péra, de Constantinople et tout le Bosphore jusqu'au Balkan, commandent à leur tour l'admiration et l'enthousiasme. C'est, sans contredit, le plus beau point de vue de toute la contrée.

Outre la majesté du spectacle, cette promenade sur le mont Boutgourlou a l'avantage de donner une idée générale de la configuration des villes et du pays environnant. Nous descendîmes vers le Bosphore pour revenir encore une fois sur le rivage où est le palais du Belair-Bey d'Asie. C'était là que demeurait M. Bianchi. Nous le remerçiâmes de son obligeance et des renseignemens précieux qu'il nous avait donnés, et, montés dans un caïque léger, le courant nous porta rapidement jusque devant la tour de la Fille (Kyz-Koulessi), appelée improprement tour de Léandre. Cette tour, élevée sur un rocher, barriolée de peintures grises et jaunes, a plutôt l'aspect d'un petit château élégant que d'un phare armé de canons. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas la confondre avec celle de Sestos, jadis si célèbre : cependant elle a aussi sa chronique : c'est une vieille histoire musulmane que nous raconta notre guide.

Le sultan Mohamed fit construire cette tour sur un rocher au

milieu du Bosphore, pour y renfermer sa fille, la belle Miher-Schighid et la préserver de la piqûre d'un serpent dont elle devait mourir, ou des regards, bien plus dangereux encore, des prétendans que ses charmes pouvaient séduire. Mais la renommée qui avait déjà proclamé dans tout l'Orient la beauté de cette illustre captive, la fit rechercher du fils du roi de Perse. Il osa seul former le projet de la délivrer par le moyen d'une fleur unique au monde qu'il possédait, et qu'il eut l'adresse de lui faire désirer. Son médecin, qui connaissait la tendresse de Mohamed pour sa fille bien aimée, se chargea de porter cette fleur à la princesse. Mais, ô fatalité malheureuse! dans la corbeille qui lui fut présentée s'était glissée une vipère qui piqua le bras de la belle Miher-Schighid. Le père, au désespoir, allait perdre infailliblement sa fille unique sans les conseils de l'adroit médecin. Celui-ci, consulté, déclara qu'il fallait trouver un jeune prince assez dévoué pour suivre Miher au tombeau, ou pour la sauver en suçant le venin de la vipère. Le prince de Perse s'offrit aussitôt, il suça le venin de la piqûre, et épousa la belle prisonnière. Voilà, sans doute, un conte d'Orient sur la tour de la Fille; il peut avoir aussi un fonds de vérité.

Nous étions de retour à neuf heures du soir de cette charmante et intéressante excursion. Bien que la température fût de vingt-quatre degrés, nous n'avions pas trop souffert de la chaleur. La soirée nous amena bientôt le clair de lune, et une de ces magnifiques nuits étoilées, pendant lesquelles il faut aller admirer le Bosphore, ses kiosques et ses palais se réfléchissant dans les ondes calmes, où notre caïque glissait silencieux à travers l'ombre des arbres de la rive, qui se jouait parmi les nombreuses barques et les mille vaisseaux qui couvraient le port de Stamboul.

Le 21, le prince royal de Bavière, accompagné du baron Besserer et du comte Butteler, son aide-de-camp, avait été reçu par le sultan avec le prince de Butera, le marquis de Vilafrança et le baron Orzzy, officier hongrois, dont le riche uniforme de hussard absorbait toute l'attention du sultan qui lui en fit faire de très grands complimens.

Cette réception finie, nous n'avions plus rien à voir de la grande

ville des Osmanlis qui se civilise insensiblement. Le mufti ne court plus risque d'y être pilé. Les parjures et les faux témoins ne sont plus montés sur un âne, dont ils doivent tenir la queue à la main avec un écriteau derrière le dos. Les voleurs n'y sont plus empalés, et le sultan ne disposerait plus à son gré du fatal cordon, jadis exécuteur de ses vengeances. Quant à la superstition et à l'infidélité des femmes, elle fait encore préjugé ; nous avons vu des marchands à faux poids cloués par l'oreille à la porte même de leurs boutiques, et il faut encore déposer ses souliers pour entrer dans les mosquées.

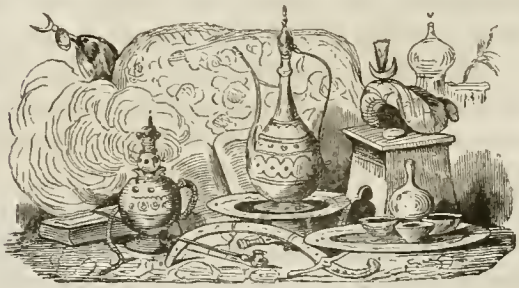
Nous fûmes pour la dernière fois dîner à Péra à la table d'hôte d'un Italien, où des officiers supérieurs russes prenaient aussi leur repas. Nous nous fîmes des adieux réciproques, car ils quittaient aussi le Bosphore à l'instant.

Notre départ était fixé pour le 23, et la veille, de grand matin, j'allai jeter un dernier coup-d'œil sur les objets qui m'avaient le plus frappé. Je visitai encore une fois le champ des morts à Péra, l'arsenal, la fonderie et la belle fontaine de Thopanha ; puis je pris congé de M. Dantan, premier drogman de notre ambassade, et je remontai dans une barque vers l'extrémité du port. Descendu sur ce point, j'entrai par la porte d'Andrinople et je traversai de nouveau les quartiers que j'ai déjà décrits, et je fis un long et dernier adieu à Constantinople, à ses mosquées et à ses bazars.

En définitive, la capitale de l'empire turc n'a point de rivale entre toutes les villes de l'Europe, si l'on ne considère que son aspect riant et pittoresque, mais elle est loin d'être un séjour agréable. Dans tous les quartiers étrangers au commerce, les rues sont étroites, montueuses et mal pavées. Les distances sont longues, et l'on ne peut les parcourir qu'à cheval ou à pied. Les maisons, avec leurs croisées grillées et presque toujours fermées, semblent tristes et inhabitées ; enfin, il faut être rentré à la chute du jour, sous peine d'être arrêté par la patrouille ou par des troupes de chiens qui prennent alors possession de Stamboul la bien gardée, et vous poursuivent de quartiers en quartiers de leurs aboiemens lamentables qui semblent correspondre avec les chants lugubres des *muezzins* perchés au haut des minarets. En dehors des bazars, les distractions sont rares ou impossibles, seulement, au moment de la retraite, la musique militaire exécute à la porte du séraskier et

du sérail des marches et des symphonies guerrières, comme celles de nos régimens.

Les réverbères sont un luxe inconnu à Constantinople, et la société, comme nous l'entendons en Europe, est encore à naître dans cette immense cité. Aussi les soirées sont-elles longues et ennuyeuses, et l'étude peut difficilement suppléer à tous les plaisirs interdits aux mœurs musulmanes. Les livres sont rares, et les ressources presque nulles. L'on s'instruit difficilement lorsqu'on est de toutes parts pressé par l'ignorance, lorsque l'étude est plutôt méprisée qu'honorée par la foule. Un osmanli jouit de la béatitude suprême lorsqu'il se repose, c'est-à-dire lorsqu'il ne fait rien; il laisse au raya le vil souci du travail. Comme l'a dit un voyageur ingénieux : *Constantinople n'est faite que pour le plaisir des yeux.* Mais les yeux ne sont pas tout l'homme, et le plus infatigable observateur se lasserait bientôt à la tâche. La variété des costumes et des physionomies est piquante sans doute pour l'étranger qui, comme nous, a mission de voir vite et de tout voir, mais c'est un intérêt qui s'épuise bientôt, et qui est nul après un mois de séjour.



M. archebeux del.

VUE D'UN TOMBEAU TURC

et d'une partie des anciens murs de la ville

RETOUR DU VOYAGE.

Le 23 juin, à neuf heures du matin, nous levions l'ancre et nous faisions nos derniers adieux au sérail et à la Corne-d'Or. Nous jetâmes encore un regard sur les rives du Bosphore, de Péra et de Scutari, et bientôt nous avions atteint le vieux château des Sept-Tours. Une lieue plus loin, nous aperçumes les tentes du camp turc rassemblé sur les bords de la mer, près d'un joli pavillon appartenant au Grand-Seigneur. Là nous mîmes à terre les drogmans qui nous accompagnaient, puis nous continuâmes notre marche vers l'île de Marmara, éloignée de quatre-vingts milles de Constantinople. Cette île, où nous débarquions à sept heures du soir, n'offre de curieux que ses carrières de marbre. Ceux des voyageurs qui désirent visiter Broussa, l'ancienne capitale des Osmanlis, se feront mettre à terre à l'échelle de Mandania. Il suffit ensuite de trois heures de marche pour se ren-

dre à Broussa. C'est de cette antique cité qu'Osman, premier empereur turc, conçut le projet de faire passer, sur des radeaux, les Dardanelles à son armée, et de marcher ensuite à la conquête de l'empire grec. Cette grande ville, d'un caractère tout-à-fait oriental, est curieuse par sa position au pied du mont Olympe, par ses bains d'eaux minérales et quelques antiquités.

Nous partîmes de Marmara à minuit pour gagner les Dardanelles, en passant devant Khardac, voisine de l'ancienne Lampsaski, où se voyaient jadis sur le rivage les ruines du temple de Priape, divinité révérée par les habitans de cette côte. Arrivés bientôt à Nagara, le courant nous emportait avec tant de violence qu'avant neuf heures du matin nous passions entre Abydos et Sestos, et le premier château des Dardanelles fuyait derrière notre bâtiment qui côtoyait déjà la vaste plage de Troie. A midi, nous étions au milieu de l'escadre anglaise, forte de deux vaisseaux à trois ponts, de deux frégates et d'un brick qui manœuvraient dans les eaux de Ténédos. Après avoir visité l'amiral, nous continuâmes notre route pour Smyrne, où nous jetions l'ancre le 25 juin à neuf heures du matin, quarante-huit heures après notre départ de Constantinople. L'escadre française, forte de huit vaisseaux de guerre, appareillait dans ce moment dans les eaux de Vourla pour aller rejoindre l'escadre anglaise aux Dardanelles. Les circonstances semblaient très critiques pour l'Orient, car il s'agissait de négocier la paix avec Ibrahim, ou de voir s'écrouler au milieu des révoltes le vaste empire du croissant.

Le but de notre retour à Smyrne était d'y faire notre provision de charbon et d'y rejoindre la frégate *le Madagascar*. Cette frégate avait à son bord le roi Othon, lequel venait au-devant du prince royal de Bavière, son frère, pour explorer avec lui l'Archipel.

Je fus curieux pour ma part de visiter l'hôpital et le couvent des Pères de la mission. Cet établissement offre à nos compatriotes et à nos marins des ressources inappréciables, surtout lorsque la peste, si terrible dans cette contrée, répand partout la terreur et l'épouvante. L'on voit alors nos médecins braver tous les périls avec un courage admirable, et ces frères hospitaliers, avec un zèle au dessus de tout éloge, porter partout aux malheureux leurs soins avec des paroles d'espérance et de consolation.

Nous étions à la fin du mois de juin, et il faisait alors à Smyrne une chaleur insupportable. Voici un moyen fort ingénieux que j'ai vu employer dans quelques maisons pour rafraîchir les pièces où l'on dîne et où l'on prend le café : on pile vingt ou trente livres de glace avec du sel, et on répand le matin cette glace sur le carrelage, en ayant soin de fermer les volets, les portes et les croisées, et de ne les ouvrir qu'à l'heure des repas. Il est impossible de rendre le bien être que l'on éprouve en pénétrant dans les pièces ainsi rafraîchies ; c'est une jouissance vraiment délicieuse, et que l'on n'apprécie bien que par une température de trente à trente-deux degrés de chaleur.

J'étais monté à la citadelle avec M. le marquis de Chaponaie, pour jouir encore une fois de la vue du port et des environs qui se présentent, à cette hauteur, sous un aspect admirable. La citadelle est remarquable surtout en ce que la construction en remonte à trois époques différentes, ainsi que me l'avait dit M. Fauvel, et ainsi que l'indiquent du reste les caractères bien marqués de trois architectures diverses. La base est cyclopéenne, le milieu est grec, la partie supérieure date du bas empire. Notre attention était fixée sur la tête d'une amazone ou de Smyrne que l'on voit au dessus de la porte de la forteresse, lorsque, sans aucune provocation de notre part, nous fûmes assaillis à coups de pierre par deux femmes turques accompagnées de soldats. Notre contenance ferme et impassible leur en imposa sans doute, car bientôt elles cessèrent leurs imprécations et s'éloignèrent de nous.

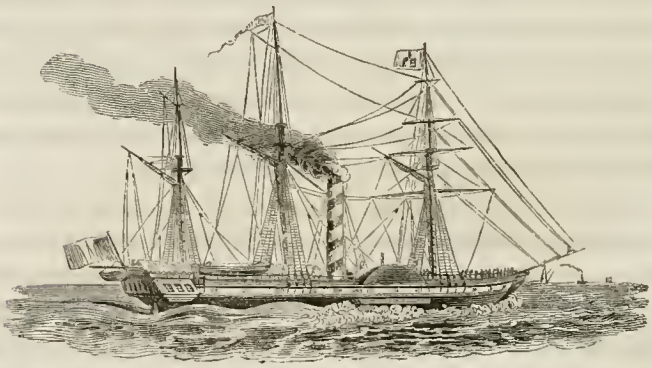
En revenant par le quartier haut de la ville, nous avons cru reconnaître l'emplacement de l'ancienne Smyrne, celui-là même où devaient être les temples dont parle Strabon et la statue d'Homère. Mais ce quartier étant aujourd'hui habité par des Turcs qui y ont établi leurs harems, il est impossible de le visiter et moins encore d'y pratiquer des fouilles. L'histoire et les arts ont ainsi à regretter tous les débris précieux et tous les restes des monumens que l'on y découvrirait sans doute.

Tels sont depuis Constantinople jusqu'à Smyrne tous les renseignemens que j'ai pu recueillir, toutes les observations que j'ai faites sur ce peuple turc si mal connu encore et si difficile à connaître. Je n'ai dit que ce qui est vrai ou du moins vraisemblable, aban-

donnant au roman ou à la fiction les fantastiques récits qu'on a voulu si souvent nous donner pour de la réalité.

Nous nous séparâmes tous à regret de la belle Ionie. Lorsqu'il fallut remonter à bord pour nous rendre à Syra, il était minuit, et notre quarantaine de la Grèce allait commencer. De nombreuses barques remplies de jolies femmes s'étaient avancées en rade pour nous donner des aubades, et recevoir les adieux vivement sentis que nous leur adressions. Mais l'inexorable coup de canon annonça bientôt notre départ; nos machines se mirent en mouvement; l'enchantement avait cessé.

Encore une fois adieu, Smyrne! Adieu paisibles et aimables habitans! Soyez heureux long-temps, et gardez un souvenir pour *le François Ier*.



VUE DE SYRA PRISE DU BATEAU A VAPEUR

SYRA.

Le 30 juin, à six heures du matin, nous avons quitté Smyrne pour nous rendre à Syra qui est à la distance de cent cinquante milles. Nous fîmes cette traversée en vingt et une heures en passant devant Scio, riche autrefois, mais triste et pauvre depuis son désastre en 1825. On compte de Smyrne à Scio soixante milles que nous avons parcourus en neuf heures. Nous avons ainsi continué notre route, toute la nuit, vers l'île de Syra, où nous avons mouillé le 1er juillet à huit heures du matin.

La ville de Syra, patrie de Phérécyde, maître de Pythagore, autrefois si resserrée autour de la citadelle élevée sur le sommet d'une montagne conique, est aujourd'hui riche et l'une des plus grandes villes de la Grèce depuis l'expulsion des Turcs. Son port se déroule comme un vaste demi-cercle sur une large rade qui offre aux bâtimens un mouillage sûr et des mieux abrités. C'était sur cette rade, vis-à-vis de coteaux arides et brûlés, que

nous allions passer les six jours de quarantaine que le gouvernement grec venait d'assigner à tous les navires arrivant du Levant; plusieurs bâtimens de commerce s'y trouvaient déjà stationnés, et bientôt y arriva *la Madagascar,* frégate anglaise sur laquelle le roi de la Grèce devait, comme nous, purger sa quarantaine.

L'ennui de ce séjour fut heureusement tempéré par l'aspect lointain des fêtes et des réjouissances célébrées par les Syriotes en l'honneur de leur nouveau souverain. La ville fut illuminée pendant trois jours de suite, et les échos se fatiguèrent à répéter les éclats discordans des danses, des chants et des instrumens de musique qui résonnaient nuit et jour. On eût dit un peuple pris de vertige et de folie. L'illumination toutefois était ravissante. Depuis la mer jusqu'aux quartiers les plus élevés, la ville de Syra se dessinait comme une pyramide enflammée, projetant jusque dans les flots les mille caprices de ses feux et les mille clartés mouvantes de ses édifices. Ce n'était plus Syra, c'était un rêve brillant des *Mille et une Nuits*. De légères barques éclairées et chargées d'hommes et de femmes venaient autour de notre bâtiment mêler leurs voix à la musique pour embellir ce riant tableau.

Après trois jours de quarantaine, *la Madagascar* se laissa voir en grand branle-bas de combat et toute pavoisée. Des salves d'artillerie de la citadelle et des bâtimens annoncèrent le débarquement du roi. Il mit pied à terre, accompagné de son frère, au milieu des acclamations les plus vives. Nous autres, obscurs voyageurs, et pour cela sans doute plus exposés à la peste, nous étions encore emprisonnés pour trois jours. Enfin, le 5 juillet, à six heures du matin, la commission sanitaire vint affranchir notre bâtiment et nous retirer des arrêts forcés.

Nous descendîmes à terre, impatiens de voir les habitans et de parcourir ces rues qui nous avaient paru si belles à travers le prisme de l'illumination. Mais notre enchantement ne fut pas long. Syra, éclatante de loin, comme la plupart des villes de la Grèce et de tout l'Orient, n'est formée que de petites maisons, de rues étroites sans pavé et sans ordre. Elle n'a que son port, en forme de demi-cercle, qui est grand et commerçant. Il est aujourd'hui le rendez-vous de tous les bateaux à vapeur qui vont à Smyrne, à Constantinople, à Alexandrie, et qui reviennent du Levant.

Marchebeus del.

ILE DE TINOS

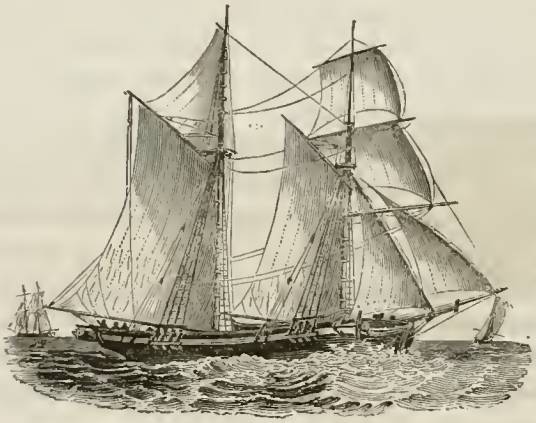
ET DU COUVENT DE LA VIERGE

TINOS.

Nous quittâmes Syra le 6 juillet, à trois heures du matin, pour nous rendre à Tinos, distante de treize milles, où nous jetions l'ancre à cinq heures et demie du matin. Cette petite île nous a paru plus agréable et plus fertile que Syra ; mais la ville n'a pas la même importance, et le port ne présente pas un mouillage aussi sûr et aussi fréquenté que celui de Syra ; aussi n'y voyait-on que des barques et des bâtimens légers. Tinos ne possède qu'un petit territoire où la ville est pelottée sur le revers d'une montagne, avec des ruelles et des passages étroits semblables aux abris d'une vieille forteresse à moitié ruinée. Les maisons paraissent propres ; elles sont petites et couvertes en terrasses.

Un bal avait été préparé pour le roi et son frère, le prince de Bavière, et les habitans qui étaient venus visiter notre bâtiment nous avaient aussi invités avec la meilleure grace à prendre part à

puis cette époque ces parages sont sûrs et tranquilles. La ville, située sur les bords de la mer, n'a que deux ou trois rues et des ruelles étroites dans lesquelles il semble que nous eussions pu trouver tous les moyens de nous égarer. Vers le fond de la ville sont de nombreux sentiers formés d'aloës, abritant quelques coins de terre où sont les jardins potagers ou fruitiers. Du reste, la fièvre et les maladies accablent les habitans de Mycone, et la charité des sœurs hospitalières trouverait là bien des secours à donner, bien des consolations à prodiguer.



DÉLOS.

Il n'y avait pas une heure que nous avions quitté Micone et ses roches noires et stériles, lorsque nous mouillâmes entre la grande et la petite Délos. Tout le monde connaît la vénération de l'ancienne Grèce pour cette île, et les fêtes qu'elle y célébrait tous les quatre ans en l'honneur de la naissance d'Apollon et de Diane. Notre bâtiment ayant pris place tout près de la pointe Rhénée, nous nous empressâmes de parcourir les ruines immenses qui couvrent de tous côtés la surface de cette île. Délos, qui n'est plus habitée que par des pâtres peut avoir quatre milles de circuit, et son sol de granit, rocailleux et stérile, n'offre point de ressources à la culture.

Notre attention fut d'abord fixée par les restes d'une construction souterraine divisée par neuf arcades, et par les ruines du théâtre tout en marbre, présentant un vaste demi-cercle de deux cent

cinquante pieds, avec les assises en marbre taillées et appareillées de forts bossages figurant encore une riche et belle construction ; dans l'intérieur sont les gradins de granit qui viennent s'arrêter sur deux larges carrés formant saillie, lesquels servaient sans doute de portique à l'entrée de cet édifice. Un peu plus loin sont les débris et les vastes colonnades renversées du portique de Philippe, avec ces mots qu'on lit encore sur la frise : DE MACÉDOINE. A côté sont des colonnes ovales comme celles d'Assos. On remarque d'autres grandes ruines où se trouvent entassés les fragmens d'une espèce de frise en forme de tête de bœuf, mais tellement mutilés qu'ils sont à peine reconnaissables.

En descendant vers la mer, on voit un large carré d'un seul bloc de marbre qui formait sans doute le piédestal du célèbre palmier de bronze que Nicias, général athénien, fit élever près du temple d'Apollon. Les débris de ce temple et les colonnes de marbre blanc pantélique qui le décoraient, gisent de tous côtés sur le sol avec quelques portions de chapiteaux qui ont près de trois pieds six pouces de diamètre : ces proportions annoncent le monument le plus considérable de l'île. Après quelques recherches, nous avons découvert à côté un grand fragment mutilé du torse de la célèbre statue d'Apollon, donnée par les habitans de Naxos, laquelle, d'après Tournefort, devait avoir vingt-quatre pieds de hauteur. Ce torse offrait encore des traces de la chevelure en bronze doré qui retombait en boucles sur les épaules. Plus haut, vers le nord de l'île, sont les restes de l'amphithéâtre ou Naumachie, qui est, avec le théâtre, le monument le mieux conservé de l'île. On voit aussi les ruines du temple d'Hercule ou de Thésée, et au bout de l'île un puits qui fournit de l'eau potable.

Si l'on remonte vers le mont Cynthus on n'aperçoit que des débris de granit et de colonnes renversées jusque sur le côteau qu'il faut gravir pour voir les ruines de la citadelle, et pour jouir du magnifique horizon qui embrasse la mer et toutes les Cyclades. C'est du sommet de cette montagne, au pied de laquelle sont dispersés les débris de tant de monumens, que l'on peut apprécier la belle description des fêtes de Délos, due à la plume éloquente de M. de Choiseul. Il nous semblait voir toutes ces colonnes debout,

et ces vastes portiques relevés de leurs ruines, abritant encore les peuples qu'attiraient au temple d'Apollon la piété ou la majesté de ces lieux.

L'île de Délos n'a que quatre milles de tour : elle est allongée du nord au midi comme le mont Cynthus ; le terrain est partout inégal et stérile ; c'est une roche de granit qui, mêlée avec de la brique, a fourni les matériaux de presque toutes les maisons et des édifices secondaires. Mais les temples étaient tous, ainsi qu'on le voit encore par les ruines, en marbre de Paros.

Délos fut dans les premiers temps gouvernée par des rois qui réunissaient le sacerdoce à l'empire, plus tard elle tomba sous la puissance des Athéniens, qui la purifièrent et firent transporter les habitans et les tombeaux de leurs pères dans l'île de Rhénée. Ces malheureux, privés de leur patrie, ne furent plus du moins exposés à la fureur des barbares qui les attaquaient sans cesse, et Délos, sous la protection d'Athènes, devint un lieu consacré par la vénération de toute l'antiquité.

Tous les ans les Athéniens y déposaient leurs vœux et leurs offrandes en mémoire de la victoire de Thésée sur le Minotaure ; et tous les quatre ans les peuples de la Grèce y venaient célébrer la naissance d'Apollon et de Diane. Ces fêtes attiraient un tel concours, qu'on ne trouvait plus d'asile dans les maisons ; l'on y suppléait au moyen de tentes dressées sur les places publiques.

La nuit nous surprit ainsi dans cette solitude, au milieu de souvenirs qui éveillaient en nous les plus vives émotions. Le lendemain, à quatre heures du matin, nous partîmes pour Naxos, qui n'est éloignée que de vingt milles, et à sept heures du matin, le dimanche 7 juillet, nous jetions l'ancre devant cette île toujours riante et remarquable par sa puissante végétation.

Les voyages lointains ne sont pas aussi dangereux et aussi difficiles que se l'imaginent beaucoup de personnes, et ces excursions instructives sur les débris de l'ancien monde ne tarderont peut-être pas à faire partie de l'éducation de la jeunesse. Les voyages, en effet, en facilitant et en complétant l'étude de l'histoire, ont l'immense avantage d'éveiller sans cesse le désir de connaître, et de présenter ainsi l'instruction sous un charme qu'on lui prête trop rarement dans nos écoles.

Deux jours nous avaient suffi pour visiter Tinos, Micone et Délos. Nous allions terminer par Naxos, Poros et Milo notre excursion dans les Cyclades.

NAXOS.

Naxos est la plus grande des Cyclades. Ses habitans sont braves et laborieux ; ses vins étaient célèbres autrefois, et le culte de Bacchus y était plus en honneur qu'en aucun lieu de la Grèce. Les guerriers de cette île se signalèrent à Salamine et à Platée. Elle fut aussi la dernière des îles que perdit Venise dans l'Archipel.

Dans la haute ville, groupée autour de la citadelle et défendue par de vieux murs crénelés et ruinés, on voit encore les descendans des conquérans vénitiens, familles nobles et catholiques, aussi pauvres et aussi déchues que celles de la mère-patrie. Ces malheureux vivent du reste en fort mauvaise intelligence avec les Grecs de la ville basse et du port. Ceux-ci, plus riches et plus industrieux, leur font subir à leur tour le joug de leur domination et l'intolérance de leur foi. Ils en viennent souvent aux mains avec

ces nobles fainéans retranchés derrière leurs vieilles murailles crénelées, derniers prestiges d'un pouvoir qu'ils n'ont plus.

Au bas de cette ville si pittoresque se voit encore le petit port antique formé de gros rochers, et n'offrant plus qu'un abri incertain aux barques et à quelques bâtimens légers. Sur la gauche est un petit ilot qui tenait à Naxos par une jetée que la mer a détruite, et où l'on remarque encore la place du fameux temple de Bacchus, dont il ne reste plus que la grande porte d'entrée, formée de deux pieds-droits à large chambranle et surmontée de son linteau placé à vingt-deux pieds de hauteur.

C'est dans cette île, peuplée aujourd'hui de sept à huit mille ames, qu'Ariane fut abandonnée par l'ingrat Thésée et consolée par Bacchus. Naxos séduit au premier coup d'œil par la fraîcheur de ses belles montagnes admirablement découpées sur l'horizon. Les moissons abondantes de l'île et les nombreux troupeaux qu'on y rencontre répandent un charme extrême dans le paysage. Naxos est la plus agréable des îles de l'Archipel, et ses vins excellens en font la plus riche des Cyclades. A midi nous remontions à bord pour faire une courte station à Paros et à Anti-Paros.

PAROS ET ANTI-PAROS.

Paros et Anti-Paros sont éloignées de Naxos de trente milles que nous parcourûmes en six heures. L'une est renommée pour la beauté de ses marbres blancs et cristallins très estimés pour la sculpture; l'autre est célèbre par sa grotte décrite par M. de Nointel, le premier de nos ambassadeurs à Constantinople qui la visita avec une société nombreuse. Paros peut avoir huit lieues de tour ; elle possède un beau port, des campagnes magnifiques et quelques restes d'antiquités, avec des maisons de marbre éclatantes de blancheur. Ces marbres sont tirés du mont Marpesse, dont on voit en passant les masses imposantes.

A cinq heures nous quittâmes Paros pour aller voir Anti-Paros et sa grotte, dont Tournefort nous a aussi laissé une curieuse description.

Le lendemain, à quatre heures du matin, tous nos voyageurs

étaient en marche. Nous n'étions mouillés qu'à une lieue de la grotte, et bientôt, suspendus à la même corde, nous descendions tous au fond de ces immenses cavernes à la garde de Dieu et de notre bonne étoile. Figurez-vous, en effet, quarante personnes retenues au-dessus de l'abîme par une malheureuse corde qu'un effort pouvait rompre, et qui nous lançait tous sans ressources dans la ténébreuse éternité. C'était peu prudent à coup sûr, mais l'extrême prudence ne saurait être toujours la compagne du voyage, à moins de se borner, comme M. de Maistre, à voyager autour de sa chambre. Le fait est qu'après des réflexions pleines de sens et de sagesse, tous, sans excepter nos dames, munis de torches enflammées et suspendus à la file, nous nous laissâmes descendre dans cet effroyable souterrain dont les profondeurs n'ont jamais été visitées par un rayon du soleil. Les voûtes et les galeries de cette grotte sont tapissées de stalactites sans nombre, dont les cristaux et les facettes se jouaient en mille reflets brillans à la lueur de nos torches et des feux du Bengale lancés par notre guide. Sous une haute et vaste voûte est la plus belle stalactite de la grotte, celle au pied de laquelle M. de Nointel fit dire une messe au flambeau. Après tout, pour être vrai, il est peut-être juste de dire que l'intérêt de cette aventureuse expédition ne répond pas aux peines et aux fatigues qu'elle donne. Nous remontâmes tous, couverts de contusions, et fort aises de retrouver l'air et la lumière du jour.

MILO.

Nous levâmes l'ancre à onze heures pour nous rendre à Milo qui est à la distance de cinquante-cinq milles, en passant entre Serpho et Stephano, et, à six heures du soir, notre bâtiment se mouillait dans le grand et triste port de cette île, qui compte à peine une douzaine de pauvres maisons habitées par des marins ou des pêcheurs.

La ville ou bourg de Castria a remplacé la vieille Milo des Vénitiens, qui est ruinée et abandonnée. Ce bourg, placé au haut d'une colline à deux lieues dans les terres, n'a rien de curieux, mais avant d'y arriver on rencontre quelques antiquités qu'il serait intéressant de fouiller si l'on en juge par le beau théâtre en marbre découvert par le baron Haller de Munich. Le roi de Bavière l'a fait acheter pour y continuer des fouilles qui seront sans doute fort productives; car sans parler de la conservation de ce monu-

ment qui a été entouré de murs, on y a déjà trouvé un Hercule et d'autres antiques précieux. Cette île, autrefois l'une des plus riches de la mer Égée, doit recéler de précieux objets d'art. Tout le monde connaît la Vénus de Milo découverte en 1817 par M. de Marcellus, et acquise par M. de Forbin pour le musée de Paris.

La frégate *la Madagascar*, qui transportait sa majesté le roi de la Grèce et le prince royal de Bavière, venait d'arriver. Le prince remonta à notre bord, où les deux frères se firent de touchans adieux. Aussitôt des coups de canon et des décharges de mousqueterie faites par les habitans de l'île furent le signal de notre départ. Nous nous remîmes en mer à onze heures, par la plus belle soirée du mois de juillet. La chaleur nous avait paru insupportable dans ce port où l'air est assez malsain; mais la fraîcheur de la nuit et la brise de la mer nous eurent bientôt fait oublier les fatigues de la journée. La soirée se prolongea, suivant l'usage, au milieu des distractions dont j'ai déjà parlé, et bien que la plupart des voyageurs ne se couchassent qu'à deux heures après minuit, plusieurs d'entre nous étaient déjà sur le pont au lever du soleil. M. Bertrand était toujours le premier sur pied; il espérait, ainsi que nous, avoir bien le temps au lazaret de régler ses comptes avec Morphée, si toutefois l'ennui et les insectes ne conspiraient pas trop contre notre repos. Jusque là, chacun était à son poste, et nous pouvons, je pense, nous rendre ce témoignage qu'aucun objet digne d'intérêt n'a échappé à notre examen et à nos investigations.

Avant de quitter la Grèce, j'aurais voulu donner une idée générale du gouvernement de ce pays, et rappeler en peu de mots, comme l'ont fait plusieurs voyageurs, son organisation sous Capo-d'Istria et sous la régence jusqu'en 1835. Mais nos courses rapides et notre séjour très limité dans ce royaume, nous ont permis à peine quelques réflexions disséminées dans les chapitres de ce voyage. Pour y suppléer, je vais mettre sous les yeux du lecteur la notice intéressante de M. de Laboulaye, écrite à Nauplie en 1834.

« J'ai assisté hier au départ du roi de Grèce pour Épidaure et

Athènes : il était à cheval, la route entre Nauplie et Épidaure n'étant qu'un sentier impraticable aux voitures. Le jeune Othon est svelte et élancé ; sa tournure est élégante : il monte à cheval avec beaucoup de grace ; sa bouche est un peu difforme, mais l'ensemble de sa figure est bien. Sa suite était composée d'un détachement de lanciers, commandés par un sous-officier ; il n'était accompagné que de trois ou quatre personnes de sa cour ; les bagages, les provisions et les gens de service venaient sur des chevaux de louage, harnachés, comme ils sont d'ordinaire, de la manière la plus misérable. Il n'y a aucun luxe dans cette petite cour ; le roi serait mal venu à avoir du superflu quand les sujets manquent du nécessaire. Il se contente de deux ou trois voitures, et d'une douzaine de chevaux de selle ; il n'y a que deux aides de camp : son palais n'a point d'apparence et ressemblait à une vilaine maison bourgeoise ; il ne se mêle en rien des affaires publiques, quoique son nom figure à la tête des actes : l'état est gouverné par trois régens, MM. d'Armansberg, Maurer et Heideck, auxquels on adjoint un membre suppléant, M. Abel ; tous sont Bavarois. M. d'Armansberg est président du conseil de régence, et a dans ses attributions particulières les relations extérieures. Le conseil de régence exerce le pouvoir royal : le conseil des ministres est composé de cinq membres, qui ont chacun leur portefeuille ; M. Mavrocordato en est président ; la régence doit gouverner jusqu'au 1er juin 1838, époque à laquelle le roi aura vingt ans, et sera majeur. On entend souvent dire à Nauplie : tel individu est du parti russe, ou du parti français ; je me suis fait expliquer cette phrase qui n'est pas claire pour un étranger. Avant la nomination d'Othon, chacune des grandes puissances avait en Grèce son parti bien tranché ; et par le crédit de ses ministres ou consuls, y soutenait ses créatures ; de manière que la plupart des personnages influens, ou qui l'ont été, ainsi que leurs partisans, sont connus pour être dans les intérêts d'une des grandes puissances. Sous le gouvernement de Capo-d'Istria, l'influence russe était la dominante ; on ne plaçait que des créatures de la Russie, ou plutôt elle les plaçait elle-même ; la France et l'Angleterre, qui avaient souffert la nomination du président, ne pouvaient contrebalancer l'ascendant russe, quoiqu'elles l'essayassent de temps en

temps. Les événemens de juillet vinrent changer la face de la Grèce, comme du reste du monde; ils détruisirent les bons rapports qui existaient entre la France et la Russie, et resserrèrent l'alliance entre la France et l'Angleterre; Capo-d'Istria se vit de plus en plus contrarié par leurs agens, et ne cacha point ses sentimens de mauvais vouloir pour les gouvernemens constitutionnels; la France prit surtout parti dans cette querelle, en favorisant les mécontens; et une animosité personnelle entre le président et M. le baron de Rouen, ministre de France, rendit la guerre déclarée entre les représentans des deux états. Cependant Capo-d'Istria semblait prendre à tâche de donner gain de cause à ses adversaires; son administration faisait tous les jours des mécontens; il s'occupait peu des affaires intérieures, et s'en reposait sur des conseillers totalement ignorans de l'esprit public; le ministre de la justice, M. Jonatha, songeait sérieusement à imposer au peuple le code vénitien; la Russie, par le bras de son délégué, déniait aux Hellènes les libertés promises, et leur ravissait en détail celles déjà concédées; le comte Viaro de Capo-d'Istria, frère du président, éloignait par ses hauteurs une population jeune et susceptible; un soldat mutilé au service du pays étant venu lui demander du pain, il lui répondit : qu'un bras lui suffisait pour jouer du violon au coin des rues, et gagner ainsi de quoi vivre; cette réponse d'une incroyable légèreté pensa le faire égorger par le peuple. Bientôt les journaux se rangèrent tous du parti de l'opposition; le président les supprima : ils s'imprimèrent malgré lui à Hydra, les résistances s'organisèrent de tous côtés et devinrent menaçantes; le Magne s'insurgea tout entier; les Hydriotes, accoutumés à la liberté des pirates, se révoltèrent ouvertement, et s'emparèrent de la frégate du gouvernement l'*Hellas;* enfin Capo-d'Istria, reconnaissant la tendance de l'esprit public, déclara qu'il allait convoquer l'assemblée nationale : mais il était trop tard; la haine du peuple s'était concentrée entre deux hommes, et se résolut en un assassinat. Mavromicheli, d'une des premières familles de Grèce, et de celles qui avaient le plus souffert pour l'indépendance, avait été à la tête de l'insurrection maniote; le président le fit saisir et enfermer dans la Palamède; son frère et son fils, impliqués dans la même affaire, étaient sous la surveillance de la police; ils résolu-

rent d'assassiner le président, et allèrent se poster à la pointe du jour, armés de pistolets et de poignards, à la porte de l'église de Saint-Spiridion, où le président devait entendre la messe; Capo-d'Istria les aperçut de loin, et pressentit, dit-on, le sort qui l'attendait; il s'arrêta un instant, et songea à retourner sur ses pas; comme il était devant la porte du ministre de la guerre, il fit mine d'entrer, puis comme honteux de ses craintes, et pensant qu'on pourrait l'accuser de lâcheté, il continua son chemin et marcha vers l'église; les deux assassins, placés l'un à côté de l'autre, le saluèrent à son passage; il porta la main à son chapeau, et à l'instant il reçut du jeune homme un coup de pistolet dans la tête, et de l'oncle un coup de poignard qui lui traversa le cœur; il tomba mort. L'oncle eut à l'instant le bras cassé d'un coup de pistolet que lui tira un Candiote, ordonnance du président; il fut renversé; les soldats le saisirent, le traînèrent dans les rues, et le tuèrent à coups de bayonnette. Le jeune homme se sauva dans une maison attenante à celle du résident de France; il s'y barricada, et eut le temps de pénétrer dans celle de M. de Rouen, auquel il demanda asile et protection, convaincu qu'il était d'avoir fait quelque chose d'agréable à la France. Il faut dire en l'honneur du peuple que, malgré la haine qu'il portait au président, l'indignation et la colère contre les meurtriers furent ses premiers mouvemens, et les créatures de la Russie le poussèrent encore plus dans cette direction. Les membres du sénat envoyèrent demander l'assassin au résident de France; il se refusa d'abord à le livrer; mais sur un second message qui lui déclarait qu'il serait responsable des suites, et que le gouvernement ne se chargerait pas de le défendre si le peuple et les soldats attaquaient sa maison, il remit le coupable entre les mains de la justice. Mavromicheli fut enfermé dans la Palamède; une commission lui fit son procès; il fut condamné à être fusillé; l'exécution eut lieu au pied de la forteresse, et sous les yeux de son père qui y était enfermé. Au moment de mourir il protesta devant le peuple de l'innocence de ses intentions et appela les Grecs à reconquérir leur liberté; il n'avait que vingt-huit ans, et c'était, dit-on, le plus bel homme de toutes les Hellades. Le peuple trouva sa mort juste; et quand, suivant l'usage, il demanda à haute voix pardon à tous ceux qu'il avait offensés, on lui cria de tous côtés

anathème. Ce malheureux jeune homme crut mourir martyr de l'indépendance ; mais déjà les Grecs entraient dans une autre ère de morale : ils commençaient à comprendre que le sang humain ne fait jamais fleurir la liberté. Aussitôt après la mort de Capo-d'Istria, le sénat et les ministres s'assemblèrent ; ils nommèrent une commission administrative composée de trois membres, MM. Augustin de Capo-d'Istria, Colocotroni et Coletti ; le premier avait le titre de président, qu'il devait plutôt à la mémoire de son frère qu'à ses talens personnels. M. Colocotroni était du parti russe ; M. Coletti était seul du parti français ; ainsi l'influence russe resta dominante, et le système resta fondé sur les mêmes bases qu'auparavant. Cependant les élections générales, déjà commencées, se continuèrent dans toute la Grèce : voici quel en était le système. Les démogérontes ou maires, et cinq conseillers municipaux pour chaque démogérontie, étaient nommés par le peuple et approuvés par le gouvernement ; ils formaient les listes électorales composées de tous les citoyens domiciliés âgés de vingt-cinq ans. Ceux-ci se réunissaient plusieurs jours de suite et choisissaient dans leur sein vingt-quatre citoyens, qui étaient électeurs au second degré. Le dépouillement du scrutin était fait par l'autorité civile, conjointement avec la démogérontie. Les vingt-quatre députés élus en choisissaient deux parmi eux ; ceux-ci étaient représentans de la nation. Quarante provinces et autant de colléges électoraux envoyaient quatre-vingts députés ; quelques autres étaient nommés pour Samos, Chio et les Cyclades, par leurs concitoyens résidans en Grèce. L'armée élisait aussi quelques membres, qui portaient la représentation nationale à cent vingt députés. Le comte Augustin influença violemment les électeurs ; il fit nommer ses partisans par menaces, et envoya même des troupes pour obtenir des choix qui lui fussent favorables. Les insurrections se multiplièrent et prirent un caractère plus grave ; l'incapacité et la faiblesse du président éclatèrent au grand jour ; il ne put rien prévoir ni rien réprimer ; le pouvoir allait en dissolution, et une révolution devenait imminente. Coletti, l'un des trois ministres, en donna le premier le signal ; il quitta secrètement Nauplie, traversa l'isthme et passa aux insurgés. Aussitôt qu'il eut atteint Mégare, il eut quinze cents Palicares autour de lui, et se prépara à marcher sur Nau-

plie pour renverser le comte Augustin ; celui-ci envoya des troupes régulières et de la cavalerie pour lui couper le chemin de Corinthe ; elles furent battues et dispersées. Coletti s'avança dans la Morée et vint jusqu'à Argos, à trois lieues de Nauplie ; là il organisa un nouveau gouvernement, appela à lui les députés de son parti, envoya des proclamations, rassembla des troupes. Augustin entra en pourparlers avec lui ; mais alors les destinées de la Grèce étaient entre les mains des étrangers qui lui cherchaient un roi. La conférence de Londres consultée par les résidens en Grèce, répondit : Que le gouvernement provisoire devait être composé de gens choisis parmi tous les partis. Cette décision prise un peu à la légère fut, dit-on, inspirée par M. Statford Canning, qui avait fait une apparition à Nauplie en allant prendre possession de l'ambassade de Constantinople. Ce mot lâché sans connaissance des choses, fit un revirement dans les affaires. Le comte Augustin se retira ; Coletti organisa une commission composée de sept membres, dont chacun était président pendant un mois ; c'étaient MM. Coletti, Conduriotti, Ypsylanti, Bosta-Botzaris, Coliopoulo, Metaxa, Zaïmis. L'influence française se trouva dominante ; les quatre premiers étaient *Français*, comme on le dit en Grèce ; les deux autres Russes ; le dernier était d'une couleur indécise. Cela se passa au mois d'avril 1832. Cette nouvelle combinaison fut loin d'appaiser les troubles, auxquels les troupes françaises ne prirent aucune part, se contentant de regarder l'arme au bras les réunions de Palicares qui se formaient de tous côtés. Plusieurs députés refusèrent de siéger ; tout le monde sentait que l'état de la Grèce était provisoire ; tout cela empêcha l'assemblée nationale qui résidait à Pronia, faubourg de Nauplie, de terminer la constitution qu'on comptait présenter à l'acceptation d'Othon, récemment nommé roi. Fort heureusement pour lui cette charte ne fut pas rédigée ; s'il l'avait acceptée, il aurait vu son gouvernement entravé à chaque pas, et son refus aurait causé de fâcheuses résistances.

» Quelque temps avant son arrivée, la commission fut réduite à trois membres : MM. Coletti, Zaïmis et Metaxa. C'est pendant leur administration qu'arriva l'échauffourée d'Argos, dont on a tant parlé en Europe. Comme la ville était sur le point de tomber entre les mains des révoltés, les Français se départirent de leur

neutralité ordinaire, et un bataillon de ligne fut commandé pour s'en emparer. Les Palicares firent feu sur lui sans provocation, et les Français furieux massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Trois cents personnes, dit-on, périrent de part et d'autre : il n'est que trop vrai que plusieurs femmes et enfans furent égorgés. Les Français occupaient alors Coron, Modon et Nauplie. Un mois avant l'arrivée d'Othon ils quittèrent cette dernière ville et bientôt après les autres. Le jeune roi fut reçu avec un grand enthousiasme par tous les partis, qui déposèrent leurs armes devant lui : la Grèce l'accueillit comme une faveur, et se sentit avec orgueil admise dans la société européenne. Jamais prince ne débuta dans des circonstances plus favorables : toutes les factions convergeaient à l'ordre comme les vaisseaux au port ; la lassitude lui livrait le passé, l'espérance, l'avenir. C'était comme une trève de Dieu qu'il fallait convertir en paix durable ; la régence prit à l'instant les rênes de l'état, et laissa en place tous les ministres qu'elle y trouva. Le roi de Bavière s'était obligé envers la conférence à envoyer en Grèce trois mille hommes de son armée, qui devaient retourner dans leur patrie à mesure qu'ils seraient remplacés par un égal nombre de volontaires bavarois, et que l'armée grecque serait organisée. C'est sur cette force étrangère, la seule qui existât, que la régence s'est appuyée dans ses premières opérations. Les bandes ont été immédiatement dissoutes et ont rendu leurs armes avec plus de facilité qu'on ne pouvait l'espérer ; le port d'armes a été soumis à la permission des naumarques et à un droit de trois dragmes, sous la caution d'un propriétaire foncier. Le royaume de Grèce a été divisé en dix naumarchies ou préfectures : Acarnanie, Phocide et Locride, Béotie, Attique et Eubée, Elide et Achaïs, Argolide, Arcadie et Messénie, Laconie, Cyclades. Chaque naumarchie a été divisée en quatre ou cinq éparchies ou sous-préfectures : il y a quarante-cinq éparchies qui renferment chacune un nombre plus ou moins grand de démarchies ou paroisses. Les naumarques, éparques et démarques (ces derniers représentant les anciens demogérontes), sont nommés par la régence : ce sont les hommes du pouvoir ; tout émane d'eux ; ils peuvent disposer de la force armée. La seule nomination laissée au peuple, est celle de cinq conseillers municipaux ou de démarques;

mais les électeurs ne sont pris que parmi les grands propriétaires locaux. Outre cette concentration de pouvoirs, le gouvernement a entre les mains de puissans moyens de répression. Trois tribunaux criminels sont établis à Missolonghi, Thèbes et Nauplie : les membres, au nombre de cinq, sont nommés par le pouvoir : dans chaque naumarchie on forme, au besoin, des cours martiales; le naumarque les préside; leur jugement est sans appel et exécuté dans les vingt-quatre heures. Aucun journal politique ne peut paraître s'il ne dépose un cautionnement de 1,000 colonati (5,500 f.), dont on lui paie l'intérêt à cinq pour cent; les journaux littéraires sont exempts du dépôt; les libraires doivent donner la liste des livres qu'ils vendent; aucun citoyen ne peut aller d'un lieu à un autre sans passeport accordé par la police. L'assemblée nationale s'est trouvée dissoute de droit et n'a plus été convoquée. Le sénat qu'elle avait nommé s'est aussi séparé sans contestation.

» On voit que la régence s'est emparée de toutes les libertés publiques; mais en compensation elle a donné à la Grèce l'ordre et la sécurité, besoins plus pressans et plus réels. Le régime absolu qu'elle a établi est le seul qui convienne au pays, *quant à présent*. Avant de labourer une terre et de la semer, il faut extirper les ronces et les buissons qui s'y trouvent : ces ronces sont les factions et cette malheureuse tendance des guerres civiles, qui porte chacun à défendre à coups de fusil son opinion ou ses intérêts. Il faut que les passions soient calmées, que les idées d'ordre soient entrées dans les esprits, que les yatagans soient rouillés et les socs luisans, avant qu'on rende aux Grecs leur liberté dont ils abuseraient. Eux-mêmes le sentent, avec cette rectitude de jugement qui fait l'avenir des nations : ils savent que c'est à eux à mériter leurs institutions politiques, et qu'une liberté sans mœurs est une maison sans fondations. Le besoin qui se fait le plus généralement sentir en Grèce est celui des tribunaux, qu'on cherche à organiser, mais qui ne le sont pas encore. Un juge de paix, nommé par le pouvoir, réside dans chaque naumarchie et décide sans appel pour les contestations dont la valeur n'excède pas cent dragmes. Pour les autres procès, les autorités civiles jugent suivant leur bon plaisir. Un tel état de choses, tout provisoire qu'il est, est intolérable et compromet gravement les intérêts du commerce, qui seul peut faire

prospérer la Grèce. L'armée doit monter à neuf mille hommes, dont mille de gendarmerie à pied et mille de cavalerie. On vient de décider que mille autres gendarmes seraient portés sur les frontières des possessions turques. Le tiers de cette petite armée doit être composé de volontaires bavarois, qui peuvent être commandés par des officiers grecs. Tout officier bavarois qui vient en Grèce a droit au grade supérieur ; la plupart en ont gagné deux : le reste de l'armée se recrute par la conscription. Chaque démarchie fournit un certain nombre d'hommes tirés au sort : les paysans ont beaucoup de répugnance pour l'habit militaire, mais la crainte les fait marcher. La monnaie du pays est la dragme, qui a la même valeur que celle des Athéniens, un peu plus que dix-huit sous de France. Les impôts sont perçus par des receveurs généraux et receveurs particuliers ; ils sont assis sur les droits de douanes et les propriétés foncières. Le gouvernement concède temporairement les terrains qui appartenaient aux Turcs, et qui forment la plus grande partie de la Grèce; ces terrains paient vingt-cinq pour cent de leurs produits : les propriétés particulières paient dix pour cent. Chaque tête de bétail est aussi imposée : les moutons ou chèvres dont le sol est couvert sont taxés à vingt lepta, une demi-dragme. Les revenus de l'état peuvent s'élever à neuf millions de dragmes, mais ils augmentent tous les jours par l'essor rapide que prennent l'agriculture et le commerce. La marine militaire est presque nulle ; elle se compose d'une corvette, d'une gabarre, et de quelques cutters à peine armés. La marine marchande est très considérable ; elle couvre la Méditerranée et attire à elle tous les chargemens par la modicité du frêt. Tout capitaine paie un diplôme ; il doit donner une caution ou une garantie en argent ; et, sous peine de perdre son navire, il doit jurer qu'aucun étranger n'y est intéressé. Les navires grecs peuvent seuls transporter les marchandises d'un point du royaume à un autre. Tout navire étranger paie, pour les importations ou exportations, un droit plus fort que les nationaux. Le clergé grec s'est séparé du patriarche de Constantinople : l'opportunité de cette mesure a beaucoup divisé les esprits ; elle me semble fondée en religion et en politique. Un homme qui reçoit l'investiture du sultan, et qui est lui-même un pouvoir temporel, ne peut garder assez d'indépendance de cœur et d'esprit

pour les choses de sa religion : ses coréligionnaires l'ont sollicité long-temps de se rendre au milieu d'eux, dans un pays libre ; il s'y est refusé. Ils ont fait scission, mais non schisme, car ils n'ont mis personne à sa place. Un synode, résidant à Nauplie, administre les choses religieuses ; il est composé de cinq évêques, et surveillé par un procureur du roi chargé de défendre les intérêts du gouvernement. Jusqu'à présent il y a eu peu de collisions entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux : ce dernier a toujours fléchi. Les membres du haut clergé doivent plus tard être payés par l'état. A présent ils vivent de dîmes qu'ils prélèvent sur les paysans : les papas et vicaires subsistent du casuel qui est considérable ; ils peuvent entrer dans les ordres quoique mariés : la plupart ont femme et enfans ; ils ne peuvent se marier une fois qu'ils sont prêtres, ni convoler en secondes noces. Les moines sont astreints au célibat, et pour la plupart habitent les couvens. Tout le clergé grec est plongé dans une ignorance honteuse qui le discrédite de plus en plus, et finirait par perdre la religion si elle pouvait se perdre. Elle a grand besoin d'être régénérée : la superstition la plus grossière, le jeûne et les signes de croix, sans œuvres, sans foi véritable, sans morale et sans pensée, composent le bagage religieux du paysan grec. A Nauplie comme à Athènes, les classes élevées s'éloignent de plus en plus de cette superstition populaire ; mais d'un autre côté elles croient faire preuve de bon ton et d'*occidentalisme*, en s'abstenant de toute pratique religieuse. Tandis que le paysan ou le matelot mange des olives et boit de l'eau deux cents jours dans l'année, l'officier ou l'employé se moque d'eux, et s'enivre dans les cafés comme les petits-maîtres du temps de Louis XV qui disaient que la religion était bonne pour le peuple. Notre réaction religieuse n'est pas encore arrivée jusqu'à eux, autrement leur désir d'imiter les Français les engagerait au respect, sinon à la pratique. Le clergé ne fait rien pour combattre cette tendance ; il est embourbé dans les besoins matériels. Le gouvernement a établi presque partout des écoles primaires, mais la nation demande à grand cris des écoles centrales, difficiles à organiser. Les hommes en état d'enseigner sont rares partout, mais en Grèce ils sont presque introuvables.

» Les appointemens des officiers et la solde de l'armée sont con-

sidérables pour le pays. Un général de brigade a par mois 1,000 dragmes; colonel, 700; lieutenant-colonel, 500; major, 400; capitaine, 240; lieutenant, 180; sous-lieutenant, 122. Les ministres ont par mois 1,000 dragmes; naumarques, 500; directeurs (hommes placés près du naumarque pour l'éclairer, du reste sans autorité), 300; éparques, 250; secrétaires des naumarchies, 150; receveurs des naumarchies, 300. Les ambassadeurs reçoivent beaucoup plus : celui de Londres a par an 60,000 dragmes; de Paris, 45,000; de Constantinople, 40,000; de Pétersbourg, 30,000. Consuls de première classe, 6,000 dragmes. Ces appointemens, tout faibles qu'ils sont comparativement aux nôtres, épuisent le trésor : chacun croit avoir droit aux places. La petite cour de Nauplie ressemble, sous le rapport des intrigues, à celle des Tuileries en 1814; chacun veut avoir servi l'état et mériter une part du budget. Tout ce qui a porté un sabre prétend au grade d'officier, et bien des gens sans en avoir porté. Le gouvernement fait, de toute nécessité, beaucoup de mécontens, ayant si peu de places à donner.

» Il n'y a point d'esprit public en Grèce, le nom même n'en existe pas; l'intérêt général n'est qu'une abstraction; chacun agit dans son intérêt particulier. La morale publique, devant laquelle nos hommes d'état fléchissent le genou si souvent malgré eux, est presque inconnue dans la patrie d'Aristide : elle ne pouvait exister sous le joug des Turcs; elle n'a pu se former dans l'anarchie qui lui a succédé; c'est une plante qui ne fleurit que sous un ciel pur.

» Le Grec, pas plus que tout autre peuple, n'est naturellement sanguinaire, faux, avide; seulement, comme jusqu'à présent il a assisté au triomphe de la force, c'est-à-dire de l'injustice, l'injustice lui paraît permise au défaut de la force : ce qui est mal et ce qui est bien varie au gré des factions; on risque moins de se tromper en choisissant ce qui est utile; l'amour-propre national, la fierté du sang, a toujours existé parmi les Hellènes; ce sentiment n'est pas encore du patriotisme, mais il y conduit : ce sera, je crois, le mobile de leur régénération; leur existence comme nation, comme royaume, comme puissance chrétienne, les flatte singulièrement; ils veulent atteindre à notre civilisation et s'en approchent tous les

jours, s'avançant ainsi pas à pas vers les idées d'ordre et de morale sur lesquelles elle est bâsée; leur esprit vif et prompt les met au niveau de tous les peuples ; ils n'aiment point les Francs ; leur infériorité en lumières les rend jaloux d'eux, et la jalousie est voisine de la haine ; pourtant ils les imitent en toutes choses, et sont malgré eux entraînés dans leur orbite : les anciens usages disparaissent avec une rapidité incroyable ; le costume, si inhérent aux mœurs des peuples, s'en va tous les jours : ce costume pittoresque et brillant, mais incommode et efféminé, fait place au pantalon noir et au chapeau prosaïque : les corsets et les buscs sont venus par pacotilles de Marseille et de Trieste : les belles Grecques qui paraissent maintenant au bal semblent sortir de la fontaine de Jouvence, et leurs tailles ont un air de jeunesse qu'elles perdaient si vite dans ce climat. Le changement de leurs manières n'est pas moins rapide ; la jalousie devient à Athènes presque aussi rare qu'à Paris : ils ont rejeté comme signe d'esclavage tout usage qui leur venait des Turcs ; ils couchent dans des lits, s'asseient sur des chaises, mangent avec des fourchettes : ils singent en tout les Francs, et y ont bonne grace comme à tout ce qu'ils font.

» J'entends d'ici les dessinateurs et les artistes se récrier de désespoir ; mais s'ils veulent du pittoresque et de l'imprévu, je leur conseille de partir bien vite pour courir le monde ; ils n'en trouveront bientôt plus nulle part, si ce n'est à la Chine et au Japon, pays modèles, fermés rigoureusement à la cravate et au gilet. En Grèce, tout ce qui a quelque prétention au bon ton écrit le français : l'italien est plus répandu, mais resté dans les classes moyennes ; l'anglais et l'allemand sont moins cultivés, mais cette dernière langue gagne pied de jour en jour par l'importation des Bavarois, et les fréquens rapports avec Trieste : du reste, il y a entre les Grecs et les Allemands la même incompatibilité qu'entre ceux-ci et les Italiens ; la conduite des Bavarois n'a pas contribué à détruire cette antipathie ; leur parcimonie naturelle qui passe pour une vertu à Munich, est le défaut le plus méprisé en Orient : ils la poussent jusqu'à l'avarice ; on en cite des exemples fameux qu'il est inutile de rapporter ici : d'ailleurs la préférence bien naturelle dont ils sont l'objet révolte la nation grecque, qui les verrait s'éloigner avec plaisir. La ville de Nauplie, siége du gouvernement,

est vivante et a un petit air de capitale ; il n'y a point de décombres comme dans toutes les autres villes de la Grèce ; les rues sont nommées en grec et en allemand, les maisons régulières et numérotées, les places plantées d'arbres ; les faubourgs sont agrandis, des routes ont été commencées, des casernes construites, des escaliers taillés dans les rochers. Les logemens sont d'un prix excessif ; il faut que celui qui fait bâtir ait en quatre ans recouvré son capital. La ville de Nauplie, si vivante à présent, est menacée d'une ruine prochaine par la translation du gouvernement à Athènes, où, du reste, il sera beaucoup mieux placé. J'ai trouvé à Nauplie un cabinet de lecture assez bien fourni en journaux français ; il est maintenant fondu en un cercle ou casin de souscription. Un seul journal s'imprime en Grèce, c'est *le Sauveur*, en grec et en français ; les autres feuilles n'ont pu fournir le cautionnement exigé pour les recueils politiques ; il est inutile de dire que *le Sauveur* est ministériel. »

CYTHÈRE.

A dix heures du matin nous passions entre le cap Saint-Ange et l'île de Cérigo, jadis la fameuse Cythère. On se rappelle qu'elle fut le séjour de Vénus et des Grâces, et qu'elle fut le théâtre des premières amours d'Hélène et de Pâris qui mirent la Grèce en feu et amenèrent la ruine de Troyes.

A midi nous laissions derrière nous cette île qui paraît bien triste et aride, et notre navire gouverna sur l'ouest pour doubler le cap Matapan et gagner le port de Coron où nous devions faire de l'eau. Le temps était beau, et l'horizon sans nuages nous laissait voir à découvert les sommets imposans du Taygète se découpant en festons sur un ciel d'azur, et au pied du mont les campagnes fertiles qui s'étendent depuis Nissy jusqu'à Coron.

Le 10 juillet au matin nous mettions en panne devant cette place, distante de Milo de cent soixante milles. Notre traversée

fut de vingt heures. Le capitaine envoya chercher à Coron de l'eau, des vivres, et prendre la pratique de la quarantaine de sept jours que nous avions faite, pour les îles de la Grèce, soit en voyage soit dans le port de Syra. Coron est situé sur un rocher avancé en mer et entouré d'une forteresse qui date de la domination des Vénitiens. Cette forteresse est vaste et bien entretenue par les Français qui l'occupaient encore au moment de notre passage.

Quant à la ville basse, elle était construite autrefois sur les bords de la mer ; mais les Turcs l'ont saccagée comme toutes les autres. Elle commence toutefois à remuer ses cendres et à sortir de ses ruines. Coron me semble appelée à devenir une des villes les plus prospères de la nouvelle Grèce.

De Coron, nous nous dirigeâmes sur Zante en passant devant Modon et Navarin. Notre traversée fut de seize heures, la distance est de cent milles. Je n'ai rien à dire de cette île où nous prîmes du charbon et où nous ne pûmes obtenir la libre pratique pour descendre à terre.

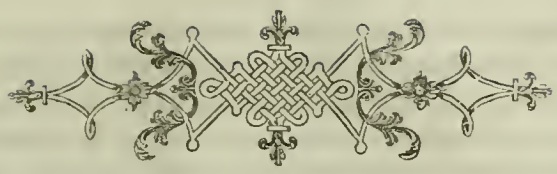
Le lendemain de notre arrivée, 12 juillet, à midi, nous levâmes l'ancre et notre bâtiment prit le large pour traverser la mer Ionienne et nous transporter à Malte où nous devions purger notre quarantaine.

P. Marchebeus Architecte

Durau fils Sculp.

MALTHE

Vue de l'Entrée du Port



LAZARET DE MALTE.

Ce fut le 15 juillet que nous jetâmes l'ancre en face du lazaret, et deux heures après, chacun de nous s'installait de son mieux dans de grandes chambres de vingt-quatre pieds carrés, badigeonnées fraîchement à la chaux et meublées seulement de deux bois de lit peints en gris, de quatre chaises grossières, d'une table de sapin et d'une cruche d'eau. C'est dans ce triste réduit que nous allions passer seize jours d'un ennui mortel, soumis à l'inspection ridicule qui, grace à un usage absurde, pèse à la fois sur les hommes et sur les marchandises entassés sous le même toit, et livrés ainsi à la merci d'un conseil de santé et de quelques gardiens ignorans. Le résultat de ce déplorable abus est un impôt forcé prélevé sur les voyageurs qui se trouvent ainsi à la discrétion de l'aubergiste et des préposés du quartier, car il faut payer absolument tout ce qu'ils vous demandent pour la

nourriture et le coucher. Afin de nous conformer au réglement nous fîmes chacun notre marché, et les meilleures conditions que nous obtînmes furent d'une colonnade et demie, ou 9 francs par jour, sans y comprendre le vin. C'était presque le double de ce que nous avions payé dans le meilleur hôtel de la ville, où nous avions été admirablement nourris et logés.

Je ne voudrais pas trop insister sur les quarantaines en général ni ennuyer mes lecteurs de toutes les observations qu'on peut faire sur cette matière; mais il est pourtant utile de relever les abus criants dont les voyageurs en Orient ont été jusqu'ici les victimes. N'est-il pas inouï, par exemple, que des hommes sains et bien portans soient renfermés avec des marchandises viciées et peut-être empestées, que l'on retourne et que l'on évente dans les cours et les magasins placés au dessous même des dortoirs des voyageurs, ainsi que cela se pratique à Malte? N'est-ce pas d'ailleurs un argument bien fort contre la quarantaine en elle-même que la diversité des consignes sur ce sujet et la contradiction des moyens employés, ou la différence du temps exigé par les lois sanitaires de chaque pays? N'est-il pas absurde encore de ne tenir aucun compte de la durée du voyage, et de ne pas prendre en considération les jours passés en mer pour exempter du séjour au lazaret les navires qui pendant une longue traversée n'ont point eu la maladie contagieuse à leur bord?

D'après ce que j'ai vu au lazaret de Malte, dont j'ai relevé le plan, d'après l'avis des hommes les plus capables de juger cette question, une réforme devient urgente dans le système des quarantaines, et cette réforme doit porter à la fois sur les réglemens sanitaires comme sur la durée du séjour et sur l'édifice destiné à recevoir les voyageurs. A Malte, de vastes bâtimens entassés s'élèvent autour d'une cour profonde et sans air ni autres promenoirs que les galeries pratiquées pour desservir les grandes chambres du premier étage. Ce lazaret a été construit par les chevaliers, et rien n'a été épargné pour la solidité de sa construction; mais aussi est-il vrai de dire que rien n'a été prévu dans l'intérêt de la santé ou de l'agrément de ceux qui y doivent séjourner. C'est une série de corps de bâtimens contigus, élevés sur le bord de la mer, ayant chacun, au rez-de-chaussée, une cour, des magasins, une cuisine

et une buanderie. Le premier se compose de vastes chambrées desservies par des couloirs, des galeries et de grands escaliers. A droite de l'édifice sont l'administration, le fumigeaire et la poste aux lettres ; sur la gauche sont quatre petits corps de bâtiment contigus servant d'infirmerie aux suspects, avec des cours qui leur sont spécialement destinées ; immédiatement après, et toujours sur la même ligne, sont les parcs et les étables pour les animaux qui arrivent des côtes de la Barbarie, et qui sont pour Malte et l'approvisionnement de ses vaisseaux l'objet d'un commerce considérable.

Plus de douze cents pieds de bâtiment s'étendent ainsi de front sur un sol aride avec un chemin de ronde qui circule au niveau du premier étage par derrière et au sommet de ces rochers. Ce lazaret est ainsi privé de courant d'air, les cours font puits, et les édifices trop resserrés n'offrent nulle part les avantages que la prudence la plus ordinaire exige pour un établissement de cette nature ; car il ne faut pas se dissimuler en effet que si la peste n'offre de dangers réels que par le contact, il reste encore à redouter les fièvres jaunes, le choléra, le typhus et beaucoup d'autres maladies épidémiques.

L'expérience nous a démontré que le meilleur lazaret possible serait celui qui, construit dans un terrain spacieux, élevé et sec, se composerait de bâtimens bien isolés entre eux. L'eau devrait y être abondante, des arbres y agiteraient et renouvelleraient l'air, enfin des jardins et des pelouses seraient destinés à la promenade de ceux qui y seraient entrés. Il est essentiel aussi que les animaux et les marchandises soient dans des bâtimens distincts, sous le vent dominant qui souffle de l'angle supérieur à l'angle inférieur, et que les infirmeries des suspects en patente brute soient aussi placées sous le vent dans des pavillons entourés de murs et séparés de soixante ou de soixante-dix pieds de distance. La buanderie et le cimetière seraient également de ce côté.

L'administration, l'auberge, la chapelle, les équipages et les voyageurs en patente nette seraient placés dans des pavillons isolés, mais sans séparation ni clôture. Le rez-de-chaussée serait réservé pour la cuisine et les gens de service ; les dortoirs seraient au premier. A l'entrée du lazaret, et sous l'œil du gardien serait

disposé le parloir, gardé par un corridor de douze pieds, formé de grilles et de mailles, afin de tenir les visiteurs à distance et d'empêcher tout contact de leur part avec les objets soumis à la quarantaine. Il faudrait réserver encore un emplacement pour la poste aux lettres, la pièce aux fumigations, le vestiaire, la salle des bains et plusieurs autres détails qu'il serait trop long d'énumérer. Un établissement construit dans ces conditions, sur un terrain en pente divisé par deux ou trois terrasses à galerie et bien exposées, offrirait beaucoup de facilités pour la ventilation des effets et marchandises, et de grands avantages pour l'agrément et la sûreté des équipages et des passagers.

Ce n'est pas, ainsi que je l'ai dit, que le danger soit aussi imminent que le mal, en lui-même, est affreux. Des hommes de l'art qui ont traité avec succès des pestiférés, et entre autres le docteur Bulard dont l'expérience est une garantie, affirment que sept ou huit jours de quarantaine sont suffisans pour les hommes, et qu'il suffit de deux jours pour les effets et les marchandises, en leur faisant subir une température de trente à quarante degrés. Les bateaux à vapeur autrichiens, qui viennent de la Grèce et des îles Ioniennes, faisaient *quatorze* jours de quarantaine; les passagers ne sont plus obligés qu'à sept jours, après avoir passé la visite de santé, et échangé leurs vêtemens de quarantaine contre des habillemens de libre pratique. Voici un progrès qui fait honneur au conseil aulique. Mais il peut éclater des épidémies vraiment redoutables, et pour ces cas, quelque rares qu'ils soient, l'on ne saurait prendre trop de précautions à l'avance, ni trop se mettre en garde afin de conjurer le fléau s'il vient à sévir avec intensité.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces observations qui prendront sans doute de l'importance dans un avenir prochain, force nous fut, en attendant mieux, de nous résigner à notre malheureux sort et de nous conformer au réglement, qui se dépouilla cependant pour les bateaux à vapeur de son excessive sévérité et réduisit à seize jours au lieu de vingt-sept, le temps de notre captivité. Enfin, s'il fut impossible d'embellir notre affreuse prison et d'en tempérer au moins la tristresse et l'ennui, chacun essaya du moins d'utiliser le temps pour le mieux. Les uns avaient loué des meubles, des violons, des pianos, d'autres chantaient et dessinaient; je

m'occupai, pour ma part, à repasser les notes que j'avais recueillies sur les pays que nous venions de parcourir en trois mois. Quelques gastronomes avaient pris à gage des cuisiniers et menaient assez joyeuse vie à l'aide d'excellens dîners et de libations copieuses, et le jeu enfin n'était pas la distraction la moins recherchée. Les bains de mer, par une chaleur de trente degrés, étaient aussi un agrément inappréciable. Dix barques munies de leur pavillon jaune avaient été louées pour nos promenades, resserrées d'ailleurs dans des limites que nous ne pouvions franchir, sans nous exposer à la carabine des factionnaires qui gardent le lazaret. Nos dames, beaucoup plus sédentaires, lisaient, rêvaient ou s'ennuyaient. Elles étaient logées au fort Emmanuel avec le prince et sa suite, et peu de jours se passaient sans qu'elles y reçussent notre visite.

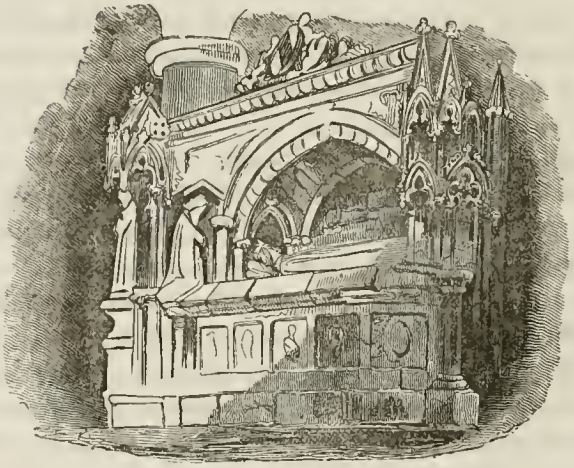
Nous arrivâmes ainsi assez patiemment jusqu'au terme de notre détention; mais je dois dire, en historien consciencieux, qu'on passe au lazaret de Malte des nuits épouvantables, grace au nombre infini des hôtes malencontreux que la *sanité* entretient sans doute pour la double purification du malheureux voyageur devenu sa victime.

Le 30 juillet, à six heures du matin, la visite fut passée par les docteurs, et après qu'ils eurent constaté qu'il n'y avait parmi nous aucun malade, nous fûmes mis en libre pratique, et une gaîté bruyante succéda bientôt à la tristesse des derniers jours.

Lord Ponsomby, gouverneur de Malte, donna, le soir même, un grand dîner à nos voyageurs. A onze heures, un feu d'artifice fut tiré à l'arsenal, où lady Briggs, femme de l'amiral du port, donnait un grand bal. La meilleure société et les plus jolies femmes de l'île se pressaient à cette fête, qui dura toute la nuit au milieu de la plus grande gaîté.

Le lendemain, à huit heures du soir, nous faisions nos adieux à la cité victorieuse; trois coups de canon annoncèrent le départ du *François* Ier. La moitié de la ville se portait sur les quais pour nous voir sortir du port, et poussés bientôt par un vent frais et par une machine de la force de cent vingt chevaux, nous marchâmes rapidement vers les côtes de la Sicile, et le 1er août, à midi, nous étions à l'ancre devant Girgente, dont le petit port peu profond est assez mal abrité. Les travaux exécutés par le gouvernement n'ont

pas eu tout le succès qu'on en pouvait espérer. La jetée dispendieuse qu'il a fait faire, et les enrochemens qu'il a élevés avec les ruines colossales des temples et des murs de l'antique Girgente, ne suffisent pas à protéger son mouillage, et peu de bâtimens viennent y chercher un refuge contre la tempête.



GIRGENTE.

Girgente, fondée en l'an 584 avant notre ère, comptait une population de huit cent mille habitans. Elle s'élevait à une lieue de la mer, sur le mont Lamicus, et était construite de pierres énormes qui se reliaient à des murs taillés dans les rochers. L'on y voit encore une grande quantité de *columbarium* ou tombeaux refouillés dans leur épaisseur. C'est-là, sans doute, qu'étaient déposés les guerriers et les citoyens morts en combattant pour la patrie. Dans cette enceinte s'élevait encore un grand nombre d'édifices publics dont les fragmens épars de tous côtés attestent la richesse et le génie des peuples qui osèrent de si grandes choses. A l'extrémité de la ville, se voient debout les colonnes du temple de Junon Lucinia qui renfermait, dit-on, les célèbres tableaux de Zeuxis. Un peu plus près est le temple de la Concorde avec sa nef ou *cella* percée à jour. Cet édifice a servi

au culte des chrétiens, et c'est à cette circonstance que nous devons son entière conservation. Non loin du temple des Géans gisent les ruines du temple d'Hercule qui devait être immense si l'on en juge par les débris qui en restent. Une seule colonne est encore debout au milieu de ces débris qui forment un petit monticule, les autres sont couchées sur place et comme renversées par un tremblement de terre. Je fis la même remarque sur les fragmens gigantesques du temple de Jupiter Olympien qui sont à côté et couvrent encore une plaine immense de débris de colonnes, de corniches et d'architraves, qui étonnent par leur masse. L'on conçoit difficilement comment les anciens parvenaient à remuer et élever ces blocs énormes à de si grandes hauteurs. D'après la mesure de quelques parties, ce temple devait avoir trois cent vingt pieds de long sur cent soixante de large et cent vingt de hauteur. Diodore pense que cet édifice, surnommé le temple des Géans, ne fut jamais achevé.

En 1401, il existait encore trois des grandes cariatides qui s'élevaient sur les colonnes de la Cella, mais elles furent renversées le 9 décembre de la même année. Ces figures avaient vingt-quatre pieds de haut sur sept de large. Elles supportaient la toiture du temple et l'on en voit encore une, couchée sur place, composée et appareillée de vingt-huit morceaux que le gouvernement sicilien a fait rassembler avec soin, comme objet curieux et intéressant à consulter pour l'art. Les chapiteaux des demi-colonnes intérieures qui formaient contrefort et pilastres aux façades du temple, avaient quatorze pieds de diamètre, et les triglifs neuf pieds et demi de hauteur. Tout avait dans ce monument des proportions gigantesques et colossales, mais n'offre rien du fini de travail, ni de la pureté d'exécution que l'on admire tant dans les chefs-d'œuvre de l'architecture ancienne; on ne peut pas cependant ne pas en admirer les proportions colossales, et en présence de ces vastes ruines, l'imagination ne saurait refuser du génie au peuple grand et fécond qui léguait de tels souvenirs à la postérité !

On voit encore dans la plaine les restes des temples de Minerve, de Jupiter Polien, de Cérès et Proserpine, aujourd'hui chapelle Saint-Blaise. Le temple de Castor et Pollux et les théâtres ont disparu. Au milieu de tant de magnificence, nous fûmes toutefois sur-

pris de ne trouver d'autre fragment de marbre que l'entablement d'une rotonde richement sculpté. Cet entablement dont les ornemens paraissent dater du bas-empire est en la possession d'un propriétaire d'une villa voisine, qui l'a fait restaurer et encadrer dans un mur. Girgente fut, comme les autres villes de la Sicile, souvent prise et reprise par les Athéniens, les Carthaginois, les Romains, les Sarrasins et les Normands, et saccagée tour à tour par ces divers conquérans. Ne pouvant plus résister aux invasions successives des barbares, les habitans allèrent s'établir une lieue plus loin, sur le penchant d'une montagne où ils ont pu se fortifier et se mettre à l'abri de ces nombreuses surprises.

La population de Girgente n'est plus aujourd'hui que de 15,000 ames. Son principal commerce consiste en figues, amendes et en soufre que l'on tire des environs; le peuple est très pauvre, et, comme dans toute la Sicile, on compte à Girgente beaucoup d'églises et un nombre infini de couvens.

La cathédrale renferme un tombeau antique de marbre blanc, qui sert de fonts baptismaux et dont les bas-reliefs représentent l'histoire d'Hippolyte; l'on y remarque aussi un beau tableau du Guide dont le sujet est la vierge et l'enfant Jésus. Dans le chapitre se voit une urne très riche, de terre cuite, de trois pieds de hauteur.

Cette ville est sale, montueuse et d'un très difficile accès. Mais la campagne et la mer forment un horizon magnifique qu'on ne peut se lasser d'admirer.

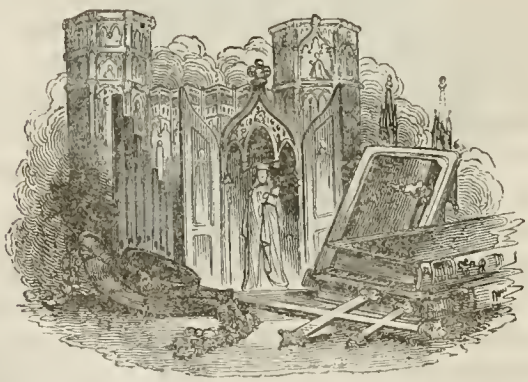
Nous quittâmes, le 2 août, cette position si belle et si pittoresque pour regagner notre bâtiment. Les champs que nous traversâmes sont fertiles et bien cultivés; les fruits et les olives y abondent, et la route est partout bordée de jardins délicieux.

Girgente occupera long-temps une grande place dans ma mémoire : c'est, après Syracuse, la ville de la Sicile qui compte le plus de souvenirs attachans. Les fouilles journalières qui y sont pratiquées par d'avides spoliateurs amènent des découvertes nombreuses de vases, de bronzes et de médailles qu'on offre à vil prix aux étrangers.

Après Athènes et Pestum, Girgente est encore la ville qui possède les temples grecs les plus beaux et les mieux conservés; tout dans les ruines de ce pays porte l'empreinte du grandiose de son histoire.

et vraiment antique ainsi que la taille élégante de ses femmes. C'est à Trapania que Virgile a placé le tombeau d'Anchise, et non loin de là est le mont Saint-Giuliano où Enée fut reçu par le bon Alceste.

Après une station de quelques heures devant Trapania, où quelques-uns de nos voyageurs étaient descendus, nous continuâmes notre route pour Palerme, distante de soixante-dix milles. Une multitude d'îles et d'îlots semblent se bercer de tous côtés au milieu des flots, et sur aucun autre point, les rives enchantées de la Sicile ne se dessinent plus majestueuses et plus belles. A l'entrée de la nuit, nous doublions le cap Galbo, et devant nous se présentait le magnifique mont Pelégrini, si grandiose d'effet, de masse et d'élévation. A dix heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans le port de Palerme. Mais il était trop tard pour débarquer le soir même; le lendemain de bonne heure nous parcourions le vaste circuit de la rade peu profonde et mal abritée, pour venir descendre à la douane et prendre un logement dans la ville.



Marchebeus del. E. Lejeune sc.

VUE DE PALERME

PALERME.

Palerme, la capitale de la Sicile, compte 120,000 habitans. Elle est située au bas d'une vaste et riche plaine adossée à une chaîne de belles montagnes. Des villas magnifiques bâties sur les coteaux servent de cadre et d'ornement à l'ensemble du paysage. Lorsqu'on l'aperçoit du port, la ville ne laisse voir qu'en profil son étendue et sa beauté. Mais lorsque du mont Pelégrini ou de la route du mont Réale, l'œil embrasse à la fois la campagne, la vlle et le port, c'est un spectacle vraiment admirable. Les amandiers, les orangers et les citroniers qui couvrent la plaine y répandent une fraîcheur délicieuse qui ne s'apprécie bien que sous le ciel brûlant et sans nuage de la Sicile.

Les rues et le port de Palerme se dessinent à l'œil comme un vaste demi-cercle qui va s'arrêter à l'admirable mont Pelégrini d'un côté, et aux fraîches campagnes de la Borgaria de l'autre.

Les premiers objets qui frappèrent nos regards en arrivant furent la porte Félicia, le palais Butera avec ses terrasses, et la superbe promenade qui borde la mer. La société élégante de Palerme s'y trouve réunie tous les soirs de sept heures à minuit. Je ne crois pas qu'il y ait en Italie une réunion plus brillante et un concours de plus beaux équipages. La toilette des femmes est charmante, et les chevaux sont d'une grande beauté. La chaleur est si étouffante dans le jour que personne ne sort, mais le soir et la nuit les rues et la promenade sont envahies par les habitans de la voluptueuse cité. Un orchestre enchanteur, placé sous une vaste rotonde éclairée comme la promenade, exécute jusqu'à minuit d'excellens morceaux de Rossini, de Gluk ou de Bellini.

Depuis notre départ, je n'avais pas entendu d'aussi bonne musique, et d'une aussi belle exécution ; les habitans de Palerme sont peut-être encore mieux organisés que les Napolitains pour le chant, et si j'en dois juger par le théâtre où j'ai vu représenter la *Sémiramis*, *Norma* et *Moïse*, je crois que pour l'ensemble des chœurs et le jeu des acteurs, le théâtre de Palerme est supérieur à ceux d'Italie en général.

Palerme est une ville d'agrément et de plaisirs faciles. Son climat brûlant excuse les violentes passions de ses habitans. On sait que c'est dans une île voisine que naquit la célèbre Laïs, qui vit à Corinthe toute la Grèce à ses pieds.

Le peuple de Palerme est affable, gai et commerçant. Il accueille les étrangers avec politesse et franchise, et il les voit toujours s'éloigner avec regret. La ville est partagée en quatre parties par deux rues d'une demi-lieue de longueur, qui se croisent à angle droit sur une place ; ces rues sont bordées de beaux magasins, de palais et de couvens. La plus belle, celle de Tolède, est aussi la plus riche et la plus fréquentée. Presque toutes les maisons sont garnies de balcons et de loges grillées, où les femmes, les sœurs et les pensionnaires se tiennent pour voir les passans. Cette belle rue traverse la ville depuis la porte Félicia, qui touche au port, jusqu'à la porte Nova qui tient au palais du vice-roi.

Ce palais, élevé sur une grande place, est assez vaste, mais il n'offre de bien remarquable que sa chapelle intérieure du douzième siècle dont le style est un mélange de l'architecture du

bas-empire et de l'architecture des Sarrasins, dont le goût fut apporté par les croisés de l'Orient et de Jérusalem. Cette chapelle, où l'or, les marbres et les mosaïques ont été prodigués, fut ordonnée par le roi Roger et construite sur le modèle de la Martorana, petite église élevée, en 1113, par les soins d'Antiochène, amiral du comte Roger. Les voûtes et les arcades enrichies d'ornemens sont portées par huit colonnes, avec chapitaux composés. Les murs et le pavé même sont surchargés de mosaïques et de marbres, et ces deux petits édifices sont en ce genre les plus somptueux et les plus élégans de l'Italie.

On compte encore un grand nombre de belles églises à Palerme, telles que Saint-Martin, Saint-Ignace, les Jésuites, et plusieurs autres remarquables surtout par leurs belles incrustations de marbre.

La cathédrale se distingue par ses clochers, ses frontons et sa corniche dentelée à festons moresques; elle est curieuse à l'extérieur par le style de sa riche décoration. L'intérieur embelli de marbres et restauré dans le goût moderne, forme un contraste disparate et choquant avec le caractère des façades extérieures. Cette métropole, placée sous l'invocation de Sainte-Rosalie, possède les tombeaux du roi Roger et ceux des souverains qui ont régné sur la Sicile.

Sainte Rosalie, patronne de Palerme, était fille de Roger. Elle quitta la cour du roi son père, dont elle faisait l'ornement, pour se vouer à la retraite dans une grotte du mont Pelégrini, où elle mourut entourée de regrets et de vénération. La peste qui ravageait Palerme en 1624 ne cessa, dit l'histoire, qu'à l'apparition des reliques de la sainte, qui furent transportées processionnellement dans la cathédrale. Depuis cette époque, la cérémonie se renouvelle tous les ans, et la sainte est fêtée pendant cinq jours avec un éclat qui attire de nombreux étrangers à Palerme. Rien n'est peut-être plus original et plus curieux que la procession de la châsse et du char triomphal de la patronne de la ville, traîné par trente-six bœufs, que l'on promène depuis la porte Félicia jusqu'à la porte Nova. Le char a près de soixante pieds de hauteur. Il est orné de gloires et de sujets fantastiques, et suivi d'un grand nombre de musiciens. Cette fête commence le 11 juillet et finit le 15, jour où la statue dorée de la sainte est placée à l'entrée de la grotte mys-

térieuse sur un autel de marbre précieux, où elle apparaît comme couronnée d'une auréole céleste aux yeux des Palermitains qui lui portent des offrandes et des vœux.

Au sommet de la montagne s'élève une petite tour où veille une vedette chargée de donner avis par des feux, appelés *fane*, de l'approche des bâtimens dont elle reconnaît la manœuvre ou le pavillon. Il y en a quarante-sept ainsi disposées sur toutes les côtes de la Sicile. Ce moyen d'observer date de la plus haute antiquité. Il en est question dans Homère, et nous l'avons encore trouvé en vigueur dans toute la Grèce. Du faîte de cette montagne que les Carthaginois défendirent si long-temps, l'œil domine les riantes campagnes et les villas qui entourent Palerme, telles que Bocca di Falco, et la Favorite avec son parc peuplé de gibier et de cerfs. Cette maison royale est remarquable par le mélange bâtard de son architecture turque et chinoise, et par ses ornemens intérieurs, empruntés à toutes les époques gothiques et modernes. A côté, sont les villas Belmonte et les vastes jardins du duc de San Fernandès ; plus loin, vers la route du mont Réale et du faubourg Olivuzza, s'élèvent deux châteaux bâtis par les Sarrasins, et appelés Cuba et Zisa, du nom des deux filles de l'émir qui les fit construire. Auprès de ces châteaux est la villa Witding, élégante maison de campagne du prince de Butera, dont les magnifiques jardins anglais sont riches d'arbres rares et de plantes exotiques. Mme la duchesse de Berri occupait cette villa au moment où j'allai la visiter. L'ameublement annonçait partout le bon goût d'un propriétaire qui sait joindre l'agréable à l'utile, en réunissant le luxe de l'Orient au confortable de l'Angleterre.

De l'autre côté, à la Borgaria, sur le golfe, près de la mer, sont encore de très jolies maisons de campagne réputées pour la fraîcheur de leur situation. En définitive, Palerme est l'une des plus brillantes et des plus séduisantes villes d'Italie. La société y est douce et polie, les femmes fort aimables, et il est difficile de trouver ailleurs un accueil plus affable et plus empressé.

Les sciences et les lettres comptent aussi à Palerme un grand nombre d'hommes instruits et d'esprit distingués. Si l'on joint à ces avantages la beauté du ciel et de la nature, on comprendra facilement qu'il est peu de villes plus attachantes et plus dignes d'être aimées.

Le seul inconvénient du séjour de Palerme c'est le sirocco, vent sud-est provenant du khamsin tant redouté des Arabes. Ce vent prend naissance en Lybie, dans des déserts de sables brûlans et par cela même dépourvus d'oxigène. Lorsqu'il souffle en Sicile, l'espace considérable qu'il a déjà parcouru en a atténué les forces, mais il n'en paralyse pas moins les nerfs et les facultés morales, et le corps entier succombe sous un malaise invincible que tempèrent seulement les bains et le repos.

Au nombre de ses monumens, Palerme compte six hôpitaux, deux théâtres, cinq casernes, une académie et une université, un musée, quinze conservatoires de femmes et de filles, soixante-sept couvens des deux sexes avec un grand nombre d'églises. L'une des plus curieuses, en raison de ses catacombes, est celle des capucins, hors la porte de la ville.

Ces souterrains, taillés dans une sorte de tuf sec et attenans à l'église, ont la propriété singulière de conserver et de dessécher les corps qui se voyent rangés dans ces vastes galeries comme dans un cabinet d'histoire naturelle. Des milliers de squelettes, à la peau terreuse et tannée, et les bras croisés sur la poitrine, laissent entrevoir leurs traits défigurés par les contractions de la mort.

On y fait remarquer un moine mort à l'âge de cent quarante ans. Du reste, si toutes les conditions sont réunies dans ce dernier asile, l'égalité toutefois n'y règne pas encore en souveraine. En effet, le jour des morts, ces longues catacombes, éclairées de mille bougies, semblent se mettre en fête; et ces restes desséchés sont revêtus d'habits humbles ou pompeux, selon l'emploi qu'ils ont exercé ou le rang qu'ils ont tenu lorsque la vie les animait.

Le moine qui nous conduisait avait une narration tout-à-fait curieuse et piquante lorsqu'il donnait l'historique des défunts, ou quand il expliquait les motifs qui faisaient séparer les corps des hommes de ceux des femmes. Ces derniers corps, nous disait-il, conservent encore une telle chaleur, que, bien qu'inanimés, ils brûleraient de leur contact les squelettes des hommes placés à leur côté. On voit à Bordeaux de semblables caveaux avec des cadavres desséchés dans le clocher de Saint-Michel. Le frère capucin nous fit voir la place qu'il se réservait pour le plus tard possible, et nous

le félicitâmes de sa prévoyance en lui souhaitant une longue vie et une heureuse éternité.

Je ne m'arrêterai point à détailler ici tous les monumens secondaires, tels que les fontaines et les statues, qui décorent les places et les rues de Palerme; je signalerai seulement à la curiosité des voyageurs la statue de Charles III et d'Amélie son épouse, celles de Philippe II, de Philippe III, de Philippe IV et de Charles V; et, entre toutes les fontaines, celle de la place du Sénat qui est la plus remarquable, quoique de mauvais goût. Mais entre tous les établissemens de la ville il en est un qui mérite de fixer spécialement l'attention de tous les amis de l'humanité.

L'hospice des fous de Palerme est célèbre dans toute l'Europe, et il faut convenir que nulle part la charité n'a été aussi ingénieuse et la raison aussi intelligente pour apporter quelques soulagemens à cette grande infortune qui pèse sur la race humaine.

Je dois à M. le baron Pissani, directeur de cet établissement, des renseignemens précieux sur les traitemens en usage dans cette maison, sur les soins gradués dont les malades sont l'objet, sur les occupations dont on entretient leur esprit ou leur corps, sur les distractions infinies dont on amuse leurs loisirs ou leur solitude. Il serait utile, dans l'intérêt des infortunés privés de leur raison, que les médecins qui prétendent guérir la folie à l'aide de cachots et de rigueur extrêmes, pussent apprécier les admirables résultats obtenus par des soins doux et patiens, par l'habitude d'un travail agréable et volontaire, par les récompenses enfin qu'on accorde aux aliénés, et qui les rendent souvent à leur famille et à la société!

L'hospice, construit sur un plan régulier et commode, présente une singulière recherche de décors, d'ornemens ou de peintures dus au travail de ces infortunés. Des bosquets, des grottes, des fontaines embellissent le jardin qu'ils cultivent eux-mêmes et qu'ils entretiennent parfaitement. Au fond s'élève le théâtre où la musique, le chant et la déclamation occupent tour à tour les heures de leurs journées. Les femmes filent, brodent, font de la toile, ou servent à la cuisine et au ménage. A l'heure des repas, la cloche sonne et tous les travailleurs se rendent au réfectoire où les attend une nourriture saine et abondante. Ils arrivent ainsi par degrés jusqu'à

la table de l'administration où ils sont souvent invités lorsque leur état le permet ou lorsque leur travail mérite une récompense.

Au moment où j'ai visité l'hospice il s'y trouvait cent quarante-six fous (quatre-vingts hommes et soixante-six femmes), dont trente seulement étaient enfermés, divisés en quatre classes : les furieux, les maniaques, les mélancoliques et les idiots. L'édifice est formé de deux cours grillées qui séparent le jardin et l'administration. Du reste, ces malheureux jouissent de toute la liberté qu'il est possible de leur accorder sans danger. Les moins malades sont dans des dortoirs plus ou moins grands, libres dans tout l'établissement où ils travaillent, et dans le jardin où ils peuvent se reposer à l'ombre, sur des bancs de pierre très larges où des oreillers ont été taillés pour la commodité de ceux qui veulent s'y coucher. Enfin, aucuns soins n'ont été négligés pour obtenir l'économie par le travail, et le soulagement par les distractions, et M. Pissani m'a assuré qu'il était assez heureux pour rendre souvent à leurs familles des infortunés qui, sans le secours de sa sollicitude paternelle, auraient misérablement traîné les restes d'une vie à jamais flétrie et dégradée.

Mont-Réale et Ségeste.

Lorsqu'on est à Palerme, on ne peut se dispenser d'aller visiter Mont-Réale et sa belle cathédrale, et à cinq lieues plus loin les ruines de Ségeste. La route est formée par une grande chaussée bordée de parapets, de bancs et de fontaines montant en pente douce sur le penchant de rochers arides, élevant leurs pics nus à côté de la végétation la plus riche. Ces rochers sont dominés par la petite ville de Mont-Réale, au pied de laquelle s'étend le riant panorama de la plaine de Palerme et de la mer. Son église, construite en basilique dans le style des premières églises chrétiennes, est peut-être, en son genre, la plus belle de l'Italie. Aucune autre ne possède des marbres plus précieux ou d'aussi brillantes mosaïques, et l'on ne saurait assez déplorer que ce monument remarquable ait été détruit en partie par l'incendie de 1811. Bâti en 1174, par Le Bon, roi normand, il renfermait plusieurs tombeaux

de l'époque, mais il n'y reste plus que ceux de Guillaume Ier et de Guillaume II, père et fils. La grande porte en bronze est ornée de bas-reliefs dont les sujets sont empruntés à la Bible. La nef, en croix latine avec des bas côtés, est formée de vingt-deux colonnes de granit ornées de chapiteaux de marbre blanc. Le maître-autel est d'argent, et fut donné par l'archevêque Teste. Le pavé du chœur et la trune, faits de vert antique, de jaune et de porphyre, méritent d'être remarqués. Entre autres belles statues en marbre placées dans les chapelles, on distingue surtout la petite statue de saint Jean-Baptiste dont le piédestal de porphyre est décoré de bas-reliefs que l'on admire pour le fini de leur exécution.

A côté se trouve le vaste couvent du chapitre de cette basilique bâti dans le même temps par le roi Le Bon. On y remarque un large cloître formé de deux cent seize petites colonnes torses ou sculptées dans le goût du moyen-âge, lesquelles entourent un immense carré où croissent de très beaux orangers et des lauriers roses.

Si on se rend de Mont-Réale au temple de Ségeste, on passe dans la petite ville de Parténico, bâtie au milieu d'une plaine fertile que dominent des coteaux boisés et pittoresques. Après avoir traversé la crête des montagnes l'on descend un chemin très rapide pour remonter bientôt à la petite ville d'Alcamo, fondée en 828, par Alkamal, prince sarrasin. Cette ville, peuplée de 10,000 ames, avec ses tours et ses murs crénelés, a conservé tout l'aspect d'une cité moresque. Les femmes s'y enveloppent encore d'une mantille noire qu'elles se croisent sur la poitrine, comme en Turquie. C'est à Alcamo que l'on prend des chevaux et qu'on se dirige, à deux heures de marche, vers le temple de Ségeste, à travers des landes et des chemins difficiles et déserts. Lorsqu'on est arrivé sur de petites collines on ne tarde pas à découvrir la masse imposante de ce monument. Sa vaste colonnade à jour, surmontée d'un fronton, est remarquable par la beauté de ses proportions; elle a résisté à l'action du temps, bien que l'on ne découvre plus aucune trace du portitique ni de la cella.

Ce temple isolé au sommet d'une colline forme un carré long de cent soixante-quatre pieds sur soixante-douze de largeur. Il se compose de trente-six colonnes d'ordre dorique grec, mais sans

cannelures. Et si l'on observe que l'on aperçoit encore les trous et les tenons pratiqués pour la construction de cet édifice, il y a lieu de croire qu'il n'a jamais été achevé. L'on n'a découvert dans les environs d'autre antiquité que les ruines d'un petit théâtre élevé sur une éminence voisine. Cette ville puissante autrefois et rivale de Sélinunte n'est plus qu'un champ désert; mais les débris magnifiques dont je viens de parler attestent encore son ancienne grandeur. Au pied de la colline se trouve le bourg de Castellamare, placé sur le beau golfe qui faisait le port et l'entrepôt de Ségeste; l'histoire nous rapporte que ce port fut ruiné ainsi que la ville par Agathocles qui la nomma Décépolis, ville du châtiment ou de la vengeance.

Avant de quitter Palerme nous sommes allés voir le riche couvent des Bénédictins à San Martino. Ce couvent, bâti par le pape Grégoire qui était de cet ordre, fut détruit par les Sarrasins, et rétabli ensuite avec un éclat qu'il n'avait jamais eu. Ses stucs peints et dorés, ses marbres, ses peintures, ses statues, sa belle collection de médailles, sa bibliothèque, son musée enfin qui compte un grand nombre d'antiquités grecques et siciliennes, font de ce riche monastère un des plus beaux monumens de toute la Sicile, et le voyageur ne peut se dispenser de le visiter.

Il y a deux théâtres à Palerme. La soirée du gala donné à Mme la duchesse de Berri la veille de son départ fut très brillante. La salle illuminée de mille bougies faisait ressortir les riches parures des femmes qui remplissaient les loges. Le vice-roi était au nombre des spectateurs, et la duchesse de Berri faisait ce soir-là ses adieux aux Palermitains qui peu de mois auparavant avaient accueilli son arrivée avec tous les sentimens que sa situation inspirait. Elle devait, le lendemain, s'embarquer avec nous pour Naples, à bord du *François Ier*.

Enfin, le 8 du mois d'août, nous levâmes l'ancre. Le bâtiment prit la direction de Naples par un bon vent frais et une mer peu agitée. La journée fut magnifique, et l'on dressa sur le pont des tables de travail et de jeu. Mme la duchesse de Berri fit sa partie de wist avec le comte de Lucchesi-Palli, son mari, la du-

chesse de San Théodore et le prince de Butera ; et quoiqu'un peu dérangée par la mer elle ne quittait les cartes que pour les reprendre avec gaîté; elle se montra pendant le voyage fort empressée et fort obligeante avec tous les passagers et les personnes de sa suite, composée de M. de Ménars, M. et Mme la princesse de Beaufremon et Mlle Lebeschu.

Le lendemain à midi nous étions arrivés dans le beau port de Naples. Trois frégates pavoisées et mouillées en rade avec leur équipage sur les vergues et les haubans saluèrent de leurs hourras l'arrivée de notre bâtiment, le prince royal de Bavière et Mme la duchesse de Berri.

Un canot royal vint aussitôt prendre la princesse à notre bord pour la transporter au petit palais di Chiate-Dimone, où Mme la duchesse a séjourné un mois avant de partir pour Prague et pour Glatz rejoindre son fils.

NAPLES.

En partant pour l'Orient, j'ai pris l'engagement de revenir à Naples, et de parcourir avec mes lecteurs ces plages magnifiques qui n'ont rien à envier aux plus grandes merveilles de la Grèce ou de l'Asie. Il est assez d'usage d'admirer surtout ce qui est bien loin, ce que peu de personnes ont vu, et que très peu pourront voir. Le voyageur qui revient des Cordilières, ne parle qu'en pitié de la Suisse et des Alpes, et il est probable que le Gange roule des eaux toutes différentes de celles qui coulent dans le lit de nos fleuves. Je serai plus juste, si je ne me trompe, je ne sacrifierai point Naples à Constantinople, et pour atteindre ce but, le mieux sera pour moi de rester narrateur exact et fidèle, comme je crois l'avoir été jusqu'ici.

J'ai déjà dit que Naples, dans un circuit d'environ neuf milles, renferme plus de 400,000 habitans. Les plus beaux quartiers sont

ceux de Chiaïa et de Sainte-Lucie. Ils sont adossés à la montagne du Vomero et regardent le golfe dont les eaux se déploient jusqu'à l'horizon dans un circuit de près de cent milles. La principale rue, celle de Tolède, est longue de trois quarts de lieue. Elle est large, bien alignée, et je ne pense pas qu'il y en ait de plus bruyante en Europe. Malheureusement ce bruit, qui est fatiguant, aboutit à bien peu de chose. Il deviendrait supportable s'il était, comme à Paris, le résultat de l'activité de l'esprit dans tous les sens et dans toutes les directions, mais la cause en est plutôt ici dans l'oisiveté et dans l'ostentation. Le peuple crie parce qu'il ne parle pas sans crier, et il parle beaucoup parce qu'il travaille peu; mais rien dans ce bruit et ce mouvement de Naples n'annonce l'activité réelle, celle du travail et de la pensée. Sans doute qu'il y a sous ce beau ciel comme une influence perfide qui porte l'homme à l'indolence et à la paresse. Comment ne pas aimer à se coucher à ce soleil si prodigue de ses largesses envers les fils de la belle Parthénope? Aussi n'y a-t-il peut-être pas, en Europe, une ville où le nombre des artisans manufacturiers et des citoyens actifs employés à des travaux publics soit aussi borné qu'à Naples, en raison de sa population. On y comptait, il y a cinquante ans, 40,000 lazzaroni qui, pour la plupart, n'ont ni feu ni lieu. Dans la saison des pluies, ils vont en foule se mettre à couvert et passer la nuit à *Capo di Monte*. Leur nombre est beaucoup diminué depuis l'entrée des Français à Naples, et par suite aussi des mesures rigoureuses prises par le dernier gouvernement.

Au reste, grace au caractère de la nation italienne et à la sobriété presque générale du peuple napolitain, l'oisiveté de tous ces bras, la plupart jeunes et robustes, produit beaucoup moins de troubles et de désordres qu'on ne pourrait le craindre. A côté de cette extrême misère, la noblesse, en général, étale beaucoup de faste et de magnificence. Chiaïa est comme le boulevart de Naples; c'est là que se rendent, dans l'après-midi, les promeneurs élégans et les brillans équipages. Les femmes n'y sont pas d'une beauté remarquable, et elles se défigurent presque toutes par l'exagération de leur parure. Cette passion, toutefois, est un peu moins forte aujourd'hui qu'autrefois.

La promenade de Chiaïa a près de 7,000 toises de longueur,

et grace à sa situation, elle n'a sûrement pas d'égale au monde. C'est un quai planté le long même du golfe, et d'où l'œil se promène sur cet immense lac d'azur bordé de rives admirables, et qui berce à l'horizon dans ses flots la belle et redoutable Caprée, l'antique séjour de Tibère. Les jardins de la Villa-Réale, ombragés par trois rangées d'arbres en berceau, sont ornés de fontaines, de statues, de gazons et d'orangers. On y a construit des terrasses, des casinos et des cafés pour l'agrément et la commodité des promeneurs; mais les voitures et les cavaliers ne peuvent pénétrer dans le jardin, et aucune ombre ne les protége contre le soleil brûlant des belles journées de Naples.

Si l'on remonte dans les quartiers élevés de la ville, les rues y sont étroites, et la hauteur des maisons les rend fort obscures. En revanche, la chaleur y est plus supportable, et les toits tous plats, faits de pouzzolane, forment des terrasses où l'on vient respirer l'air moins embrasé du soir. Mais on ne retrouve plus à Naples cette noble architecture que l'on admire à Gênes, à Florence et à Rome. Le palais du roi, bâti sur les plans de Dominique Fontana, a subi, depuis sa construction, de nombreux changemens. On estime la facilité de ses abords et le beau développement de ses escaliers; ses appartemens, très vastes, renferment divers chefs-d'œuvre de Raphaël, du Guide, de Caravage et du Titien. Après ce palais, celui de *Gravina*, par Gabriel d'Agnolo, est à peu près le seul qui puisse être cité pour le mérite de son architecture.

Les églises sont aussi fort peu dignes d'être remarquées. Sur les deux cents que l'on compte à Naples, il en est peu qui n'accusent le mauvais goût ou la médiocrité de l'art. La cathédrale, gâtée par des restaurations modernes, n'a d'ancien que ses hautes tours construites par Masuccio Ier. L'église de Saint-François-de-Paule, toute de marbre, qui s'est achevée récemment, a le défaut d'être un peu lourde et écrasée; elle a été construite en commémoration de la rentrée des Bourbons à Naples, et fait face au palais du roi.

Le théâtre Saint-Charles a une réputation européenne. Bien que vaste, commode et brillant, l'architecture et la décoration n'en sont pas d'un style pur et élégant. Les *Florentins* et le théâtre *del Fondo* possèdent quelquefois des artistes assez distingués: mais

le théâtre populaire, celui qui a le privilége d'attirer la foule, et dont l'esprit et la gaîté ne s'épuisent jamais, c'est le petit théâtre de *San-Carlino* ou de Polichinelle, espèce de lieu d'asile où la censure laisse à la satyre un peu de sa verve et de sa liberté.

Le musée des *Studi* est le premier de l'Europe pour sa collection de chefs-d'œuvre antiques, et spécialement pour sa collection de bronzes. Parmi les statues précieuses, on admire surtout le *Jupiter* et la *Junon* en terre cuite; la *Diane* de marbre colorié; la *Vénus Callipige;* l'*Apollo Citharedus* de porphyre; un *prêtre égyptien* de basalte; la *Diane d'Éphèse,* d'albâtre, avec les mains, la tête et les pieds de bronze; *le Méléagre* en rouge antique.

Au milieu de la salle, dite *des Muses,* se trouve le beau vase du sculpteur athénien Salpion, représentant *la naissance de Bacchus* que Mercure confie aux nymphes. Il a pour dignes pendans le célèbre *Hercule Farnèse* et le groupe connu sous le nom de *taureau Farnèse,* deux des premiers chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque. Malgré l'incertitude de la science des antiquaires, on aime à reconnaître le *juste Aristide* dans le marbre qui porte son nom. Cette merveilleuse statue semble marcher, s'avancer, lorsqu'on se place à l'endroit indiqué par Canova. Ce grand artiste ne pouvait se lasser de la contempler, et chaque fois qu'il venait au musée, elle avait sa première visite.

Parmi les bronzes, on distingue le *Mercure assis,* la colossale *tête de cheval,* ouvrage sublime des meilleurs temps de la Grèce; le *buste de Platon,* la tête de *Sapho* et les *deux satyres.*

La collection de meubles, d'instrumens, d'ustensiles, dite le *Musée des petits bronzes*, est unique dans son genre. Elle fait connaître et toucher en quelque sorte le matériel de la vie des anciens. Le *cabinet des objets réservés* n'est pas moins curieux. Quand nous n'aurions pas les récits de Suétone et les brûlantes invectives de Juvénal, cette collection de peintures et de marbres nous prouverait que l'antiquité n'a rien laissé à apprendre au monde moderne dans la science de la dépravation. On ne pénètre plus dans le cabinet des objets réservés sans la permission du ministre de l'intérieur, et cette permission ne s'obtient pas sans quelques difficultés.

Les verreries sont au nombre de douze cents. On voit ainsi que les anciens non seulement connaissaient l'usage du verre pour les fenêtres, mais qu'ils savaient encore le ciseler, le travailler et le colorier.

On compte aux *Studi* près de deux mille cinq cents vases, parmi lesquels sont au premier rang les trois précieux vases de Nola, représentant une orgie de femmes autour d'une idole de Bacchus; *l'incendie de Troie* et le vase dit de *Cassandre*. On y distingue encore le vase funéraire de Charminos de Cos, trouvé parmi les ruines de Carthage, et dont les caractères sont gravés, contre l'usage, après la cuisson; le fameux vase de Loeres, destiné aux parfums; les vases italo-grecs et de Sicile; le curieux vase de Pestum; la célèbre coupe de Calcédoine, d'un pied de diamètre, et mille autres qui joignent à la naïveté du dessin, l'expression et la finesse du travail.

Malgré la grace, l'ingénuité et la vive couleur des peintures antiques, elles sont loin de produire l'effet des statues. Peut-être aussi ne connaissons-nous pas les ouvrages des meilleurs peintres, et il serait injuste de porter un jugement sur la valeur de la peinture ancienne, d'après les seuls documens que nous possédons. Le tableau monochrome [1] de *Thésée tuant le centaure*, imité par Canova, est regardé comme ce que l'antiquité nous a laissé de plus parfait.

La galerie de Naples n'est pas une des plus remarquables de l'Europe. L'école napolitaine n'y brille point par ses chefs-d'œuvre. Au milieu d'un grand nombre de peintures médiocres, on a fait un choix de tableaux de Raphaël, du Titien, de l'Espagnolet, de Claude Lorrain, de Canaletti, des Carrache, du Parmesan, etc. pour en former une salle spéciale, sorte de pendant de la fameuse *tribune* de Florence.

Dans le grand salon du palais des *Studi*, se trouve, depuis 1804, la bibliothèque royale composée de 150,000 volumes et d'environ 3,000 manuscrits. On a publié récemment le catalogue des nombreuses éditions du quinzième siècle qu'elle possède. Une salle

[1] A une seule couleur. On se servait pour ces tableaux d'une couleur rouge qui venait des Indes et qu'on appelait *cinabis indica*. (Voyez Pline, liv. 33 et 35.)

est destinée aux personnes aveugles auxquelles on fait la lecture moyennant une faible rétribution. Les aveugles sont assez communs à Naples ; la vive lumière du soleil y énivre les yeux.

Sur une colline à peu de distance de Naples, est le célèbre palais de Capo di Monte, une des nombreuses résidences royales pendant la saison d'été. Un pont magnifique, ouvrage véritablement gigantesque, va rejoindre la colline où ce palais s'élève. *Caserte,* éloigné de douze milles, est une autre résidence royale; c'est l'une des plus grandes conceptions de palais qui existe en Europe. Il fut bâti par Vanvitelli, sur les ordres de Charles III. L'aquédue est une œuvre colossale, et les jardins répondent à la magnificence de l'ensemble. Les dépenses de ce palais s'élevèrent à 7,000,000 de ducats. Mais j'ai hâte d'en finir avec les ouvrages de l'homme, tout admirables qu'ils sont. C'est la nature surtout qui a fait de Naples une ville incomparable ; c'est avec elle qu'on aime à vivre ici, et l'art semble bien pauvre, hélas ! au milieu de ses richesses, lorsque l'on jette les yeux sur ces rivages, depuis la pointe de Sorrente jusqu'au cap Misène.

A Naples, il n'est pas vrai de dire que l'homme a dompté la nature. La nature, au contraire, fait sentir partout ici sa domination. Sans parler de l'influence générale exercée par le climat sur les mœurs et les habitudes du peuple, la terre semble recéler ici dans son sein mille forces mystérieuses qui rappellent ces temps fabuleux du monde où la puissance des élémens jouait un si grand rôle, où chaque antre, chaque rocher et chaque caverne avait ses dieux ou ses génies. Un peuple sans cesse sous le coup de ces forces indomptées de la nature doit être enclin à la superstition plus qu'aucun autre. Ignorant les causes des phénomènes qui s'opèrent sous ses yeux, il doit croire à des pouvoirs magiques, à des démons souterrains, à une vengeance incessante toujours prête à le frapper. Les ruines éparses sur le sol qu'il foule semblent encore les victimes de ces puissances mystérieuses, et tout ce que l'homme a produit ici a été brisé violemment, bien plus que consumé par le temps.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si le peuple napolitain est un des plus superstitieux de l'Italie ; mais il a, dans sa superstition, assez de philosophie pour s'abandonner sans trop de terreur au cours

forcé des choses. La fatalité trouve aussi des croyans à Naples, mais ce sont des croyans insoucians et gais : ce n'est plus la foi grave et raisonnée du Musulman. La nature couvre ici de fleurs les abîmes où la mort fermente. Qu'importe, espérons; et d'ailleurs qu'y faire? Respirons le parfum des fleurs, sauf à tomber plus tard dans l'abîme. C'est déjà d'ailleurs une fatigue que de prévoir et de craindre le danger, et sous ce ciel prodigue pour lui de ses trésors, le peuple napolitain tient surtout à ce que rien ne trouble son insouciance et la paix de son sommeil. Il ne faut pas, toutefois, attribuer son indolence à l'inertie de son esprit. Si sa nature est peu élevée, son imagination est vive, son intelligence est prompte et susceptible de culture; son langage est pittoresque, figuré, quelquefois éloquent. En un mot, ce peuple a des facultés naturelles, et l'éducation les développerait facilement.

L'on a dit de tout temps que la nature des peuples du Midi est peu spéculative, qu'ils aiment surtout ce qui parle aux sens, ce qui frappe, ce qui émeut vivement. Les Napolitains ne font pas exception à cette règle, et la religion a un peu exploité cet amour du merveilleux qui les distingue. J'ai vu à Naples la célèbre fête de saint Janvier, et si on n'en a pas été témoin, il est difficile d'ajouter foi à toutes les circonstances puériles et absurdes de ce miracle obligé, qui se renouvelle deux fois l'an aux acclamations du peuple. L'on sait qu'après neuf jours de jeûne et de prières, le sang de saint Janvier, renfermé dans une petite fiole, se liquéfie au bruit du canon qui annonce ce prodige aux rives étonnées de Baïa et de Pouzzoles. La sybille de Cume doit en rire dans son antre. Ce serait fort bien encore si cela se faisait à huis clos et naturellement; mais rien ne saurait donner l'idée des scènes ridicules qui précèdent le miracle. Quelques femmes du peuple, appelées les *tantes du saint*, sont agenouillées sur la balustrade de l'autel, et prient leur bienheureux neveu de se laisser toucher et de hâter la merveilleuse liquéfaction. Mais comme le saint ne se dépêche jamais, les injures les plus grossières succèdent bientôt aux prières, et ce n'est qu'après que ces malheureuses femmes, fatiguées et enrouées, ont épuisé contre lui le répertoire du plus bizarre catéchisme, que saint Janvier se décide enfin à intercéder près de Dieu pour qu'il daigne consentir à la liquéfaction de son

sang, après quoi la foule vient baiser la précieuse relique protégée par les baïonnettes des soldats au service de Naples. Il faut dire cependant que le miracle a perdu de son crédit depuis que le général Championnet, irrité des retards du saint et des murmures de la populace, menaça l'archevêque de Naples de le faire fusiller si le prodige ne s'opérait à l'instant. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on ne résista pas long-temps à ce redoutable argument.

Avant de quitter Naples et de pénétrer dans la grotte de Pausylippe, montons d'abord au tombeau de Virgile; ce tombeau est placé au dessus même de l'entrée de la grotte, en face du Vésuve. La ville de Naples s'étend dans toute sa longueur entre le volcan et le petit tertre où, selon la tradition, reposent les restes du grand poète de l'Italie. Le jardin qui enclot le tombeau est situé admirablement : il a d'un côté, pour horizon, le Vésuve, les côtes de Castellamare et de Sorrente; et de l'autre, la montagne qui domine Naples et la couronne d'un amphithéâtre de verdure. Je n'ai vu que quelques feuilles desséchées du fameux laurier de Pétrarque. Près de Virgile repose une jeune fille allemande morte à Naples. La tombe simple de cette étrangère, autour de laquelle la piété maternelle a planté quelques roses, inspire un sentiment d'une inexprimable mélancolie. Qu'il me soit permis de donner une place dans mes souvenirs à cette pauvre inconnue, voyageuse comme moi.

Descendons maintenant à la grotte de Pausylippe. Cette grotte célèbre peut être regardée comme une des portes de Naples, et le religieux mendiant qui en défend l'entrée près de sa madone, représente assez bien le douanier chargé de veiller aux intérêts du fisc. Creusée dans la montagne avec un travail et des efforts surhumains, elle est longue de près d'un quart de lieue; elle sert de passage même aux voitures, et elle est d'ordinaire le point de départ de cette excursion si pleine d'intérêt qui commence au lac d'Agnano et qui finit au cap Misène.

PROMENADE VERS BAIA.

Après être sorti de la grotte de Pausylippe, on trouve sur la droite le petit lac d'Agnano encaissé dans des montagnes qui s'arrondissent autour de lui. Je ne sais pas s'il est un autre lieu au monde qui porte, autant que celui-ci, à la paix, à la rêverie, à la douce contemplation de la nature. Après les grandes scènes du golfe de Naples, cet horizon borné de montagnes vertes et riantes délasse l'esprit et les yeux. Sur une échelle moins vaste, sans doute, les sensations qu'on éprouve dans ce lieu sont aussi pleines de charme. Le calme qui règne tout à l'entour semble être l'image d'un bonheur inaltérable; et si je demeurais à Naples, j'aimerais à venir souvent me reposer ici. C'est dans les flancs de la montagne qui borde le lac d'Agnano que se trouve creusée la célèbre grotte du Chien. L'on voit reparaître encore ici ces forces mystérieuses de la nature dont tous les secrets ne

nous seront jamais révélés. Cette grotte, qui n'a que quelques pieds de profondeur, est douée de propriétés étranges; les torches s'y éteignent lorsqu'on les approche du sol, et tous les animaux y périssent en peu de minutes. Un homme couché y vivrait un quart d'heure au plus.

Du lac d'Agnano on se rend en moins d'une heure à la Solfatare; c'est une sorte de petit lac de soufre éteint, ou peut-être aussi le cratère de quelque ancien volcan. Cette plaine blanche, chaude et fumante offre un aspect extraordinaire, et elle est vraiment unique au monde. L'on remarque avec étonnement un joli petit bois de chêne qui croît tout autour de cette carrière embrasée.

Pouzzoles est peu éloigné de la Solfatare; c'est la seule ville de cette côte, jadis couverte de somptueux édifices, et que Cicéron appelait *Puteolana et Cumana regna*. Rome entière courait aux bains de Pouzzoles, et son port était un des plus beaux de l'Italie. De tant de splendeur il ne reste plus que les ruines d'un cirque, et quelques magnifiques colonnes gisant au milieu des décombres d'un temple de Sérapis. Un des plus célèbres monumens de ces gigantesques folies si communes aux empereurs de Rome, est le pont que Caligula fit jeter dans la mer de Pouzzoles à Baïa et dont quelques arches résistent encore à l'action du temps et à celle des flots.

L'on passe en une heure environ de Pouzzoles à Baïa, laissant à droite le *Monte-Nuovo*, montagne célèbre d'environ une lieue de circonférence qui se forma en quarante-huit heures, la même année que naquit Henri IV, et qui couve aussi sans doute du feu dans ses entrailles. Tout près est le lac Lucrin, séparé de la mer par une chaussée assez étroite, et dont les eaux noires quoique limpides préparent bien à ce voyage redoutable que l'on commence au lac Averne pour le finir à l'Achéron.

Il existe une brochure fort connue à Naples, œuvre du chanoine Jorio, qui peut servir d'excellent guide dans ces régions mythologiques que se disputaient autrefois l'élysée et l'enfer, et où la désolation aujourd'hui règne seule en souveraine. Le chanoine Jorio établit, son Virgile à la main, que ces lieux furent ceux dont le poète s'inspira pour la description de son enfer; et, s'il faut l'en

croire, nous suivons pas à pas Énée dans son excursion à travers les sombres domaines de Pluton. Lorsque l'on a vu les lieux, il est difficile de contester cette opinion, si l'on se rappelle surtout que la *Scuola di Virgilio* n'était pas très éloignée de Baïa, et que le poète dut être souvent entraîné vers ces rivages magnifiques, rendez-vous des plus beaux esprits de l'antiquité.

En s'enfonçant plus avant dans les terres, on débouche par un petit sentier tout près du lac Averne, plus grand et plus sombre encore que le lac Lucrin. Je ne sais jusqu'à quel point l'imagination se plait dans ces lieux à l'exercice de sa puissance, mais il est certain qu'on n'est pas maître ici de certaines émotions étranges, d'une sorte de superstitieuse terreur. La couleur des eaux, l'humidité du sol, les grands arbres qui croissent à l'entour, les traditions, la solitude enfin, tout entretient l'esprit dans un cercle d'idées tristes et lugubres dont il est impossible de se défendre. Tout près du lac, est la grotte de l'Averne, souterrain long, noir et marécageux, dans lequel on ne pénètre qu'à dos d'homme, et qui fut aussi, dit-on, l'antique séjour d'une sybille dont les oracles étaient vénérés de la foule. La puissance des sybilles semble avoir été très grande dans ces parages, car Cume n'est pas très loin de l'Averne, et l'on voit encore les ruines de l'Arc Félice, l'amphithéâtre et le fameux antre que Virgile a immortalisé.

En revenant au lac Lucrin, on touche aux Étuves de Néron. Cet empereur avait une maison de plaisance sur la plage de Baïa, et ces étuves en étaient sans doute une dépendance. Peu de personnes osent pénétrer jusqu'au fond de ce souterrain, et le gardien nous parla avec étonnement de deux dames françaises qui s'étaient aventurées sous ces voûtes brûlantes. Je crus d'abord qu'il me plaisantait, mais lorsque je le vis se dépouiller lui-même de ses vêtemens, je dus suivre son exemple, et je reconnus bientôt que cette précaution était rigoureusement nécessaire. A peine a-t-on franchi en effet le seuil de cette épouvantable chaudière, que le corps entier ruissèle comme à la sortie d'un bain. Un air de feu vient vous brûler la gorge; vous étouffez; vous voulez rétrograder, mais l'obscurité est profonde, et force est bien de suivre le guide qui court devant vous dans cet étroit et profond cachot, armé de sa torche maudite, dont la lueur éclaire à peine ce véritable séjour de

l'enfer. A une profondeur de cent pieds environ, est une source d'eau toujours bouillonnante que mon impitoyable guide voulait absolument me faire admirer, tandis que je lui demandais avec prières le jour et l'air qui me manquaient. Deux minutes de plus, et j'aurais infailliblement péri. Nous regagnâmes au pas de course l'entrée de cette affreuse prison, parfaitement semblables à des noyés qu'on retirerait de l'eau. Notre horrible cauchemar était fini, mais je reconnus alors de quelle importance il était de retrouver en sortant des vêtemens secs pour étancher la sueur dont le corps ruissèle. Je crois que peu de rhumatismes résisteraient à une action semblable, et rien ne saurait donner l'idée du bien-être que l'on éprouve quelques instans après.

En suivant la côte on arrive bientôt au centre même de l'ancienne ville de Baïa. A l'aspect de ce rivage désert et de ce triste château, hôpital de quelques canonniers invalides, qui reconnaîtrait, hélas! ce séjour de délices qu'Horace appelait le plus enchanteur de l'univers.

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis.

Les ruines de trois beaux temples sont tout ce qui reste de cette splendeur passée; c'est tout ce qui témoigne de l'éclat de ces lieux qui furent aimés de Marius, de César et de Pompée. Je me trompe, non loin aussi est le tombeau d'Agrippine; c'est là que les flots rejetèrent à Néron le cadavre de sa mère; c'est là que la tradition a placé ses cendres sous une voûte étroite et sombre creusée dans les flancs mêmes du rivage.

Si l'on s'éloigne un peu de la mer, on se retrouve bientôt en pleine société des morts : voici l'Achéron et plus bas le Styx. Les Champs-Élysées bordent ce dernier lac appelé *mer Morte* aujourd'hui. On suppose que les nombreuses ruines parsemées sur les bords sont des tombeaux illustres; mais les mânes n'errent plus comme au temps d'Énée, et nul n'est là pour nous dire quels sont ceux auxquels il fut donné de traverser les eaux du lac redoutable.

Baïa et Pouzzoles étaient deux ports célèbres, et l'on sait que Pline commandait la flotte romaine à Misène, lorsqu'il périt vic-

time de l'éruption du Vésuve. L'on montre encore sous le nom de *Piscine admirable,* les magnifiques ruines d'une immense citerne où se conservaient les eaux qui servaient à l'approvisionnement des flottes de l'empire. *Les Cento camerelle,* qui sont voisines de la *Piscine admirable*, sont une suite de petites chambres souterraines dont il est difficile de préciser la destination. Quelques pas encore et nous touchons au cap Misène, cap fécond en tempêtes, et qui prolonge assez avant dans la mer sa crête aiguë et escarpée; c'est entre ce promontoire et celui de Sorrente que le golfe de Naples étale ses flots d'azur, et ce spectacle était bien digne d'inspirer Corinne et le chantre des Méditations.

Je m'embarquai à Misène pour les îles de Procida et d'Ischia. Procida est une petite île industrieuse qui possède une marine marchande assez active, et que l'on visite surtout pour le costume grec de ses femmes; mais ce costume, à ce qu'il paraît, ne se produit au grand jour que les dimanches et fêtes, car je n'ai rien vu qui mérità d'être remarqué.

L'on aborde ensuite à Ischia après une petite heure de traversée, et je m'étonne que Virgile n'ait point placé son élysée dans cette île ravissante. Lorsqu'on est parvenu au sommet de la montagne, où deux pauvres religieux ont établi leur petit ermitage à plus de trois mille pieds au dessus du niveau de la mer, l'œil embrasse à coup sûr un des plus magnifiques horizons qui soient au monde. Mais comment peindre toujours des merveilles sans cesse renaissantes, comment l'admiration elle-même ne se fatiguerait-elle pas à la tâche? *L'Épomée,* la plus haute montagne d'Ischia, est un volcan éteint aussi élevé et plus ancien, dit-on, que le Vésuve. Il est sillonné à sa base de ravins profonds, ombragé de châtaigners dont la fraîcheur tempère les ardeurs de l'été sur cette plage aimée du ciel et favorisée de la nature. La végétation la plus abondante atteste partout la fertilité de son sol, et ses eaux célèbres attirent chaque année de nombreux baigneurs. C'est Bade, plus la mer et moins les jeux qui ruinent la fortune et le corps : c'est un de ces lieux de délices enfin tel qu'il est à peine permis d'en voir dans les plus beaux rêves de sa vie.

Je revins directement par mer d'Ischia à Naples. Après avoir doublé le cap Misène, je longeai la petite île de Nisita, qui sert de

lazaret, et le palais de *dona Anna*, appelé par le peuple le palais de la reine Jeanne. Nous touchâmes bientôt à Chiaïa, et après six jours d'absence je retrouvai Naples toujours animée, toujours bruyante et toujours belle.

Nous connaissons maintenant les côtes qui bordent le golfe à droite lorsqu'on le regarde de Naples même; cependant, avant de commencer l'exploration du rivage opposé, je ne saurais oublier le célèbre couvent des Camaldules, placé à la pointe même d'une montagne qui fait suite au *Vomero*, et qui commande tous les lieux que nous venons de parcourir. Le point de vue des Camaldules est peut-être le plus renommé de tout le royaume de Naples, et parmi tant de sites merveilleux, je ne me chargerai pas de décider si celui-ci efface réellement tous les autres. Le plus beau, dans ce cas, c'est toujours celui que l'on a admiré le dernier, et tout ce que l'on peut dire, c'est que si l'on renonçait au monde il n'est aucun lieu où la solitude pourrait inspirer de plus grandes et de plus nobles pensées. C'est déjà sur la terre la contemplation de l'infini, et le silence du cloître doit être moins pénible lorsqu'il est permis de s'entretenir avec le ciel, en face des œuvres les plus magnifiques de la création. J'ai visité bien des couvens en Italie, mais aucun ne m'a laissé cette impression profonde et presque douce que l'on éprouve dans cette heureuse habitation. La solitude des autres cloîtres m'avait bien semblé l'image de la mort, et je n'avais pénétré jamais sans une sorte de saisissement de terreur dans ces sépulcres où quelques vivans s'ensevelissent afin d'éteindre dans leurs cœurs les plus saintes affections de la vie. Mais la nature exalte tellement ici toutes les facultés du cœur, qu'il n'y a point de place pour ces réflexions chagrines qui se pressent dans l'esprit à la vue de ces tristes et sombres monumens où toutes les passions fermentent sous le linceul de la mort. Presque tous les religieux camaldules de Naples sont déjà voûtés et blanchis par l'âge, et je ne crois pas que l'on puisse voir de plus belles et de plus nobles têtes. Je pénétrai dans la chapelle pendant la célébration de l'office. Ces quinze vieillards, vêtus de longues robes blanches et le front prosterné sur le pavé du temple, paraissaient vraiment les habitans d'un autre monde; et qui sait cependant ce qu'ils conservent encore des souvenirs et des illusions de celui-ci!

On peut, en revenant à Naples, passer tout près du château Saint-Elme, bâti sur la montagne qui domine la ville, et qui, au besoin, la foudroierait en quelques heures. Contre le château est un couvent de chartreux, dont la situation est admirable aussi, et remarquable encore par quelques fresques de l'Espagnolet, qui passent pour les plus belles de ce maître.

Après une halte de quelques jours, je me remis en route. Cette fois Pestum devait être le terme de mon excursion, et il en est peu d'aussi intéressante, à coup sûr, puisque le Vésuve, Herculanum, Pompeïa, la Cava, Salerne, et enfin toutes les côtes depuis Salerne jusqu'à Naples se présentent tour à tour à l'examen et à l'admiration du voyageur; je commençai par l'ascension du Vésuve. Le 14 mars je m'embarquai, avec un de mes amis, au quai de Chiaïa, sur une barque qui devait nous conduire à Portici. Les eaux du golfe étaient calmes et reposées, et le bleu d'azur du ciel nous présageait une belle journée. A midi nous étions à Portici, village considérable construit au pied même du Vésuve. Le volcan est à trois lieues de Naples : sa forme est pyramidale; dans sa plus grande circonférence, il a dix lieues de tour à sa base et huit cents toises seulement à son sommet. Sa moyenne hauteur est d'environ trois mille sept cents pieds au dessus du niveau de la mer.

Montés sur deux ânes robustes, nous commençâmes bientôt notre ascension; jusqu'à une certaine hauteur, les côtes du Vésuve sont couvertes de vignes qui produisent le célèbre vin de *Lacryma-Christi*. Mais au-delà, on ne rencontre plus que quelques arbres et des torrens de lave que le temps n'a pas encore rendus propres à la culture. Je n'ai pas besoin de dire qu'à mesure que l'on s'élève, l'œil découvre un panorama magnifique formé par le golfe de Naples, et par toutes les côtes que nous avons parcourues. A moitié route à peu près on rencontre le célèbre ermitage de San-Salvador, desservi par une sorte de religieux suspect, pour plusieurs, d'être un spéculateur. Après avoir fait honneur à son *Lacryma-Christi*, nous poursuivîmes notre chemin, impatiens de toucher à la cîme de la fameuse montagne. Désormais ce ne sont plus qu'énormes sillons de lave, et partout autour de soi, un aspect de ruine et de désolation. Le sol, bouleversé jusque dans ses entrailles, ne forme plus que des ravins immenses où la lave s'est

durcie et entassée : du reste l'atmosphère devient froide et brumeuse, et l'on comprend de suite que l'on a affaire à quelque puissance extraordinaire, à quelque force nouvelle et inconnue. Toutefois, grace aux pieds sûrs et exercés de vos ânes, vous parvenez jusqu'à l'endroit où la montagne devenant raide et presque à pic, force est bien de l'escalader à pied. Bien qu'on ne soit plus qu'à trois cent cinquante pieds de la bouche même du volcan, il faut s'armer ici de courage et de résolution. J'ai gravi la plupart des hautes montagnes de la Suisse, et je ne crois pas qu'il m'en ait coûté autant d'efforts et de fatigues que pour atteindre au terme de ce petit voyage. Le sol sur lequel on marche n'est plus formé que de sable et de cendres dans lesquels on enfonce jusqu'aux genoux ; le terrain gagné est perdu presque aussitôt par les éboulemens continus qui ont lieu, et l'on ressemble assez bien au manœuvre qui tourne sans cesse dans la roue d'une grue sans avancer jamais. Il faut dire aussi que ma première ascension au Vésuve ne fut pas heureuse. A peine, en effet, avions-nous laissé nos ânes et commencé notre escalade, qu'un épais nuage se formant au dessus de nous, nous déroba entièrement la vue de la mer et de la montagne. Bientôt ce nuage montant et s'étendant toujours, nous enveloppa nous-mêmes comme d'une fumée noire et humide, et nous continuâmes de cheminer dans les cendres, nous reconnaissant à peine, et comme engloutis dans une immense vapeur. Au bout d'une heure, cependant, à défaut de drapeau, nous plantions sur le sommet du Vésuve notre long bâton de pélerin, mais là nous fûmes assaillis bientôt par une pluie malencontreuse : ce fut alors une nuit semblable à celle du chaos ; mais décidés, quoi qu'il advînt, à attendre le jour pour visiter le cratère du Volcan, nous appelâmes en aide toute notre philosophie pour recevoir avec le plus de calme posssible les torrens d'eau qui nous inondaient. C'était du reste quelque chose d'assez étrange que cet isolement où nous nous trouvions. Nos pieds foulaient des pierres brûlantes, et pour atmosphère nous avions les nuages. L'aveugle dont les yeux se seraient ouverts sur cette montagne, aurait eu une singulière idée de la lumière et du monde qu'elle éclaire.

Enfin notre constance lassa la pluie, et les nuages se dissipèrent ;

mouillés et transis, nous examinâmes de notre mieux les abords du golfe, et bien que l'on prétende qu'en 1801 huit Français sont descendus dans le cratère, et que M. Châteaubriand ait écrit que cette entreprise n'est pas périlleuse, je ne conseillerais pas de s'y hasarder, car la chose ne me semble guère possible sans le secours d'une machine semblable à celles qui servent pour l'exploitation des mines. Le Vésuve est bien d'ailleurs ce que l'on suppose sans l'avoir vu. C'est un vaste précipice de forme à peu près ronde, et dont la profondeur doit être considérable. De larges couches de souffre se voient au fond du cratère, et de toutes les crevasses de la montagne il s'échappe une vapeur chaude et suffoquante qui prouve le travail continu du feu souterrain, même alors que le volcan semble endormi.

Le 14 août 1833, peu de jours après notre retour d'Orient, je fus assez heureux pour me retrouver à Naples lors d'une éruption du Vésuve; j'y étais encore le 27 novembre et le 21 décembre de la même année; mais les détails de ces trois éruptions sont si connus, que je ne veux point m'y arrêter ici.

Si l'ascension du volcan est pénible, on en descend avec une rapidité effrayante; il ne faut pas plus de trois ou quatre minutes pour se retrouver au bas du cône qui forme la crête de la montagne, et le seul danger que l'on court c'est de brûler sa chaussure sur un lit de cendres chaudes. Deux heures après l'on est à Portici.

Portici n'est presque qu'une longue rue bruyante et poudreuse bordée de jolies villas, et traversant les cours de la résidence royale. Ce palais est admirablement situé, mais il n'a plus son célèbre musée qui a été transporté aux *Studi*, à Naples.

On peut, à la descente du Vésuve, visiter immédiatement Herculanum. Cette malheureuse ville fut engloutie, comme on sait, sous la même éruption qui fit disparaître Pompeïa dans l'an 79 de notre ère. Mais Herculanum que l'on a découvert dans l'année 1711 en creusant un puits à Portici, restera probablement enseveli à jamais sous les montagnes de laves qui pèsent sur ses flancs. Il faudrait un travail surhumain pour déblayer ces masses énormes qui se sont durcies sur ses ruines, et qui servent aujourd'hui de fondemens aux maisons de Resina et de Portici. Ce n'est qu'en descendant à trente pieds environ sous ces voûtes de

pierre que l'on peut admirer aux flambeaux un magnifique théâtre, le plus intact qui soit resté de l'antiquité. L'on a commencé tout près de là des fouilles qui ont produit déjà la découverte de statues et de quelques maisons ; mais ces fouilles ne pourront guères se poursuivre, et elles témoignent seulement des richesses historiques entassées à jamais sous ces monceaux de laves.

POMPEI, SALERNE, PESTUM,

AMALFI ET SORRENTE.

Après avoir couché à Portici, nous nous rendîmes le lendemain à Pompeï, en passant par la *Torre del Greco* et la *Nonziata*, grands villages qui n'ont de remarquable que leur situation sur le golfe de Naples. Pompeï est à quatorze milles de Naples, et à cinq ou six milles, en ligne droite, du grand cratère du Vésuve. Son éloignement la mit à l'abri des laves pesantes qui s'arrêtèrent sur Herculanum, et les cendres seules furent emportées de son côté. C'est en 1748, par ordre du roi Charles III, que se firent les premières fouilles qui amenèrent la découverte de Pompeï, et cet événement peut être certainement regardé comme un des plus intéressans du dix-huitième siècle. La ville, en effet, s'est conservée presque intacte sous les cendres, et l'antiquité se dévoilait ici au monde moderne sous une face que l'histoire a laissée

dans l'ombre, et qui cependant ne saurait être négligée. Tous les monumens que nous possédons nous ont peu entretenus de la vie privée des anciens : Pompeï supplée à cette lacune historique. On suit ici les détails de tous les faits, de tous les usages domestiques qui nous montrent sous leurs proportions réelles tous ces héros de vertus ou de débauches, seuls témoins dont les livres conservent la mémoire. Aucune individualité remarquable n'absorbe ici l'intérêt de l'ensemble ; c'est une ville dans son entier, une ville en plein air et au soleil, dont vous parcourez les rues, dont toutes les maisons vous sont ouvertes, et où vous étudiez l'antiquité chez elle, à table, au lit, au bain, dans son commerce et dans ses temples, au théâtre et jusque dans les caves où elle entretient la fraîcheur de ses vins. Il n'est au pouvoir de personne de se défendre d'une émotion profonde et comme d'un religieux recueillement, à la vue du désert et de la solitude qui s'est faite autour de ce tombeau, qui fut une ville heureuse et florissante. Les ruines sont moins tristes que des monumens semblables : elles, du moins, attestent la lutte et le travail de l'homme : ici la mort s'est assise en souveraine avant qu'on ait pu même songer à lui disputer sa conquête.

Pompeï, dont l'antiquité paraît remonter aux époques les plus reculées de l'histoire d'Italie, était une ville de la Campanie construite sur une colline voisine de la mer. Denis d'Halicarnasse et Strabon nous apprennent que les Pélasges et les Osques possédèrent les villes de Pompeï et d'Herculanum. Elles tombèrent plus tard au pouvoir d'une colonie de Cuméens, auxquels on attribue aussi la fondation de Naples, et ceux-ci en furent chassés à leur tour par les Étrusques, qui établirent dans la Campanie une république fédérative dont Capoue était la capitale. Le luxe et la mollesse énervèrent les Campaniens. Les Samnites descendirent de leurs montagnes et envahirent toute la Campanie. Capoue se mit alors sous la protection de Rome, qui y envoya ses armées. Mais il paraît que Pompeï n'en restât pas moins dans la ligue samnite jusqu'à la guerre sociale, où Stabie, ville voisine de Pompeï, fut prise et détruite par les armées de Sylla. Jusqu'au temps d'Auguste, Pompeï conserva cependant une ombre de liberté, et se gouverna elle-même ; mais elle devint alors colonie romaine, et elle

suivit la fortune de l'empire jusqu'à l'an 79, époque de sa destruction.

Nous voyons par un passage de Sénèque [1], que déjà, dans l'an 63 de l'ère vulgaire, Pompeï fut presque détruite par une terrible secousse de tremblement de terre. La ville n'était pas entièrement rebâtie lorsque l'éruption eut lieu, et l'on trouve en effet quelques édifices inachevés parmi ceux que les fouilles découvrent chaque jour. Nous entrâmes à Pompeï par le faubourg *Augustus-Félix*, longue avenue bordée de tombeaux parmi lesquels on reconnaît encore ceux des plus illustres citoyens de la ville.

Les rues, assez étroites, sont pavées de larges pierres non taillées et assujéties les unes aux autres, à peu près comme celles de la voie Appienne. Dans quelques endroits elles sont très usées par les roues, mais elles n'ont cédé nulle part à la pression des poids. Chaque maison portait écrit, en gros caractères, le nom du maître qui l'habitait; mais il ne paraît pas que l'usage ait été de nommer les rues et de les numéroter.

On sent qu'il est impossible de décrire ici tous les édifices remarquables découverts à Pompeï. Les maisons de Diomède, de Salluste, de Pansa, et celle dite de Castor et Pollux, se distinguent entre les autres; mais à quelques détails près, elles se ressemblent toutes dans leur plan. Plusieurs petites chambres environnaient une cour carrée qu'on appelait *Caredium* ou *Impluvium*. Cette cour était entourée de colonnes formant un péristyle, et laissant pénétrer le jour et l'air dans les appartemens. Les fenêtres étaient ordinairement placées au dessus des portes : elles recevaient très rarement la lumière de la rue, et dans ce cas elles étaient placées assez haut pour qu'on ne pût y regarder de dehors. Les maisons n'ont, pour la plupart, qu'un rez-de-chaussée : les escaliers y sont très rares, et leur construction prouve qu'il n'y avait jamais plus d'un étage. Les chambres et le péristyle étaient pavés de mosaïque, quelquefois de marbre, et plus souvent de briques mêlées de morceaux de marbre blanc. Les colonnes des péristyles étaient petites, et pour la plupart de briques revêtues de stuc. Un puits servait d'ornement à la cour : son embouchure était de marbre, de la hauteur

[1] Senec., *Not. Qu.*, lib. 6, cap. 1.

d'environ deux pieds et demi, de la circonférence de dix-huit pouces, et généralement cannelée. On voit encore l'empreinte des cordes avec lesquelles on tirait l'eau. Les bains étaient une des grandes jouissances de la vie des anciens, et leur construction paraît avoir été l'objet d'une attention toute particulière. Les chambres à coucher n'avaient de place que pour le lit, qui reposait sur une estrade de marbre élevée d'un demi-pied au dessus du parquet. Les cuisines étaient commodes, et plusieurs étaient fournies de foyers et de fourneaux semblables à ceux qu'on emploie aujourd'hui en Italie. Sous les corridors étaient les caves, et l'on y voit encore beaucoup de jarres remplies de terre, dont la couleur rouge est sans doute l'effet du vin qu'elles contenaient autrefois. Les boutiques existent encore, et plusieurs conservent même les enseignes du commerce qui s'y faisait. On a trouvé des pilules et quelques autres médicamens dans une pharmacie qui portait pour enseigne un grand serpent peint à côté de la porte. Du reste, le comptoir occupe tout le devant des boutiques, et il paraît que les marchandises se débitaient d'ordinaire à l'acheteur sans qu'il eût à pénétrer jusque dans l'intérieur des magasins.

Le musée de Naples a dépouillé presque entièrement Pompéï, cependant on y voit encore quelques mosaïques et quelques peintures remarquables. Dans la maison de Salluste est la célèbre fresque de Diane surprise au bain par Actéon. Dans celle dite de Castor et Pollux, on voit aussi de très belles fresques en arabesque et de très jolis sujets de Camée. Une autre maison appelée du nom de Gœthe, possède un magnifique sphinx de marbre blanc avec la tête d'une femme, les ailes et les plumes d'un oiseau et quatre pattes à griffes, fines comme celles d'un levrier. C'est à côté qu'a été découverte récemment une des plus belles et des plus grandes mosaïques de l'antiquité, représentant la défaite de Darius par Alexandre.

Les monumens de Pompeï attestent toute l'importance que les anciens attachaient aux actes de la vie publique. On est frappé de la richesse et de la splendeur de ces monumens, si l'on considère que Pompeï était une ville d'un rang très secondaire, tout au plus une modeste sous-préfecture de notre temps. Le *Forum* est un long parallélogramme environné de tous les côtés de temples et de

bâtimens remarquables. Des arcs de triomphe, des colonnes et des statues en ornaient l'intérieur, dont le pavé était de marbre. Un péristyle s'étendait de trois côtés, tandis qu'à l'extrémité s'élevait le temple de Jupiter. Ce temple, sous le rapport de son architecture, était le plus beau de Pompeï après celui d'Hercule, et sa situation était même plus heureuse. Le temple de Vénus était un des plus considérables de la ville, mais il pèche en quelques points par son architecture, et surtout par les proportions de ses colonnes. Il occupait une partie considérable du côté ouest du Forum. Au sud de ce temple, était la basilique dont les restes donnent absolument l'idée d'une église moderne; c'était un des plus beaux et des plus considérables monumens de Pompeï, mais il paraît certain qu'il fût renversé par le tremblement de terre avant la destruction totale de la ville. Si l'on en croit Vitruve, la Basilique était comme la Bourse des anciens; elle servait à l'assemblée des négocians en hiver et par le mauvais temps, et aussi à l'administration de la justice. Le péristyle du Forum formait le portique de la Basilique. On voit sous ce portique cinq portes dont les jambages existent encore, avec des rainures dans lesquelles les portes coulaient à la manière des herses d'un château. Le plan de l'édifice est un long parallélogramme dont la largeur, par rapport à la longueur, est de deux à cinq. Il est *hypêtre* ou découvert au centre, avec un péristyle aux quatre côtés. Les temples d'Isis et d'Esculape méritent également de fixer l'attention; mais nous indiquons ici plutôt que nous ne décrivons, et ce serait un livre entier qu'il faudrait faire si l'on entrait dans tous les détails des monumens remarquables de Pompeï. Les deux théâtres que l'on a découverts jusqu'ici, nous prouvent, du reste, que les anciens portèrent jusqu'à la passion l'amour des spectacles et des représentations scéniques. Ces monumens présentent, comme ceux de l'ancienne Grèce, la forme d'un demi-cercle où se trouvent placés les gradins pour les spectateurs, et qui s'appelait proprement *le théâtre*. Le *proscenium* ou la scène proprement dite était assez étroit. Celui du grand théâtre tragique était orné de statues dont les piédestaux existent encore. Ce théâtre porte l'empreinte d'une richesse et d'une grandeur suprenantes pour une ville de petite importance : il ressemble du reste parfaitement à celui d'Herculanum. Le *proscenium* seul était couvert dans les théâtres des

anciens, et l'on voit en effet que Vitruve, en traitant des théâtres, ne donne point de règles pour la construction des toits. Mais des pierres en saillies et troucées, placées sur l'entablement, servaient à recevoir les jalons qui portaient la vela.

L'amphithéâtre est placé à une des extrémités de la ville, et assez loin du quartier où les fouilles se poursuivent. Bien qu'il ait perdu toute sa *cavea* supérieure par suite du tremblement de terre de 63, il est encore un des mieux conservés qu'il y ait en Italie; l'arène est intacte, et tout le monument annonce une construction fort solide. Il n'est pas probable, du reste, qu'une petite ville comptât assez d'habitans dans ses murs pour remplir cet immense amphithéâtre, et nous devons en conclure que les campagnes et les colonies voisines fréquentaient les spectacles de Pompeï [1].

Tous les voyageurs qui parlent de Pompeï insistent, comme je l'ai fait, sur les détails des monumens qui peuplent seuls aujourd'hui ses rues et ses places désertes; mais ce n'est vraiment pas là, pour le grand nombre, le beau côté de cette immense ruine. Il en est assez peu qui s'intéressent à la forme d'une colonne ou au fronton d'un temple, et ce ne sont point ces souvenirs qui frappent vivement l'esprit ou touchent profondément. Si ce n'était que cela, on ne rapporterait de Pompeï qu'une impression médiocre, et je ne voudrais pas que l'émotion si naturelle à l'aspect de ces débris d'un autre âge fût étouffée sous des détails d'aucune sorte. Il faut laisser aux ruines le grand sens moral qu'elles ont, et les meilleurs guides du voyageur dans cette enceinte désolée, ce seront toujours son imagination et son cœur.

De Pompeï à Salerne, la route suit assez long-temps la célèbre et pittoresque vallée de la Cava. Il n'en est pas de plus belle en Italie, et c'est à tort qu'on la compare souvent à une vallée suisse. Les montagnes qui la bordent des deux côtés n'ont point l'aspect sauvage et grandiose des Alpes; elles frappent au contraire par l'élégance et l'harmonie de leurs contours: c'est encore ici de la beauté classique comme dans le golfe de Naples. Salerne a joué un

[1] Le 27 novembre 1833, j'ai dû à l'obligeance de M. Bianchi, architecte, directeur des travaux qui s'exécutent à Pompeï, d'assister à une des fouilles les plus intéressantes qui aient été faites jusqu'ici.

assez grand rôle dans l'histoire de l'Italie au moyen-âge, et sa cathédrale contient les restes du plus grand pontife de ce temps. Grégoire VII, qui avait vu à ses pieds le chef du saint empire romain, eut peine à trouver un tombeau loin des orages de Rome. Salerne est situé sur le bord de la mer, et son golfe ne le cède guère en beauté à celui de Naples même. Sur une des montagnes escarpées qui dominent la ville, sont les ruines pittoresques d'un château qui commande sur ses derrières une suite de vallées et de collines qui semblent tenir à la chaîne de la Cava.

De Naples à Salerne la nature est vraiment prodigue de ses richesses et de ses magnificences; mais au-delà, l'aspect change bientôt. La route de la Calabre traverse aujourd'hui Pestum, mais elle n'a pu ramener encore la fertilité et la vie sur ce sol empesté, où la mort est dans l'air et jusque dans les fleurs qui croissent sur les ruines. Nous partîmes de très bon matin pour nous rendre à Pestum : la distance est de vingt-quatre milles environ, et il faut absolument revenir coucher à Salerne. Des campagnes nues, tristes et désolées, peuplées seulement de troupeaux de bufles sauvages, voilà tout ce que l'œil embrasse dans ce trajet de huit lieues. Pestum était une ville de la grande Grèce; et s'il faut même en croire plusieurs antiquaires, elle serait l'ancienne Sybaris, cette patrie proverbiale de la mollesse et de la volupté. Virgile a célébré ses champs de roses qui fleurissaient deux fois l'an, *biferique rosaria Pesti*, et il est certain que Pestum fut une des colonies les plus importantes du midi de l'Italie. Les Grecs y apportèrent leur civilisation et leurs arts, et ils y ont laissé des ruines. Celles-ci seules sont éternelles.

Cinq ou six êtres à figure humaine fixent leur séjour à Pestum, pendant certains mois de l'année, dans l'espérance de prélever quelques aumônes sur les voyageurs. C'est un affreux spectacle que celui de ces malheureux. Déjà la mort s'est emparée d'eux, et leurs joues haves, jaunes, livides, leurs chairs pendantes, leurs os à sec, leurs yeux brillans, leur corps grêle, leur voix éteinte, tout en eux rend un horrible témoignage du pouvoir de la fièvre, et de l'influence mortelle de l'air. Il suffit d'ailleurs de passer quelques heures à Pestum pour éprouver les premières atteintes du mal. Si l'on ne résistait, les yeux se fermeraient bientôt sous le

poids d'un sommeil perfide : l'atmosphère est lourde, et les fleurs assez abondantes encore exhalent un parfum qui enivre et qui engourdit les sens. J'ai traversé les Marais-Pontins, mais l'effet de la malaria m'y semble beaucoup moins redoutable, et surtout beaucoup moins prompt.

Le plus beau temple de Pestum est, sans contredit, celui de Neptune. Il est digne, sous tous les rapports, d'être comparé aux monumens de la Grèce et de la Sicile, et après le Parthénon et le temple de Thésée, je n'ai rien vu de plus imposant et de plus majestueux [1]. Il a quatorze colonnes de côté sur six de face : chacune d'elles a six pieds trois pouces de diamètre, et l'entrecolonnement est de sept pieds deux pouces, ce qui donne cent quatre-vingt-un pieds environ de longueur sur soixante-douze de large. Les colonnes ont trente et un pieds de haut ; le portique n'a pas moins de seize pieds de largeur, et la galerie latérale dix pieds environ. Ces mesures le rendaient le plus grand qui existât, après le Parthénon, le temple des Géants, à Girgente, et celui de Jupiter olympien, à Olympie, sur les bords de l'Alphée.

La basilique et le petit temple sont d'une mauvaise époque. Quant au théâtre, il est tellement détruit, qu'on en reconnaît à peine le plan. C'est sur son emplacement même qu'a été trouvé, en 1830, un petit temple non achevé, et du style du bas-empire. On voit encore une file de colonnes grecques qui sont sans doute un reste du portique dont le théâtre devait être entouré ; du reste, les gros murs et plusieurs fragmens de pierres épars sur la campagne révèlent l'étendue de la ville détruite, et la fureur des barbares qui l'ont saccagée. Entre ceux-ci, les plus redoutables ne furent point les Sarrasins ; cet honneur revient au terrible Robert Guiscart, qui, dans sa piété normande, dépouilla Pestum de ses colonnes et de ses statues pour en orner l'église qu'il construisit à Salerne, où se voyait encore, il y a quinze ans, la magnifique et grande vasque qui est aujourd'hui au Musée.

Nous n'emportâmes, nous autres, de notre pélerinage dans ces ruines, que quelques dessins et un violent mal de tête ; mais Sa-

[1] L'on apprécie mieux encore la valeur des édifices de Pestum, lorsqu'on a vu les monumens les plus vantés de l'antiquité grecque.

lerne, ses montagnes et son golfe, sans compter sa faculté célèbre, rendraient la vie à de plus malades, et nous étions fort dispos le lendemain quand il s'agit de nous mettre en mer. Le voyage de Salerne à Naples, en côtoyant la rive, est un des plus intéressans qui se puisse faire, et je m'étonne de le voir quelquefois négligé par les touristes d'Italie. Les côtes sont beaucoup plus abruptes et plus escarpées que celles du golfe de Naples, et je ne sais rien d'égal à la merveilleuse grandeur de tous ces sites changeant et se renouvelant sans cesse sans épuiser jamais les ressources de la nature et les formes infinies du beau. On passe tour à tour devant Majori, Minori, Atrani et Ravello, bourgs et villages qui, d'un côté, dominent la mer, et de l'autre de magnifiques vallées. C'est sur ces côteaux, d'un aspect si pittoresque, qu'est située la jolie église de *San Pantaleone di Ravello*, remarquable par des mosaïques et des colonnes du moyen âge, par ses portes en bronze, et un saint Sébastien du Guide. Un peu plus haut sont les admirables points de vue de Scheramone, de la Casa d'Affrita, d'où l'on descend la curieuse vallée des Moulins à eau, toujours si fraîche et si étonnante. Remontés dans notre barque, nous arrivâmes bientôt à Amalfi. Amalfi fut, dans les premiers siècles du moyen âge, une république puissante, et ses marins et son commerce le disputèrent pendant quelque temps à ceux de Gênes et de Pise. On se douterait peu aujourd'hui de son ancienne grandeur; elle est déchue comme ses rivales; mais ce qui ne changera jamais, c'est la majesté de ses rivages et la beauté de ses montagnes. A la pointe de l'une d'elles s'élève le célèbre couvent des capucins, où il faut aller loger et rêver sur la vanité des choses d'ici-bas. Au-delà d'Amalfi, on gravit un petit escalier taillé presque à pic dans le roc; puis l'on traverse à pied la longue terre formée par le promontoire de Sorrente, et l'on descend au pas de course dans la riante vallée qui vit naître le Tasse. Sorrente est un des lieux les plus poétiques de l'Italie; c'est la terre classique des champs de citronniers et d'orangers, et sa plage, baignée par les eaux du golfe de Naples, a été célébrée dignement par le chantre des Méditations. Lorsque l'œil plonge sur Sorrente d'une des hautes montagnes qui l'environnent, on dirait que ses grands bosquets de fleurs croissent au milieu des flots. Sorrente, vue de la mer, offre aussi un aspect admirable.

Nous pûmes l'apprécier le lendemain, en nous rendant à Caprée. Cette île fameuse n'est qu'à six milles de Sorrente; et la silhouette imposante de ses montagnes, qui se détachent sur un ciel d'azur, rappelle Ischia dont elle est la rivale en beauté. C'est de ce petit point du globe, imperceptible dans l'espace, que sont partis pendant dix ans les ordres qui faisaient trembler l'univers, et l'on a peine à comprendre que le génie sombre de Tibère se soit complu au sein de cette nature riante, dont le spectacle continu eût fléchi toute autre ame que la sienne. Tacite n'a pas de plus belles pages que celles consacrées à la peinture des crimes et des débauches sans nom qui ont souillé les rochers de Caprée, et l'on n'aborde pas sans une sorte de terreur sur ce sol engraissé du sang de tant de victimes. Tibère y est mort à son tour étouffé par son fils; Caligula vengeait ainsi Séjan, en poursuivant cette série d'ignobles et atroces folies dont l'empire romain a épouvanté le monde. Les ruines du palais de Tibère sont aujourd'hui de peu de valeur, mais la situation en est incomparable. A un mille environ de la ville, est la célèbre grotte d'azur découverte il y a peu d'années. L'entrée de cette grotte est très étroite, et l'on n'y pénètre qu'avec la mer la plus calme, et les plus petits bateaux. Si un orage survenait tout-à-coup, l'on pourrait s'y trouver emprisonné, et l'on en cite quelques exemples. La grotte a cent cinquante pieds de long environ sur soixante de large, et quarante pieds de haut. On l'a nommée grotte Bleue à cause de la couleur de ses eaux et des rochers qui en forment la voûte. La science n'a pas encore bien expliqué ce phénomène; d'ici là on se contente de l'admirer.

Nous revînmes le même jour coucher à Sorrente, et nous partîmes le lendemain pour Castellamare, montés sur les beaux ânes de ce pays. C'est une charmante promenade de trois heures, entre des vignes, de petits bois, et des bosquets d'orangers et de citronniers. La mer que l'on côtoie et que l'on domine, Naples, Ischia, Procida, Baya, Portici et le Vésuve que l'on retrouve à l'horizon, ne permettent pas à l'œil de se reposer, et si ce voyage se prolongeait, l'admiration se lasserait et demanderait grace; c'est, du reste, en Italie, une fatigue de tous les jours. Nous venons de quitter Sorrente, que vous dirai-je de Castellamare? Rien n'est grand comme ses montagnes; rien n'est beau comme ses bois

de châtaigners et de peupliers ; rien n'est frais comme ses ombrages ; rien n'est pur comme l'air que l'on respire dans ses vallées. On s'y guérit de tous les maux rien qu'à regarder le ciel et à s'y reposer dans un indolent *farniente*. Aussi la foule des étrangers et des habitans de Naples qui y passent l'été est si considérable, qu'il est difficile d'y trouver un logement, s'il n'a pas été arrêté à l'avance. Le mont Saint-Angelo, qui s'élève au dessus de Castellamare, est plus haut que le Vésuve, et de son sommet l'œil découvre les deux golfes de Naples et de Salerne. Est-il besoin d'ajouter que c'est un spectacle magnifique ; mais nous touchons au terme du voyage. Le golfe de Naples nous a dit toutes ses merveilles. En quatre heures une barque nous eut conduits à Chiaia, et nous mettions pied à terre près du château de l'Œuf, dont les remparts, baignés par les eaux du golfe, sont la première défense de Naples du côté de la mer.

Toutefois, Naples me réservait encore, avant mon départ, la plus éclatante de ses merveilles. Quelques jours après notre retour, une éruption se déclara. Jusqu'au 14 août, le Vésuve fut en flammes. Un fleuve de laves, large de plus de soixante pieds, s'échappait en torrent du fond du cratère, élevant d'abord dans les nues ses ondes embrâsées, et retombant ensuite dans la plaine au milieu du fracas et des mugissemens souterrains de la montagne. Ce spectacle est, sans contredit, un des plus imposans et des plus solennels qu'il soit donné à l'homme de contempler, et entre toutes les impressions de mon voyage, il n'en est aucune qui ait laissé des traces plus profondes dans mon souvenir.

Mais je dois m'arrêter ici : ma tâche est accomplie, et mon travail n'aura pas été tout-à-fait stérile, si ceux qui le liront en retirent quelque désir de visiter les lieux que j'ai décrits. La question de l'Orient grandit de jour en jour; c'est du côté de l'Orient qu'est tournée l'attention de l'Europe, et la France apportera d'autant plus d'autorité dans la lutte qui se prépare, qu'elle s'y sera mieux préparée par une connaissance positive des hommes et des choses de ce pays. Il est donc de notre intérêt que des échanges fréquens d'influence et d'idées s'établissent entre nous et ce pays, cependant les relations sont rares encore ; peu de nos voyageurs se risquent au-delà de la Suisse et de l'Italie, soit que

les dépenses les épouvantent, soit qu'ils redoutent d'être trop long-temps éloignés de la France. Mais cette appréhension ne serait plus fondée aujourd'hui qu'une si grande quantité de bâtimens à vapeur sillonnent la Méditerranée, l'Adriatique et le Bosphore. Grace à ce mode de transport, le voyage d'Orient n'est plus en réalité qu'une promenade de quelques jours, et il est déjà vrai de dire qu'il n'y a plus qu'un pas de Paris à Athènes et à Constantinople.

RÉGLEMENT GÉNÉRAL

DU

SERVICE ET DU PRIX DES PLACES

DES BATEAUX A VAPEUR

QUI VONT EN ORIENT,

Par la Méditerranée, l'Adriatique, la Mer Noire et le Danube.

SERVICE DES PAQUEBOTS A VAPEUR

DE L'ADMINISTRATION DES POSTES DE FRANCE

DANS LA MÉDITERRANÉE.

Organisation.

Le service des paquebots à vapeur de la Méditerranée, établi pour effectuer le transport des correspondances et des voyageurs, entre Marseille et les ports d'Italie et du Levant, est divisé en trois lignes.

La première part de MARSEILLE et aboutit à MALTE,
en passant par LIVOURNE,
CIVITA-VECCHIA,
et NAPLES;

La seconde part de MALTE, pour CONSTANTINOPLE,
en passant par SYRA,
SMYRNE,
et les DARDANELLES;

La troisième part du PIRÉE (port d'Athènes) pour ALEXANDRIE,
en passant par SYRA.

A Malte se font les quarantaines des passagers et provenances du Levant, ainsi que la purification des dépêches et groupes.

Le point d'intersection des deux lignes de Malte à Constantinople et d'Athènes à Alexandrie est le port de Syra, où doivent se rencontrer les paquebots venant à la fois de Malte, de Constantinople, d'Athènes et d'Alexandrie, et où s'opère l'échange des correspondances et le transbordement des voyageurs d'une ligne sur l'autre.

Les jours et heures de départ et d'arrivée pour chaque station sont indiqués dans les tableaux qui suivent et sur la carte ci-annexée.

Dix paquebots à vapeur de la force de cent soixante chevaux, commandés par des officiers de la marine royale, et montés chacun de cinquante hommes d'équipage, sont affectés à ce service.

Ces paquebots portent les noms suivans : le *Dante*, l'*Eurotas*, le *Léonidas*, le *Lycurgue*, le *Mentor*, le *Minos*, le *Ramsès*, le *Scamandre*, le *Sésostris*, le *Tancrède*.

Les voyageurs trouvent à bord de ces baquebots tous les agrémens désirables : des chambres commodes, des salons richement ornés, décorés avec goût et garnis de glace et de tapis, une bibliothèque composée de livres choisis et des pianos. Il y a, en outre, un salon particulier pour les dames.

Les places ménagées pour les voyageurs sont de trois classes.

Les places de première classe sont à l'arrière du bâtiment. Les passagers y ont des chambres fermées à deux ou quatre lits selon leur convenance.

Les places de seconde classe sont situées à l'avant; les lits sont enclavés autour de la chambre commune.

Les voyageurs de la troisième classe se tiennent sur le pont pendant le jour, et couchent sur des hamacs disposés dans l'entrepont.

Un restaurateur pourvoit à la nourriture des passagers.

A la table de l'état-major, le prix de la nourriture est de six francs par jour et par personne; savoir : 2 fr. pour le déjeûner, et 4 fr. pour le dîner. Les passagers peuvent se faire servir aussi leurs repas à la carte, ainsi que toute espèce de rafraîchissemens, d'après des prix arrêtés par l'administration.

Il y a à bord de chaque paquebot un maître-d'hôtel et des domestiques pour le service des voyageurs.

Conditions d'admission des voyageurs dans les paquebots de l'administration des postes.

Les voyageurs retiennent leurs places dans les bureaux de l'agence générale des paquebots à Marseille, ainsi que chez les agens de l'Administration des postes de France, dans les stations de la Méditerranée.

Le paiement intégral du prix de la place doit avoir lieu au moment de l'inscription du voyageur.

Les voyageurs ne peuvent être admis à bord qu'après avoir rempli les formalités de police et de santé prescrites par les lois, ordonnances et réglemens des ports où a lieu l'embarquement.

Le voyageur qui renonce à la place qu'il a retenue perd la moitié du prix de cette place.

Le voyageur qui n'aura pu être admis à bord, faute d'avoir rempli toutes les formalités de police et de santé avant son embarquement, perdra la

moitié du prix de la place qu'il avait retenue. Néanmoins, s'il déclare vouloir partir par le paquebot suivant, cette faculté lui est réservée, et dans ce cas il lui sera remis contre son bulletin d'embarquement un bulletin d'échange.

Si le voyageur auquel cette faculté est accordée ne peut pas partir par le paquebot dont le départ suit immédiatement celui pour lequel il a été inscrit primitivement, il perd le prix intégral de sa place.

Les voyageurs doivent être rendus à bord du paquebot une demi-heure, et les bagages embarqués une heure avant celle fixée pour le départ.

Les bagages des voyageurs qui ne seraient pas réclamés par le propriétaire, dans les deux heures qui suivront l'arrivée du paquebot, seront débarqués et remis à la douane, aux frais, risques et périls du passager.

Tarif du prix des places des voyageurs admis à bord des paquebots à vapeur de la Méditerranée.

Tout enfant au dessous de l'âge de dix ans paie la moitié du prix de la place occupée par la personne qui l'accompagne ; au dessus de l'âge de dix ans, les enfans paient place entière.

Toute famille composée de trois et jusqu'à six personnes a droit à une réduction d'un cinquième sur le prix du Tarif des places ; au dessus de six personnes, la réduction est du quart du prix du Tarif.

Toutefois ces réductions ne peuvent être accordées qu'aux personnes qui occuperaient des places de première ou de seconde classe, et allant d'une des stations du Levant à une autre station des mêmes parages, ou de Marseille à Alexandrie, Constantinople; Smyrne ou les Dardanelles, et réciproquement.

Le prix du transport des voitures admises à bord des paquebots de la Méditerranée est fixé à raison de 80 centimes par lieue marine pour les voitures à quatre roues, et de 50 centimes aussi par lieue marine pour les voitures à deux roues.

Le prix du transport des chiens est fixé à raison de *deux francs* au dessous de cent lieues marines, et de *cinq francs* à partir de cent lieues marines et au-delà.

Les voyageurs jouissent du transport gratuit de leurs bagages, d'après les proportions suivantes :

SAVOIR :

1° Dans les stations situées entre Marseille et Malte :

1re classe,	jusqu'à concurrence de	100	kilogrammes par personne.
2e classe,	—	60	—
3e classe,	—	30	—

2° De l'une des stations du Levant pour les stations des mêmes parages, et de l'une à l'autre des stations, dont l'île de Malte est le point intermédiaire :

1re classe,	jusqu'à concurrence de	200	kilogrammes par personne.
2e classe,	—	100	—
3e classe,	—	50	—

Le prix à payer pour tout bagage excédant les proportions du poids ci-dessus fixées, est d'un centime par lieue marine et pour 10 kilogrammes.

TARIF DES PLACES DU VOYAGEUR,

Pour chaque station desservie par les paquebots français.

LIEUX DESSERVIS PAR LES PAQUEBOTS. Points de départ.	Points de destination.	distances en lieues marines	Port de lettre simple	PRIX DU TRANSPORT des voyageurs. 1re classe.	2e classe.	3e classe.	des voitures à 4 roues.	à 2 roues.	des bagages au delà du poids accordé par 10 k	des matières d'or (pour 100 f.)	d'arg. (pour 100 f.)
			décim	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr. c.	cent.	fr. c.
ALEXANDRIE.....	Civita-Vecchia..	481	9	370	210	100	385	241	4 80	80	1 »
	Constantinople..	287	8	200	130	60	226	142	2 83	50	» 60
	Dardanelles (les).	237	7	170	110	50	190	119	2 37	50	» 60
	Livourne.....	519	10	390	230	120	415	260	5 19	80	1 »
	Malte.....	322	8	250	150	70	258	161	3 22	60	» 80
	Marseille.....	598	10	410	260	140	478	299	5 98	80	1 »
	Naples *.....	431	9	330	180	80	345	216	4 31	80	1 »
	Pirée (le).....	173	7	115	85	40	138	87	1 73	30	» 40
	Smyrne.....	200	7	150	90	45	160	100	2 »	30	» 40
	Syra.....	150	7	100	70	30	120	75	1 50	25	» 30
CIVITA-VECCHIA...	Alexandrie.....	481	9	370	210	100	385	241	4 81	80	1 »
	Constantinople..	474	8	360	200	90	379	237	4 74	80	1 »
	Dardanelles (les)	428	8	350	190	80	342	214	4 28	80	1 »
	Livourne.....	38	4	25	15	10	15	19	» 38	15	» 20
	Malte.....	159	6	110	80	30	127	80	1 59	30	» 40
	Marseille.....	117	5	100	70	30	94	59	1 17	25	» 30
	Naples *.....	59	4	30	20	15	40	25	» 50	15	» 20
	Pirée (le).....	354	8	280	175	60	283	177	3 54	60	» 80
	Smyrne.....	381	8	300	160	70	305	191	3 81	60	» 80
	Syra.....	331	8	260	140	60	266	166	3 31	60	» 80
CONSTANTINOPLE...	Alexandrie.....	283	8	200	130	60	226	142	2 83	50	» 60
	Civita-Vecchia..	474	8	360	200	90	879	237	4 74	80	1 »
	Dardanelles (les)	46	4	40	25	10	37	23	» 46	15	» 20
	Livourne.....	512	8	390	230	120	410	256	5 12	80	1 »
	Malte.....	315	8	250	150	70	252	158	3 15	60	» 80
	Marseille.....	591	9	430	250	130	473	296	5 91	80	1 »
	Naples *.....	424	8	330	180	80	339	212	4 21	80	1 »
	Pirée (le).....	156	5	110	75	35	125	78	1 56	30	» 40
	Smyrne.....	93	5	80	50	20	74	47	» 93	20	» 25
	Syra.....	133	5	95	65	25	106	67	1 33	25	» 30
DARDANELLES (les)	Alexandrie.....	237	7	170	110	50	190	119	2 37	50	» 60
	Civita-Vecchia..	428	8	350	190	80	342	214	4 28	80	1 »
	Constantinople..	46	4	40	25	10	37	22	» 46	15	» 20
	Livourne.....	466	8	360	200	90	373	233	5 66	80	1 »
	Malte.....	269	8	225	135	55	215	135	2 69	50	» 60
	Marseille.....	545	9	400	230	120	436	272	5 45	80	1 »
	Naples *.....	378	7	290	150	70	302	189	3 78	60	» 80
	Pirée (le).....	110	5	100	70	30	88	55	3 10	25	» 30
	Smyrne.....	46	4	40	25	10	37	23	» 46	15	» 20
	Syra.....	87	5	70	40	20	70	44	» 87	20	» 25
LIVOURNE.....	Alexandrie.....	519	10	390	230	120	415	260	5 19	80	1 »
	Civita-Vecchia..	38	4	25	15	10	15	19	» 38	15	» 20
	Constantinople..	512	8	390	230	120	410	256	5 12	80	1 »
	Dardanelles (les)	466	8	360	200	90	373	233	4 66	80	1 »
	Malte.....	197	7	150	90	45	158	90	1 97	30	» 40
	Marseille.....	79	5	70	45	20	63	40	» 79	20	» 25
	Naples *.....	88	5	70	40	20	70	44	» 88	20	» 25
	Pirée (le).....	392	8	300	170	70	314	196	3 92	60	» 80
	Smyrne.....	419	8	330	180	80	335	210	4 19	80	1 »
	Syra.....	369	8	290	150	70	295	185	3 69	60	» 80

* Provisoirement les bateaux à vapeur ne touchent pas à Naples.

SUITE DU TARIF DES PLACES DU VOYAGEUR.

Pour chaque station desservie par les paquebots français.

LIEUX DESSERVIS PAR LES PAQUEBOTS. Points de départ.	Points de destination.	Distances en lieues marines	Port de voie de mer par lettre simple	PRIX DU TRANSPORT des voyageurs. 1re classe.	2e classe.	3e classe.	des voitures à 4 roues.	à 2 roues.	des bagages au-delà du poids accordé par 10 k.	des matières d'or (pour 100 f.)	d'arg. (pour 100 f.)
			décim	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr c.	cent.	fr. c.
MALTE	Alexandrie	322	8	250	150	70	258	161	3 22	60	» 80
	Civita-Vecchia	159	6	110	80	30	127	80	1 59	30	» 40
	Constantinople	315	8	250	150	70	252	158	3 15	60	» 80
	Dardanelles (les)	261	8	225	135	55	215	135	2 69	50	» 60
	Livourne	197	7	150	90	45	158	99	1 97	30	» 40
	Marseille	276	7	230	140	60	221	138	2 76	50	» 60
	Naples *	109	5	80	60	20	87	55	1 09	25	» 30
	Piree (le)	195	7	150	90	40	156	98	1 95	30	» 40
	Smyrne	222	8	170	100	50	178	111	2 22	50	» 60
	Syra	172	7	115	85	35	138	86	1 72	30	» 50
MARSEILLE	Alexandrie	598	10	440	260	140	478	299	5 98	80	1 »
	Civita-Vecchia	117	5	100	70	30	94	59	1 17	25	» 30
	Constantinople	591	9	430	250	130	473	296	5 91	80	1 »
	Dardanelles (les)	545	9	400	230	120	436	272	5 45	80	1 »
	Livourne	79	5	70	45	20	63	40	» 79	20	» 25
	Malte	276	7	230	140	60	221	138	2 76	50	» 60
	Naples *	167	6	120	90	40	134	84	1 67	30	» 40
	Piree (le)	471	8	360	200	90	377	236	4 71	80	1 »
	Smyrne	498	9	380	220	110	338	249	4 98	80	1 »
	Syra	448	9	340	180	80	358	224	4 48	80	1 »
PIREE (le)	Alexandrie	173	7	115	85	40	138	87	1 73	30	» 40
	Civita-Vecchia	354	8	280	175	60	283	177	3 54	60	» 80
	Constantinople	156	5	110	75	35	125	78	1 56	30	» 40
	Dardanelles (les)	110	5	100	70	30	88	55	1 10	25	» 30
	Livourne	392	8	300	170	70	314	196	3 92	60	» 80
	Malte	195	7	150	90	40	156	98	1 95	30	» 40
	Marseille	471	8	360	200	90	377	236	4 71	80	1 »
	Naples *	304	7	245	145	55	243	152	3 04	60	» 80
	Smyrne	73	5	50	30	20	58	37	» 73	20	» 25
	Syra	23	4	15	10	5	18	12	» 23	15	» 20
SMYRNE	Alexandrie	200	7	150	90	45	160	100	2 »	30	» 40
	Civita-Vecchia	381	8	300	160	70	305	191	3 81	60	» 80
	Constantinople	93	5	80	50	20	74	47	» 93	20	» 25
	Dardanelles (les)	46	4	40	25	10	37	23	» 46	15	» 20
	Livourne	419	8	330	180	80	335	210	4 19	80	1 »
	Malte	222	8	170	100	50	178	111	2 22	50	» 60
	Marseille	498	9	380	220	110	398	249	4 98	80	1 »
	Naples *	331	8	260	140	60	265	166	3 31	60	» 80
	Piree (le)	73	5	50	30	20	58	37	» 73	20	» 25
	Syra	50	4	40	25	10	40	25	» 50	15	» 20
SYRA	Alexandrie	150	7	100	70	30	120	75	1 50	25	» 30
	Civita-Vecchia	331	8	260	140	60	266	166	3 31	60	» 80
	Constantinople	133	5	95	65	25	106	67	1 33	25	» 30
	Dardanelles (les)	87	5	70	40	20	70	44	» 87	20	» 25
	Livourne	369	8	290	150	70	295	185	3 69	60	» 80
	Malte	172	7	115	85	35	138	86	1 72	30	» 40
	Marseille	448	9	340	180	80	358	224	4 48	80	1 »
	Naples *	281	7	200	130	50	225	141	2 81	50	» 60
	Pirée (le)	23	4	15	10	5	18	12	» 23	15	» 20
	Smyrne	50	4	40	25	10	40	25	» 50	15	» 20

NOTA. Le prix de VOIE DE MER pour le transport des journaux est de 4 centimes, et celui des imprimés de 5 centimes pour toute destination.

ITINÉRAIRE ET JOURS DE DÉPART

DES PAQUEBOTS A VAPEUR FRANÇAIS

DANS LA MÉDITERRANEE.

Ire Ligne. — DE MARSEILLE A MALTE.

LIEUX desservis par les PAQUEBOTS.	DÉSIGNATION DES JOURS ET HEURES de chaque mois pour le départ et l'arrivée des paquebots dans chaque station.			TEMPS de RELACHE ou de SÉJOUR.
MARSEILLE....	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Marseille.	1, 11 et 21 à 6 h. du soir.	»
		Départ pour Malte.	1, 11 et 21 à 5 h. du soir.	
LIVOURNE.....	Paquebot venant de Marseille.	Arrivée à Livourne.	3, 13 et 23 à 6 h. du matin.	6 heures.
		Départ pour Malte.	3, 13 et 23 à midi.	
	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Livourne.	10, 20 et 30 à 8 h. du matin.	
		Départ pour Marseille.	10, 20 et 30 à 2 h. du soir.	
CIV.-VECCHIA.	Paquebot venant de Marseille.	Arrivée à Civita-Vecchia.	4, 14 et 24 à 6 h. du matin.	8 heures
		Départ pour Malte.	4, 14 et 24 à 2 h. du soir.	
	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Civita-Vecchia.	9, 19 et 29 à 6 h. du matin.	
		Départ pour Marseille.	9, 19 et 29 à 2 h. du soir.	
MALTE.....	Paquebot venant de Marseille.	Arrivée à Malte.	7, 17 et 27 à 8 h. du matin.	9 jours.
		Départ pour Marseille.	6, 16 et 26 à 10 h. du mat.	2 heures.

2e Ligne. — DE MALTE A CONSTANTINOPLE.

LIEUX desservis par les PAQUEBOTS.	DÉSIGNATION DES JOURS ET HEURES de chaque mois pour le départ et l'arrivée des paquebots dans chaque station.			TEMPS de RELACHE ou de SÉJOUR.
MALTE.....	Paquebot venant de Constantinople.	Arrivée à Malte.	4, 14 et 24 à 3 h. du soir.	3 jours 15heures
		Départ pour Constantinople.	8, 18 et 28 à 6 h. du matin.	
SYRA.....	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Syra.	1, 11 et 21 à 8 h. du matin.	6 heures.
		Départ pour Constantinople.	1, 11 et 21 à 2 h. du soir.	
	Paquebot venant de Constantinople.	Arrivée à Syra.	1, 11 et 21 à 5 h. du matin.	8 heures.
		Départ pour Malte.	1, 11 et 21 à 1 h. du soir.	
SMYRNE.....	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Smyrne.	2, 12 et 22 à 11 h. du mat.	6 heures.
		Départ pour Constantinople.	2, 12 et 22 à 5 h. du soir.	
	Paquebot venant de Constantinople.	Arrivée à Smyrne.	9, 19 et 29 à 8 h. du matin.	24heures
		Départ pour Malte.	10, 20 et 30 à 8 h. du matin.	
les DARDANELLES	Paquebot venant de Malte.	Arrivée aux Dardanelles.	3, 13 et 23 à 10 h. du mat.	2 heures.
		Départ pour Constantinople.	3, 13 et 23 à midi.	
	Paquebot venant de Constantinople.	Arrivée aux Dardanelles.	8, 18 et 28 à 9 h. du matin.	
		Départ pour Malte.	8, 18 et 28 à 9 h. du matin.	
CONSTANTINOPLE	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Constantinople.	4, 14 et 24 à 9 h. du matin.	3 jours. 7 heures.
		Départ pour Malte.	7, 17 et 27 à 4 h. du soir.	

3e Ligne. — D'ATHÈNES A ALEXANDRIE.

LIEUX desservis par les PAQUEBOTS.	DÉSIGNATION DES JOURS ET HEURES de chaque mois pour le départ et l'arrivée des paquebots. dans chaque station.			TEMPS de RELACHE ou de SÉJOUR.
Le PIRÉE, port d'Athènes.	Paquebot venant d'Alexandrie.	Arrivée au Pirée.	2, 12 et 22 à 6 h. du matin.	7 jours.
		Départ pour Alexandrie.	9, 19 et 29 à 5 h. du soir.	11 heures
SYRA.....	Paquebot venant du Pirée.	Arrivée à Syra.	10, 20 et 30 à 5 h. du matin.	1 jour.
		Départ pour Alexandrie.	1, 11 et 21 à 1 h. du soir.	8 heures.
	Paquebot venant d'Alexandrie.	Arrivée à Syra.	10, 20 et 30 à midi.	1 jour.
		Départ pour le Pyrée.	1, 11 et 21 à 6 h. du soir.	6 heures.
ALEXANDRIE.	Paquebot venant du Pirée.	Arrivée à Alexandrie.	4, 14 et 24 à 5 h. du matin.	3 jours.
		Départ pour le Pirée.	7, 17 et 27 à 9 h. du matin.	4 heures.

SERVICE DE LA NAVIGATION

DES

PAQUEBOTS A VAPEUR DE NAPLES,

Le François-Premier et le Royal-Ferdinand.

L'administration qui jouit du privilége de la *Navigation à vapeur dans le royaume des Deux-Siciles*, a destiné ces deux bâtimens à un service régulier de communications entre NAPLES, la SICILE, MARSEILLE et les divers ports de l'*Italie*. Les voyages sont combinés de manière que chaque quinze jours un des paquebots part de l'un des ports visités par eux.

Pour les voyages ordinaires il y a deux classes de places, outre celles que la localité permet d'assigner aux domestiques.

Le passager de *première classe* aura un lit décemment garni et sera nourri pendant les traversées; c'est-à-dire que le matin, à 7 heures, on lui servira le café; à 10 heures, un déjeûner à la fourchette, et, à 6 heures après midi, un dîner complet. Toutefois lorsqu'il se rencontre que le départ est fixé à 5 heures après midi, on ne donne pas le dîner, parce qu'il est impossible de vaquer au service de table dans les momens de départ ou d'arrivée des bâtimens.

Il y a des chambres intérieures réservées pour les dames.

Le passager de *seconde classe* aura un lit dans les chambres à la proue, il n'aura pas droit à être nourri, mais on lui fournira à bord à un tarif modéré, le dîner et tout ce dont il pourra avoir besoin, excepté cependant pendant les heures destinées au service de la table de première classe. Il ne pourra pas dépasser la ligne des roues de la machine.

Les enfans au dessous de dix ans paieront moitié prix, mais ils n'auront pas de lit et devront coucher avec la personne qui les accompagne. Seulement pour deux enfans on accordera un lit.

Les domestiques n'auront pas de place fixe, il ne leur sera pas permis d'entrer dans les chambres, mais ils devront rester sur le pont à proue. Ils ne pourront porter avec eux ni lit, ni matelas. Personne ne pourra être embarqué comme domestique, s'il n'est pas au service d'un des passagers, et n'est pas porté comme tel sur le passeport de son maître.

TARIF DES PLACES DES BATEAUX NAPOLITAINS.

COMPRIS LA TABLE ET LE COUCHER.

		PRIX DES PLACES.						NOLIS.	
		PREMIÈRE CLASSE. Chambres intérieures		SECONDE CLASSE.		DOMESTIQUES		Marchandises Le cantare. (Les 100 kil.)	
		Duc.	Fr.	Duc.	Fr.	Duc.	Fr.	Duc.	Fr.
De Naples à.....	Palerme ou Messine	20	88	12	53	3.30	15	2	»
	Pizzo..... ...	18	79	10	44	3	13	1.50	»
	Malte.....	38	167	23	101	6.50	29	4	»
	Civita-Vecchia....	17	75	9	40	3	13	2.10	»
	Livourne.....	33	145	18	79	4.80	21	3.15	15
	Gênes.....	40	176	24	106	6.50	29	4.20	20
	Marseille.....	57	251	32	141	10	44	5.25	25
De Messine à.....	Palerme ou retour.	12	53	8	35	2.40	11	1.50	»
	Pizzo.....	4 20	18	3	13	1	4	60	»
	Malte.....	20	88	12	53	3.30	15	2	»
De Pizzo à.....	Naples.....	14	62	8	35	3	13	1.50	»
De Civita-Vecchia à	Livourne.....	18	79	10	44	3	13	2.10	10
	Gênes.....	27	119	18	79	4.50	20	3.15	15
	Marseille..... ...	44	194	26	114	7	31	4 20	20
	Palerme ou Messine	33	145	19	84	6	26	3	14
De Livourne à....	Gênes.....	14	62	8	35	2.40	11	2.70	8
	Marseille.....	32	141	18	79	5.40	24	3.15	15
	Palerme ou Messine	49	216	27	119	7.40	33	3.40	16
De Gênes à	Palerme ou Messine	54	238	32	141	9	40	4.60	22
De Marseille à.....	Gênes.....	24	106	14	62	4	18	2.10	10
	Palerme ou Messine	70	308	38	167	12 50	55	5.50	26

NOTA. De Naples, le bateau à vapeur fait deux voyages par mois, en Sicile et à Malte.

Le ducat est calculé pour huit Pauls à Civita-Vecchia et pour 5 livres à Livourne.

SERVICE

DES

BATEAUX A VAPEUR AUTRICHIENS,

DANS L'ADRIATIQUE ET LE LEVANT,

Avec le tarif des places.

Il part un bâtiment à vapeur de Trieste tous les 1er et 16 de chaque mois; ce bâtiment touche à Ancône, Corfou, Patras, au Pirée, à Syra, à Smyrne et à Constantinople, et il y a un bateau de retour, etc.

POINT de DÉPART.	POINT de DESTINATION.	PRIX des 1res.	PRIX des 2mes.	DISTANCE en MILLES.
		florins	florins	
	à Ancône.....	16	11	de Trieste à Ancône... 129 m.
	à Corfou.....	62	42	d'Ancône à Corfou.... 484
	à Patras.....	78	53	de Corfou à Patras..... 133
	à l'île de Candie.	100	68	de Patras au Pirée.... 290
DE	à Athènes.....	100	58	
TRIESTE.	à Syra.....	100	58	du Pirée à Syra..... 77
	à Smyrne.....	113	77	de Syra à Smyrne..... 149
	aux Dardanelles..	113	77	
	à Constantinople.	125	85	de Smyrne à Constantinople..... 284
	à Alexandrie.....	130	89	

NOTA. Pour le temps employé pour le voyage d'un pays à l'autre, il faut calculer une moyenne de 6 à 7 milles à l'heure.

Le 5 et le 20 de chaque mois, un bateau à vapeur part de Constantinople pour Syra où il rencontre celui de Trieste qui y retourne, et dans ce retour il touche à Ancône le 2, le 3, le 17 et le 18 de chaque mois; lorsqu'il vient de Syra, il y fait la quarantaine.

Le prix des vivres est de 2 florins 30 cent. par jour, pour deux repas et le café.

DE

TRIESTE A ANCONE,

Il part un autre bateau à vapeur le 8 et le 24 de chaque mois à 4 heures du soir, et ce bateau repart d'Ancône pour Trieste, le 10 et le 26 du mois. Il met d'habitude 16 heures de navigation.

DE

TRIESTE POUR LA DALMATIE,

Il part un bateau à vapeur le 5 et le 20 de chaque mois, il parcourt toute cette ligne et touche en allant et en revenant :

POINT de DEPART.	POINT de DESTINATION	PRIX des 1res.	PRIX des 2mes.	MILLES en distance.	HEURES de navigat.	HEURES de séjour.
		florins.	florins.		heures.	heures.
DE TRIESTE.	à Lussin Picol.	8	6	94	13	1
	à Zara.....	12	9	50	7	38
	à Sébénico ...	16	12	44	6	18
	à Spalato.....	18	13	40	6	17
	à Lésina	20	14	24	3	1
	à Curzola.....	22	15	36	5	15
	à Ragusa.....	24	17	50	7	40
	à Cataro.....	26	18	40	6	19

Le retour est semblable.

DE

TRIESTE A VENISE,

Il part régulièrement un bateau à vapeur trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi ; et de Venise à Trieste, les lundi, mercredi et vendredi au soir ; il met 9 heures à cette traversée, qui est de 62 milles.

NAVIGATION

A VAPEUR AUTRICHIENNE

DU

DANUBE

Jusqu'aux Mers du Levant ;

CORRESPONDANT AVEC LES PYROSCAPHES RUSSES SUR LA MER NOIRE.

Le service autrichien commence à Linz, et continue à Vienne, Pesth, Semlin, Galatz, Varna, Constantinople, Sinope, Trebisonde, Salonique, Smyrne, Rhodes, Alexandrette et la côte de Syrie.

Service de la Ire Compagnie autrichienne, privilégiée pour le Danube.

DÉPART.	JUIN.	JUILLET.	AOUT.
de Linz pour Vienne (en un jour) à 6 h. du matin.....	3.8.13.18.23.28	3.8.13.18.23.28	2.7.12.17.22.27
de Vienne pour Linz (en deux jours) à 5 heures du matin...	4.9.14.19.24.29	4.9.14.19.24.29	3.8.13.18.23.28
de Vienne pour Presbourg et Pesth (en un jour) à 5 heures du matin.....	5.12.17.23.28.	3.10.17.21.26.31	7.12.17.23.30
de Pesth pour Presbourg et Vienne (à 6 heures du matin.)	2.8.14.19.25.30	6.13.18.23.28.	3.9.14.19.26
de Vienne pour Presbourg et Pesth (en un jour) à 5 heures du matin.....	3.9.14.19.26	1.7.13.19.24.29	4.9.14.21.27
de Pesth pour Presbourg et Vienne (à 6 heures du matin.)	5.11.16.22.28	3.9.15.21.26.31	6.11.17.23.30

Départ de Pesth sur les deux lignes suivantes,

SAVOIR :

Sur la ligne de Valachie et Moldavie: Giourgevo, Ibraïla et Galatz.

	JUIN.	JUILL.	AOUT.
de Pesth pour Semlin et Drencova, vendredi...	7. 21.	5. 19.	2.16.30
de Drencova pour Semlin, mercredi.....	12. 26.	10. 24	7. 21
de Semlin pour Pesth, vendredi.....	14. 28.	15. 26	9. 23.
de Pesth pour Semlin et Drencova.....	Les jours de départs sont publiés à Pesth.		
N. B. Le trajet de Drencova à Orsova et Skela-Cladovi se fait par bateaux à rames couverts et commodes.			
de Skela-Cladovi pour Galatz, mardi.....	11. 25	9. 23.	6. 20.
Sans heure fixe, sitôt que les passagers sont à bord.			
de Galatz pour Skela-Cladovi, dimanche.....	2.16.30	14. 28	11. 25

Sur la ligne de Turquie : Viddin, Roustchouk et tout le Levant.

	JUIN.	JUILL.	AOUT.
de Pesth pour Semlin et Drencova, vendredi....	14. 28.	12. 26.	9. 23.
de Drencova pour Semlin, mercredi.....	5. 19.	3. 17. 31.	14. 28.
de Semlin pour Pesth, vendredi.....	7. 21.	5. 19.	2. 16. 30.
N. B. Le trajet de Drencova à Orsova et Gladosnitza se fait par bateaux à rames couverts et commodes.			
de Gladosnitza pour Ibraïla, mardi.....	4. 18.	2. 16. 30.	13. 27.
Sans heure fixe, sitôt que les passagers sont à bord.			
d'Ibraïla pour Gladosnitza, samedi.....	8. 22.	6. 20.	3. 17. 31.
d'Ibraïla pour Galatz et Constantinople, samedi.	8. 22.	6. 20.	3. 17. 31.
de Constantinople pour Galatz et Ibraïla, lundi..	3. 17.	1. 15. 29.	12. 26.

STAMBOL, de Constantinople pour Smyrne chaque mardi à 4 heures après midi ; prend les passagers pour Salonique qu'il consigne à la DOROTHÉE et reçoit de ce bateau ceux de Salonique pour Smyrne.

De Smyrne pour Constantinople chaque samedi à 5 heures après midi, prend les passagers pour Salonique qu'il consigne à la DOROTHÉE et en reçoit ceux de Salonique pour Constantinople.

MARIE-DOROTHÉE, des Dardanelles pour Salonique chaque mercredi à 6 heures du matin environ, après s'être rencontré avec le STAMBOL.

De Salonique pour les Dardanelles chaque vendredi à 4 heures après midi.

CLÉMENT-METTERNICH..	Font le service entre Constantinople, Sinope, Samsoun et Trebisonde.	Un départ de Constantinople chaque semaine, le vendredi à une heure après midi.
CRESCENT.....		Un départ de Trebisonde chaque semaine le jeudi à deux heures de l'après midi.

SERI-PERVAS, de Smyrne pour Scanderoun et la côte de Syrie et retour chaque quinzaine.

Les pyroscaphes de la compagnie Russe partant chaque quinzaine de Constantinople pour Odessa le mardi à midi, se chargent de ce qu'a pu amener le FERDINAND Ier qui entre dans le port de Constantinople le mardi matin.

Les passagers pour Odessa et la Russie méridionale peuvent s'y rendre de Galatz par terre (quarantaine à Scouleni 7 jours) ou par le FERDINAND pour s'embarquer à Constantinople sur le pyroscaphe russe (quarantaine à Odessa 14 jours).

Les passagers d'Odessa pour l'Autriche peuvent venir par terre à Reni et s'embarquer à Galatz sur la PANNONIA (la quarantaine à Orsova n'est que de 5 jours).

Le trajet de Pesth à Constantinople se fait en 11 jours. Exemple : les passagers embarqués à Pesth le 14 juin à 4 heures du matin entreront dans le Bosphore le 25 juin à la même heure.

De Constantinople à Pesth le voyage dure 28 jours environ, quarantaine à Orsova comprise.

Pour les heures de départ non indiquées ci-dessus, et pour la remise du bagage tant à Vienne que dans les divers bureaux, voir les billets de passagers ainsi que les réglemens imprimés et affichés dans tous les bureaux, les agences et les salons des bâtimens à vapeur.

(*Voir le tarif des places.*)

TARIF DES PLACES.

En monnaie de conv. dite louis d'or à 9.			PLACES.					
			Ire cl.		2e cl.		Pont.	
EN AVAL.			fl.	kr	fl.	kr	fl.	kr
De Linz	à	Mauthhausen	2	—	1	20	—	—
		Grein	3	—	2	—	—	—
		Ybbs	4	—	2	40	—	—
		Pœchlarn	5	—	3	20	—	—
		Mœlk	6	—	4	—	—	—
		Stein	8	—	5	20	—	—
		Vienne	10	—	6	40	—	—
De Vienne	à	Presbourg	3	30	2	30	—	—
De Presbourg	à	Gœnyœ	4	30	3	—	—	—
		Comorn	5	—	3	20	—	—
		Gran	6	30	4	20	—	—
		Pesth	9	—	6	—	—	—
De Pesth	à	Fœldvar	3	30	2	20	—	—
		Paks	4	30	3	—	—	—
		Tolna	5	30	3	40	—	—
		Baja	7	—	4	40	—	—
		Mohaes	8	—	5	20	—	—
		Apatin	9	30	6	20	—	—
		Vukovar	10	50	7	10	—	—
		Illok	11	40	7	50	—	—
		Neusatz	12	30	8	20	—	—
		Semlin	15	—	10	—	—	—
		Pancsova	16	—	10	40	—	—
		Kubin	16	30	11	—	—	—
		Basiasch	17	20	11	30	—	—
		Moldava	18	—	12	—	—	—
		Drenkova	20	—	13	20	—	—
		Orsova	28	—	18	40	—	—
		Skela-Cladovi	33	—	22	—	—	20
De Skela-Cladovi	ou	Gladosnitza à Viddin, Kalafat	6	—	4	10	2	10
		Lom-Palanka	8	—	5	30	3	20
		Oreava, Piquet	11	—	7	30	4	—
		Nicopoli, Islas	15	—	10	30	6	50
		Sistov, Simnitza	17	—	12	—	6	—
		Roustchouk, Giurgevo	20	—	14	—	8	10
		Turtukan, Oltenitza	23	—	16	10	9	—
		Silistria	25	—	17	30	10	—
		Hirsova	30	—	21	—	12	20
		Ibraïla	33	30	23	30	13	—
		Galatz	35	—	24	30	14	—
De Galatz	à	Touldcha	12	—	8	—	4	—
		Varna	34	—	24	—	12	—
		Constantinople	55	—	40	—	15	—
			=	=	=	=	=	=
De Constantinople	à	Sinope	—		—		—	
		Trebisonde	30		—		—	
	aux	Dardanelles	9		6		65	
	à	Smyrne	15		10		105	
		Salonique	20		15		150	
De Smyrne	à	Scio	4		3		35	
		Scalanova	7		4		45	
		Cos	9		6		70	
		Rhodes	12		8		90	
		Castel-Rosso	15		10		115	
		Larnaca	27		18		200	
		Beirout	33		22		250	
		Tripoli	35		24		270	
		Latakié	38		26		295	
		Alexandrette	40		29		320	

Piastres d'Espagne. Piastres d'Espagne. Piastres turques.

TARIF DES PLACES.

En monnaie de conv. dite louis d'or à 9.		PLACES. 1re cl.		2e cl.		Pont.	
EN AMONT.							
D'Alexandrette à Rhodes, Cos et Smyrne (Voir les tarifs publiés à Constantinople.)		Piastres d'Espagne.		Piastres d'Espagne.		Piastres turques.	
De Smyrne.....	à Constantinople.....	15		10		105	
	Salonique.....	15		10		120	
De Salonique.....	à Constantinople.....	20		15		130	
De Trebisonde....	à Constantinople.....	30		—		—	—
		fl.	kr	fl.	kr	fl.	kr
De Constantinople	à Varna.....	22	—	16	—	9	—
	Touldcha.....	46	—	30	—	12	—
	Galatz.....	55	—	40	—	15	—
De Galatz.....	à Braila.....	1	30	1	—	—	40
	Hirsova.....	5	30	3	50	2	20
	Silistria.....	10	20	7	10	4	—
	Turtukan, Oltenitza.....	12	30	8	50	5	—
	Roustchouk, Giurg.....	15	30	10	50	6	10
	Sistov, Simnitza.....	18	30	13	—	7	20
	Nicopoli, Islas.....	20	40	14	30	8	10
	Oreava Piquet.....	24	20	17	—	9	40
	Lom-Palanka.....	27	20	19	10	11	—
	Viddin, Kalafat.....	29	30	20	40	11	40
	Skela-Cladovi.....	35	—	24	30	14	—
	Orsova.....	40	—	27	50	—	—
	Drenkova.....	48	—	33	10	—	—
De Drenkova.....	à Moldava.....	2	—	1	20	—	—
	Basiasch.....	2	50	1	50	—	—
	Kubin.....	3	30	2	20	—	—
	Pancsova.....	4	—	2	40	—	—
	Semlin.....	5	—	3	20	—	—
	Neusatz.....	7	—	4	40	—	—
	Illok.....	8	—	5	20	—	—
	Vukovar.....	8	50	5	50	—	—
	Apatin.....	9	50	6	30	—	—
	Mohacs.....	11	—	7	20	—	—
	Baja.....	11	50	7	50	—	—
	Tolna.....	13	—	8	40	—	—
	Paks.....	13	50	9	10	—	—
	Fœldavar.....	14	30	9	40	—	—
	Pesth.....	17	—	11	20	—	—
De Pesth.....	à Gran.....	1	40	1	40	—	—
	Comorn.....	2	40	1	40	—	—
	Gœnyœ.....	3	—	2	—	—	—
	Presbourg.....	6	—	4	—	—	—
	Vienne.....	9	—	6	—	—	—
De Vienne.....	à Greifenstein.....	1	—	—	40	—	—
	Tuln.....	1	20	—	50	—	—
	Kremsp-Stein.....	1	30	1	—	—	—
	Mœlk.....	3	—	2	—	—	—
	Pœchlarn.....	3	30	2	20	—	—
	Ybbs.....	4	—	2	40	—	—
	Grein.....	5	—	3	20	—	—
	Walsee.....	5	30	3	40	—	—
	Mauthhausen.....	6	—	4	—	—	—
	Lins.....	7	—	4	40	—	—

Observations.

—

Chaque voyageur peut porter avec lui 60 liv. de Vienne de bagage franc. L'excédent paiera selon les tarifs.

Pour le port des espèces ou matières d'or et d'argent entre Galatz, Constantinople et autres échelles du Levant, voir les tarifs et réglemens en vigueur dans les agences locales.

Les enfans au dessous de 10 ans paient moitié des prix du tarif.

Entre Pesth et Constantinople, tous les bâtimens sont pourvus, aux premières places, de couchettes avec matelats, oreillers et couvertures; les couchettes sont numérotées, chaque voyageur devra se tenir au numéro qu'il aura reçu avant son départ; les voyageurs de long cours ont la préférence et si le nombre des passagers dépasse celui des couchettes, le capitaine s'efforcera de son mieux d'y suppléer.

A bord des bateaux suivans : *Marie-Anne, Sophie, Arpad, Zrinyi, Franz et Galathea,* messieurs les voyageurs trouveront des cabines particulières avec canapés et couchettes, qui coûtent en sus du prix de la première place, comme suit :

Pour une cabine :				Pour une cabine :			
De Linz.....	à	Vienne	10 fl.	D'Ibraila et Gal.	à	Sk.-Cl. Glad.	50 fl
Vienne...		Presbourg.....	10 »	De Drenkova...		Pesth.....	40 »
		Pesth.....	20 »	Semlim.....		.....	30 »
Presbourg		.....	14 »	Pesth.....		Vienne.....	30 »
Pesth....		Semlin.....	30 »			Presbourg...	20 »
		Drenkova.....	40 »	Presbourg...		Vienne.....	10 »
Sk.-Cl. Glad.		Ibraila et Galatz	50 »	Vienne.....		Linz.....	20 »

Les voitures paient comme suit : de Linz à Vienne, 20 fl.; de Vienne à Presbourg, 14 fl.; à Pesth, 30 fl.; Semlin, 46 fl.; Orsava, 56 fl.; Giurgevo, 70 fl.; Galatz, 80 fl.; Constantinople, 120 fl.

En amont la taxe est la même.

Dans le voyage de Pesth à Drenkova, il n'y a pas de stations déterminées, le capitaine arrête le bateau où il le juge convenable.

En amont les départs sont réglés comme suit :

De Drenkova, mercredi de grand matin, dès que le permet le commandant du cordon sanitaire.

(jeudi, séjour à Semlin.)

De Semlin..	Vendredi	à 4 heures du matin.	aux autres stations selon les besoins du service.
Vukovar.	Samedi		
Mohacs..	Dimanche		
Baja	Idem.	à 8 heures du matin.	

Messieurs les voyageurs qui veulent descendre à terre dans les stations intermédiaires où le bateau s'arrête, sont priés de s'informer auprès du conducteur du temps que le bateau doit y séjourner.

VALEUR

EN

ARGENT DE FRANCE

DES

MONNAIES AYANT COURS DANS CHAQUE PAYS.

OR et ARGENT	NOMS ET SUBDIVISIONS.	TITRE légal.	VALEUR des PIÈCES.
			fr. c.
	ALGER.		
Or.....	Sequin soultang.....	»	8 71
Argent..	Zoudi boudjou.....	»	3 72
	ANGLETERRE.		
Or.....	Guinée de 21 shillings.....		26 47
	1/2, 1/3 et 1/4 à proportion.....	990	
	Souverain de 20 shillings depuis 1818.....		25 21
	Livre sterling monnaie de compte.....		25 21
Argent..	Crown (couronne) de 5 shillings (ancien)...	925	6 16
	Shilling ancien.....		1 24
	Crown (couronne) depuis 1818.....		5 81
	Shilling id. id.....		1 16
	AUTRICHE.		
Or.....	Ducat ancien d'Autriche, de Hongrie ou de Cremnilz, de Bohême, de Transylvanie...	986	11 85
	Ducat impérial depuis Joseph II.....	984	11 81
Argent..	Species reichsthaler.....	878	5 61
	Reichsthaler de convention depuis 1753.....	833	5 19
	Florin (gulden) monnaie de compte réelle 1/2 de reichsthaler.....	833	2 60
	Zwanzig.....	581	0 86
	20 kreutzers où 1/6 de reichsthaler depuis 1753.....	500	0 86
	10 kreutzers 1/12 de reichsthaler.....		0 43
	BAVIÈRE. *Munich.*		
Or.....	On y compte par florin (d'empire) de 60 kreutzers à 4 pfennings.....		
Argent..	Le florin vaut.....	»	2 16
	Le reichsthaler de 90 kreutzers.....	»	3 24

OR et ARGENT	NOMS ET SUBDIVISIONS.	TITRE légal.	VALEUR des pièces.
			fr. c.
	ÉGYPTE.		
Or.....	Sequin.....	750	6 71
Argent...	Talari runirum.....		5
	Karat où 1/3 et 1/2 karat, à proportion.....		»
	Grouch ou piastre de 40 paras.....	461	0 30
	10 paras et 5 paras, à proportion.....		»
	ESPAGNE.		
Or.....	4 pistoles avant 1772.....	917	85 42
	» 1772—1786.....	901	83 93
	» depuis 1786.....	875	81 51
	2 pistoles, 1,1/2 à proportion.....		»
	Petit écu d'or ou veinten avant 1772.....	902	5 46
Argent..	Piastre aux deux globes.....	917	5 49
	» avant 1772.....		»
	» à l'effigie depuis 1772.....	903	5 43
	1/2, 1/4, 1/8, 1/16 de piastre à proportion...	»	»
	Monnaie de compte.		
	Réale de plate.....	»	0 54
	Réale de veillon.....	»	0 27
	ÉTATS ROMAINS.		
Or.....	Pistole de Pie VI, de Pie VII, Rome et Bologne.....	917	17 28
	Sequin de Clément XIV, 1769, et de ses successeurs	1000	11 80
	1/2 pistole et 1/2 sequin à proportion.....		»
Argent..	Teston de Rome, écu de 10 pauls ou 100 baïoques.....	917	5 41
	Teston de 30 baïoques, 1/5 et 1/10, à porportion.....		»
	Ecu ou couronne (monnaie de compte).....	»	5 36
	FRANCE.		
Or.....	Valeur réduite des louis, décret du 12 septembre 1810.		
	Savoir : de 48 fr.....	917	47 20
	de 24 fr.....		23 55
Argent...	Pièces de 30 sous ou de 1 fr. 50 cent.....	667	1 50
	de 15 sous ou de 75 cent.....		» 75
	Valeur des monnaies décimales.		
Or.....	Monnaie courante.....		20 »
Argent..	La pièce de 100 sous.....		5 »
	La pièce de 40 sous.....	900	2 »
	La pièce de 20 sous.....		1 »
	Et le demi-franc ou 10 sous.....		» 50

OR et ARGENT	NOMS ET SUBDIVISIONS.	TITRE légal.	VALEUR des pièces. fr.	c.
	GRÈCE.			
Or.....	L'Othon.....		18	»
Argent...	Phénix (Capo d'Istria).....		»	90
	5 drachmes (Othon).....	900	4	48
	1 drachme 1/2 à proportion.....		»	»
	LOMBARDO-VÉNITIEN.			
Or.....	Ecu (scudo d'oro).....		144	35
	Oselle (ozella d'oro).....	1000	48	11
	Sequin (zecchino).....		11	89
	Ducat (ducato d'oro).....		7	50
	Pistole de Milan ou doppia.....	908	19	76
	» de Venise.....		»	»
	40 fr. royaume d'Italie (Napoléon).....		40	»
	20 fr. id. id.....	900	20	»
	Souverain (patente 1823).....		35	13
	1/2 souverain ou 20 liv. d'Autriche.....		17	56
Argent..	Ecu de 6 fr. d'Autriche (patente 1823).....		5	20
	3 fr., 1 fr., 1/2 fr. ou 50 cent., 1/4 fr. ou 25 cent., à proportion.....	900	»	»
	Livre (monnaie de compte).....		»	86
	Pièce de 10 fr.....	826	5	26
	MALTE.			
Or.....	Double louis d'Emmanuel de Rohan.....	843	48	12
	Louis 1/2 à proportion.....		»	»
Argent..	Ecu ou once de 30 tarins, à proportion.....	833	5	49
	NAPLES.			
Or.....	6 ducats ou doppia de 60 carlins (de don Carlos).....	874	26	49
	6 ducats de Ferdinand IV.....	845	25	61
	Pièce de 20 fr. (Murat).....	900	20	»
	Décuple de 30 ducats (loi de 1818).....		129	91
	Quintuple de 15 ducats, id.....	996	64	95
	3 ducats ou once nouvelle.....		12	99
Argent..	Ducat de Charles VI.....	906	4	38
	Ducat de 10 carlins de 100 grains (1784).....	838	»	»
	id. depuis 1804.....	833	4	24
	2 carlins, 1 carlin, à proportion.....	»	»	»
	Ecu de 5 livres (Murat).....	900	5	»
	12 carlins de 120 grains, depuis 1804 et loi de 1818.....	833	5	10
	6 carlins et 3 carlins, à proportion.....		»	»
	RAGUSE.			
Or.....	Falaro ou ragusine.....	600	3	90

OR et ARGENT	NOMS ET SUBDIVISIONS.	TITRE légal.	VALEUR des pièces. fr.	c.
Argent..	Ducat	450	1	37
	12 grossettes	450	»	41
	RUSSIE.			
Or.....	Ducat de 1763	969	11	59
	Pièces de 10 et de 5 roubles de Paul Ier et d'Alexandre	»	»	»
	Impériale de 10 roubles de 1755 à 1763		52	38
	id. id. depuis 1776	917	41	29
	Pièce de 5 roubles, à proportion		48	»
	Pièces de 12 roubles	»	»	»
	6 roubles et 3 roubles à proportion	»	»	»
Argent..	Roubles de 100 copecks de 1750—1763	802	4	61
	id. de 1763—1798	750	4	»
	Rouble depuis 1798 (monnaie de compte)	874	4	»
	SARDAIGNE.			
	Gênes.			
Or.....	Génovine de 100 livres		88	39
	1/2, 1/4, 1/8, à proportion		»	»
	id. de 96 livres	911	79	»
	48 livres, 24 livres, 12 livres, à proportion		»	»
	Génovine de la République ligurienne		»	»
	Sequin	1000	12	01
	1/2 et 1/4, à proportion		»	»
Argent..	Croisal ou vieux écu	955	8	15
	Ecu de banque	913	4	21
	Double madonine	833	1	67
	Ecu de Saint-Jean-Baptisto	889	6	57
	Ecu de la République ligurienne		6	57
	Piémont et Savoie.			
Or.....	Sequin à l'annonciade	995	11	84
	4 1/2, à proportion		»	»
	Carlin neuf de 5 pistoles, édit de 1785	906	142	25
	Pistole id		28	45
	Carlin de Sardaigne, édit de 1768	888	49	11
Argent..	Ecu (scudo nuovo), avant 1816		7	08
	1/2, 1/4 ou 30 sols, 1/8 ou 15 sols, à proportion	906	»	»
	Ecu de Sardaigne, édit de 1768 (1/2, et 1/4 à proportion)	896	4	70
	Monnaies décimales.			
Or.....	Pièce de 20 fr., dite Marengo (an 9)	900	20	»
	Quadruple de 80 livres, depuis 1816		80	»
	Pistoles de 40 livres et de 20 livres, à proportion	900	»	»

OR et ARGENT	NOMS ET SUBDIVISIONS.	TITRE légal.	VALEUR des pièces.
			fr. c.
Argent..	Ecu de 3 livres (Gaule subalp., an 9).....	900	5 00
	id. de Sardaigne, 1816.....		»
	2 livres, 1 livre, 1/2, 1/4, à proportion.....		1 00
	Livre nouvelle (monnaie de compte).....		»
	SICILE.		
Or.....	Once de Sicile depuis 1748	906	13 73
	Id. à l'aigle couronné, impérial et au phénix.	899	13 04
Argent..	Ecu de 12 tarins ou 120 grains (1818) et 6 tarins ou 60 grains, et 40 grains, en proportion dudit.....	833	5 10
	TOSCANE.		
Or.....	Triple sequin ou raspone au lys.....		36 04
	1/3 ou sequin et 1/2 sequin à proportion.....	1000	»
	Sequin à effigie.....		12 01
	Pistole de Florence ou doppia.....	915	21 09
	Rosine ou piéce à la rose.....	896	21 54
Argent..	Francescone ou livoursine, piastre à la rose, talaro, ou léopoldine et écu de 10 pauls..	917	5 61
	8 pauls, 5, 2, 1, à proportion.....		»
	Vieux ducaton (Cosme III).....		6 65
	10 livres ou dena, du royaume d'Etrurie, à l'effigie de la reine et de son fils.....	958	8 40
	Livre (lira) (monnaie de compte).....		0 84
	TURQUIE.		
Or.....	Sequin Zermahboud d'Abd-el-Hamyd, 1774.	958	8 72
	id. id.....		4 36
	Roubyeh ou 1/4.....	802	2 30
	Sequin de Sélim III.....	802	7 »
	1/2 et 1/4, à proportion.....		» 53
Argent..	Altmichlec de 60 paras, depuis 1771.....	550	3 99
	Yaremlec de 20 paras ou 60 aspres, 1757...	»	» 43
	Roub de 10 paras ou 30 aspres.....	»	» 49
	Para ou 3 aspres, 1773.....	»	» 04
	Piastre de 40 paras ou 120 aspres, 1780....	500	2 »
	Pièce de 5 piastres, 1811.....	»	4 14
	ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE DU NORD.		
Or.....	Double aigle de 10 dollars depuis 1810.....	917	55 21
	Idem de 5 dollars et un demi, en proportion		
Argent..	Dollars, monnaie de compte réel..... ...	913	5 42

TABLEAU

DES MESURES ITINÉRAIRES.

NOMS des VILLES OU PAYS.	NOMS des MESURES ITINÉRAIRES.	LONGUEUR de CHACUNE.	LEUR QUANTITÉ AU DEGRÉ.
		mètres.	
Allemagne	Meile	6.277	17.73
	Idem, géographique	7.419	15
Angleterre	Mille	1.609	69.12
	Idem, de Londres	1.524	73
	Idem, de mer	1.855	60
	League	5.565	20
Arabie	Mille	1.963	56.66
Brandebourg	Meile	10,587	10.51
Danemarck	Mil	7.532	14.77
Écosse	Mille	2.782	40
	Idem, dite de 5952 pieds.	1.814	61.34
Espagne	Léguas	4.239	26.25
France	Lieue *terrestre* (*)	4.444	25
	Idem, marine	5.555	20
Grèce	Stade *(ancienne)*	153	724.40
Hambourg	Meile	7.538	14.77
Hollande	Meile	5.857	19
Hongrie	Meile	5.097	13.33
Inde	Lieue	3.710	30
Irlande	Mille	2.782	40
Italie	Mille	1.855	60
Venise			
Lithuanie	Meile	8.944	12.14
Perse	Pagasange ou lieue	5.007	22.22
Pologne	Mille	5.565	20
Prusse	Meile	7.747	14.37
Rome	Mille, *mesure moderne*	1.855	60
	Stade, *mesure ancienne*	0.185	600
Russie	Werste	1.067	104.3
Saxe	Meile	1.585	42.29
Silésie	Meile	6.485	17.18
Suède	Mille	10.687	10.31
Suisse	Meile	8.369	13.15
Turquie	Berry	1.669	66.66

(*) Un kilomètre a mille mètres, il égale 513 toises 0,5 pouces.
La lieue de France ordinaire est de 25 au degré ou 2283 toises.
La lieue marine a 20 degrés ou 2850 toises.
La lieue de poste a 28,50 au degré ou 2000 toises.
Le mille d'Allemagne a 15 au degré ou 2804 toises.
Le mille d'Angleterre a 69,50 degrés ou 825 toises.
Le mille d'Italie a 60 degrés ou 950 toises.
Il faut 3 milles d'Italie ou anglaises de marine, pour faire la lieue marine de France, qui a 5555 mètres.

Trieste
Aquilée
Bouches du Danube
Hirsova
Rassowa
Mangalia
Baldchik
Varna
MER NOIRE
Bourgas
G. Bourgas
Ukhtebol
Malak
CONSTANTINOPLE
Pera
Scutari
Rodosto
Selivrée
Nicomédie
MER DE MARMARA
Marmara
Presqu'île de Cizique
Moudania
Brousse
Mt Olympe
Djemaski
Sakaria R.
NAPLES
Pompei
Castellamare
Salerne
Amalfi
Ischia
Procida
Capri
Mt Ida
Pergame
Kirk-Agach
Sardes
Smyrne
ILES D'EOLE
Samos
Mt Pion
Denizli
Astypalée
Lero
Calymnos
Amorgo
Co
Rhodes
Pescopi
Xisiri
Mt Clean
Parki
I. DE RHODES
Scarpento
Coso
Malte
La Valette
Syracuse
Augusta
Catane
Messine
Reggio
Tarente
Brindisi
Otranto
Corfou
Zante
Cerigo
Candie
Canea
Spinalonga
Mirabello
Sitia
Cap Salomon
Cap Sidero
Cap Plaka
Cap Spada
Cap Krio
Cap Ampelos
Cap Mavro
Cap Cornigo
Cap Ducato
Cap Santa Maria di Leuca
Cap Spartivento
Cap Pelorus
Cap Passero
Cap Boeo
Cap Lilybée
Cap Bon
Cap Blanc
Cap Spartel
Cap Ferrat
Cap Corse
Cap Ste Marie
Cap Ste Hélène
Cap Ste Croix
Cap Ste Pétronille

Voyage du Français en Grèce 18

par Marchebeus Architecte